REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1910

SÉGUR ET SES « MÉMOIRES » [1]

Le matin du 18 Brumaire an VII, — 9 novembre 1799, — un jeune homme de dix-neuf ans se tenait appuyé contre la grille du jardin des Tuileries, à l'endroit où le Pont-tournant faisait communiquer l'ancien jardin royal à la place de la Révolution, aujourd'hui de la Concorde. L'adolescent regardait avec une curiosité hostile les mouvemens des troupes qui se massaient sous les arbres, les allées et venues des officiers généraux qui se hâtaient vers la rue Chantereine ou en arrivaient, précédant ou suivant le général Bonaparte. — L'élu du Destin parut, harangua les soldats dans le jardin, dirigea son cheval sur le palais des Tuileries où il allait dicter ses volontés au Conseil des Anciens. — Dans le cœur de l'enfant qui regardait passer l'avenir, il n'y avait qu'orages et détresse, furieux conflits de sentimens. Son âme vide et tourmentée de l'être reflétait le trouble de la ville où s'élaborait une révolution, de la foule qui affluait sur la place; âme lasse de ses propres agitations comme cette foule, et comme elle prête à se donner à un maître, celui qui donnerait en retour une raison de vivre, une direction aux activités inutiles.

Pauvre, inoccupé, malheureux, tout bouillant des grands rêves où sa nature ardente s'enflammait tour à tour pour les succès mondains et pour ceux de la politique, pour la gloire des lettres et pour celle des armes, ce jeune homme portait, comme un fardeau qui ne servait qu'à le meurtrir, un des beaux noms

(1) Ces pages, les dernières qu'ait écrites le vicomte E.-M. de Vogüé, doivent servir de préface à une édition nouvelle de *la Campagne de Russie*, qui paraîtra prochainement à la librairie Thomas Nelson, à Édimbourg.

de l'ancienne société détruite. Petit-fils d'un maréchal de France ministre de la Guerre sous Louis XVI, le Ségur illustré par sa conduite héroïque à Laufeld et à Closterkampf, fils de ce comte Louis-Philippe de Ségur, ambassadeur en Russie, qui avait donné le ton du bel esprit et de l'élégance à la cour de Versailles, séduit la grande Catherine à Pétersbourg, rivalisé chez elle de grâce et de faveur avec l'étincelant prince de Ligne, — le pauvre hère collé à la grille des Tuileries gagnait péniblement son pain en écrivant des vaudevilles, en rimant des petits vers pour les gazettes.

Né en 1780, le garçonnet de douze ans avait vu tous les siens ruinés et proscrits par la Terreur, son grand-père le maréchal jeté dans un cachot de La Force, — le vieillard n'échappa que par miracle à la guillotine, — son père menacé chaque jour du même sort dans la maison villageoise de Chatenay où le comte s'était réfugié, où il élevait ses fils dans la gêne et l'appréhension du lendemain. L'enfant s'éveillait à la vie au bruit de l'écroulement d'un monde, d'un ordre social dont il devait être l'un des plus heureux privilégiés. La Révolution grondait à ses oreilles comme une bête monstrueuse, incompréhensible ; douée d'ailleurs d'un tel pouvoir de destruction qu'il en subissait l'influence en la haïssant, et qu'il sentait son monde intérieur s'écrouler comme celui du dehors, se vider de toutes les certitudes du passé, de tous les points d'appui de la conscience et de la raison.

Dans l'admirable préambule de ses *Mémoires*, Philippe de Ségur analyse avec une sagacité éloquente cette crise morale de son adolescence; et il nous dit que beaucoup de ses contemporains l'avaient traversée comme lui : « Toute croyance était ébranlée, toute direction effacée ou devenue incertaine; et plus les âmes neuves était pensives et ardentes, plus elles erraient et se fatiguaient sans soutien dans ce vague infini; désert sans limites, où rien ne contenait leurs écarts, où beaucoup s'affaissant enfin, et retombant désenchantées sur elles-mêmes, n'apercevaient de certain, au travers de la poussière de tant de débris, que la mort pour borne! Bientôt, à mes regards, son spectre grandissant dans le vide m'apparut comme la seule vérité qui en ressortait incontestable. Je ne vis plus qu'elle en tout et partout... Ainsi mon âme s'usait, emportait tout le reste : je languissais, j'allais misérablement et ridiculement finir... »

Singulière coïncidence ! Tout près de la petite maison de Chatenay où le jeune désespéré analysait sa vague souffrance et n'y voyait plus d'autre remède que le suicide, un autre naufragé de la Révolution, le vicomte de Chateaubriand, allait bientôt s'enfermer dans la maison de Savigny où il achèverait de composer son *René*, l'autobiographie à peine déguisée qui décrit en termes identiques « le mal du Siècle. » Comparez *René* au premier livre des *Mémoires* de Ségur : vous croirez voir deux portraits d'un même personnage. Le plus sincère et le plus pathétique des deux n'est peut-être pas le plus fameux.

Ce dégoût de la vie qui n'était qu'une soif d'action inapaisée grandissait dans l'âme de Philippe aux derniers jours du Directoire. En vain il avait essayé de s'étourdir avec une gloriole littéraire flattée par quelques essais applaudis, avec les passions réactionnaires des muscadins dont il outrait la violence ; les crises de découragement revenaient toujours plus accablantes. Il était en proie à l'un de ces accès, le matin de Brumaire où il vint s'échouer devant le jardin des Tuileries. — Soudain, la grille du Pont-tournant s'ouvrit, un régiment sortit au galop, les dragons de Murat, qui allaient occuper Saint-Cloud. Cette vision eut sur le jeune homme l'effet foudroyant de celle qui terrassa Paul sur le chemin de Damas. Il se sentait soulevé, emporté par une force irrésistible derrière ces soldats révolutionnaires qu'il détestait quelques heures plus tôt. Le magnétisme du héros agissait à travers eux sur ce cœur qui s'élançait vers lui, et toutes les voix de sa race criaient à Philippe que la rédemption était là, dans ce régiment où elles l'appelaient : « A cet aspect martial, le sang guerrier que j'avais reçu de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma vocation venait de se décider : dès ce moment, je fus soldat ; je ne rêvai que combats et je méprisai toute autre carrière. »

Peu de jours après, malgré l'opposition de ses proches et les rebuffades de ses amis scandalisés, il s'engageait dans le corps nouvellement créé des hussards de Bonaparte. Un instant, il y porta l'espoir chimérique de « royaliser » l'armée consulaire ; bientôt, il se donna corps et âme au prestigieux général.

Le Premier Consul, satisfait d'avoir arraché cette recrue au camp adverse, le fit d'emblée lieutenant. Les grades supérieurs lui vinrent en peu d'années, avec les batailles où il payait largement de sa personne. Grièvement blessé à Sommo-Sierra, le com-

mandant de Ségur fut rapporté d'Espagne sur un lit de drapeaux, les étendards qu'il eut l'honneur de présenter au Corps législatif. Aide de camp de l'Empereur, général à trente ans, presque toujours rapproché de Napoléon, Ségur le servit jusqu'au dernier jour et put l'étudier de près. L'Empire tomba, il déposa son épée, reprit la plume de ses jeunes années, non plus pour écrire des fictions légères, mais pour raconter l'épopée dont il avait été témoin et acteur. Son *Histoire de la campagne de Russie*, parue en 1824, eut tout d'abord le vif succès que méritait cette poignante évocation de l'héroïsme et des souffrances de la Grande Armée. Dix éditions se succédèrent en moins de trois ans. L'auteur fut élu membre de l'Académie française en 1830; il y retrouvait son père, dont les nombreux ouvrages historiques étaient alors fort goûtés. Pendant les quelques mois que le vieux comte avait encore à vivre, les deux confrères, le père et le fils, purent se croire reportés à ces jours du Directoire où, dans la maisonnette de Chatenay, ils collaboraient aux travaux qui assuraient leur subsistance. Philippe devait siéger quarante-trois ans à l'Académie. Le soldat laissé pour mort sur tant de champs de bataille atteignit l'extrême vieillesse; il mourut en 1873. Il avait employé ces longs loisirs à rédiger les sept volumes de *Mémoires* qui embrassent toute la période de l'Empire.

Ces *Mémoires* ne furent publiés qu'au lendemain de la mort du général, en 1873. Si tous les ouvrages que nous possédons sur Napoléon et son temps devaient disparaître demain et si l'on n'en pouvait conserver qu'un seul, je n'hésite pas à dire qu'il faudrait choisir la déposition capitale de Ségur comme la plus instructive, la plus représentative des sentimens d'une époque et de la grande figure qui remplit cette époque.

Pourtant, l'œuvre totale n'eut pas d'abord la fortune brillante qui avait souri à la partie publiée sous la Restauration, l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*. Je consulte l'excellent *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906*, que nous devons au professeur Hugo Thieme, de l'Université de Michigan. Nous ne saurions assez rendre hommage à l'information presque infaillible de l'érudit américain : son répertoire mentionne les moindres productions de notre littérature; les omissions qu'on y peut relever sont extrêmement rares. M. Hugo Thieme donne une longue liste des ouvrages du comte Louis-Philippe de Ségur, le père du général;

il fait une large place aux livres publiés par d'autres membres de cette famille. (On sait qu'elle est représentée aujourd'hui à l'Académie française par mon confrère le marquis Pierre de Ségur, l'historien du xviiie siècle, qui s'est acquis rapidement une réputation européenne.) Un seul des écrivains du nom est absent du *Guide bibliographique*, le général : ses *Mémoires* y sont ignorés. L'inadvertance du bibliographe étranger est bien excusable ; la volumineuse *Histoire de la littérature française* publiée naguère, sous la direction de feu Petit de Julleville, par une réunion de savans professeurs de la Sorbonne, nomme une seule fois le général Philippe de Ségur, pour lui accorder cinq lignes, à propos de *Napoléon et la Grande Armée*. Elle aussi ignore les *Mémoires*.

On peut donner de cette injustice diverses explications plausibles. Quand l'ouvrage parut, en 1873, Adolphe Thiers vivait, gouvernait la France. Son grand nom faisait loi pour tout ce qui touche à l'époque napoléonienne ; il régnait despotiquement sur cette période de notre histoire, il n'y souffrait aucune usurpation, aucune nouveauté. Il était d'avis, et on l'en croyait, que son livre avait clos les études sur ce sujet. La critique ne se souciait pas de déplaire à un personnage aussi puissant dans la république des lettres. D'autre part, le premier Empire n'était pas en faveur, trois ans après la chute désastreuse du second. Douze ou quinze années encore devaient passer, avant que l'aversion, ou tout au moins l'indifférence pour le nom des Napoléons, cédassent la place à l'engouement renaissant pour la Légende épique, à la vogue des Mémoires militaires exhumés en si grand nombre durant les dernières années du xixe siècle, alors que ce siècle finissant se retournait avec une curiosité passionnée vers son berceau. Enfin le style un peu suranné du général eût fait sourire les lecteurs d'Émile Zola, s'ils en avaient pris connaissance ; ils l'eussent traité de poncif, et je crois bien qu'ils eussent dit : *pompier*. Leur impression n'eût pas été la même devant la prose vieillie d'un ancêtre déjà classé, accrédité depuis trois quarts de siècle ; mais paraître comme une nouveauté en plein triomphe du réalisme, du naturalisme ! Imaginez *les Martyrs*, ou même l'*Itinéraire* de Chateaubriand, révélés pour la première fois au public français à ce moment !

Nourri des auteurs classiques, Ségur aspire visiblement à s'approprier la manière de Thucydide et de Tite-Live. Il a le

tour oratoire, il met parfois des discours fictifs dans la bouche de ses personnages. Il était de plus, comme tous les hommes de sa génération, un lecteur fervent et un disciple inconscient de Rousseau. De là dans ses récits, un peu d'emphase, un apprêt trop solennel, des réflexions à la Jean-Jacques. Il veut être historien, et l'historien d'un très grand homme, il ne se laisse jamais aller à l'aisance familière des mémorialistes sans prétentions. Mais sous le vêtement passé de mode, un œil attentif discerne vite la vie intense, le mouvement dramatique, le réalisme profond de ces témoignages authentiques ; l'esprit s'y attache avec un intérêt croissant.

L'injustice est aujourd'hui réparée. Notre nouvelle école historique a compris l'importance et goûte l'attrait de ce document hors de pair; elle l'a remis en honneur, elle l'impose chaque jour davantage à un public mieux averti. Sans vouloir comparer deux œuvres très dissemblables, on ne peut s'empêcher de penser qu'il a fallu près d'un siècle pour que l'histoire de Louis XIV fût renouvelée par la diffusion des *Mémoires* de Saint-Simon. Lu d'abord sous le manteau, par quelques privilégiés, — « Cette lecture vous amuserait, écrivait en 1770 Mme du Deffand, quoique le style en soit abominable, les portraits mal faits; l'auteur n'était point un homme d'esprit..., » — le chef-d'œuvre déconcertant, d'une langue si bizarre dans sa magnificence, ne conquit la popularité qu'avec l'édition de 1829. — Le regretté Albert Sorel, l'un des hommes qui ont eu la plus sûre connaissance et la plus vive intelligence de l'histoire napoléonienne, disait souvent que les récits de Ségur éclairaient pour lui cette époque mieux que tous les documens d'archives. Je sais que mon confrère Albert Vandal souscrirait à ce jugement avec sa haute autorité.

Les narrations limpides d'Adolphe Thiers nous apprennent les faits, elles nous montrent à merveille les ressorts de l'Empire, la grandeur et les détails des constructions civiles, militaires, diplomatiques, du Consul et de l'Empereur. Mais le for intérieur du génial constructeur, pourquoi et comment il put fonder l'édifice nouveau, en si peu de temps, dans un vaste champ de ruines, sur l'agitation d'un peuple soumis par enchantement, Thiers ne nous en instruit que par des déductions raisonnées. Ségur nous le fait voir d'une vision rapide, intuitive ; il nous refait contemporains du miracle et participans aux

sentimens qui le rendirent possible. Car le grand miracle, celui qu'aujourd'hui encore nous comprenons difficilement et qui nous intéresse plus que le récit des batailles, c'est le revirement subit et total d'une nation qui venait de ruiner furieusement tous les abris séculaires, c'est l'abdication enthousiaste de la liberté entre les mains d'un petit officier corse, l'acclamation du nouveau César cinq ans à peine après les dernières saturnales révolutionnaires, prolongées dans l'anarchie du Directoire. Ségur nous donne le mot de l'irritante énigme en nous livrant son propre secret. Je me suis étendu largement, on me le pardonnera, sur la jeunesse du soldat-écrivain, sur sa préparation mentale, sur l'instant décisif où son âme fut soudainement renouvelée, sa vie fixée dans une direction contre laquelle il eût protesté la veille. J'y ai insisté, parce qu'il m'apparaît à cet instant comme un symbole, parfaitement représentatif de la nation comme lui métamorphosée, ravie et jetée d'un seul élan, par les forces ancestrales, aux pieds de son ravisseur. Nous surprenons dans ce cœur le changement de tous les cœurs.

Sur l'Empereur lui-même, Ségur nous renseigne mieux et plus complètement que tous les autres témoins. Rapproché de lui, dans une place d'où il pouvait tout voir, il l'observe pendant quinze ans, d'un regard sympathique, mais lucide; il nous permet de tâter à chaque moment, si je peux dire, les pulsations du génie, tantôt accélérées, tantôt plus rares, jusqu'au jour où le bon serviteur en constate avec chagrin l'affaiblissement progressif chez le maître. Pour ceux qui demandent avant tout à l'histoire d'être une science psychologique, révélatrice du mystère des foules et de l'âme des grands hommes, les *Mémoires* du général sont un incomparable instrument de connaissance.

J'espère et je crois savoir que la « Collection Nelson » en tirera plus tard un autre volume, où seront groupés les chapitres les plus intéressans. Elle débute aujourd'hui en offrant au public international la partie capitale, publiée en France dès 1824, devenue aussitôt classique pour nos pères : cette *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812* qui forma d'abord un livre distinct. 1812! La retraite de Russie! C'est le point culminant et tragique de l'épopée, l'immortel effroi des imaginations, attirées et révoltées par l'héroïque folie, transportées d'admiration devant le sublime du courage militaire, saisies d'horreur devant le spectacle de souffrances et de misères aux-

quelles on s'étonne que des hommes aient pu survivre. Ségur fut un de ces survivans. Il était de trop bonne compagnie pour entretenir ses lecteurs de son rôle personnel; mais ses camarades d'infortune ont dit avec quel stoïcisme il traversa la grande épreuve, le général qui faisait chaque matin sa barbe dans la neige du bivouac, qui soutenait les autres par l'exemple de sa force d'âme. Elle lui permit de garder intactes ses facultés habituelles d'observation; il vit bien et il put raconter les scènes atroces que la plupart de ses compagnons apercevaient dans une brume de cauchemar.

Dès la première page, sa narration est emportée par un souffle dramatique qui ne se démentira pas un instant. C'est l'ébranlement formidable de la Grande Armée, partie pour renouveler les exploits fabuleux d'Alexandre, entraînant derrière elle les contingens de toutes les nations de l'Europe qu'elle veut conduire jusqu'aux frontières de l'Asie. Ce sont bientôt les premières déceptions, les résistances farouches des hommes et des élémens russes, la poursuite décevante de l'ennemi fugace qui oppose le vide à l'impétuosité française. Dans Smolensk, les hésitations commencent, et les murmures des chefs raisonnables, les aigres compétitions des maréchaux, Berthier, Ney, Davout, Murat. Napoléon feint de céder aux sages remontrances, il dissimule avec des ruses tout italiennes, finement devinées par Ségur, sa volonté d'aller de l'avant. Elle l'emporte, il obéit aux fascinations du mirage qui l'attire à l'horizon de la steppe vide où il se promet d'écraser enfin l'adversaire. Et c'est la Moskowa, l'interminable bataille, la victoire indécise, le champ de carnage où chacune des deux armées couche le soir sur ses monceaux de cadavres. On pourra comparer au récit français, qui groupe les faits par larges masses, les tableaux minutieux et réalistes de Tolstoï, dans le chapitre de *Guerre et Paix* où il décrit les péripéties de la journée avec les procédés d'un autre art. — Je causais un jour avec le prêtre russe de Borodino, il me parlait des espérances de la prochaine moisson, sujet ordinaire des préoccupations rurales. Elle ne s'annonçait pas très belle cette année-là. Le prêtre remarqua négligemment : « Dans mon enfance, les blés étaient beaucoup plus drus, ici ; notre terre avait été si bien engraissée, pour longtemps. »

Ségur note chez l'Empereur certaines défaillances de l'attention aux instans les plus critiques, une sorte de résignation

fataliste, une irrésolution toute nouvelle avant de donner l'ordre urgent; déjà un obscurcissement de ce coup d'œil si prompt qui décidait la victoire à Marengo, à Austerlitz. — Effets du mal physique dont Napoléon souffrait, nous dit l'historien qui en diagnostique les premières atteintes. Puis, un éclair de satisfaction, l'entrée à Moscou, l'émerveillement de l'armée devant la cité orientale qu'elle a conquise, l'espoir de la paix que le tsar russe ne pourra plus différer de signer; et bientôt la muraille de flamme rabattue sur les conquérans, la ville de rêve s'effondrant dans le brasier allumé par Rostoptchine. Ségur parle avec admiration de cet homme singulier; il tranche résolument une question toujours controversée en Russie, il fait honneur au gouverneur général du forfait patriotique dont Rostoptchine, retranché dans son silence énigmatique, ne voulut jamais s'avouer l'auteur. Rapprochement piquant! La fille de l'incendiaire allait devenir, quelques années plus tard, nièce par alliance du général français qui avait violé la sainte Moscou; la comtesse de Ségur devait ajouter un fleuron de plus à la couronne littéraire de la famille où elle entrait, avec les agréables livres qui ont enchanté plusieurs générations d'enfans...

C'est enfin la longue retraite, la fonte de la Grande Armée dans la neige sanglante, la procession chaque jour réduite des spectres affamés, leur détresse croissante et leur morne désespoir, le cercle glacé de l'enfer dantesque qui s'élargit à l'infini devant eux; jusqu'au passage de la Bérésina, le fleuve traître où beaucoup de ceux qui ont échappé aux balles des Cosaques trouvent un affreux tombeau. C'est l'abandon par Napoléon de ces tronçons d'armée, qui vont achever de s'enlizer dans les marais de la Pologne... — Les descriptions de l'historien témoin reflètent fidèlement les couleurs de plus en plus sinistres des scènes qu'il retrace; elles donnent la sensation continue de cette navrance que Meissonier a su rendre sur la toile fameuse où les maréchaux cheminent derrière l'Empereur, tête basse, dans la boue glaciale, sous un ciel hostile. Je voulais citer quelques lignes choisies sur les pages où la vigueur du pinceau s'accuse le mieux : à quoi bon? Toutes se valent, on va les lire, et je ne doute pas que l'émotion du lecteur ne justifie l'éloge préventif que j'ai fait de ce beau livre.

Il y verra l'Empereur tel que le voyait l'observateur sagace, indulgent sans illusions, qui nous inspire une pleine confiance

dans la vérité de ses jugemens, un Napoléon que la légende n'a pas encore déformé, humain et sensible à certaines heures, inhumain et surhumain quand il s'abandonne au démon de l'orgueil, à la folie de son rêve; un génie tantôt égal à lui-même et aux difficultés de la tâche insensée qu'il s'est volontairement créée, fort encore de son prodigieux ascendant sur les victimes qu'il sacrifie; tantôt inférieur à ce qu'attendaient de lui ses anciens serviteurs, démonté par la tempête sans vouloir l'avouer, déclinant déjà, guetté par la maladie, se dérobant enfin par la fuite à ses sujets, à des soldats qui commençaient de se dérober à cet ascendant diminué dans la défaite. Devant ces portraits qui nous donnent l'impression de la vie, d'une vie exceptionnelle, mais réelle et bien intelligible, le lecteur estimera sans doute que le peintre ne présumait pas trop de son œuvre, quand il écrivait, dans la conclusion de l'avant-propos placé en tête des *Mémoires :* « On y verra le héros dans l'homme, l'homme dans le héros, et sa puissante influence sur les générations dont les derniers restes vont s'éteindre. »

E.-M. de Vogüé.

LE MEILLEUR AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

I

Le tour de bridge achevé, Mme Tirian, suivant son habitude, faisait elle-même les comptes :

— Trois cent vingt-quatre... Il est de trente-deux.

— Peste ! c'est un gros coup ! dit le président Pontien, qui perdait.

— Vous avez eu bien tort aussi de me renvoyer pique, observa son partenaire, l'amiral Bertrand ; vous jouez dans la fourchette du mort !...

Mme Tirian s'était levée ; un sourire satisfait jouait sur son visage aimable, autour de la bouche qu'elle avait encore fraîche, à soixante ans ; elle goûtait avec vivacité, même chez elle, le plaisir de gagner un gros coup. Elle appela une jeune femme blonde, très décolletée.

— Madame Glaze ! Henriette ! ma belle !... Vous rentrez avec Max.

— Avec Max, fit Mme Glaze, c'est très bien... On peut lui dire des sottises.

Elle s'approcha de la table où le président et l'amiral firent un accueil empressé à ses magnifiques épaules.

— Où est Max ? demandait Mme Tirian. Mademoiselle Labeaume, qu'avez-vous fait de Max ?

De sa voix nette et calme, Mlle Labeaume répondit :

— Je crois que M. de Prégary est à côté, madame.

— Oui, ajouta quelqu'un ; il vient d'emmener Bideau.

Mme Tirian passa dans le petit salon; deux hommes bavardaient en fumant; l'un mince, élégant de taille et de gestes, racontait à mi-voix une histoire.

— Max, lui dit-elle, voulez-vous jouer avec Mme Glaze?

— Je veux toujours jouer avec Mme Glaze.

— Restons ici, docteur, reprit Mme Tirian en s'adressant à Bideau... je suis bien contente de causer un moment avec vous.

Ils s'étaient assis côte à côte. Mme Tirian regardait Bideau. Quand elle le regardait, ses yeux prenaient des lueurs singulières, tendres, ingénues, secrètes, qui semblaient à la fois d'une mère, d'une petite fille, d'une amante. D'elle à lui, elle sentait la douceur et la force d'un lien tout-puissant. Il était en effet « son » chirurgien, celui qui, un an plus tôt, l'avait opérée merveilleusement et guérie. Elle lui devait, mêlée aux souvenirs émouvans d'une opération heureuse, la grande joie de revivre. Cette joie était avivée en ce moment comme par une couche toute neuve, toute légère, toute brillante, car ces derniers jours, ce soir même, Mme Tirian avait conçu et parfait un projet qui pouvait assurer le bonheur de Bideau.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien, madame? fit Bideau.

Il souriait aussi; à l'habitude, sous la calotte des cheveux noirs, drus et ras, qui lui envahissaient le front, son visage au teint lisse, aux petits yeux, grains de café, brillans et volontaires, semblait d'un gamin hardi qui se serait affublé d'une fausse barbe. Le sourire, découvrant des dents très blanches, adoucissait la dureté de ce regard. Sous l'habit bien coupé et le plastron de toile fine, il avait la poitrine trop large, les épaules trop massives pour sa courte taille.

— Comment la trouvez-vous? reprit Mme Tirian. N'est-elle pas délicieuse

— Mme Glaze? dit Bideau, délicieuse...

— Mais non! fit Mme Tirian, Mlle Labeaume.

Bideau avait très bien compris qu'elle entendait parler de Mlle Labeaume; la vivacité de la riposte lui fit comprendre aussi qu'elle parlait sérieusement, plus qu'à l'ordinaire, et qu'il serait donc très mal venu à ne point répondre sur le même ton.

— Excusez-moi... Il y a toujours tant de jolies femmes ici, et ce soir plus que jamais... Mlle Labeaume, je crois bien!... Délicieuse...

Il parut chercher une épithète meilleure et répéta avec force :

— Délicieuse !

— Ah ! vous me faites grand plaisir : j'étais sûre... Quand vous m'avez dit votre désir de vous marier, j'ai longuement réfléchi. Voyez-vous, mon cher ami, l'erreur de tous ceux qui se mêlent de marier les gens sans que personne les en prie, c'est de ne point regarder assez vers l'avenir... Une jeune fille est agréable, bien élevée... Mais que donnera-t-elle comme femme, dans cinq, dix ans, quand son mari aura besoin qu'elle lui fasse honneur par la tenue de sa maison? On ne s'en inquiète pas. Je m'en suis inquiétée, et c'est pourquoi j'ai pensé à Mlle Labeaume. Vous avez trente-deux ans ; chirurgien des hôpitaux, agrégé, déjà connu par les réussites les plus brillantes, — j'en puis parler, — vous devez être, à quarante ans, un des premiers, le premier même de vos confrères ; vous devez être de l'Académie et professeur. Cette belle carrière, la femme que vous alle épouser peut ou la compromettre, ou l'assurer. Elle peut grouper autour de vous les sympathies comme les éloigner, vous attirer les concours qui sont indispensables, vous le savez mieux que moi, dans le monde médical, ou bien les aliéner à jamais. Avec Mlle Labeaume, je suis tranquille, vous serez tranquille. Elle a vingt-quatre ans. Elle a pris très jeune, chez son père, l'aisance et la grâce d'une femme du monde : personne n'a plus de doigté ; elle sera une maîtresse de maison accomplie. Au sur plus, M. Labeaume est l'homme le plus respectable qui soit : membre de l'Institut, il vous donne un patronage inappréciable. Reste la question d'argent : Mlle Labeaume n'a que cent cinquante mille francs de dot ; c'est bien peu. Heureusement, cela ne vous arrête pas. Vous me l'avez dit avec beaucoup de raison : vous gagnez et vous gagnerez trop d'argent, pour avoir besoin, comme tout le monde, de savoir si une jeune fille est riche, avant de vous demander si elle vous plaît. Vous pouvez choisir librement : profitez-en.

Bideau resta quelques secondes sans répondre : il était embarrassé et il cherchait ce qu'il pourrait révéler de cette gêne à Mme Tirian, qu'il savait à la fois incapable de la comprendre et très susceptible.

— Je suis vivement frappé de vos observations, dit-il enfin ; une fois de plus, je constate que personne n'a la vue si perspicace et pénétrante : vous avez bien voulu exercer à mon profit

la finesse et la sûreté de votre jugement; je vous en suis très reconnaissant. Pendant le dîner et après, j'ai causé avec Mlle Labeaume : elle est intelligente, elle a de l'esprit; elle a beaucoup lu... Elle est en outre fort jolie... Et vous ajoutez à tout cela votre recommandation qui est sans prix... Maintenant, nous aurons à voir, elle et moi, si nos caractères se conviennent : il faut qu'elle veuille bien de moi et que je m'assure si je suis l'homme qui peut espérer la rendre heureuse.

— Ah! je vous le garantis.

— Vraiment, comme cela, tout de suite!

— Mon cher ami, à sa place, je n'hésiterais pas une seconde; je ne peux mieux vous dire.

— Oui, mais vous êtes trop bonne, chère madame. Vous avez pour moi une indulgence sans limites. Je me défie de vous plus que de moi-même. Mlle Labeaume me regarde assurément avec d'autres yeux, et il faut bien que je subisse son examen... Remarquez d'ailleurs que cette observation réciproque ne pourra nous gêner ni elle, ni moi... Quant à moi, j'en suis certain. Quant à elle, n'est-ce pas? elle ignore la pensée que vous avez eue de ce mariage?

— Oh! naturellement.

— Elle continuera donc de l'ignorer si, par malheur, je lui parais ou que je me trouve indigne.

Mme Tirian avait l'habitude, en femme très gâtée par la vie et par les hommes, de ne retenir dans un discours que les paroles qui répondaient à son désir ou qui accueillaient sa volonté. La réserve de Bideau lui sembla une modestie de bon ton qui ne valait point qu'on s'y arrêtât. Il disait ce qu'il devait dire, simplement. L'essentiel était que Mlle Labeaume lui plût. Justement, à travers la baie, dans l'autre salon, il la voyait assise de profil, la taille d'une ligne onduleuse et parfaitement élégante, le front pur ombré par les cheveux presque bruns; et il louait, avec l'admiration la plus sincère, sa grâce à la fois très jeune et très assurée.

Comme on apportait le plateau du thé, les jeunes femmes s'empressèrent pour aider Mme Tirian. Elle glissa à Mlle Labeaume qui s'était aussi approchée :

— Je viens de faire causer le docteur Bideau ; il est très bien pris... une femme délicieuse... Maintenant, à vous d'achever.

Mlle Labeaume eut un rire clair et paisible :

— Je vous remercie, madame.

— Et vous, vous plaît-il?

— Mais oui; tout à fait.

Les jeunes femmes portaient à travers les salons les tasses de thé ou de tilleul, et les verres d'orangeade. Robes claires, épaules nues, visages sourians, elles allaient, venaient, se croisaient ; on eût dit une figure dont tous les mouvemens auraient été réglés sur un rythme naturel et souple.

— Rien pour vous, n'est-ce pas? dit à Bideau une de ces jeunes femmes, très mince, avec des cheveux légèrement teintés et des yeux caressans.

— Non, rien, chère amie, mais vous-même, un tout petit instant, si vos flirts le permettent.

— Mes flirts! ils jouent au bridge! Je ne flirte pas, ce soir, je cause!... Et avec des gens qui ne sont même pas mes amis!

— Alors venez causer avec moi qui suis votre ami.

Elle le suivit jusqu'au canapé où il avait été assis à côté de Mme Tirian.

— Allons, voilà Bideau qui m'enlève Mme Armiel! dit Max de Prégary.

— Oui, et il faut même vous en aller tout de suite : on n'a pas besoin de vous.

— Je m'en doute. Seulement, je vous retiens après lui. Faites vite!

Il avait feint de se cacher les yeux.

— Il est bête! murmura Mme Armiel en riant.

Elle l'avait suivi du regard. Elle se retourna vers Bideau :

— Et alors, cher docteur? demanda-t-elle.

— Alors, ma petite Geneviève... je ne sais trop comment vous dire... Je dois vous apprendre qu'il se passe ici pour moi, ce soir, quelque chose d'assez grave...

— Votre entrevue avec Mlle Labeaume? Je le sais comme tout le monde.

— Comme tout le monde!

— Naturellement... Ça se sent, ces choses-là. Et puis, vous ne voudriez pas que Mme Tirian, ayant une entrevue chez elle, n'en eût pas averti d'un tout petit mot discret ses invités des deux sexes, les hommes pour qu'aucun ne fît la cour à Mlle Labeaume, les femmes pour qu'aucune ne s'isolât avec vous. C'est élémentaire, voyons! Et même, je serai très mal notée en restant avec vous dans ce coin.

— Ça m'est égal... Non! je veux dire... Soyez très bonne : écoutez-moi.

— Quoi! Vous voulez me parler d'elle? Elle vous a plu; vous lui avez plu. Il ne reste qu'à fixer le mariage.

— Diable! n'allez pas si vite. Je lui ai plu, elle m'a plu... Qu'en savez-vous?

— Je vous ai regardés, tiens! Vous aviez l'air tour à tour très humble et très fat, comme d'un chien qui attend du sucre et d'un coq qui va chanter, cet air de tous les soupirans qui se croient sûrs de réussir... Elle, elle était comme nous toutes quand un homme nous plaît, la mine d'une petite fille qui trouve que c'est bien amusant, ce jeu-là...

Bideau fit une moue comique, le nez froncé, ses doigts tiraillant sa barbe...

— Et puis, c'est tout naturel. Vous, les femmes vous aiment; ce n'est pas que vous soyez joli, joli; non, mais vous avez quelque chose, et peut-être, d'ailleurs, est-ce la chirurgie qui les attire; votre ami Gaston, tenez, mon mari, qui est un bel homme, n'est-ce pas? il ne leur dit rien du tout; mais il n'est que médecin... Quant à Mlle Labeaume, elle a tout ce qui peut vous séduire : des yeux magnifiques, un teint, une taille!... Lorsqu'on vous offre une femme pareille, vous seriez difficile si vous disiez non!...

— Le fait est..., dit Bideau.

Il regarda dans le salon. Contre un des montans de la baie, Mlle Labeaume causait, debout, avec le président Pontien. Elle promenait autour d'elle un regard qui, par momens, allant jusqu'au canapé, passait sur les visages rapprochés de Mme Armiel et de Bideau. Il recueillit ce regard; sa bouche frémit un peu.

— Ce n'est plus le chien, ce n'est plus le coq; c'est le conquérant, le conquérant barbare! fit Mme Armiel.

— Le fait est, reprit Bideau... Il est sûr que je suis... Eh bien! justement, voyez-vous; c'est là ce qui m'inquiète. Il doit être détestable de choisir une femme comme on choisit une maîtresse, par désir, même par amour, si vous voulez. Cela ne peut pas faire un bon mariage.

— Pourquoi?... Je vous assure bien que ceux qui n'ont pas eu ce... ce commencement, le regrettent toute leur vie. Quand on présente à une jeune fille un brave garçon, comme votre ami Gaston, et qu'elle l'épouse, comme elle en épouserait un autre,

sans ennui et sans joie..., il ne faut pas longtemps pour qu'elle s'aperçoive qu'il y a de par le monde quelque chose d'exquis qu'elle ne connaît pas.

Les yeux de Mme Armiel s'étaient soudain voilés de mélancolie. Bideau murmura, un peu gauche :

— Oui, je sais, je comprends ; c'est un vrai malheur pour une femme, et je vous plains de tout mon cœur, car je ne connais pas de plus gentille créature que vous, ma chère Geneviève.

— Merci, dit-elle en riant, c'est toujours ça... Mais pour vous, mon cher, ne vous y trompez pas. Mlle Labeaume n'est pas du tout une femme frivole dans mon genre. Telle que je la devine, avec ses yeux bleu foncé, elle sera bien contente de trouver chaque soir un mari très amoureux. Mais d'ailleurs, elle est raisonnable, pondérée, et vous n'avez nullement à craindre d'elle ces fantaisies, ces nervosités qui rendent votre petite amie Geneviève si malheureuse et si insupportable.

— Sans doute, oui.. fit Bideau.

Mlle Labeaume, lasse d'attendre la fin de ce tête-à-tête, était retournée dans l'autre salon. Bideau, les yeux incertains, y suivait la pantomime des gestes et des sourires. Geneviève l'observait :

— Voulez-vous que je vous dise ?... Il y a quelque chose que vous ne m'avouez pas, que vous ne vous avouez pas à vous-même, et qui vous fait hésiter devant ce mariage, cependant si sage et si séduisant. Nous sommes de trop vieux camarades pour que j'aie besoin d'ajouter que je ne vous demande pas vos secrets... Seulement, vrai, je ne comprends pas... Comment s'est faite l'entrevue de ce soir ? Qui en a eu l'idée?

— C'est moi qui ai prié Mme Tirian de me chercher une femme.

— Ah bien ! c'est complet.

Elle riait; Bideau, battant du pied le tapis, ouvrait et fermait ses mains qu'il regardait d'un air ahuri, comme s'il se fût étonné de sa propre personne et de ses inconséquences. Ses yeux s'étaient assombris. Il interrogea soudain :

— Dites-moi ! Quelle impression avez-vous eue de moi, tout au début, quand vous êtes devenue la femme d'Armiel, quand il m'a présenté à vous ?...

— Quelle impression ? Mais celle que j'ai gardée, d'un homme très ambitieux, très âpre, pas commode pour ceux qui peuvent le gêner, habile avec ceux qui peuvent le servir, au demeurant aimant la bonne cuisine et les jolies dames, bon compagnon,

excellent ami, et même, qui sait? sentimental quand il a du temps de reste...

— C'est à peu près ainsi que je devais être. Cependant... Vous m'avez jugé ambitieux, c'était exact... L'internat avait très bien marché. Ensuite, le bureau central, ç'a été comme une lettre à la poste... J'avais eu la chance de quelques opérations difficiles dont je m'étais bien tiré. Je travaillais terriblement, je réussissais... Mais ce que vous n'avez pas vu, ce que je ne disais pas, c'est ceci : à mesure que je me sentais avancer, j'apercevais de plus en plus proche le but que je n'avais pas un instant perdu de vue depuis mon arrivée à Paris... Mon père, je vous l'ai raconté, était médecin de campagne aux environs de Clermont. Vous ne vous imaginez pas, petite femme de luxe, ce qu'est ce métier. Il l'exerça tant qu'il eut des forces, et même... Mais enfin il dut y renoncer. Maintes fois, auparavant, je lui avais dit mon projet: « Il arrivera peut-être un moment où tu en auras assez de courir le jour, la nuit, par tous les temps, par tous les chemins, et où, moi, je gagnerai un peu d'argent. Alors il faudra que, maman et toi, vous veniez me rejoindre à Paris, habiter avec moi, vivre avec moi... » Quand il fut forcé de se reposer, je commençais justement à connaître les beaux honoraires, par billets de mille qui semblent s'attirer les uns les autres. J'insistai de toutes mes forces pour qu'il se décidât, et en effet ils s'installèrent ici, ma mère et lui, voici à peu près deux ans... Alors je fus heureux... Je ne sais comment vous faire comprendre... Je ne trouve pas les mots...

— Mais si, fit-elle doucement, je vous comprends très bien.

— Ce sont des sentimens si profonds en moi, si forts!... Si loin que je remonte, je vois toute ma vie appuyée sur ces deux êtres, poussant contre eux, grâce à eux, pour eux. Ma mère, c'était bien simple; j'étais son dernier enfant: elle avait perdu les autres, et elle m'aimait d'un amour trop souvent déçu qui se consolait, qui se rassasiait en moi, comme si elle eût retrouvé, en m'étreignant, tous ses petits disparus; à trente ans, j'étais encore son loulou, et si elle ne me prenait plus sur ses genoux, parce que j'étais trop lourd, elle avait une manière de me regarder, de me parler, de me tenir les mains qui faisait qu'auprès d'elle je me sentais, comme à cinq ans, enveloppé de caresses. Mon père, je l'avais d'abord adoré dans la crainte, comme le Dieu tout-puissant; il était sévère, sa voix comman-

dait durement. Peu à peu, j'avais compris son dévouement inlassable à ses malades, aux siens, et je l'avais admiré. Peu à peu aussi, je découvris, en cet homme si rude, un sentiment vivace qui dominait sa vie, l'embellissait, la prolongeait vers l'avenir, et c'était encore de l'amour pour moi. Cet amour, robuste comme lui, m'avait un peu secoué, effrayé, tant que j'étais petit; il m'attira, me fortifia et me prit le meilleur de moi-même, à mesure que je devins homme à mon tour. Le principal souci de mon père était de m'élever d'abord jusqu'à lui, puis de me lancer plus loin, de me pousser plus haut; mon souci, ma joie fut de le satisfaire. C'est une joie que ne peuvent concevoir que ceux qui l'ont goûtée... sentir son effort toujours suivi par les yeux attentifs d'un être qui le comprend à la fois, le juge et en souhaite ardemment la réussite...; sans cesse, dans la lutte, voir, comme la récompense qui paiera de toutes les peines, le sourire de ces yeux après la victoire !... Depuis plus de quinze ans, cette joie a animé toute ma vie. C'est elle qui m'a fait parvenir où je suis. Durant les dix dernières années surtout et malgré la séparation, l'orgueil satisfait de mon père, la fierté éblouie de ma mère, mon espoir de donner à leurs vieux jours le bien-être qu'ils n'avaient jamais connu, tout la fit plus grande, plus belle. Et enfin, je les ai eus ici, à moi, eux pour qui j'étais tout : elle, la maman si tendre de mon enfance; lui, le chef respecté, le guide sûr, l'ami parfait... C'est pourquoi je vous disais qu'alors j'ai été heureux...

— Oui, et je devine la suite, mon pauvre ami !

— Ah ! cela non plus ne peut pas s'exprimer avec des mots... Elle est partie la première, si frêle, si désarmée devant le mal, torturée par la souffrance, la pauvre femme, jusqu'à la fin. Quelle pitié de l'entendre gémir de douleur !... Nous sommes restés, mon père et moi, et j'ai senti bientôt qu'il s'en allait, lui aussi. Je voulais le retenir un peu, quelques mois seulement; j'essayais de tout; mais il m'échappait : après leurs trente-huit années de mariage, il ne pouvait vivre sans elle..., et en effet, il a cessé de vivre, doucement, lui, silencieusement. Et j'ai été seul... Vous m'avez vu alors très sombre et vous m'avez témoigné une sympathie qui m'était infiniment douce. Mais vous ne m'avez pas vu dans la solitude de cette maison où je les avais installés près de moi, et qui me fut, eux partis, si odieuse et si chère ! Là, le soir, ma journée finie, j'ai vécu des heures d'une amertume atroce !...

J'ai vécu? Je vis encore... Oui! maintenant encore, après dix-huit mois, avec la vie la plus remplie et toutes mes heures prises et jusqu'à mes soirées, chaque fois, quand je rentre, c'est une tristesse sans nom qui m'envahit, c'est un vide qui s'élargit devant mes yeux, indéfiniment, et dont la vue m'obsède et m'accable! Je suis très malheureux!

La tête de Bideau était comme rentrée dans ses épaules. Geneviève n'essaya point de lui dire des paroles de consolation: elle soupira seulement et murmura :

— Vous avez été trop aimé!

— C'est bien cela, reprit-il, trop aimé! Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai pensé au mariage et pourquoi aussi j'hésite soudain devant la femme qu'on me propose. Bien sûr, le mariage, la maison pleine de nouveau, des êtres qui m'aimeraient et à qui je me donnerais tout entier, c'est là, là seulement que je peux trouver le salut. Et puis, c'était le vœu le plus cher de ma mère; je ne l'écoutais qu'en riant; j'avais tant d'années devant moi! J'aime les femmes, comme vous dites, et il me plaisait assez de rester libre pour suivre ma fantaisie. Que n'ai-je obéi à son désir! Je me serais décidé aisément, tandis qu'à présent... A présent, voyez-vous, le mariage doit me donner, j'attends, j'exige qu'il me donne tout ce que j'ai perdu... Je ne le savais pas quand l'idée de me marier m'est venue, ni lorsque j'en ai parlé à Mme Tirian, ni même, il y a quelques heures, en entrant dans ce salon. Mlle Labeaume m'a plu: j'ai réalisé tout de suite, comme nous faisons, nous autres hommes, l'agrément d'avoir une si belle fille en ma possession; d'ailleurs, elle parle avec mesure, elle écoute avec soin, et c'est donc ainsi une femme assez exceptionnelle; j'ai admiré enfin cette aisance et cette grâce qui assurent en elle la femme du monde accomplie qu'elle sera demain. Mais tout à coup, après le dîner, comme elle me racontait un séjour à Londres, j'ai senti ce que je prétendais obtenir d'elle et ce qu'elle pourrait me donner; j'ai senti un contraste, une disproportion telle que j'en suis resté abasourdi!...

— Pourquoi cela? Comment? Je suis sûre qu'elle donnerait plus qu'aucune autre.

— Non!... Les enfans, tenez... Je veux des enfans, j'en veux beaucoup. Or, elle a eu un mot... à propos de l'innombrable famille d'un pasteur anglais: « Ces gens-là sont absurdes; un enfant, c'est bien assez. Deux, c'est déjà trop... » Voilà.

Mme Armiel eut un geste de son éventail, comme pour écarter, telle qu'un souffle inconsistant, l'objection de Bideau.

— Que voulez-vous ? fit-elle. Il se trouve qu'elle a eu raison de vous avertir, puisque justement vous désirez taut d'enfans que cela. Et d'ailleurs, je ne peux pas la blâmer d'avoir une volonté si différente de la vôtre. Vous en parlez à votre aise... pour ce que cela vous coûterait ! Mais pour une femme, c'est terrible !

— Allons donc ! c'est une question d'argent, et voilà tout. A condition d'avoir assez de monde pour l'aider et la servir, rien n'est salutaire à une femme comme beaucoup d'enfans. Je le dis en médecin : c'est sa vocation naturelle, c'est sa santé physique et morale ; et s'il lui arrive...

Il allait ajouter que tant de femmes, à Paris, ne sont inquiètes, tourmentées, énervées, détraquées, que pour n'avoir pas assez connu la maternité. Mais la remarque eût été trop cruelle envers Geneviève qui se désolait, après cinq ans de mariage, de rester sans enfant.

— Peut-être avez-vous raison, dit-elle. Mais ce dont je suis sûre, c'est que toutes les femmes que je connais pensent autrement, même toutes les jeunes filles. Ainsi, ne faites point grief à Mlle Labeaume de sa franchise.

— Soit ! reprit Bideau, vous êtes mieux renseignée que moi... C'est absurde, ce que vous dites là, et c'est possible, après tout. Mais pour Mlle Labeaume, il y a autre chose. Il y a qu'elle-même, avec sa beauté, avec ses mérites, ne me donnera point le bonheur que je cherche. Mettez les choses au mieux, que nos caractères s'accordent à peu près, qu'elle me soit fidèle et dévouée, tout cela ne fera pas que, jusqu'à ce soir, je ne lui aie été complètement étranger, qu'elle n'ait sa personnalité à elle, faite de mille impressions et souvenirs que je ne soupçonne même pas. Ainsi, je ne serai jamais pour elle que le monsieur avec qui elle acceptera, sans trop d'ennui, de vivre, manger et dormir, et qui, bien entendu, devra lui témoigner sans cesse, même après les journées les plus écrasantes, une reconnaissance extrême de tant de bonté. Quant à penser que j'aurai d'elle, parce qu'elle sera devenue ma femme, l'amour absolu que j'ai connu, que je regrette si douloureusement, c'est insensé !...

Il regardait Mme Armiel, qui hocha la tête avec un sourire.

— Vous riez ! vous me trouvez ridicule ?

— Non ! répondit-elle, pas ridicule. Mais je vous plains. Pour

avoir été tant aimé, vous êtes devenu le plus effroyable des égoïstes, et si je souris, c'est que vous n'avez même pas l'air de vous en douter... Oui, et ne me faites pas ces yeux furibonds.

— Je ne suis pas plus égoïste que n'importe qui, que Gaston, par exemple.

— Gaston est assez bien choisi, je le reconnais. Mais il n'a que l'égoïsme courant, lui : il fait avant tout ce qui lui plaît, prend la voiture, change l'heure des repas, décide d'une soirée, d'un voyage, et me consulte accessoirement.

— Je ne ferais pas cela!

— Non, je le crois. Mais c'est bien pis. Vous exigez de votre future femme un amour impossible, celui qu'eurent pour vous un père et une mère admirables. Vous avez été habitué à les voir vivre pour vous, comme penchés sur vous, détachés d'eux-mêmes et absorbés en vous. Vous pensez qu'une femme pourra pareillement se détacher d'elle et s'absorber en vous. Mais c'est là ce qui est insensé, mon cher! Cette femme-là n'existe pas; l'amour des pères et des mères ne se retrouve plus, et quand vous vous en prenez à cette charmante Labeaume, c'est toutes les femmes que vous atteignez avec elle; c'est le mariage même dont vous faites le procès!... Laissez-moi vous parler en amie qui vous aime très bien, je vous assure. Vous avez reçu un coup terrible; vous êtes malheureux; il vous faut un foyer. Eh bien! ne courez pas après une chimère; gardez précieusement le souvenir de vos morts, et ne cherchez point à les remplacer. Un mariage, même médiocre, donnerait à votre vie l'intérêt qui lui manque à présent. Oh! il est bien vrai que cela ne vaut nullement ce que vous avez perdu; tout de même, c'est un lien, ou du moins une attache. Je l'éprouve bien, moi, quand Gaston m'associe à ses préoccupations de clientèle et de carrière. Vous l'éprouveriez complètement par cela même que vous apporteriez en ménage quelque chose de mieux que ces soucis-là, le besoin d'aimer et d'être aimé. Et puis, je ne veux plus rien vous dire de M[lle] Labeaume, car c'est ridicule, à la fin! mais à ne la prendre que pour ce que vous devez demander, c'est-à-dire une compagne d'existence, vous avouerez qu'avec elle l'attache serait plutôt agréable; et si vous voulez bien transiger à deux enfans, je vois votre avenir, — c'est l'avenir qu'il faut voir, — non seulement brillant et confortable, mais aussi heureux que peut le désirer un homme

qui, après tout, malgré ses horribles défauts, est un des moins méchans que je connaisse.

Mme Armiel se montrait tour à tour, suivant les heures et les circonstances, éperdument coquette avec ses flirts, insouciante, paresseuse à refuser le moindre effort de sa pensée ; puis, soudain, vigoureuse dans ses décisions, prompte dans ses actes, nette dans ses paroles. De tels contrastes sont assez fréquens. Ils s'accusaient chez Mme Armiel avec un caractère qui l'est peut-être moins ; pour elle-même et dans sa propre conduite, elle se laissait aller, sans rien regarder, sans rien voir, aux inconséquences de sa fantaisie ; pour ses amis, elle regardait attentivement, elle voyait clair, et ils étaient assurés de trouver en elle perspicacité, sagesse, énergie.

La netteté de ses conseils et le ton vif dont elle les avait accentués ne pouvaient manquer de fléchir, dans le sens qu'elle souhaitait, les idées ondoyantes de Bideau. Elle s'amusa de voir dans ses yeux le plaisir, comme ébahi et un peu inquiet aussi, de sentir cette fermeté qui pesait sur ses incertitudes.

— Je vous remercie, murmura-t-il, et je sens bien d'ailleurs que, si je vous écoutais quelque temps, je serais marié en un tour de main. Quant à dire si ce serait un bien ou un mal, en vérité, je ne sais plus !...

— Mais c'est parfait ! reprit Geneviève ; il n'en faut pas davantage. Laissez-vous faire ; Mme Tirian, Mlle Labeaume et moi, à nous trois, nous allons tout arranger. Pour commencer, vous avez votre auto... naturellement... vous offrirez aux Labeaume de les reconduire : ils sont presque vos voisins, rue Jacob, et vous demeurez sur le quai. Puis, vous viendrez dîner chez moi jeudi : je les ai invités et ils ont accepté ; un petit dîner où on vous laissera bien tranquilles tous les deux... Hein ! c'est dit ?

— Ma foi ! puisque vous croyez...

— Certainement ! je crois.

Il était plus de minuit ; tout le monde était debout, prêt à partir, et après le silence des bridges, les voix résonnaient plus haut. Très entourée, Mme Glaze recueillait des regards qui pressaient davantage son éclatante beauté ; son mari, l'air excédé, les yeux mornes, attendait qu'elle se décidât à partir. Geneviève, en hâte, comme une enfant dont la récréation a été écourtée, flirtait avec Prégary et quelques autres. Bideau s'approcha de Mlle Labeaume ; elle marqua, de son sourire tran-

quille, qu'il aurait pu lui faire moins désirer le plaisir de sa présence. Elle sembla, dans ce sourire, prendre possession de lui.

— Mme Armiel m'a dit la bonne fortune que j'aurai de vous retrouver chez elle jeudi.

Elle souriait toujours et approuvait d'un léger mouvement de sa tête, admirablement coiffée de cheveux bruns.

— Après cette soirée, reprit-il, j'aurais été désolé de laisser passer des jours sans vous revoir.

— Je serai très contente aussi, murmura-t-elle.

Le chœur des voix et des rires passa lentement du grand dans le petit salon, puis dans l'antichambre. En baisant la main de Mme Tirian, M. Labeaume demanda :

— Il y a des voitures en bas?

Bideau, qui était tout proche, offrit son auto, et M. Labeaume accepta sans grande cérémonie : son âme très pure et son esprit subtil de philosophe habitaient un corps douillet, gourmand et sensible aux agrémens du luxe. Mme Tirian loua très haut la gracieuseté de son chirurgien :

— Au revoir, mon bien cher ami ; ah ! que tous les hommes ne sont-ils comme vous !

M. Labeaume s'installa confortablement dans la limousine; Mlle Labeaume prit place à ses côtés. En face d'elle, Bideau, sur un strapontin, sentait venir à lui la chaleur de son jeune corps; il souhaita les soirs prochains où ce serait chez lui qu'il la ramènerait ainsi. Aux lueurs rapides que les réverbères jetaient au passage dans la voiture, il apercevait les yeux bleus fixés sur les siens, avec le même sourire qui répondait assez clairement :

— Mais oui, et ce sera fort bien, pour moi comme pour vous.

M. Labeaume, causeur renommé, louait à coup de petits éloges railleurs, le plus spirituellement du monde, « cette excellente Mme Tirian. »

— Au revoir donc, à jeudi, fit Mlle Labeaume en descendant, rue Jacob, — et merci.

Assis à sa place, toute tiède encore d'elle, Bideau s'avoua que la vie s'arrangeait de la manière la plus agréable. En entrant dans son bel appartement du quai d'Orsay, il jeta un coup d'œil complaisant aux bois gris et aux lampas du décor Louis XVI qu'un tapissier « autorisé » lui avait aménagé. Il pensa que Mlle Labeaume serait tout à fait digne, et du logis et du maître de ce logis, le grand, l'éminent, l'incomparable docteur Antonin Bideau.

Arrivé à ce faîte des satisfactions présentes et futures, il passa dans son cabinet. C'était le moment qu'il réservait à la lecture des revues médicales, françaises et étrangères, et des travaux sur la chirurgie. Il ne dormait jamais plus de six heures : cette résistance au sommeil l'avait grandement servi dans la préparation des concours ; il l'appréciait davantage encore à la fin de ces journées où, depuis le matin, l'hôpital, la maison de santé, la Faculté, les consultations prenaient tout son temps.

Sa pipe à la bouche, un grand coupe-papier à la main, il lisait vite, cherchant l'idée neuve, le fait inconnu. Son esprit, assoupli à cet exercice rapide de triage et d'assimilation, était ce soir, plus prompt, plus allègre. Fut-ce pourtant l'atmosphère de ce cabinet où, tant d'autres soirées, il avait fait dans une sombre tristesse, le même travail ? Est-il vrai que nos pensées, les plus noires comme les plus gaies, peuplent les lieux où nous vivons ?... Moins d'une demi-heure après, son allégresse avait disparu. Il continuait de chercher et de saisir, avec la même acuité, les idées et les faits ; mais par ce dédoublement qui, dans le plus fort de l'activité, oppose chez certains l'être agissant et pensant et l'être exclusivement sensible, il perçut autour de lui, en lui, le malaise des autres jours... Son attention restait fixée aux pages des brochures. Une grande demi-heure encore, il les parcourut d'un œil exact qui n'en laissait rien échapper. Seulement, dès qu'il eut achevé, il se sentit, tel un misérable caillou, précipité dans le vide qu'il connaissait trop bien. Il fit un effort ; il en appela à ses souvenirs de la soirée :

« Mais non ! c'est fini !... je ne suis plus seul, je ne serai plus seul !... Elle sera là, tout près, à m'attendre, et ses bras me recueilleront... »

Il lui sembla que l'appel retentissait dans le silence le plus morne. Rien en lui ne répondait. Et au contraire, la voix défiante, que Mme Armiel avait si bien étouffée, parla soudain avec une assurance souveraine :

« Le mariage ? Oui, peut-être, avec une femme que je connaîtrais depuis toujours, qui serait mon amie déjà et saurait le chemin de mon cœur. Mais elle ? Quand elle m'aura donné sa beauté, en retour du luxe qui lui est nécessaire, en quoi serons-nous plus proches l'un de l'autre ? Que nous ayons satisfait, moi, mon désir, elle, son envie de paraître et dominer, qu'est-ce que cela pour embellir nos deux vies ? Et la mienne, la mienne

n'aura donc jamais le souci secret qu'il lui faut, d'assurer hors de moi le bonheur d'un autre être qui me serait plus cher que moi! Je n'apaiserai donc jamais non plus ce besoin si fort que j'ai, de me sentir plus cher à un autre qu'à moi-même? Et si je n'ai pas cela, que vaut le reste? »

Il se souvint de ses succès, des médailles d'or, des titres, de la célébrité où il se sentait marcher comme dans l'aurore radieuse d'un beau jour; avec quelle avidité il avait goûté ces fortes joies! Plus émouvantes, il se rappela les paroles de reconnaissance de ceux que son audace et son habileté avaient sauvés! Mme Tirian les lui avait dites ce soir encore; combien d'autres les lui avaient dites aussi!... Mais ses yeux inquiets ne voyaient plus à cette heure que l'envers triste et pauvre de toutes choses.

« La lutte, c'était bien; la réussite, je n'y pense même plus. Mon art merveilleux?... tous ceux qui me doivent leur vie?... Du sang-froid, la main sûre, et c'est tout; l'antisepsie fait le reste. Il n'y a pas de grands chirurgiens; il y a l'admirable nature qui, après l'opération, travaille et guérit toute seule, pour peu qu'on lui assure la liberté d'agir. »

Il se leva, découragé, et marcha dans son vaste cabinet.

« L'enfant! murmura-t-il, reste l'enfant! Même avec une femme qui, après quelque temps de plaisir, encombrerait ma vie, comme moi la sienne, il y aurait l'enfant dont il me faudrait préparer l'avenir. C'est quelque chose, c'est beaucoup, cela! »

En même temps que l'idée, tout de suite, des images affluaient à son esprit. Dans sa maison, à l'étage au-dessus du sien, une famille avait excité souvent son admiration et son envie. Chaque matin, comme il partait pour l'hôpital, une bande de garçons, quatre, cinq, six, il ne savait trop, dégringolaient l'escalier, jambes nues, figures fraîches sur le col blanc rabattu; ils passaient devant lui en se bousculant, tiraient les casquettes qui coiffaient leurs cheveux en broussaille, et dehors il les voyait s'éloigner en troupe joyeuse. Parfois leur père, M. Sabrais, dir recteur d'une Société de mines, les accompagnait. A son retou- souvent, vers une heure, Bideau avait à saluer Mme Sabrais, une jeune femme aux yeux résolus, qui sortait avec deux ou trois petites filles, fraîches comme leurs frères... C'est une famille pareille qu'il souhaitait, et il la souhaita tout à coup avec plus de vivacité, par humeur contre Mlle Labeaume qui, elle n'en, voulait pas. Mais le souvenir des paroles de Geneviève pesa

aussitôt sur lui. Elle était parfaitement renseignée sur les jeunes filles, dans le monde du moins où il devait choisir sa femme. Mlle Labeaume n'y figurait pas une exception. Les maternités nombreuses, on n'en voulait à aucun prix : il pouvait le constater lui-même autour de lui ; il ne comptait que des jeunes femmes qui, après avoir consenti à mettre au monde un enfant, se tenaient quittes pour le reste de leur jeunesse. Ainsi, il devait abandonner comme un rêve imprudent, inutile, la vision, grouillante de vie et de joie, d'une bande pareille à celle des petits Sabrais.

Cependant, comme cette image le hantait depuis longtemps et qu'il n'en avait point d'autre à mettre à la place, il resta embarrassé.

L'enfant ! comment se le représenter seul, pour lui-même?... Il l'apercevait, sans émotion et sans plaisir, à l'heure de la naissance, petite bête aveugle, geignarde, souffrante, qui commence par des pleurs et des cris l'apprentissage de l'existence. Il contemplait cette image. Peu à peu, il en découvrait d'autres qui se groupaient autour d'elle. Il se voyait, lui-même, penché sur le berceau, les yeux voilés d'un peu de pitié, la bouche tendue d'un peu de dégoût. Il voyait une chambre faiblement éclairée par une lampe, dont la lueur traînait le long de fauteuils en reps vert, traversés de bandes rouges et jaunes en tapisserie... Un tableau précis et complet semblait sortir d'un brouillard, tel le paysage dont la mise au point dessine tous les détails à la fois sur le verre d'une lentille. Et le relief fut enfin si minutieux, si fort, qu'il y reconnut la vérité toute palpitante d'un souvenir.

C'était un souvenir qui ne le tourmentait guère à l'habitude, même pas une fois l'an. Il datait de longtemps. Les émotions qu'il rappelait, pénibles à l'origine, désagréables ensuite, s'étaient engourdies lentement. Il avait fallu sans doute l'excitation de la nuit et la recherche d'images trop voisines pour lui rendre soudain cette vivacité. Bideau frémit un peu et se redressa, avec la sensation douloureuse que donne un objet porté soudain trop près de l'œil. Il se fit en lui un recul comme s'il voulait bien voir. Et en effet, sans réflexion, par un besoin instinctif, il voulait voir ces images tristes, ce passé pénible, de même que d'autres fois, par un besoin aussi inconscient, mais contraire, il avait refusé son attention, détourné son regard.

Dix ans plus tôt, à Clermont : il avait à peine vingt-deux ans... A défaut d'une Faculté, Clermont possède une École de médecine qui suffit aux étudians pour les premières années. Autant par économie que pour surveiller son fils, M. Bideau avait décidé qu'Antonin y commencerait ses études. Dans une petite chambre meublée, à l'angle du boulevard de la Pyramide, Antonin vécut une année laborieuse et terne, en face des collines boisées et des plateaux verdoyans qui abritent les architectures prétentieuses de Royat. Il goûtait avidement la liberté de cette vie nouvelle; il aimait à sentir dans sa poche la clef de sa petite chambre, symbole de cette indépendance; et, d'un robuste appétit, il prenait part aux plaisirs de ses camarades qui évoluaient suivant des rites traditionnels : tous les jours, au café, de longues parties de billard ou de manille; la rentrée, la nuit, par les rues désertes, avec des chants, des hurlemens qui mettaient aux fenêtres quelques têtes de bourgeois apeurés; certains soirs, enfin, la tournée des mauvais lieux. Chaque samedi, d'ailleurs, jusqu'au lundi matin, le train le ramenait aux Martres-de-Veyre, d'où il gagnait, sur la pente du Puy Saint-Romain, un peu au dessous de Mirfleurs, la maison paternelle.

Ce fut la deuxième année, dès la rentrée, que, devant l'existence qui l'attendait, pareille à celle des mois écoulés, il eut comme une lassitude et une répugnance : il souhaita d'autres plaisirs que le café, les cris nocturnes et le reste. Un émoi nouveau frémissait en lui : son cœur se gonflait de tendresse, et ses lèvres avaient une impatience de dire à qui voudrait les entendre des paroles d'amour, qui lui semblaient d'une beauté inouïe, parce qu'il ne les avait jamais dites. Celle qui les entendit fut une jeune fille de dix-neuf ans, dont la taille était ronde et la peau très blanche, avec d'assez jolis yeux ; elle s'appelait Françoise Chapat; elle travaillait avec sa mère, veuve, qui était blanchisseuse à la barrière d'Issoire. Bideau la rencontra un après-midi de décembre; assise sur un banc où posait à côté d'elle un lourd paquet, elle clignait ses jolis yeux éblouis devant la neige des montagnes qu'effleurait la caresse du soleil. Il la regarda et elle rougit un peu; il lui parla ensuite d'une voix très timide, et comme ses paroles étaient polies et douces, qu'il avait l'air tendre et gai, elle l'écouta avec plaisir. Il n'avait dit que les mots de l'amabilité la plus banale; elle n'avait guère répondu que par des sourires. Cependant, au moment de se quitter, ils

reconnurent ensemble qu'il serait délicieux de se retrouver quelquefois, pour le simple plaisir d'être l'un près de l'autre et de dire encore ou d'écouter, en se contemplant de la même manière, des paroles sur le soleil, la neige, la montagne.

C'est ainsi qu'ils prirent l'habitude de se voir tous les jours, au hasard d'une course qui amenait Françoise du faubourg vers la ville, ou, le soir, le travail fini, sur la route silencieuse. Ils se racontaient l'histoire de leurs journées toujours égales; ils étaient heureux d'aller l'un à côté de l'autre, la main dans la main, de se regarder, les yeux dans les yeux, et de s'enivrer de leur jeunesse. Quand revinrent les beaux jours, il leur arriva de passer des heures sans se parler; ils cheminaient plus longtemps, plus loin dans la campagne; et, serrés plus étroitement l'un contre l'autre, ils écoutaient inquiets, ravis, les voix d'amour qui chantaient dans l'ombre, à travers la plaine endormie. Lui, cependant, si ignorant du cœur des femmes, ne pouvait croire que Françoise fût troublée du désir dont il était lui-même tourmenté; et, respectueux devant la confiance qu'elle lui donnait ingénument, il osait à peine poser sur ses cheveux un baiser furtif. Ce fut elle qui, la première, lui tendit ses lèvres. Cette caresse les affola. Une nuit de juin, où leur promenade coutumière les avait conduits vers des châtaigniers qui faisaient, au-dessus de leurs têtes, un toit de branches semé d'étoiles, ils souhaitèrent en même temps la joie qui pouvait apaiser leur fièvre; dans la nuit embrasée où haletaient des souffles ardens, il la prit comme elle voulait se donner. Ce fut, dès lors, plus d'un mois, l'enchantement d'une idylle païenne, tel que le jeune homme, quelques années plus tôt, le rêvait dans la claustration du lycée, à la lecture des poèmes de Virgile et d'Ovide; sous les châtaigniers, à l'abri des pins, des amandiers et des chênes, près des ruisseaux dont le filet d'eau claire chantait à peine en roulant parmi les cailloux de pierre noire, sur des tapis d'herbes qui fleuraient le parfum poivré de la menthe et l'odeur humide de la terre de bruyère, ils s'aimèrent avec emportement, et ils oublièrent le temps, l'univers, la vie...

La vie! Le réveil fut cruel quand elle s'anima soudain dans les flancs de Françoise. Ils n'étaient préparés ni l'un ni l'autre à l'épreuve. Elle, tout de suite, fut à l'extrémité du désespoir: elle exhala ses plaintes de victime avec une violence de créature tout instinctive et fruste, et cet excès, d'abord, glaça chez son amant

la tendresse, la pitié qu'elle n'aurait eu qu'à laisser jaillir d'elles-mêmes dans ce cœur dévoré de regrets. C'était d'ailleurs comme si la nature toute-puissante, qui les avait jetés aux bras l'un de l'autre, entendait qu'ils fussent désunis, maintenant qu'elle était satisfaite. A la rancune de Françoise répondait chez le jeune homme une subite répugnance. Puis il avait d'autres soucis. Certes, il ne voulait pas abandonner Françoise. Mais pour assurer sa délivrance, et ensuite pour les faire vivre, elle et son enfant, il fallait de l'argent. Où prendrait-il cet argent? Sa maigre pension ne suffirait pas. Faudrait-il qu'il s'endettât? Cette pensée l'effrayait; on lui avait trop bien enseigné l'ordre et l'économie; le seul mot de « dettes » résonnait à son oreille comme le glas de toute la vie régulière qui lui semblait s'effondrer maintenant. Et sa frayeur devenait épouvante quand il pensait que ses parens allaient savoir, qu'ils ne pouvaient manquer de savoir... La colère de son père, ce serait déjà trop; mais leur chagrin à tous les deux, leur mésestime sans doute, la pensée, à elle seule, lui en était insupportable, et ces visages qu'il voyait, désolés, avec des yeux ternis par la peine, il aurait voulu se cacher pour ne plus les voir... Il vécut des jours abominables... L'inquiétude de sa mère devant sa mine sombre, le regard droit et fixe dont son père l'interrogeait parfois, le torturaient encore un peu plus.

Enfin, le jour arriva : Françoise, installée chez la meilleure sage-femme de la ville, mit au monde une fille, frêle et jolie, « l'enfant de l'amour, quoi! » déclara la sage-femme avec enthousiasme; et il se trouva dans la chambre à peine éclairée, debout près du berceau, penché avec un peu de pitié et de dégoût sur cette créature gémissante qui était la chair de sa chair, sans autre pensée que de demander pardon à ce misérable petit être de lui avoir donné la vie,... quelle vie? quel avenir?...

C'est bien ainsi qu'il venait de se revoir, après dix ans écoulés; et brusquement, avec la précision de ces images si longtemps effacées, il retrouvait la tristesse infinie où, pour lui, s'était exprimée tout entière l'émotion de la paternité. Ensuite... Ses souvenirs s'éveillaient de proche en proche, souvenirs d'impressions dures et laides, terreurs, luttes et haines...

Il avait emprunté, pour payer la sage-femme, à un de ses camarades, moins pauvre que lui : il dut emprunter encore pour

satisfaire aux exigences de la mère de Françoise, qui prétextait sans cesse des dépenses nouvelles : vêtemens, nourriture, fortifians... Françoise, après ses relevailles, parut déshabituée par ces mois d'inaction de toute besogne pénible; elle nourrissait d'ailleurs son enfant et il fallut que Bideau payât une ouvrière pour la remplacer. Il payait sans résistance, à la première demande. Il n'avait qu'une crainte : « Pourvu qu'elles ne s'adressent pas à mes parens! » Mais il se disait aussi : « Comment cela finira-t-il? Qu'arrivera-t-il le jour où je ne pourrai plus rien donner? » Il redoutait l'éclat de ce jour; toutefois, il en était à souhaiter que quelqu'un de plus fort que lui s'employât à le sauver; car maintenant, aussi grave que les embarras d'argent, il voyait un autre péril. La naissance de l'enfant réunissait autour de lui Françoise, la mère Chapat et l'enfant, qu'on avait appelée Antonine, « Nine. » Il ne pouvait se plaindre de cette famille nouvelle qu'il s'était lui-même donnée; mais il la sentait chaque jour se resserrer; il devait rester durant des heures dans la boutique de la barrière d'Issoire; il serait forcé sans doute, avant peu, de s'y installer, d'y vivre; il lui semblait qu'un enlizement sans dignité l'engloutissait loin des siens... Il les aimait cependant d'un amour désespéré, pour la douleur qu'il aurait voulu leur épargner et pour l'aide, aussi, qu'inconsciemment il attendait d'eux...

Ces sentimens, et l'irritation qui montait en lui, et la liberté bientôt insolente, grossière qui, par contre-coup, venait à Françoise, précipitèrent la rupture. La scène fut atroce : injures, menaces, cris. Quand il les eut jetées à la porte, elle et sa mère, il attendit, effaré. Ce qui se passa, les jours suivans, devait marquer sa vie d'une empreinte profonde. Son père avait reçu une lettre de Françoise qui dénonçait la séduction et l'abandon. Il arriva aussitôt, mais non point avec la colère qu'Antonin redoutait : il avait le visage réfléchi, grave, résolu, que son fils lui connaissait, quand on l'appelait auprès d'un malade en danger de mort; il ne pensait qu'à l'avenir de son fils et de sa famille, compromis sans doute, perdu, et il entendait lutter, comme il faisait sans cesse contre le mal. Il n'eut aucune parole de reproche : un long entretien avec Antonin lui montra l'aventure sous son jour véritable : l'entraînement réciproque de ces jeunes gens, lui, trop sentimental, elle, trop peu surveillée, et comment il n'avait été besoin d'aucune promesse de mariage pour que Françoise se donnât.

— Cela peut s'arranger, conclut-il. Il faut en parler à Lormon, le notaire...

Lormon, son ancien camarade du lycée, esprit pratique et assez brutal, formula un avis très net; pour éviter tout ennui, tout procès, et dégager définitivement l'avenir, suivant le vœu de M. Bideau, il fallait assurer l'existence de l'enfant : une pension tant qu'elle serait mineure, un capital à sa majorité. Il proposait des chiffres qu'Antonin trouva fantastiques. M. Bideau discutait; du moins, par des questions minutieuses et défiantes, il se renseignait : est-ce que les tribunaux avaient l'habitude d'accueillir des demandes de dommages-intérêts comme celle de Françoise, et pour quelle somme? D'ailleurs, il paraissait décidé à tout plutôt que de laisser engager un tel procès; il entendait seulement être certain qu'un sacrifice d'argent les débarrasserait à tout jamais, eux, son fils, sa femme, lui-même, de Françoise et de l'enfant. C'est en cela qu'il fut pressant. Il interrogeait; Lormon répondait, expliquant qu'il saurait jouer de la pension sur ces « femelles, » de manière à leur imposer tout ce qu'on voudrait, même le départ de Clermont...

Antonin, muet, écoutait avec une gêne croissante. Il eût été embarrassé de dire avec précision d'où lui venait cette gêne. Certes, par son désir violent de délivrance, il était avec son père; il était avec lui aussi par le sentiment, si fort en M. Bideau, que cet enfant de hasard ne devait point entrer dans la famille et n'avait droit qu'aux alimens. Toutefois il était en même temps possédé par une hallucination étrange : il lui semblait que l'enfant elle-même, que son petit corps, engourdi de sommeil et serré dans les langes, était comme ballotté au mouvement de la discussion : et tantôt les promesses du notaire l'emportaient très loin hors de la vue; tantôt, avec les craintes qu'exprimait M. Bideau de la voir reparaître, elle reparaissait en effet; et puis, de nouveau, sur une affirmation énergique de Lormon, elle était tout à coup supprimée, anéantie. Antonin suivait ces images, et la pitié qu'il avait eue devant le berceau, quelques instans après la naissance, le troublait encore. Toute la tristesse de ce moment lui revenait, mais alourdie de honte; car il était là, lui, le père, lui qui avait procréé, muet dans cette âpre discussion, reniant par son silence son œuvre d'homme, accusant sa faiblesse et son incapacité d'énergie. Il aurait voulu trouver le courage de parler, de dire ses décisions; mais il ne savait lesquelles, et il gardait seulement,

avec le sentiment humilié de sa personne, un très petit point douloureux au cœur, comme si l'effort de M. Bideau et du notaire eût arraché de lui, avec toutes les illusions mortes et les résidus d'amour flétri, un lambeau de chair vive qui cédait peu à peu.

M. Bideau était debout; il déclarait :

— C'est un gros sacrifice, le plus clair de mes économies depuis vingt ans; du moins, notre famille, où il n'y a jamais eu que des hommes d'honneur et des femmes chastes, ne sera pas souillée par la tache de cette bâtardise.

Antonin regarda son père : c'était un être de bonté, il le savait, en même temps qu'un esprit juste et droit; le jugement de M. Bideau balaya aussitôt son malaise, et il n'eut plus que la reconnaissance passionnée du salut qui lui était si simplement apporté. Le notaire répondait :

— Oui, il vaut mieux que vous n'entendiez plus parler de ce rejeton précoce. Plus tard, pour un mariage, ça serait gênant. Et puis, ajoutait-il, permets-moi un conseil. Ce gros garçon-là me parait bien dadais; ça sort des jupes de sa maman et ça croit que le monde n'est peuplé que de braves gens comme ses père et mère; ça a besoin de tendresse, d'un tas de manigances... Qu'il f... le camp à Paris! Et qu'il apprenne un peu la vie!

Il y avait dix ans de cela; Bideau revoyait, à travers le temps écoulé, le cabinet de Lormon, étroit, mal tenu, comme sont souvent les cabinets d'hommes d'affaires, en province; il revoyait le large visage coloré de son père, avec une courte barbe grisonnante, les yeux rieurs et cyniques du notaire, et, près d'eux, un garçon à l'air un peu épais et penaud, dont il croyait sentir battre le cœur, qui était lui. Il avait compris, à l'instant où il sortait de ce cabinet, qu'il emportait le besoin aussi fort que sa vie, confondu avec sa vie désormais, d'une revanche contre lui-même. Et par une transposition naturelle de sentimens, pour effacer, pour oublier l'humiliation qui avait, durant cette heure de silence, envahi toute son âme, ce fut à son père qu'il se promit de donner les joies réparatrices. De ce jour commença pour lui la période du labeur forcené, de l'effort qui ne se ralentit jamais. C'était pour acquitter une dette sacrée qu'il travaillait ainsi. Du moins, en reportant ses regards vers le jour où il l'avait contractée, il pouvait se souvenir combien de fois, depuis, avec quelles effusions d'orgueil et de tendresse ses parens s'étaient déclarés largement payés.

Dans cette pensée, il avait trouvé souvent, après leur mort, sa seule consolation. Ce soir encore, il en cherchait le réconfort et la douceur; mais il ne les éprouvait pas aussi profondément que d'habitude. L'évocation du passé avait été trop complète; l'image de Françoise lui rappelait trop bien les terreurs de ces jours où il s'était vu menacé par elle dans sa liberté, dans sa personne même; surtout, elle lui rappelait trop bien ce qu'il avait alors perdu. La secousse si forte avait à jamais détruit dans son cœur une illusion, une croyance, un sentiment, pour n'y laisser qu'une amère défiance de l'amour et de « la femme. » Toutes celles qu'il avait eues depuis, trotteuses du Quartier, pécheresses de grand prix, femmes du monde attirées par ses succès, il ne leur avait demandé que du plaisir : car toutes, il les imaginait pareilles à Françoise, prêtes à menacer sa liberté, sa personne... A cette heure même, devant un mariage « raisonnable et séduisant, » comme disait Geneviève, n'était-il pas retenu par l'ancienne défiance? Ne se sentait-il pas définitivement incapable d'aimer?... Il n'hésita pas à s'en faire l'aveu.

Quant à l'enfant... Il eut un sourire d'ironie en songeant que, deux heures plus tôt, il s'irritait contre Mlle Labeaume, parce qu'elle refusait de mettre au monde une troupe d'enfans pareille à celle des petits Sabrais! Mais, les petits Sabrais, son plaisir, son admiration, son envie, à les voir, n'étaient que la satisfaction de ses yeux, la sensation de vie allègre que donnent naturellement des êtres jeunes, drus, joyeux. Induire de là qu'il pouvait avoir la vocation de la paternité, allons donc!

« Je l'ai connue, la paternité! quelle émotion m'a-t-elle donnée? Que reste-t-il en moi aujourd'hui, quand je pense à cette petite? »

Il s'interrogea encore une fois. Rien, il ne lui restait rien qu'un peu de pitié, de cette pitié vague et molle qu'on a pour d'autres petits inconnus. Il se disait : « C'est une pauvre créature comme il y en a tant, certaine seulement de ne pas mourir de faim... » Il n'y avait pas en lui d'autre émotion.

La conclusion se formula aussitôt. S'il eût sagement agi en faisant à Mlle Labeaume le sacrifice de sa liberté, par désir d'avoir d'elle un enfant, il serait donc absurde de s'engager dans le mariage, dès lors que ce désir ne le sollicitait pas.

« Évidemment! » murmura-t-il.

Accoudé à la cheminée, il regardait dans la glace ses fortes

épaules, sa bouche que tirait la pipe d'écume, ses yeux brillans et durs. Cet homme lui représenta le type même du lutteur énergique autant qu'habile, fait pour la bataille, non pour le sentiment. Il répéta : « Évidemment ! » Il se rappelait, comme d'un étranger, son âpreté implacable contre ceux qui avaient paru entraver sa course, l'adresse simple, souple et caressante qui lui avait conquis les amitiés utiles ; il sentit son pouvoir immense de chirurgien, fort des victoires gagnées ; il goûta en même temps l'agrément de la fortune qui lui arrivait, des honneurs prochains, des amours faciles qui lui étaient assurés. Il sourit d'être ainsi comblé. Et il aperçut que, peut-être, avec le temps, la blessure dont il gémissait chaque soir, dans sa solitude, pourrait se cicatriser. A ce moment, toutefois, il lui sembla qu'en se refermant elle abolirait en lui la fibre même, délicate et précieuse, qui restait encore saignante de la terrible douleur. Il perdrait, à se consoler ainsi, par le temps, par les joies d'orgueil et de sensualité, un don rare, un besoin exquis. N'était-ce point un malheur?

« C'est la vie ! la vie ! comme disait le père Lormon. »

Sa pipe était finie. Il alla se coucher.

II

Le jeudi où Bideau avait accepté de dîner chez M[me] Armiel, son valet de chambre vint lui dire, vers sept heures :

— Monsieur ne m'a pas donné d'ordres pour ce soir. Faut-il préparer l'habit de Monsieur ?

Bideau, en train de noter ses observations sur le dernier client qui quittait son cabinet, se retourna brusquement, et considéra, comme si cette question eût pénétré au plus profond de lui-même, la face inerte du domestique.

— Heu !... Oui, préparez.

Il acheva rapidement d'écrire ses notes ; puis il ferma le carnet d'un geste un peu nerveux. Toute cette journée, son attention avait été fortement prise par de graves soucis. Le matin, à sa maison de santé, il pratiquait une opération si hardie qu'aucun chirurgien n'avait voulu la tenter ; durant une heure et demie, toute l'énergie de sa pensée passionnément tendue, avec le don d'improviser les solutions qui lui faisait comme un génie d'opérateur, il avait taillé, déplacé, remplacé

les chairs. Il se croyait sûr de la guérison du malade. Ce personnage, — un Brésilien, — considérable par sa fortune et ses relations, le récompenserait magnifiquement en argent et en renommée, et cette certitude ajoutait un agrément à la joie profonde d'avoir eu raison, lui, le jeune maître, contre les anciens qui déclaraient l'opération impossible. L'après-midi, à peine détendu de ce grand effort, son esprit s'était appliqué de nouveau à des cas difficiles, parmi les cliens de sa consultation. Ainsi, le labeur de cette journée avait reculé loin, dans l'ombre, le souvenir de Geneviève, de Mlle Labeaume et des projets de mariage. Les jours précédens, quand il y repensait, il se disait : « Je verrai... » Mais il n'avait rien vu, et c'est pourquoi la question du valet de chambre, — en lui rappelant soudain le dîner de Mme Armiel et Mlle Labeaume qui l'attendait, en lui faisant concevoir les événemens possibles de cette soirée, — le prenait au dépourvu, l'ennuyait, l'irritait.

« Après tout, murmura-t-il, on ne me mariera pas de force. »

Il comprit aussitôt sa sottise. Non, pas de force, mais par douceur, séduction, enveloppement. Il apercevait tout le jeu des grâces, des railleries légères, des exigences caressantes qu'on mettrait en œuvre. Il reconnut que ce soir, précisément, il était une proie trop facile pour ces artifices, et cette conviction l'irrita davantage.

Il se leva, inquiet. Ce soir, précisément, la comédie mondaine ne pouvait lui plaire. Il l'aimait d'habitude, et après des journées de travail, il y trouvait un allégement. Mais certains jours, quand l'effort avait précipité toutes ses forces à la terrible épreuve d'une opération grave, c'était au contraire le repos de tout son être qu'il souhaitait. Jamais il ne l'avait plus profondément souhaité qu'à la fin de cette journée si rude.

« Joli repos! fit-il. Des nourritures nocives, et quatre bonnes heures de « frais. » Dire que c'est là le sort qui m'attend, une fois marié, pour toute la vie! »

La corvée lui parut insupportable.

« Mais après tout, j'ai ma liberté encore. Je peux bien la mettre à profit ce soir en échappant à ce dîner. Et c'est peut-être pour ma vie entière que je la sauverai du même coup. »

Il eut un instant d'hésitation. Geneviève ne serait-elle point mécontente et Mlle Labeaume blessée? Il désirait ne les fâcher ni l'une ni l'autre. Mais le besoin, le plaisir d'être libre, qu'il

venait de sentir si forts, l'emportèrent. Un chirurgien a toujours l'excuse d'une opération imprévue. Il avait pu l'invoquer quelquefois en vérité. Il la présenta à Mme Armiel dans le court billet, plein de gentillesses pour elle et de regrets pour « ses invitées, » qu'il lui fit porter. Puis, comme il n'avait rien de prêt chez lui, il partit à pied pour le restaurant Foyot.

« Comme cela, songeait-il, j'aurai le temps de voir pour Mlle Labeaume. Il faut voir... »

Il y avait peu de monde au restaurant, des hommes seuls comme lui. Dans le silence, l'esprit vague, il dîna lentement. Le bien-être où il s'apaisait témoignait assez qu'il se donnait ainsi à lui-même les soins dont il avait besoin. Après le dîner, ce bien-être fut plus complet. Il pensa d'abord à entrer, pour un acte, à l'Odéon dont il était le chirurgien. Puis, il se souvint que, tout près, au café Voltaire, dans une salle paisible, quelques-uns de ses anciens camarades du Quartier, aujourd'hui médecins, ingénieurs, avocats, professeurs, se réunissaient le jeudi pour un bridge, pour une causerie. Là encore, avec ses contemporains, c'était la liberté certaine, les propos familiers qu'il pouvait écouter un moment, la porte à ouvrir dès qu'il en aurait assez.

Des exclamations le saluèrent :

— Tiens, Bideau !... D'où revient-il !... Qu'il y a longtemps ! Son auto a failli m'écraser, l'autre jour ; mais il lisait, il ne m'a même pas regardé, l'animal ! Au moins, tu m'aurais réparé, dis, grand homme ?

Bideau serrait les mains. Quand ils se retrouvaient tous, ces hommes de trente à trente-cinq ans, ils se rendaient les uns aux autres leur insouciance et jusqu'à leur langage d'étudians. C'est pourquoi ils maintenaient exactement leurs réunions régulières. Bideau exprima sa joie d'être avec eux, qui n'était que le plaisir de se sentir allégé de dix ans.

— Ça fait du bien de voir des types si sympathiques, quand on est obligé d'en voir tant et tant qui ne le sont pas.

Il avait, pour tous et pour chacun en particulier, une amitié qu'aucune rivalité n'avait atteinte, car ils suivaient, eux et lui des voies différentes. Il leur savait gré de ce que, fiers de lui et se parant de sa jeune renommée, ils travaillaient à l'accroître. Surtout, il jouissait d'être leur bienfaiteur. Presque tous, pour leurs enfans, ceux d'un parent, d'un ami, avaient connu cette

heure cruelle où le médecin déclare : « C'est une appendicite, il faut une opération! »... l'heure où l'on voudrait tout de suite le chirurgien le plus sûr, cependant qu'on se demande, angoissé, comment supporter la dépense qui est trop forte. Ils avaient recouru à Bideau et, aussitôt, par lui-même ou par un ancien, il leur avait assuré l'opération parfaite à un prix qu'ils pouvaient payer. Ils lui gardaient une profonde reconnaissance et il les aimait davantage après ce service, aisé pour lui, précieux pour eux, qui ne leur laissait ainsi à tous qu'un agréable souvenir.

— Vous n'êtes pas très nombreux, ce soir, remarqua-t-il en allumant une cigarette.

Il compta une demi-douzaine de ses amis: quatre étaient installés au bridge; les deux autres, un agrégé de l'École de droit et un ingénieur-électricien, suivaient le jeu en causant.

— Il y a une soirée chez le Recteur, fit l'agrégé Rombin. J'en ai été dispensé par mon deuil.

— Est-ce pour cela que je ne vois pas Méruel? reprit Bideau.

Toutes ensemble, les voix des six hommes firent un « ah! » qui fut comme une explosion de surprise, d'ironie, de mécontentement.

— Tu ne sais donc rien? fit Rombin.

— C'est vrai: il n'est pas venu depuis deux mois.

— Méruel! pour le voir maintenant, il faut le relancer à sa bibliothèque!

— Il a trouvé une nouvelle toquade, mon cher, dit l'ingénieur Taudinon, une qui passe toutes les autres, et son césarisme, et sa musique de détraqué, et son bon Dieu, et ses patronages!

Taudinon avait parlé d'un ton péremptoire, sa main étendue, les doigts unis, fauchant, de gauche à droite, toute espèce d'objections. Ce geste habituel, ces yeux autoritaires sous le lorgnon, ces lèvres minces, et la moustache rousse, plus mince, coupant le visage, rappelaient à Bideau tant de discussions, autrefois, qui précisément mettaient Taudinon aux prises avec Méruel. Et, par contraste, il revoyait Méruel, son maître nez, ses bons yeux, l'air doux et distrait de sa figure ronde qu'allongeait une légère touffe de barbe... A tous, dès le premier jour où il vint s'asseoir à la table de leur petite pension, au Quartier, Méruel avait inspiré de la sympathie. Il saluait en entrant, en sortant et d'ailleurs ne soufflait mot. On avait pensé qu'il était naturellement timide et que son infirmité, une boiterie, le rendait plus timide

encore. Comme il plaisait à tous, on lui avait fait des avances. A cette époque, il venait d'entrer à l'École des Chartes : il écrivait des vers et jouait passionnément du violon. Il fut très vite l'ami de tous ces jeunes hommes, surtout de l'avocat Farbœuil et de Bideau, bien qu'il différât d'eux profondément. Il leur paraissait étrange qu'à vingt-deux ans, Méruel eût encore gardé, non seulement des croyances, mais des pratiques religieuses, et Bideau lui avait dit un jour : « Tu défends le bon Dieu, le Pape et les curés, comme si c'étaient des personnes de ta famille ! » Ils le trouvaient plus extraordinaire encore à cause de la rigueur intransigeante de sa morale, et parce que leurs maîtresses le faisaient fuir. En littérature et en art, il n'admettait que les œuvres outrancières ; en politique, il regrettait tantôt Louis XIV, tantôt Napoléon ; d'ailleurs, il était affilié à un patronage, « les Petits abandonnés, » et le dimanche, en cachette, il s'en allait visiter des enfans de pauvres. Entre lui et Taudinon, les querelles prenaient souvent une violence inouïe ; Méruel s'emportait, accablait son adversaire d'injures, et une heure après, le lendemain au plus tard, lui demandait pardon avec l'humilité la plus sincère...

En un instant, Bideau avait revécu ces scènes de leur jeunesse. Il demanda :

— Eh bien ! Méruel, qu'a-t-il fait encore?

— Ce qu'il a fait ! Après avoir perdu ses plus belles années à vitupérer nos déportemens, le voilà qui s'est installé rédempteur d'une demoiselle du Quartier !

De la table du bridge, un des joueurs, Farbœuil, l'avocat, une immense barbe, l'air goguenard et recueilli d'un capucin qui aurait été sapeur, interrompit avec bonhomie :

— Voyons, Taudinon !

— Oh ! je sais bien, reprit l'ingénieur : tu ne veux pas qu'on touche à Méruel. Mais j'ai la prétention d'être son ami autant que n'importe lequel d'entre vous, et puisqu'il est irresponsable ou à peu près, je déclare que le devoir de ses amis est, non pas de l'approuver, mais de le protéger. Bideau, qui est homme de science, jugera certainement comme moi.

— Pardon, fit Bideau, avant de rien juger, je voudrais bien connaître les faits.

Les joueurs de bridge manifestèrent discrètement qu'ils se seraient volontiers privés de réentendre le récit de Taudinon,

Bideau s'en aperçut et entraîna l'ingénieur à l'écart, sur une banquette.

— Les faits, dit Taudinon, les voici : un soir, comme j'étais monté chez Méruel pour lui montrer de vieux bouquins qu'une de mes tantes voudrait bien vendre le plus cher possible, je vis sortir sur le palier, au moment où il m'ouvrait, par une porte en face de la sienne, une femme... ma foi, une femme assez gentille, accompagnée d'une petite fille. Je blaguai un peu notre ami sur ce voisinage. Il ne répondit pas : ma plaisanterie lui avait évidemment déplu. Deux jours plus tard, j'entrai par hasard à la Source, vers onze heures, après une conférence, pour prendre un bock. J'aperçus Méruel. Il était seul sur une banquette et il avait devant lui trois ou quatre soucoupes qui montraient qu'il était installé là depuis assez longtemps. Méruel au café, lui qui ne vient jamais qu'ici! Méruel consommant, lui qui ne boit que de l'eau!... Je fus un peu étonné. J'allais lui demander les raisons de ce dérèglement; mais je me retins en observant son visage, son regard qui me parurent étranges. Ce visage était tout crispé; ce regard était fixé, obstinément fixé, avec une expression que je ne peux pas oublier, de chagrin, de colère, de supplication, vers le fond de la salle, vers quelqu'un... Je cherchai... C'était la voisine! Méruel en était amoureux, et jaloux bien entendu, tout de suite jaloux... Ah! j'ai eu un moment assez joyeux! La dame, décidément, était gentille, la peau blanche, de jolis yeux, l'air un peu fatiguée seulement. Tout contre elle, sur la banquette, sa petite fille, une gosse de huit à dix ans, bâillait en regardant la lumière, la fumée et les gens. De l'autre côté de la table, Davy... te rappelles-tu Davy?

— Comment donc! quand on a eu la chance de connaître une si belle canaille, on ne l'oublie plus. Que fait-il à présent?

— Après l'École des Beaux-Arts, il a été cabot, il a essayé de la littérature. Maintenant il fait des affaires, dit-on.

— Je vois ça... Alors?

— Il était assis en face de la dame, les coudes sur la table; il lui parlait d'assez près; il la sollicitait évidemment et il avait sorti toutes ses grâces. Elle riait par momens; elle résistait sans doute, mais avec une certaine complaisance... C'est cela que Méruel contemplait, malheureux, furieux... Je partis sans qu'il eût remarqué ma présence.

« Cette rencontre m'avait laissé à la fois amusé et un peu

inquiet. Ce garçon trop neuf, trop facile à emballer, qu'allait-il advenir de lui, si par malheur il s'était amouraché? Le samedi suivant, je n'eus pas le temps de venir ici, et c'est seulement une semaine plus tard que j'appris, de la bouche même de Méruel, toute son aventure.

« Ah oui! la logique, notre souveraine inspiratrice, jamais elle ne se manifesta avec plus de rigueur, ni aux dépens d'un être qui, s'il est mal équilibré, méritait un meilleur sort... Depuis quelque temps, cette fille l'intéressait, parce qu'il la rencontrait sans cesse, flanquée de la petite, dans l'escalier de sa maison. Un jour, le jour de la Source, en revenant de sa bibliothèque par le boulevard Saint-Michel, il la vit aborder par Davy, qui semblait l'attendre. Il les suivit au Bouillon où ils dînèrent, puis au café. Et soudain, il conçut le beau projet... quoi? de la souffler à Davy? non, ça, c'est une idée qu'aurait eue un type normal, quelqu'un comme toi ou moi!... Méruel, lui, a résolu de la ramener au bien! Constate ici les influences combinées, doublement néfastes, du romantisme et des rêvasseries religieuses! Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle l'a persuadé qu'il pourrait y réussir. Ils sont entrés en conversation, je ne sais comment : timide comme est Méruel, il a fallu qu'il fût terriblement excité. Tout de suite, ils se sont entendus. Elle a envoyé promener Davy, qui en aura été pour ses frais du Bouillon et de la Source. Méruel lui cherche de l'ouvrage et il nous a priés de l'aider, en même temps qu'il s'excusait de manquer désormais à nos réunions pour ne pas la laisser seule au logis.

« Voilà, mon cher, et je te demande maintenant de me dire, toi qui es raisonnable, s'il n'y a pas pour nous quelque chose à faire?... »

Taudinon avait eu, sur ces derniers mots, le ton victorieux d'un homme qui est certain de triompher. Mais Bideau répondit en souriant :

— Il n'y a rien de plus à faire que ce que réclame de nous Méruel, chercher du travail à cette femme.

Taudinon eut un haut-le-corps :

— Toi aussi! C'est complet. Tu ne comprends donc pas que cette aventure va se terminer d'ici peu de la manière la moins apostolique! Méruel est de bonne foi, c'est entendu. Mais cette femme sera sa maîtresse, il le faut pour qu'il ne pense plus à ces bêtises, et dès lors...

Bideau partageait la plupart des idées de Taudinon, mais sa sympathie allait toute à Méruel, et il lui répugnait en ce moment de le blâmer, comme de le railler, pour un acte que, cependant, il jugeait absurde. Il se contenta de dire, l'air détaché :

— Bah ! raison de plus. Si elle devient sa maîtresse, il vaut mieux qu'elle soit occupée.

— Ah ! bon... oui... peut-être, fit Taudinon déconcerté.

Bideau s'était approché des joueurs. Une heure s'écoula en propos familiers que le jeu interrompait à peine. C'était bien exactement le repos qu'il avait souhaité. Une fois seulement, le souvenir de Geneviève, de Mlle Labeaume, lui revint, et il se réjouit comme d'une grosse malice, d'avoir glissé, lui, l'homme, la proie certaine, entre leurs doigts habiles. Vers onze heures, Farbœuil se leva. Tous se récrièrent. Mais il avait du travail, il tint bon. Comme il demeurait rue de Bourgogne, Bideau profita de son départ pour rentrer avec lui.

Ils causaient du passé, de tous ceux qui avaient disparu en ce court espace de dix ans. Bideau dit tout à coup :

— Et Méruel, à propos ? qu'est-ce que cela signifie ? Qu'en penses-tu ?

Farbœuil ne répondit pas tout de suite ; Bideau voyait sa grande barbe immobile sous la bouche qui paraissait hésitante :

— Dans les faits, dit-il enfin, le récit de Taudinon est exact. Toutefois, il y manque le trait essentiel qui leur donne leur signification vraie, je veux dire le motif qui a décidé Méruel. S'occupant très activement, depuis tant d'années, des œuvres de patronage, son attention est naturellement portée vers les enfans. La petite fille l'avait frappé par sa grâce, ses yeux vifs, ses jolis cheveux noirs. C'est ainsi qu'il fut profondément ému, du moins il me l'a dit, le jour où, sur le boulevard Saint-Michel, brusquement, il aperçut cette enfant à côté de Davy dont il détestait, tu te rappelles avec quelle énergie, le cynisme et l'immoralité... Tous les trois, Davy, la jeune femme, la petite fille remontaient, en flânant, le boulevard. C'était la troisième fois qu'ils se rencontraient ainsi, Méruel l'a su depuis ; Davy s'était extasié sur l'enfant, la mère avait souri et la connaissance s'était faite. Méruel, pendant cinq, dix minutes, chemina derrière eux, et son émotion première avait eu tout le temps de s'échauffer quand ils entrèrent au Bouillon. Il entra derrière eux, puis il les suivit à la Source. Là, toute la soirée, la petite

fille regarda Dieu sait quelles images, écouta la sale conversation de Davy, et l'émotion de Méruel devint une pitié indignée et douloureuse... Il faut le prendre tel qu'il est. C'est l'homme des impulsions violentes. Le plus souvent, sa timidité, sa gêne physique font qu'elles tourbillonnent en lui, le bouleversent, le ravagent et n'aboutissent pas; cette fois, elles ont abouti. Il ne pouvait pas supporter, il me l'a dit lui-même, que, lui vivant, lui le sachant, se consommât, presque sous ses yeux, cette œuvre qui est abominable, c'est vrai, la corruption d'un enfant. Il décida de tout tenter pour la faire cesser. Le voisinage de la jeune femme lui donnait des facilités. Il alla sonner chez elle, simplement, et avec la chaleur, l'entrain généreux que tu sais, il lui remontra le danger, pour sa fille et pour elle-même, d'une liaison avec cette fripouille de Davy... Il n'y a que les timides pour une audace pareille. Du reste, elle réussit à souhait. Cette jeune femme est pareille à tant d'autres. Arrivant de la province, de Toulouse, elle s'ennuyait. Elle avait écouté Davy qui l'amusait. Elle écouta ensuite Méruel qui, depuis longtemps, comme elle dit, lui paraissait sympathique et sérieux. Sans trop savoir, je pense, si c'était pour elle-même ou pour l'enfant, elle accepta d'abord qu'il s'occupât d'elles, qu'il mît l'enfant à l'école, qu'il lui cherchât de l'ouvrage. Je crois bien que Taudinon ne se trompe pas tout à fait, quand il prévoit que l'aventure se terminera ainsi qu'il est d'habitude entre un homme jeune et une femme peu farouche. Mais pour l'instant, Méruel ne pense qu'à la petite et ne parle que d'elle. Elle est intelligente, dit-il, son naturel est excellent, affectueux et docile; à l'institution où il l'a placée et où il la conduit lui-même chaque matin, elle travaille à merveille. Il ne tarit pas. D'ailleurs, c'est un homme transformé: lui que nous avons vu souvent inquiet, mélancolique, il rit, mon cher, il est heureux!...

— Après tout, murmura Bideau, chacun fait son bonheur comme il l'entend.

Ils étaient arrivés à la place Saint-Germain-des-Prés, les timbres des tramways, le fracas des autobus couvrirent sa voix. Il reprit au bout d'un instant:

— Le propre des sensibilités excessives, comme celle de ce garçon, est de créer des événemens extraordinaires qui nous déconcertent, nous choquent, nous alarment, et où, cependant, elles se satisfont pleinement. Il n'importe donc que je trouve

absurde de recueillir, pour les moraliser, cette femme et son enfant, si cet acte de dévouement étrange lui donne, à lui, la joie dont il a besoin... Au surplus, avec les meilleures intentions du monde, que pourrions-nous faire, nous, ses amis? Il est diablement délicat d'intervenir, ne crois-tu pas?

— Absolument, répondit Farbœuil. Mais je ne crois pas que ce soit une femme dangereuse...

— Tu la connais?

— Je l'ai vue une fois. J'ai voulu me rendre compte... C'est une manière de petite bourgeoise... Elle avait à Toulouse un commerce, une boutique de mercerie, montée avec l'argent que le père de son enfant lui avait donné pour se débarrasser d'elle. Elle a vécu assez insouciante et passablement coquette. Elle n'avoue toutefois qu'un amant et qui était d'ailleurs un fiancé, un employé de la Ville. Elle devait l'épouser : il est mort. La mercerie avait périclité. Elle l'a vendue, à très bas prix. Puis, insouciante toujours et d'humeur capricieuse, elle est venue à Paris chercher quelque chose, elle ne savait trop quoi, miser à la grande loterie où il y a toujours de beaux lots pour ceux qui ont de la chance... Elle n'a rien de tapageur. Elle se tient assez bien : elle parle peu. Et surtout elle a l'air si reconnaissante envers « monsieur Méruel, » comme elle dit, si désireuse d'élever la petite suivant ses conseils pour en faire une brave fille... L'enfant, elle, est charmante... Nine...

— L'enfant s'appelle Nine! fit Bideau.

Il s'était arrêté brusquement, et sa voix avait eu une vibration singulière qui frappa Farbœuil.

— Oui, sa mère l'appelle Nine.

— Et son nom? Nine, c'est un diminutif...

— Je ne sais pas... Pauline, sans doute, Jeannine...

— Et la mère, comment s'appelle la mère?

— Louise... Louise... ma foi! Méruel l'a appelée tout le temps Mme Louise... Louise tout court... Mais qu'est-ce que?

— Oh! rien, ce petit nom de Nine m'avait rappelé de vieux souvenirs. Tu disais?

— Je... j'avais fini.

Farbœuil paraissait surpris du ton de son camarade, qui avait été sec et désagréable. Plus doucement, Bideau reprit :

— Si cette femme avait quelques dispositions pour être infirmière, pas à l'hôpital, bien entendu, mais pour faire des

gardes, c'est un métier fructueux et je pourrais l'employer.

— Peut-être, dit Farbœuil, c'est une idée... Tu devrais écrire à Méruel. Il n'y a pas trop d'apprentissage ?

— Les femmes apprennent très vite, en général. Je m'en occuperais moi-même. Je vais écrire à Méruel ; rue Denfert, n'est-ce pas ?

— Oui, 5, rue Denfert.

En rentrant chez lui, Bideau écrivit tout de suite : il disait à Méruel son désir de l'aider et le priait de lui envoyer la jeune femme qu'il interrogerait, qu'il guiderait.

« Comme cela, songeait-il en écrivant, je saurai immédiatement... je saurai si elle peut faire une infirmière... »

Une voix sourde ajouta en lui :

« Et si c'est Françoise... »

Il prit conscience aussitôt de cette curiosité. Il s'en blâma.

« Quel besoin de savoir ? C'est du passé, du passé pénible et heureusement disparu. Pourquoi y revenir ? »

Le visage de Françoise surgit devant lui, avec ses yeux durcis de haine, sa bouche vomissant l'injure.

« Ah non ! fit-il. Des explications, des reproches, des embarras de toute sorte ! A aucun prix ! »

Il sentait autour de lui, dans le confort de son cabinet, l'ordonnance de ses bibliothèques, et jusque dans la profusion des bibelots de prix, — presse-papiers, couteau, boîte à timbres, — qui ornaient sa table, la forte sécurité de l'homme « arrivé. » Il se leva avec un sourire pour jeter sa lettre à la flamme des bûches qui brûlaient lentement. Mais devant le feu, l'enveloppe à la main, il s'arrêta.

« Quelle apparence que ce soit Françoise ? C'est petit nom de Nine qui m'a frappé tout à l'heure, et puis l'âge, huit ou dix ans, qui serait celui de... de l'enfant. Voilà tout, et ce n'est guère, ce n'est pas assez pour faire croire... Et puis, j'ai dit à Farbœuil que j'allais écrire : il en parlera sûrement à Méruel De quoi aurai-je l'air si je n'écris pas ? Il aurait mieux valu ne rien dire à Farbœuil. J'ai été impulsif, moi aussi. J'avais une envie brusque de savoir : j'ai cédé à mon envie. Tant pis ! Il n'est pas possible de ne pas m'exécuter. »

Il regardait la flamme qui s'étirait languissamment autour de la bûche à demi consumée.

« Tant pis ! Il y a neuf chances sur dix pour que ce ne soit

pas Françoise. Si c'est elle, eh bien! je me défendrai au besoin!... »

Il aperçut que la jeune femme, en ce cas, dépendrait trop de son bon vouloir pour rien oser contre lui, et puis, que la partie ne serait vraiment pas égale entre une créature comme elle et le docteur Bideau. Tandis qu'il suivait ce raisonnement, de nouveau une excitation singulière jouait en lui. De nouveau il avait une envie, mais non plus de savoir, de voir... Les images du passé, il venait de les évoquer : Françoise, vulgaire dans sa fureur, une main tendue pour le menacer, l'autre serrant contre elle une petite masse geignarde... Et c'étaient des images déplaisantes, vilaines... Celles du présent? Elles apparaissaient d'abord indistinctes à travers le récit de Taudinon, — une femme comme tant d'autres, jolie et l'air fatiguée, une petite fille bâillant dans la fumée... Ces images s'étaient précisées durant le retour, du café Voltaire à la rue de Bourgogne. Du moins, vers Saint-Germain-des-Prés, en traversant la rue des Saints-Pères, quelques paroles de Farbœuil avaient fait vivre une silhouette à demi réelle, des yeux rieurs, des cheveux noirs, une tête d'enfant levée vers le visage cynique de Davy...; au café, dans le bruit, dans la lumière crue, la même tête bouclée se penchait vers des illustrations lestes, des légendes grossières et, par momens, se dressait à quelque mot plus grossier de Davy...; puis, chez Méruel, la même figure enfantine riait à ce nouvel ami... Il avait en lui toutes ces images, avec les nuances dont les avaient marquées ses impressions successives, de dégoût au souvenir de Davy, de pitié à la pensée du sort de cette enfant, de respect étonné devant l'acte inconsidéré et touchant de Méruel. Et sans doute, parce qu'elles avaient pris tout de suite une suffisante vivacité, il les voulait complètes et vraies; il voulait voir la créature même à qui elles se rapportaient; car, maintenant, il se disait que cette créature pouvait être, transformée par la vie, la petite bête souffrante qu'il avait contemplée si tristement, neuf ans plus tôt, à la minute de sa naissance. Il voulait la voir. C'était une volonté obscure en lui, plutôt un état de sentiment; à la curiosité se mêlait une sorte de bien-être, qui se changeait en malaise, puis redevenait bien-être, avec des alternances comme en montrent ces toupies, où l'effleurement du doigt fait passer et repasser les couleurs.

L'enveloppe était toujours dans sa main; il écrivit au coin :

« pneumatique ; » et il la laissa à la place où son domestique prenait, le matin, les lettres urgentes.

Le lendemain, à une heure, comme il revenait de la maison de santé où il avait opéré deux malades, Bideau trouva la réponse que Méruel avait apportée lui-même :

« Je suis touché plus que je ne peux dire de ta bonne pensée, et je t'en remercie de tout mon cœur. Louise était déjà partie pour conduire sa fille et se rendre à son travail, — une petite couturière l'emploie comme extra, — lorsque ta lettre est arrivée. Il me semble qu'elle pourrait faire une garde excellente. Elle n'a soigné jusqu'ici que son enfant, pour une angine. Mais elle l'a soignée avec un soin, une habileté, une intelligence qui me paraissent remarquables. Ce soir, dès qu'elle rentrera, je lui dirai ton offre, et dans tous les cas, elle ira te voir à l'heure que tu m'indiques pour causer avec toi et prendre tes conseils.

« Encore merci, mon vieux, et pour le service que tu me rends, et pour les choses affectueuses que tu me dis. Des amis comme toi, qui, à travers leur existence surmenée, n'oublient personne et obligent tout le monde, on ne saurait assez les aimer. »

Cette réponse aviva chez Bideau le désir qui avait dicté son offre. Sa curiosité lui fut plutôt agréable ; il allait attendre, sans ennui et sans risque, la révélation singulière de ce qu'était aujourd'hui l'enfant née jadis de lui et de Françoise. Il resterait satisfait d'ailleurs, si cette Louise n'était pas Françoise, de s'être affirmé une fois de plus dans son rôle de bienfaiteur.

Au cours de la journée, cette sensation d'attente le ressaisit plusieurs fois, tandis qu'il écoutait un malade dans son cabinet, ou un candidat à la Faculté. Elle passait, brève, indistincte, mais touchant à sa personne même, comme eût fait l'approche d'un danger ou l'espoir d'une joie.

Le soir, il dînait en ville. C'était une de ces maisons où il ne distinguait que par l'absence de toute satisfaction intellectuelle, le travail qu'il y accomplissait, de celui de la journée : c'était toujours du travail, la manœuvre pour plaire et pour réussir, la conquête de la clientèle. M. et Mme Chartrette ne se souciaient pas, comme Mme Tirian, de réunir de jolies femmes et des hommes d'esprit ; ils suivaient les inspirations d'un snobisme dévot qui du reste les avait hissés l'un et l'autre à la célébrité mondaine, elle, par son activité brouillonne de collectionneuse, lui, par son

zèle pour les armes et son autorité dans les affaires d'honneur. C'est au hasard d'un duel, où il assistait un des combattans, que Bideau devait de dîner à cette table : Chartrette avait décidé, une fois pour toutes, de recevoir exclusivement les ménages et les célibataires qu'il estimait au moins ses égaux en situation sociale, et son application à cette règle avait été si exacte, que sa maison, la plus ennuyeuse qui fût, finissait par consacrer, pour tous ceux qui y pénétraient, un certain éclat de fortune ou de notoriété. C'est pourquoi on recherchait ces dîners, où on avait du moins la consolation d'une chère excellente, si, d'ailleurs, la figure rougie et le long col de M[me] Chartrette manquaient d'agrément, et si, la mine haute, M. Chartrette, frisant ses fortes moustaches, tenait des propos sérieux, pompeux, insipides.

Assis entre une dame couverte de diamans et un ami de cercle de M. Chartrette, Bideau avait pris tout de suite le ton nécessaire, qui était une particulière gravité et l'horreur presque religieuse de toute ironie, pour parler des solennités de l'hiver, du théâtre et de la France. Avec sa voisine, il avait trouvé de quoi fournir l'entretien jusque vers la deuxième entrée, dans la comparaison de l'auto et des chevaux et les méfaits des mécaniciens ; on l'avait écouté avec autant d'intérêt qu'il convenait d'en montrer dans une telle réunion. Il se mêla ensuite, pour en approuver l'inconsistance, à la discussion de ses voisins de gauche sur la politique étrangère.

— Je ne serais pas étonné que l'Allemagne fût contrainte, par suite de sa crise économique, à nous déclarer la guerre.

— L'Angleterre l'en empêcherait si elle voulait, mais voudra-t-elle ?

— Le moment ne serait que trop favorable, tandis que la Russie est encore abattue par les conséquences de sa propre guerre.

Bideau fit sa partie dans le chœur ; il avait remarqué que des anecdotes physiologiques sur les monarques ou leurs ministres sont toujours accueillies avec faveur. Il insinua que tel cancer, telle appendicite pourraient changer la face des choses ; il fut interrogé avec une sorte d'avidité.

Les sept quarts d'heure du magnifique repas s'écoulèrent ainsi. Il était d'habitude, dans cette maison, que tout le monde fût parti avant onze heures. Bideau se dit : « Moins d'une heure encore. » Il causait avec Chartrette ; il le consultait plutôt, avec

une déférence extrême, sur une grande fête d'escrime qui allait se donner, et sur les performances des concurrens... A ce moment, où il sentait un peu trop la lenteur du temps et l'ennui intolérable, il y eut en lui comme un appel joyeux. Il se souvint de la révélation singulière qu'il attendait pour le lendemain, et il vit, entre lui et les fortes moustaches de M. Chartrette, un visage rieur, des yeux d'enfant, des cheveux noirs. Il en fut tout à coup ému, comme si sa vie allait être changée... Cela ne dura que quelques secondes. L'instant d'après, la vision avait disparu avec la joie vive qu'elle avait excitée. Il continua d'écouter, de causer. A dix heures et demie, son voisin de table, M. Lagel de Sermione, lui proposa de l'emmener à l'Opéra. Il accepta. C'était en effet jour de ballet. Depuis quelques mois, Bideau protégeait officiellement une danseuse du premier quadrille, Jeanne Vallier, dont la meilleure camarade était liée depuis beaucoup plus longtemps à M. de Sermione.

Ils trouvèrent le foyer très animé. Les fruits glacés de Bideau furent accueillis avec satisfaction. On potinait ferme autour de Vallier; sa jambe fine et pleine sur la barre, elle parlait avec une extrême vivacité d'un bracelet que Varvelli, coryphée, avait certainement reçu d'un autre que du vieux Coutensois, ancien avoué, son ami. « Et c'est dégoûtant ! » ajoutait-elle. Bideau trouvait à ces papotages le même agrément léger qu'aux gestes des mains chargées de bagues sur le tulle des jupes. Il se faisait, pour écouter ces histoires toujours pareilles, une âme falote et bienveillante. Ce soir, après son effort chez Chartrette, il s'y détendait tout à l'aise; et il lui était d'ailleurs très agréable d'avoir à ramener Vallier jusque chez elle.

Après le ballet, il l'attendit qui s'habillait. Il était sur la scène, dans le va-et-vient des machinistes. Il avait serré des mains : un directeur de journal, deux députés, un compositeur. Il avait complimenté un coulissier israélite, gros et brun, qui faisait débuter sa maîtresse, une Anglaise. Il avait été présenté à la débutante et l'avait louée avec d'autant plus de chaleur qu'il ne l'avait pas entendue. Jeanne Vallier, cependant, n'était toujours pas prête, et il ne s'en étonnait pas, la sachant la plus bavarde, la plus distraite et par suite la plus inexacte créature qui eût jamais été. Quand retentit le : « Place au théâtre ! » il ne voulut pas rentrer dans la salle. Il fit dire à la danseuse qu'elle le trouverait rue Scribe, dans son auto, et il sortit. Allongé sur

les coussins confortables de la limousine, il suivait vaguement les ombres qui passaient dans la demi-nuit de la place. Il avait encore devant les yeux le chatoiement des épaules nues, des prunelles brillantes, du feu des pierres étincelant dans la vive lumière du foyer. Une fois encore, l'image de la petite fille aux cheveux noirs lui apparut ; un peu perdue parmi les nuages de tulle, elle souriait à l'ignoble face de Davy... Il eut un frisson de colère, serra la pomme de sa canne, se redressa sur les coussins. Une femme qui passait sur le trottoir, tout contre la portière, fut effrayée de sa mine, s'écarta, se retourna ensuite... Il se moquait déjà de son hallucination. Toutefois, le menton sur sa canne, le regard dans la nuit, il resta songeur et presque douloureux ; car il apercevait que la petite fille serait quelque jour pareille aux jolies femmes de là-haut, pour le plus grand plaisir d'un Davy, du coulissier, de tant d'autres ; et la perspective de ce destin inéluctable l'atteignait lui-même, comme une insulte qu'il aurait dû subir en feignant l'ignorance et la tranquillité.

— Me voici, dit Vallier. Je ne suis pas en retard ?... Ah ! quelle corde à puits que cette Jackson ! Jamais je n'ai entendu miauler comme ça !...

— Vraiment ? dit Bideau en se reculant pour lui faire place.

Elle bavarda éperdument. Bideau ne l'écoutait guère ; d'habitude, il lui suffisait de quelques monosyllabes dûment espacés, pour établir le dialogue tel qu'elle le comprenait. Ce soir, sa distraction alla jusqu'à oublier ces interruptions nécessaires. Elle s'étonna :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ou si tu penses à la mort de Louis XVI ?

— Je ne pense à rien du tout qu'à être chez nous le plus tôt possible.

— Tu es très amoureux, dis ?

Quand il quitta la rue de Prony, deux heures après, Bideau se retrouva rêveur, distrait comme en y arrivant, et le cœur alourdi d'un malaise qu'il n'avait jamais connu.

« Enfin, se dit-il, je vais savoir. Ce matin même, cette femme viendra et je saurai. »

Il avait écrit à Méruel : « La maison de santé, de dix à onze, » qui était le moment le plus calme de sa matinée, entre deux opérations ou avant qu'il opérât. Tout son temps fut si complè-

tement employé qu'à une heure seulement, comme l'auto tournait vers le boulevard des Invalides, il songea : « Et Françoise? » Elle n'était pas venue. Personne n'était venu. Pourtant la réponse de Méruel avait été formelle : elle devait venir ce matin même.

« Peut-être n'a-t-elle pas pu. Ce sera pour demain. »

Dans l'instant, cette réflexion suffit à calmer un peu d'agacement qui le prenait. Mais à la fin de l'après-midi, il se trouva qu'elle ne suffisait plus.

« Comment Méruel, si empressé hier à me répondre, ne m'a-t-il pas avisé aujourd'hui qu'elle ne pourrait pas venir?

Une irritation s'élevait en lui contre Méruel, qui avait contrarié par cette négligence son désir de savoir. Sa journée était finie. Il pensa que c'était le jour où Geneviève Armiel recevait jusqu'au dîner ses familiers : il partit aussitôt pour le boulevard de Courcelles.

Tout le long du chemin, le sentiment de la solitude lui parut, non point écrasant et douloureux, comme les soirs où il rentrait dans sa maison déserte, mais pareil à ces buées de chaleur humide qui anéantissent toute joie de vivre. Il songea encore à Méruel et se surprit à l'envier.

« Oui, se donner, le secret du bonheur est de se donner, il l'a toujours dit. Mais à qui? je ne peux pourtant pas ramasser comme lui, dans la rue, une fille et son enfant... Il n'y a que lui pour de telles absurdités. »

Il sentit plus vivement que jamais cette absurdité. Cependant il se représentait non moins vivement le sourire heureux de Méruel, entre la mère qui était peut-être Françoise, et l'enfant qui s'appelait Nine. Son irritation reparut. Il se souvint à ce moment de sa colère de la veille, quand il avait vu, rapprochées, les images de Davy et de l'enfant.

« Quel animal illogique je suis! Si l'enfant échappe aux Davy, c'est uniquement grâce à Méruel, et voici que le dévouement de Méruel m'agace comme m'irritait hier l'ignominie de Davy. Rien n'est plus détestable que de laisser son imagination travailler à vide ; c'est du cauchemar en pleine veille, ce qu'il y a de pis! »

Il arrivait à la maison de Geneviève : le portier lui dit qu'elle venait de rentrer. Il monta lentement au premier étage : la richesse de cette maison, qu'il avait enviée avant de pouvoir en approcher pour lui-même, ne frappait plus ses yeux habitués. Armiel n'avait jamais eu besoin, à cause de la grande fortune

de sa femme, de faire de la clientèle. Maintenant, après des années d'études bactériologiques et ses découvertes retentissantes, on l'appelait à des consultations extrêmement fructueuses; il était pour la médecine, comme Bideau pour la chirurgie, des trois ou quatre jeunes que portaient aux plus grands succès l'assentiment de leurs aînés et l'empressement des étudians. A travers une galerie stuquée de blanc, Bideau gagna le grand salon qui était vide.

— Madame est dans le petit salon, dit le valet de chambre.

Du petit salon, en effet, venait le bruit aigu des voix de plusieurs femmes qui parlaient et riaient toutes ensemble. Bien qu'il fût près de sept heures, Geneviève et deux de ses amies, autour de la table à thé, dévoraient des gâteaux; Armiel lui-même, qui rentrait aussi, avait la bouche pleine; il serra la main de son ami et s'esquiva dans son cabinet :

— Comme on voit bien que c'est ici le salon d'un de nos premiers hygiénistes!... fit Bideau. Quels appétits!

— Je n'avais pas eu une minute pour prendre mon thé, dit Geneviève.

— Ni moi! ni moi! ajoutèrent ensemble Mme Reinmann et Mme Laugerais.

Mme Reinmann avait, à vingt-huit ans, l'éclat des beautés juives, qu'elle relevait d'ailleurs d'un peu de bistre à ses longues paupières, d'un trait de rouge à ses lèvres. Mme Laugerais, veuve depuis deux ans, était grande, mince, et ses yeux clairs disaient tout son plaisir d'être délivrée d'un mariage abominable qu'elle avait longtemps et courageusement supporté. Toutes les deux étaient d'une élégance un peu poussée : chapeaux énormes et couverts de plumes, chemisettes très précieuses, manteaux de fourrures. Comme on aspire un bouquet de parfums divers et rares, Bideau, en s'asseyant, avait recueilli voluptueusement toutes les impressions de luxe raffiné, de coquetterie joueuse ou caressante, de longue habitude dans l'art de plaire, et de douceur ou de gaîté légèrement amoureuses, que la vie de ces trois jeunes femmes était appliquée à donner aux hommes. Elles discutaient leurs costumes pour une fête prochaine, une redoute second empire. Elles eurent, chacune, un peu plus d'animation à cause de Bideau, qui d'ailleurs se bornait à les contempler et à les écouter, faute de pouvoir placer un mot. Bientôt Mme Reinmann se leva; Mme Laugerais fit comme elle. « Encore une visite

s'habiller... » De vrai, l'intimité que Geneviève et Bideau pratiquaient librement, parce qu'ils étaient simples amis, leur semblait enviable et les agaçait un peu; elles les laissaient donc à leurs expansions, avec le sentiment secret qu'elles eussent mérité mieux, chacune, les attentions de Bideau, qu'il n'eût dépendu que d'elles de les fixer, et qu'elles étaient ainsi des amies excellentes de ne l'avoir ému qu'à peine, de leurs sourires et de leurs regards.

— Vous êtes vraiment gentil! fit Geneviève après les avoir reconduites. Qu'est-ce que cette histoire, avant-hier? C'était sérieux, ce que vous m'avez écrit?

Bideau savait que la franchise, même avec les amis les meilleurs, a ses limites. Il répondit :

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Vous n'avez pas été fâchée, ni Mlle Labeaume?

— Non, c'est pour vous. On s'occupe de vous, on veut vous soigner, vous guérir, et vous vous dérobez! Êtes-vous du moins dans les mêmes intentions? Je vous trouve encore un drôle d'air, pas celui de l'autre jour, un drôle d'air tout de même.

Elle le considérait de ses yeux veloutés dont l'exigence était amicale et douce. Il sentit que, pour lui avoir laissé paraître son inquiétude, il avait fait son aveu plus qu'à demi :

— Vraiment, dit-il, il n'y a qu'à vous que je puisse raconter... C'est tellement incompréhensible et si obsédant à la fois!...

L'envie de recueillir sa confidence brillait dans les yeux de Geneviève, aussi impatiente qu'était en lui l'envie de la faire. A cette minute encore, il apprécia le bienfait qu'elle savait lui dispenser, à lui comme à quelques autres, par son art d'écouter, sa discrétion et la sympathie dont elle payait la confiance. A cette amie clairvoyante et sûre, il raconta très librement l'aventure ancienne de Clermont, la naissance de Nine, puis l'intervention de Méruel. Il ne cachait rien : avec la même sincérité il dévoila ses soupçons, ses incertitudes et son malaise d'à présent, parce qu'il n'avait pas eu, le matin, la visite annoncée par Méruel.

— Oh! fit-elle, quelle chance y a-t-il que ce soit votre ancienne maîtresse? Ce petit nom familier de l'enfant, Nine?...

— Pardon! répliqua-t-il vivement, il y a aussi l'âge...

Il expliqua que l'enfant avait précisément de huit à dix ans, c'est-à-dire sans doute neuf ans, et aussi que ses cheveux étaient noirs... Geneviève le regarda avec plus d'attention, surprise de sa

vivacité; elle parut ensuite songeuse, distraite... Bideau s'était tu. Ils demeurèrent quelques instans silencieux. Il attendait évidemment une observation, un avis.

— Vous comprenez, ma petite amie, dit-il enfin d'un ton boudeur, je ne peux pas rester dans cette incertitude. Il faut que je sache!

Elle hocha la tête; elle faillit lui répondre : « A quoi cela vous avancera-t-il? » Et c'est bien ce qu'elle aurait dit d'abord, le récit achevé; mais l'insistance de Bideau à soutenir que l'âge de l'enfant, la couleur de ses cheveux ne pouvaient le tromper, la retint. Elle crut discerner en lui un désir secret qu'il ne connaissait peut-être pas lui-même, qu'elle ne voulut pas effaroucher par sa question. Cependant les conséquences en pouvaient être étranges et graves; ne devait-elle pas avertir son ami? Elle hésita; mais elle n'y voyait pas assez clair, et elle sentait seulement qu'elle n'avait pas le droit, que personne n'avait le droit de rien faire contre ce désir. Elle se contenta de sourire :

— Il n'est pas très difficile de savoir... Attendez encore un jour ou deux, et puis, si on ne vient pas à vous, allez chez votre camarade...

Bideau fronça les sourcils :

— Aller chez...

— Dame! il n'y a pas d'autre moyen. Si cette femme est votre ancienne bonne amie, elle ne doit pas se soucier de vous retrouver, et elle a peut-être raconté votre histoire à Méruel, qui ne doit pas se soucier davantage de vous l'envoyer.

— Ah! par exemple! fit Bideau.

Ses yeux s'étaient durcis, et son visage, les mâchoires serrées, avait une énergie agressive.

— De quel droit Méruel m'empêcherait-il de?...

— Oh! dit Geneviève, en fermant à demi les paupières, une femme, deux hommes, dont l'un a été son amant, dont l'autre l'est ou va l'être, il n'en faut pas plus...

— Mais je me moque d'elle! s'écria-t-il. Ce n'est pas...

Il s'arrêta, il la regarda. Plus intense, tout prêt à s'exprimer, elle sentit en lui le même désir qu'un instant auparavant; le même respect la poussa à dire un peu vite :

— Je le pense bien; naturellement. C'est du côté de Méruel qu'il peut y avoir une vague jalousie. Mais cela ne vous empêche

pas de chercher à savoir. Vous avez raison. Il ne faut pas garder cette incertitude.

Ils entendirent la porte du grand salon qui s'ouvrait.

— Et tenez-moi au courant, ajouta-t-elle. Moi aussi, je voudrais savoir... Ah! c'est Jacques... Bonjour, Jacques.

Jacques Devraissines plaisait peu à Bideau; cet élégant garçon, fat du nom de son père, peintre illustre, et de sa propre beauté, poursuivait assidûment sa camarade d'enfance, Geneviève; et, quoiqu'il passât pour avoir traité cruellement toutes celles que son teint mat, sa démarche souple avaient séduites, Geneviève ne prenait que trop de plaisir à cette poursuite. Rien de tout cela n'échappait à Bideau. Il eut envie de s'en aller. Mais d'autres hommes arrivaient, un vieil avocat précieux, bavard et galant, un peintre, un ancien interne d'Armiel.

— Vous nous restez à dîner? demanda soudain Geneviève.

— Si vous voulez, répondit Bideau.

Le lendemain, le surlendemain, il attendit en vain la visite de cette femme qui était peut-être Françoise. Son irritation avait grandi. Il en voulait sérieusement à Méruel. Il pensa à lui écrire. Mais il réfléchit qu'une réponse, où l'on déclinerait ses offres, lui interdirait d'en demander davantage. Mieux valait, suivant le conseil de Geneviève, aller, sans rien dire, chez Méruel pour savoir, savoir...

Louis Delzons.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

ROME DANS LA CULTURE MODERNE[1]

En gravissant aujourd'hui, à la courtoise invitation du premier magistrat de la Ville, cette colline sacrée, pour y parler de Rome dans la culture moderne, j'éprouve l'émotion de celui qui, revenant après maintes années d'un hasardeux voyage, est joyeusement accueilli par une foule amie, au lieu même d'où, longtemps auparavant, il est parti seul ou presque seul. Que de souvenirs, à cette heure, remontent vers moi d'un vol léger, souvenirs du temps déjà lointain où je pris définitivement la résolution de risquer toute la fortune de ma vie dans l'entreprise d'écrire une nouvelle histoire de Rome! Mais peut-être aucun de ces souvenirs ne m'est-il plus doux que celui des anxiétés, des incertitudes, des doutes qui, à l'instant du départ, se pressaient sur la route pour me retenir. « A quoi bon, me disais-je, écrire une nouvelle histoire de Rome? Est-il à présumer que notre époque moderne, qui se rue vers l'avenir avec un si furieux élan, trouve, au milieu de cette course effrénée, le loisir nécessaire pour retourner la tête, ne fût-ce qu'une minute, et pour considérer un passé si reculé? Le moment est-il réellement venu de l'écrire, cette nouvelle histoire de Rome? Est-ce que l'histoire n'est pas entrée dans sa phase scientifique, et n'est-elle pas, en conséquence, tenue de préparer les nouvelles synthèses par une longue et minutieuse analyse? »

Je vous avoue qu'à l'instant du départ je n'étais point en état de répondre à ces doutes avec précision et avec assurance;

(1) Discours prononcé le 21 avril, sur le Capitole, à la commémoration du *Natale Urbis*, — Anniversaire de la fondation de Rome, — célébré par décision de la Municipalité.

et cela serait grave, si l'histoire était véritablement, comme quelques-uns le prétendent, une science pure, dont les méthodes seraient rigoureusement contrôlables et strictement obligatoires. Mais, par bonheur, l'histoire est, ou peut être quelque chose de plus qu'une science : elle peut être un art capable d'agir en diverses manières sur les esprits des hommes, sur leurs dispositions et sur leurs tendances. Donc, elle peut être une forme de l'action ; et l'action, quand elle a en soi une raison d'être, finit toujours par en prendre conscience à mesure qu'elle s'effectue. Il arrive souvent à l'homme de ne voir en plein la raison de son œuvre qu'au moment même où il opère, et c'est ce qui m'est arrivé à moi-même. La réponse à ces angoissantes questions, je l'ai trouvée sur les routes du monde ; après le long voyage que j'ai entrepris en vue de célébrer la gloire de Rome, la meilleure façon, du moins pour moi, de fêter cette sorte de symbolique retour, c'est de vous apporter, du monde parcouru en tous sens, cette réponse qui implique l'un des problèmes les plus controversés de la culture moderne. Eh bien ! non. L'histoire romaine est inépuisable, et jamais elle ne sera trop récrite, surtout par les peuples qui sont enfans de Rome, surtout par l'Italie, qui est sa fille aînée : car c'est une histoire privilégiée, dont nous sommes tous intéressés à ne pas laisser prescrire le privilège ; et, si cette histoire est privilégiée, c'est parce qu'elle est complète et synthétique, c'est parce que, quand on embrasse d'un regard la suite des siècles qui vont depuis le début des guerres puniques jusqu'à la scission définitive de l'Orient et de l'Occident, on peut observer, tendue sur cet immense panorama de deux grandioses dissolutions sociales et d'une grandiose recomposition qui se place entre les deux dissolutions, ce que j'appellerais volontiers la trame de l'histoire universelle.

De quelle manière, en effet, commence l'admirable histoire de Rome? Non par le chaos, comme la biblique histoire de l'Univers, mais par l'ordre, c'est-à-dire par la paix intérieure, par la discipline politique, par l'équilibre bien assis des fortunes, quoique tout le monde vive alors dans la pauvreté campagnarde ; et, tant dans l'ensemble de l'Italie, entre les populations rurales, les classes moyennes, les restes des noblesses locales, que dans chacune des villes qui n'ont pas oublié encore leurs origines propres, cet équilibre est maintenu au moyen des lois, de la religion, de la munificence, du prestige à demi divin

des victoires et d'une haute réputation de sagesse, par la petite aristocratie de Rome qui désormais règne sur la péninsule : aristocratie héréditaire, mais non exclusive ; puritaine et dévote ; avare et rude ; préoccupée seulement d'avoir entre les mains les instrumens les plus efficaces de la domination, propriété foncière, droit, diplomatie, religion, gouvernement et milice ; indifférente ou défiante à l'égard de tout le reste, de la philosophie comme de l'art, de la culture grecque comme des cultes asiatiques, du luxe comme de la jouissance ; résolue à s'enfermer avec toutes les races italiques, qui la vénèrent comme un Olympe de demi-dieux, dans la religion ancienne et dans les traditions ancestrales, à se confiner dans les limites de cette Italie qu'elle a conquise par un si âpre labeur, et, dans ces limites, à lutter désespérément contre le destin qui, malgré elle et en dépit de sa résistance, la pousse à l'empire du monde.

Vains efforts; car, à partir de la seconde guerre punique, le juste équilibre de l'ancienne société s'altère sous l'action des deux plus formidables puissances révolutionnaires qui, en tous les temps, modifient la face du monde : les nouveaux besoins et les nouvelles idées. Après que l'Empire s'est élargi au delà des mers, que les richesses se sont accrues, que les contacts se sont multipliés avec la civilisation raffinée de l'Orient hellénisé, dans tous les ordres sociaux grandissent des générations avides de lucres faciles, aspirant à une existence plus large et plus agréable, désirant une culture plus grande, et qui sont plus indociles. Beaucoup d'anciennes fortunes sombrent dans le courant de la prodigalité nouvelle, beaucoup de fortunes neuves en émergent. L'aristocratie s'appauvrit, ou se déprave, ou, dégoûtée, s'isole dans le regret du bon temps d'autrefois, ou encore se jette dans l'exotisme. Et ainsi se brisent la concorde, l'unité, la vigueur du corps social ; ainsi se lézardent les fondemens mêmes de l'État.

Partout, dans la religion, dans la famille, dans la république, l'ancienne discipline fléchit. L'ordre des chevaliers, fortifié par de récens succès, les classes moyennes, agitées par de nouvelles ambitions et aigries par la pauvreté, se révoltent contre la noblesse respectée depuis tant de siècles ; les intérêts, que ne contient plus la puissance d'une classe sûre de sa domination, engagent entre eux une lutte féroce au sein de l'État qui en souffre de nouveaux dommages ; peu à peu l'or corrompt tout ; et ce que l'or n'a pas le pouvoir de corrompre, il y a, pour le

gâter, la suspicion; plus funeste que l'or, le sombre pessimisme qui empoisonne les âmes ; de sorte qu'il n'est rien qui ne soit ou qui ne paraisse incurablement pourri. A l'ancienne concorde sociale succède le déchirement forcené des factions et des coteries qu'animent des haines atroces, et dont chacune reproche aux autres ses propres vices. La culture grecque pénètre et se propage facilement dans cette société déjà si ébranlée par les discordes, par la méfiance, par l'indiscipline ; mais, en même temps qu'elle affine ou fortifie les intelligences, elle en accroît le désordre. Des bouffées de fureur révolutionnaire passent à chaque instant sur Rome et sur l'Italie ; tant qu'enfin, le mal ayant pris de la force avec le temps et par sa propre virulence, il semble que, durant les vingt premières années du siècle qui précède l'ère chrétienne, la pieuse république de Camille et de Fabricius va se dissoudre dans l'impuissance, dans l'anarchie, dans les défaites, dans la rage insensée des discordes, et, finalement, dans la guerre civile. Que de fois, en ces fatales vingt années, les esprits même les plus intrépides durent-ils craindre que, sur cette colline sacrée, dans ce vallon du Forum où nous recherchons aujourd'hui avec une piété filiale les reliques de ces âges, ne passât bientôt, comme sur les lieux où avait été Carthage, la charrue du colon, effaçant à jamais de la surface de la terre les derniers vestiges de la ville scélérate et ensanglantée ! Un homme terrible, Sylla, sauve l'Empire en lui refaisant une armée à force d'argent et de saccages légitimes, et, par cette armée, en restaurant, à force de terreur, une grossière discipline sociale. Mais, lui disparu, et à mesure que les trésors de Mithridate, conquis par Lucullus, sont transportés en Italie, peu à peu s'y rallument, plus intenses, la fièvre des gains subits, la folie du luxe, l'ambition des grandes conquêtes ; et cela semble infuser une nouvelle vigueur à l'État décrépit.

Pompée suit l'exemple de Lucullus en conquérant la Syrie ; toute l'oligarchie maîtresse de Rome veut s'enrichir dans les provinces et auprès des potentats étrangers; ceux qui ne sont pas de taille à conquérir un Empire, rançonnent les États et les petites principautés qui tremblent devant l'ombre de Rome; les cours des roitelets de l'Orient, comme la grande cour des Ptolémées, à Alexandrie, sont envahies par des chevaliers et par des sénateurs faméliques qui, après avoir extorqué de l'argent par cajoleries et par menaces, reviennent le dépenser en Italie,

où le luxe fait de rapides progrès, et avec le luxe les dettes, et avec les dettes la culture hellénique et orientale; tandis que, parmi la trouble et incessante agitation de cet âge, grandit et poursuit son chemin l'homme fatal, César, lequel franchit enfin les Alpes et se jette sur la Gaule hérissée de périls et d'armes, pour y chercher gloire et trésors. L'État tombe au pouvoir de partis déprédateurs, audacieux, énergiques, sans scrupules, mais mobiles comme les intérêts qu'ils servent et dont ils se servent; et ces partis, par leurs continuelles virevoltes et par leurs menées inquiètes, corrodent dans l'État vieilli ce peu de discipline que Sylla y avait rétabli à grand'peine.

Après trente et quelques années d'une paix intérieure telle quelle, à peu près tolérable et laborieusement maintenue, recommence une guerre civile, ou, pour mieux dire, une effroyable tourmente qui balaie d'abord les débris de la constitution de Sylla, puis la dictature de César, puis le Sénat et ce qui survit de l'aristocratie romaine, puis le triumvirat révolutionnaire, comme aussi divers États, grands et petits, aux confins de l'Empire et la royauté des Ptolémées. Que reste-t-il encore debout? De toutes parts les ruines s'accumulent; les hommes se demandent si Rome est la plus auguste ou la plus misérable des nations. L'un des esprits les plus lucides que Rome ait eus, mûri au milieu de ces vicissitudes, croit discerner partout une décadence qui précipite toutes choses de mal en pis :

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox laturos
Prolem vitiosiorem.

Et c'est au contraire le premier pas vers l'apogée. Après cette suprême épreuve, la culture gréco-orientale, qui avait désagrégé l'ancienne société italique, se convertit en une force de recomposition sociale; étant donné la situation nouvelle qu'a créée dans le bassin méditerranéen la conquête romaine, elle y rétablit peu à peu un nouvel équilibre d'intérêts, d'aspirations, d'idées, de sentimens. Grâce à la paix, l'Occident barbare apprend de Rome à cultiver les terres, à exploiter les bois, à creuser les mines, à naviguer sur les fleuves, à parler et à écrire tant bien que mal le latin; il se civilise, il achète les produits manufacturés dans les vieilles villes de l'Orient. A mesure que les nouveaux marchés de l'Occident lui offrent des débouchés, l'Orient

rouvre les innombrables ateliers de ses industrieux artisans et les boutiques affairées de ses mercantis; il remet en circulation sur les routes du monde amplifié par l'épée de Rome ses anciens négoces. Ainsi rajeunissent les antiques civilisations orientales, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, à l'exemple et au contact des jeunes barbaries occidentales. Entre les unes et les autres est placée l'Italie, en excellente situation pour dominer cet Empire circumméditerranéen, où l'Occident neuf fait équilibre à l'Orient lourd d'histoire, où la Gaule neuve, admirablement développée dès le siècle qui suit la conquête, fait contrepoids à la vieille Égypte reflorissante. Pour la première, et malheureusement pour la seule fois qu'on a vu cela dans l'histoire, la Méditerranée s'ouvre comme une tranquille place de commerce où, sous la forte surveillance de Rome, se donnent rendez-vous, s'abouchent et trafiquent, désormais sans turbulences, l'Europe, l'Afrique et l'Asie. De cette paix facile naissent dans toutes les régions de l'Empire, en Gaule comme en Asie Mineure, en Espagne comme en Afrique septentrionale, de nouvelles et prospères classes moyennes, de nouvelles aristocraties provinciales, familles enrichies de frais, qui, comme c'est le lot de l'époque, n'ont pas ombre d'esprit militaire et politique, mais sont surtout avides de jouir des raffinemens de la civilisation urbaine; tandis qu'à Rome les derniers débris de l'aristocratie romaine, de cette aristocratie qui, par tradition, était politiquante et belliqueuse, finissent de s'éteindre. Avec la classe qui, seule, possédait encore cette qualité, l'esprit politique et militaire s'éteint dans tout l'Empire; et alors une famille, qui s'en défend en vain et qui semble avoir peur de sa propre fortune, est obligée, malgré elle, d'assumer tous les privilèges et toutes les responsabilités du pouvoir suprême, responsabilités partagées pendant tant de siècles entre tant de familles. Jamais on ne comprendra rien à l'histoire de Rome si on ne comprend pas que la famille Julia Claudia fut obligée d'assumer et d'exercer malgré elle un pouvoir qui, insensiblement, devint monarchique, de la même manière que la noblesse romaine avait été obligée de fonder malgré elle l'Empire dont elle avait peur. Bien plus, c'est en cette contradiction que se résume ce que l'on pourrait appeler l'essence philosophique de l'histoire romaine, puisque Rome périt par sa victoire même, puisqu'elle s'anéantit dans l'Empire qu'elle a fondé.

A mesure que refleurit l'Orient et que l'Occident se développe, à mesure que grandissent partout la prospérité, le nombre, le pouvoir des classes moyennes et des aristocraties provinciales, l'immense Empire prend la forme, non plus d'un robuste organe de domination politique et militaire, tel que l'était la vieille République romaine, mais d'un de ces États, organes d'une civilisation urbaine très raffinée, que l'Hellénisme avait produits en Orient. Créé par une dure et puritaine aristocratie, par une aristocratie strictement nationale de diplomates et de guerriers, cet Empire tombe au pouvoir d'une aristocratie et d'une bureaucratie cosmopolites, pacifistes, lettrées, philosophantes, dont l'amalgame est formé dans tout l'Empire, non plus par une réelle ou imaginaire communauté d'origine, de traditions et d'histoire, mais par une brillante, quoique superficielle culture littéraire et philosophique, et par la religion politique de l'Empire et de l'Empereur. La force de cohésion qui relie intérieurement la masse énorme de l'Empire, ce n'est plus seulement les armes et les lois, c'est surtout la civilisation urbaine, laquelle dérive de l'Orient hellénisé. De même que l'Empereur à Rome, les familles riches, dans toutes les provinces, dépensent, à l'instar de l'Empereur, une partie de leurs biens pour embellir les cités, pour augmenter les gains, le confort et les plaisirs du menu peuple; elles bâtissent des palais, des villas, des théâtres, des temples, des thermes, des aqueducs; elles font des largesses de blé, d'huile, de divertissemens, d'argent; elles dotent des services publics ou réalisent des fondations charitables. L'Empire se couvre de villes grandes et petites, qui rivalisent entre elles de splendeur et de beauté; et dans ces villes viennent s'installer les populations pauvres des campagnes, les artisans, les paysans enrichis; et dans plusieurs d'entre elles s'ouvrent des écoles où les jeunes gens de la classe moyenne, en apprenant l'éloquence, la littérature, la philosophie et le droit, se préparent aux fonctions bureaucratiques qui, de génération en génération, croissent et se ramifient. C'est cette bureaucratie lettrée et philosophante qui introduit dans le droit romain, originairement empirique, l'esprit philosophique et systématique, qui introduit dans l'administration, originairement autoritaire, l'esprit juridique. Et c'est ainsi que, durant le second siècle, l'Empire étale au soleil de la paix romaine, qui illumine le monde, ses innombrables cités toutes resplendissantes de marbres.

Mais, hélas ! pour peu de temps : car une nouvelle dissolution commence. La civilisation urbaine et cosmopolite, qui avait rattaché les unes aux autres les diverses parties de cet Empire si disparate, recommence d'agir, au cours du troisième siècle, comme une force dissolvante qui rejette dans le chaos ce monde brillant qu'elle en avait tiré. Peu à peu, avec l'accroissement spontané des villes et de leur luxe, ce que consomme la civilisation urbaine dépasse la fécondité des campagnes ; et, dès lors, celles-ci se dépeuplent et se stérilisent, épuisées par les villes qui en absorbent la population et la richesse. Quelle force humaine chassera jamais des villes les populations rurales qui sont venues s'y établir, après que ces populations ont goûté aux commodités, aux plaisirs et aux vices d'une civilisation raffinée ?

Désormais, l'Empire est dévoré tout vivant par ces villes qui pullulent sur son corps énorme. Pour nourrir les populations qui s'y entassent, pour les amuser et pour les vêtir, les campagnes sont désolées par un terrible régime fiscal, l'agriculture est ruinée, les arts essentiels se meurent, les finances s'effondrent, l'administration se détraque ; et bientôt le jour viendra où, dans l'Empire, par une monstrueuse interversion des rapports naturels des choses, se multiplieront à l'infini les artisans du plaisir et du luxe, tandis qu'il n'y aura plus de paysans pour labourer les champs, plus de fourniers pour cuire le pain, plus de marins pour sillonner les mers, plus de soldats pour défendre les frontières. C'est le commencement d'une effroyable dissolution sociale, dont l'histoire n'est pas encore écrite, et au milieu de laquelle sévit une des plus redoutables perturbations morales que l'esprit humain ait jamais eu à subir : car le mysticisme, le cosmopolitisme, l'antimilitarisme, le conflit qui met aux prises, d'une part, les vieilles classes instruites et l'ancienne culture gréco-romaine, d'autre part, les nouvelles doctrines religieuses en voie de formation et spécialement le christianisme, détruisent la substance vitale de la civilisation antique. L'Empire se défend avec la fureur du désespoir, mais sans succès. L'Orient et l'Occident se séparent, et l'Occident, abandonné à lui-même, s'abîme ; la plus grande d'entre les œuvres de Rome, cet Empire qu'elle a fondé en Europe, couvre maintenant de ses ruines l'immense territoire qui confine au Rhin et au Danube : ruines énormes de monumens abattus, de peuples redevenus

barbares, d'arts abolis, de langues oubliées, de lois déchirées ou mutilées, de routes, de villages, de villes effacées du monde et réabsorbées par la forêt primitive qui, lente et tenace, repousse dans ce cimetière d'une civilisation, sur les gigantesques ossemens de Rome.

Tel est l'arbre qui sortit du petit germe semé sur cette terre, — ainsi le veut la tradition, en ce jour dont nous célébrons l'anniversaire, il y a deux mille six cent soixante-trois ans. Depuis des siècles cet arbre est renversé. Pourquoi donc les hommes viennent-ils encore, de toutes les parties du monde civilisé, fouiller avec une curiosité si ardente le lieu où furent ses racines? C'est parce que, en aucun des États qui, tour à tour, prédominèrent sur leur époque, jamais les forces de dissolution et de recomposition, qui font et qui défont continuellement les civilisations, ne purent agir pendant une si longue suite de siècles avec autant de liberté qu'à Rome, sans être ni retardées ni accélérées par les périls et par les chocs extérieurs, qui, d'ordinaire, agissent si puissamment sur la destinée des peuples. En cela et par cela, Rome est vraiment un phénomène unique dans l'histoire du monde. Depuis la destruction de Carthage jusque fort avant dans la période la plus calamiteuse de l'ultime décadence, Rome eut sans doute quelques fortes, mais passagères alarmes; jamais toutefois elle ne connut ni l'oppression, ni la stimulation de dangers extérieurs graves et durables. Aussi lui fut-il loisible de s'abandonner entièrement à l'action des forces internes qui, de siècle en siècle, intervenaient pour la modifier; et voilà pourquoi son histoire est, comme je l'ai dit, une histoire complète, où se retrouvent tous les fils dont est tissée et retissée incessamment cette vaste toile de Pénélope qu'est l'histoire; fils qui, s'ils s'entrelacent d'une infinité de manières, ne sont pas pourtant innombrables, et qui demeurent toujours les mêmes dans tous les temps.

On y voit, par exemple, dans cette histoire, comment un empire se constitue et se désagrège; comment une aristocratie historique se disloque et comment une démocratie peut périr d'épuisement; par quels processus internes une république se convertit en monarchie, un État militaire et national se transforme en un État de haute culture, par affaiblissement, par relâchement, si bien que, petit à petit, il s'effrite tout à fait dans l'individualisme, dans l'intellectualisme, dans l'humanitarisme,

dans le cosmopolitisme. On y voit comment un régime autoritaire s'embarrasse peu à peu lui-même dans un système juridique très compliqué; on y remarque plusieurs grandes révolutions et plusieurs grandes réactions, d'innombrables répercussions de la politique intérieure sur l'extérieure et réciproquement; on y peut étudier à merveille ce qui, sans doute, est le plus mystérieux et le plus inquiétant de tous les phénomènes historiques, la violente répulsion morale que, surtout à leurs débuts, suscitent les civilisations qui, plus tard, mûries ou mortes, sont admirées comme les chefs-d'œuvre des grands peuples; on y observe enfin une religion politique qui est détruite par une haute culture littéraire et philosophique, et une nouvelle religion mystique qui se forme des détritus de cette même culture. Je n'aurais pas terminé de sitôt, si je devais énumérer tous les élémens de l'histoire universelle que cette histoire de Rome nous présente rassemblés comme dans une synthèse et, pour plus de commodité, groupés autour d'un centre qui est Rome même, centre qui manque à l'histoire très éparpillée de la Grèce, et d'où il est si facile d'embrasser dans son ensemble l'immense panorama. C'est par là que l'histoire de Rome est complète et synthétique; c'est pour cela qu'en elle toutes les époques peuvent retrouver quelque chose d'elles-mêmes et se regarder comme dans un miroir.

Il est notoire, en effet, que, surtout pendant les trois derniers siècles, après que de nouveaux et puissans États eurent commencé à se reconstruire sur l'émiettement politique du moyen âge, Rome, son histoire, sa littérature, sa législation furent comme un modèle, un schéma, ou, si l'on veut, un mirage historique projeté par le passé devant les générations qui cherchaient la voie de l'avenir; et c'est en tâchant de se rapprocher de ce modèle que ces générations réussirent à trouver cette voie qu'elles avaient en vain cherchée si longtemps. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, Rome est l'exemple qu'ont sous les yeux toutes les grandes monarchies qui se fondent en Europe; au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, Rome, par l'histoire de la République, par le culte fervent de Brutus, par le roman scandaleux des Julii Claudii, roman que nous ont transmis Suétone et Tacite, fomente l'opposition contre la monarchie absolue; après la Révolution française, Rome encore fournit à la monarchie, comme argument et comme moyen de persuasion, les apologies césariennes

de Drumann, de Duruy, de Mommsen, et les éloges prodigués à l'administration impériale. On peut même dire que plusieurs, parmi les plus célèbres histoires de Rome composées au XIXe siècle, n'ont été écrites qu'en vue du conflit engagé entre la république et la monarchie. Et c'est précisément pour cela que, la lutte entre ces deux principes politiques étant venue à s'affaiblir pendant le dernier quart du XIXe siècle, non seulement les histoires de Rome ainsi conçues vieillirent, mais encore maintes personnes se persuadèrent que l'intérêt porté jusqu'alors aux études romaines n'avait plus de raison d'être. « Nous sommes, dit-on, dans le siècle de l'électricité et de la vapeur. La tâche de notre époque, c'est de contenter la classe moyenne et la classe populaire, qui veulent, non des guerres et des révolutions, mais une existence plus sûre et plus commode; c'est de travailler infatigablement à créer les prodigieuses richesses qui, seules, peuvent satisfaire les nouveaux désirs de multitudes si nombreuses. Une histoire ancienne, toute remplie d'expéditions militaires et d'entreprises politiques, est inévitablement devenue étrangère à un siècle qui a besoin de machines plus que de lois, de chimistes et de physiciens plus que de guerriers et de lettrés. » A quoi on ajoute encore que le latin qui, jusqu'au siècle dernier, restait une langue à demi vivante, s'est définitivement éteint au XIXe siècle, étouffé par le luxuriant développement des langues et des cultures nationales, enseveli sous les ruines de la puissance politique de l'Église, laquelle, pour l'idiome comme pour tant d'autres choses, avait continué l'Empire romain. N'est-il pas évident que la mort de la langue latine marque pour Rome le début d'une nouvelle, suprême et irréparable décadence?

Et, de fait, lorsqu'il fut pratiquement démontré que, même au siècle de l'électricité et de la vapeur, c'était chose facile de réveiller l'intérêt qui s'attachait autrefois aux études romaines, la plupart de nos contemporains, pour s'expliquer à eux-mêmes ce singulier phénomène, l'attribuèrent à la *remodernisation* un peu violente, — louable, selon les uns, très blâmable, selon les autres, — que j'en avais faite. Mais il y a là une curieuse illusion, qui n'a pu trouver crédit, même auprès des historiens, qu'en raison du petit nombre de gens qui, de nos jours, lisent avec attention les auteurs anciens. Tous ceux qui ont une connaissance approfondie de la littérature latine, savent que je n'ai

remodernisé en rien l'histoire romaine; tout au contraire, en revenant au point de vue d'où Tite-Live était parti, point de vue qui, d'ailleurs, ne lui appartient pas en propre, puisqu'il lui est commun avec nombre d'autres écrivains de la même époque; en revenant, dis-je, à ce point de vue, en le débarrassant des préoccupations morales et politiques des temps modernes et en m'efforçant de le corroborer par l'expérience plus mûre d'une civilisation plus vieille de vingt siècles, j'ai retrouvé le véritable esprit de l'antiquité. Cette mienne histoire de Rome, que quelques-uns ont jugée révolutionnaire, est déjà tout entière en germe dans la courte préface que Tite-Live a mise en tête de son grand ouvrage, pour regretter la simplicité et la pureté des vieilles mœurs, gâtées par la corruption qui, peu à peu, envahit Rome.

Or, quiconque étudie à fond cette doctrine de la « corruption, » qui préoccupa et qui inquiéta si longtemps la pensée romaine, discerne aisément dans les trois vices capitaux, *avaritia*, *ambitio*, *luxuria*, la cause qui, progressivement, de génération en génération, fait grandir les besoins et les appétits, et qui, au début du xxe siècle, nous oblige tous à nous exténuer de travail. L'*avaritia* est la fureur du gain continu, péché aujourd'hui commun à tous les hommes, dans toutes les classes de la société. L'*ambitio* est ce que nous appelons l' « arrivisme, » cette irréfrénable poussée par laquelle tous les hommes s'efforcent de se hausser à une situation supérieure à celle où ils sont nés. La *luxuria* est la passion d'accroître toujours ce confort, ce luxe, ces jouissances dont l'Europe et l'Amérique ont positivement la frénésie. Mais, si l'on entend ainsi la doctrine de la « corruption, » toute l'histoire de Rome, même en ses périodes les plus remplies de révolutions, de guerres et de conquêtes, cette immense histoire qui, depuis tant de siècles, se dresse devant notre civilisation ainsi qu'un prodige, est ramenée facilement, comme à un de ses plus profonds et de ses plus puissans moteurs, à un phénomène que chacun de nous peut comprendre sans peine, puisqu'en ce moment même ce phénomène environne de toutes parts notre propre existence. Voilà pourquoi le siècle de l'électricité et de la vapeur, en mettant l'œil à l'oculaire disposé, il y a vingt siècles, par Salluste et par Tite-Live pour des observations moins modernes, pouvait, non seulement plonger son regard au milieu de cette histoire

confuse et terrible, non seulement en apercevoir le fond, mais aussi se mirer en elle et s'y retrouver.

Dans cette histoire, notre siècle a retrouvé çà et là, dispersés fortuitement, maints petits fragmens de lui-même : par exemple, quelques-unes des luttes que les partis se livrent aujourd'hui en France ; par exemple, certains horoscopes que l'on tire aujourd'hui en Angleterre sur les destinées de l'Empire et sur le sort de l'aristocratie débilitée ; par exemple, le conflit, si ardent en Amérique, entre la tradition puritaine et la trouble civilisation de l'argent. Mais il y a retrouvé aussi et surtout, dans cette histoire ancienne, la loi suprême du destin qui pend sur sa propre tête, à savoir cette implacable et mystérieuse ironie de la vie, qui annihile dans leur triomphe même tous les grands essors de l'humanité, la tragique désillusion de toutes les générations qui ont le bonheur ou le malheur de vivre en un temps où une ère historique approche de son sommet, quand l'heure arrive où elles pressentent que, mieux leur effort réussit, plus il devient inutile. De même que Rome s'est anéantie dans la conquête, en y perdant ses vertus militaires et politiques et pour ainsi dire sa propre essence, de même notre civilisation, devenue puissante à produire de prodigieuses richesses grâce à une séculaire et méthodique culture, détruit maintenant peu à peu cette culture en ensevelissant ce qu'il y a en elle de plus noble, art, littérature, philosophie, religion et politique, sous l'alluvion des nouvelles richesses hâtivement produites ; en sacrifiant ou en compromettant sourdement, dans toutes les choses, au profit de la quantité appréciable par la grossière raison du nombre, la qualité dont l'excellence n'a pas de mesure définissable, sur laquelle on peut discuter à perte de vue, et qui, par cela même, est une perpétuelle cause de discorde en même temps qu'elle est l'unique source de la vraie grandeur. Il y a trouvé enfin, dans cette histoire ancienne, la subtile angoisse que cette contradiction fondamentale met dans tous les essors historiques qui s'élèvent bien vite vers leur point culminant. De même que Rome souffrit de se dénaturer dans sa victoire et se crut perdue à la veille de son apogée, de même, nous aussi, nous éprouvons un malaise à mesure que les richesses croissent autour de nous. A force de vouloir nous faire la vie commode, douce et aisée, nous la grevons intolérablement de complications, de responsabilités et de devoirs ; à force de vouloir épargner le

temps et le travail, nous nous réduisons, parmi les innombrables affaires qui nous encombrent l'esprit, à n'avoir plus le loisir de nous souvenir de nous-mêmes et d'être des hommes. Cette subtile angoisse, c'est par elle, peut-être, que l'homme expie le péché d'orgueil commun à toutes les civilisations, le péché de croire qu'à chaque génération, ou peu s'en faut, il est capable de se créer par lui-même une destinée nouvelle, une destinée unique, la plus grande et la plus belle; et l'homme moderne, contraint à subir dans le présent cette angoisse, la retrouve idéalisée par le recul des temps dans l'histoire de Rome.

Il est facile maintenant de comprendre en quoi consiste ce privilège de l'histoire romaine auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, en ajoutant que l'intérêt commun de tous les enfans de Rome était de ne pas le laisser prescrire. Des études classiques, et par conséquent aussi des études romaines on a fait peu à peu l'opposé de cet esprit pratique et positif qui serait une des plus hautes vertus de notre bienheureuse époque. Mais sur quel fondement? Pour le montrer, il suffit de se poser cette seule question : — Est-il possible d'imaginer que les progrès des arts mécaniques et des sciences chimiques aient un jour pour effet de rendre inutiles dans le monde les hommes d'État, les administrateurs, les diplomates, les juristes, les généraux, les éducateurs, les lettrés, les philosophes, les ministres de la religion? — La réponse est impliquée dans la question même : car il est bien clair que, dans n'importe quelle civilisation, il ne suffit pas aux hommes de dominer la nature, il leur faut aussi savoir agir sur les esprits de leurs semblables.

Or, par la réponse faite à cette question, le problème si controversé des études classiques est déjà résolu, au moins en principe. Ce ne sont pas les sciences physiques, c'est seulement la littérature, l'histoire et la philosophie qui peuvent servir d'enseignement, de préparation et de discipline à cette partie de tout organisme social dont la fonction est, non d'opérer sur la matière du monde physique, mais d'agir sur les esprits de nos semblables, non d'exploiter les forces de la nature, mais de régler les rapports des hommes entre eux. Donc, il n'est pas même possible de concevoir notre civilisation dépouillée de sa culture littéraire, historique et philosophique, pas plus qu'il n'est possible de concevoir un être vivant dont un organe vital aurait été

amputé. Car enfin il est hors de doute, ce me semble, que, quand on y aura bien réfléchi, on ne trouvera pas d'autre différence essentielle entre ces deux façons de vivre en société qui se nomment la civilisation et la barbarie, entre l'empire de Trajan et la royauté des Lombards, entre un État quelconque de l'Europe et ces infimes tyrannies qui dominaient encore une si grande étendue de l'Afrique avant la conquête européenne, sinon la suivante : dans une société civilisée, ceux qui gouvernent, qui administrent, qui jugent, c'est-à-dire qui règlent les rapports des hommes entre eux, sont pourvus d'une haute culture philosophique et littéraire, tandis que, dans les pays et aux époques barbares, ils accomplissent leur fonction en se conformant à de vieilles traditions non discutées, en se référant aux simples préceptes de religions encore grossières, et, pour le reste, en suppléant à ce qui leur manque, soit par leur rude génie naturel, soit par l'emportement des passions.

Mais, si l'on admet cela, et je ne vois pas comment on pourrait se refuser à l'admettre, force est bien de reconnaître aussi que, dans l'avenir comme dans le passé, Rome sera partie intégrante de cette haute culture, à condition toutefois que nous, qui précisément sommes ses enfans, nous ne nous obstinions point, par un esprit mal entendu de fausse modernité ou, pis encore, par un accès quinteux de malsain exotisme, à vouloir raser jusqu'aux fondemens les derniers restes de sa grande histoire. Complète et synthétique, facilement remodernisable à toutes les époques, commode à étudier, vaste, mais pas à tel point qu'elle excède les forces compréhensives de l'esprit humain, cette histoire est en quelque sorte une miniature très nette ou une esquisse très lucide de l'histoire universelle; et c'est pour cela que, dans la culture des peuples modernes, elle peut et doit servir de couronnement commun à l'éducation qui, en chaque pays, commence naturellement par la littérature et par l'histoire nationales. Ne nous laissons pas décourager par la décadence passagère de cette tradition intellectuelle; c'est au contraire un surcroît de forces que nous devons tirer, afin de la rénover, de ces phénomènes mêmes qui, selon une opinion très répandue, devraient nous ôter toute confiance pour l'avenir. Si notre siècle est profondément matérialiste, si, en dépit de la civilisation générale, il va se divisant et se subdivisant en un grand nombre de peuples, de langues et de cultures différentes,

il aura besoin plus encore que les autres d'une culture commune en laquelle, chez chaque nation civilisée, les élémens supérieurs de la société puissent prendre contact, s'unir, se pénétrer plus profondément et plus intimement que dans la promiscuité momentanée des grands hôtels somptueux, dans les brèves rencontres des congrès ou dans la furieuse manie de voler sur toutes les routes du monde en automobile. Le principe national est trop enraciné dans notre civilisation pour que le monde moderne puisse, du moins dans un avenir prochain, se métamorphoser en une Cosmopolis; mais il ne peut et ne doit pas non plus devenir une Tour de Babel où toutes les langues se confondent. Aussi lui faut-il, si j'ose dire, une langue idéale commune et des élémens universels de culture qui soient comme autant de ligamens et de jointures entre les différens peuples de l'Europe et de l'Amérique. Où les trouver, ces élémens universels? Rome ancienne peut encore nous en offrir quelques-uns, comme le prouve ce fait indéniable: l'histoire de Rome est, avec celle de la France au XVIIIe siècle et avec celle de la Révolution française, la seule qui soit vraiment universelle et qu'on lise partout.

Dès lors, est-il nécessaire d'employer beaucoup de paroles pour démontrer que les enfans de Rome ont intérêt à ne pas laisser prescrire ce privilège? Tant que l'histoire, la littérature, le droit de Rome resteront partie intégrante de la haute culture en Europe et en Amérique, nous, peuples latins, nous jouirons, dans le monde, d'une sorte de majorat intellectuel; nous réussirons à faire que tous les peuples des deux continens demeurent, à certains égards, tributaires de notre culture; nous prolongerons encore pendant des siècles, dans le domaine des idées, cet Empire romain qui gît par terre. Je n'ignore pas que notre siècle a coutume de convoiter des empires plus solides que ces domaines de l'invisible, qui ne peuvent ni se mesurer, ni se partager, ni s'amplifier, ni s'échanger. Mais si, dans la civilisation moderne, la haute culture n'est pas destinée à devenir l'humble servante de la finance et de l'industrie, jamais cet invisible et impalpable empire ne pourra, lui non plus, être abandonné sans dommage et sans honte par les peuples qui l'ont reçu de leurs pères en héritage; d'autant plus que, — et c'est là une considération à laquelle l'esprit pratique des temps modernes devrait ne pas être insensible, — il n'est pas besoin, pour le conserver,

de recourir à la puissance des armes et de l'argent, ni de combiner les efforts des peuples, des institutions et des partis, ni de se risquer en de périlleuses entreprises. Il suffit que persiste, tant dans l'État que dans les classes intellectuelles, un sentiment profond, sincère et désintéressé de la grande tradition latine.

Si l'histoire de Rome peut remplir cette fonction unique dans la culture européo-américaine, elle le doit à ce qu'elle est une unité complète. Mais, si l'on divise cette unité en chacune des parties et des particules qui la composent, par quoi ces parties et ces particules différeront-elles et comment pourront-elles se distinguer des données analogues qui composent les nombreuses histoires de tant d'autres peuples, histoires plus fragmentaires et plus unilatérales? En soi et par soi, une inscription latine vaut tout juste autant qu'une inscription grecque ou qu'une inscription phénicienne, un débris de monument romain vaut tout juste autant qu'un pan de mur resté debout à Mycènes; et peut-être même les reliques de Rome valent-elles moins, puisqu'elles sont plus abondantes et qu'il est relativement facile de les retrouver. Mais ce qu'il y a d'unique dans l'histoire de Rome, c'est le plan sur lequel ces matériaux peuvent se recomposer. Il y a donc un critérium sûr pour apprécier les travaux faits sur l'antiquité romaine, ainsi que leurs tendances, et ce critérium, le voici. En toute histoire, lorsque l'analyse n'est pas une immédiate préparation de la synthèse, elle est une méthode indûment transportée des sciences naturelles à des phénomènes qui ne la comportent pas; et en outre, dans l'histoire romaine, en particulier, elle est un vandalisme et un sacrilège, elle est la destruction de Rome continuée sur les derniers restes intellectuels de son vaste empire.

En effet, si l'on recherche la raison morale et interne, — abstraction faite, par conséquent, des causes externes et sociales, qui d'ailleurs sont nombreuses et importantes, — de la ruine dont sont affligées aujourd'hui les études classiques, ruine qui, vers le milieu du XIX[e] siècle, a tant nui à la grandeur de Rome dans le monde, on trouvera que cette raison est l'abus de l'analyse devenue à elle-même sa propre fin, aussi bien dans les études littéraires que dans les études historiques. Pour des motifs qu'il serait trop long de déduire, les nouvelles études relatives à l'antiquité, qui, au cours du XVIII[e] et du XIX[e] siècle,

naquirent de la dissolution du vieil humanisme, se sont de plus en plus éloignées de la philosophie, dans la familiarité de laquelle pourtant l'histoire avait toujours vécu durant toute la suite des siècles les plus brillans de notre civilisation, et, à la fin, elles se sont jetées entièrement entre les bras de la science, ou, pour mieux dire, elles ont cru s'y jeter : car, en fait, elles n'ont étreint qu'une ombre. Les résultats de cette erreur sont manifestes aujourd'hui.

Dans les écoles, l'analyse à outrance a porté le coup de grâce au latin, qui végétait encore, il y a un siècle, en substituant au vieil enseignement humaniste une analyse philologique dont la sécheresse a eu pour conséquence de faire rejeter avec dégoût par les nouvelles générations les plus beaux livres de Rome. Pour ce qui concerne l'histoire, cette analyse excessive, en décomposant arbitrairement les phénomènes, a étrangement confondu, tant les règles d'après lesquelles on doit poser les problèmes, que les méthodes qui servent à les résoudre; elle a créé des problèmes chimériques, et elle n'a pas vu les véritables; par son obstination à trop savoir et avec trop de détails, elle a souvent obscurci et rendu incompréhensible même ce qui, malgré des lacunes, était clair ; enfin elle a obligé l'histoire à répudier l'art et elle l'a ainsi séparée de la vie et du commerce des hautes classes, cette histoire qui, à toutes les grandes périodes de notre civilisation, par Thucydide, par Polybe, par Tite-Live, jusqu'à Francesco Guicciardini, avait été l'un des plus énergiques stimulans intellectuels de toutes les aristocraties vraiment dignes de gouverner.

Telle est la raison pour laquelle, commémorant, il y a trois mois, à Turin, Cesare Lombroso, je disais que je le reconnaissais comme le premier de mes maîtres : car lui seul, entre tous nos contemporains, m'avait enseigné par l'exemple à reconstituer une unité vivante avec des fragmens morts et dispersés. Telle est la raison pour laquelle j'estime aussi que tout homme de haute culture, ayant à cœur le prestige intellectuel des nations latines, devrait s'efforcer de tirer hors des cloîtres silencieux de l'érudition les études romaines, pour les ramener au milieu de la vie, des passions, des intérêts et des luttes du monde. Non, Rome ancienne ne doit pas vivre seulement dans les petits comités des érudits et des archéologues; elle doit vivre dans l'âme des générations nouvelles, projeter son immortelle lumière

sur les nouvelles sociétés qui s'élèvent des profondeurs des temps modernes. Car, le jour où l'histoire romaine et ses monumens ne seraient plus que des matériaux morts bons pour la seule érudition, qui les classerait et les cataloguerait dans les musées, à côté des briques du palais de Khorsabad, des statues des rois assyriens et des reliques de Mycènes, l'Empire de Rome, qui, présentement, n'a pas rendu encore le dernier soupir, irait rejoindre aux Champs Élysées de l'histoire les ombres des empires abolis, errerait là-bas sous les cyprès en compagnie de l'Empire babylonien, de l'Empire égyptien, de l'Empire carolingien; et la civilisation latine aurait à subir dans le monde un nouveau désastre.

Ne nous montrons pas indignes de la singulière fortune historique que nous avons héritée de nos ancêtres; comprenons pleinement ce qu'il y a de rare et même d'unique dans cette survivance idéale d'un empire tombé depuis tant de siècles et qui, éliminé du jeu des intérêts mondiaux, subsiste encore dans le système des forces morales qui animent la société moderne; n'écoutons pas ceux qui affirment que désormais les restes sacrés de la Rome antique ne peuvent plus servir que de supports aux aéroplanes volant majestueusement dans le silence de la campagne latine; tâchons surtout, nous qui, depuis quarante ans, avons apporté dans la vieille enceinte des murs auréliens l'outillage, les idées et les intérêts d'une civilisation toute récente, tâchons de ne pas mériter que l'Église nous adresse le reproche d'avoir détruit, nouveaux barbares, ce qui survivait de cet Empire de Rome qu'elle a recommencé et continué avec des fortunes diverses, depuis l'effroyable catastrophe de l'Empire d'Occident. La tradition romaine pourra fleurir encore, vivace rameau, sur le tronc de notre civilisation, pourvu que nous ne nous opiniâtrions pas nous-mêmes à le couper, pourvu que nous nous appliquions à conserver aux études romaines cette valeur universelle qui seule peut en faire un élément essentiel de la culture moderne. Peu importe, si les autres histoires vieillissent; ce qu'il faut, au contraire, à l'histoire romaine, précisément parce qu'elle sert à éduquer les générations nouvelles, c'est qu'on la rajeunisse sans cesse, non seulement en lui incorporant les faits nouveaux découverts par l'érudition et par l'archéologie, non seulement en lui infusant un plus large esprit philosophique et en lui appliquant l'expérience mûrie de l'hu-

manité, mais surtout en travaillant à lui conserver et à lui accroître cette qualité, qui est la plus haute dont puisse se prévaloir une histoire destinée à être lue et étudiée par tous, à savoir, la clarté humaine.

Et, si telle est l'obligation qui s'impose à tous les enfans dévoués que Rome compte encore dans le monde, il me semble que, pour conclure ce discours prononcé à la date anniversaire de la fondation de Rome, je ne saurais mieux faire que d'accomplir un acte qui sera en quelque sorte une symbolique expiation adressée aux mânes, si cruellement offensés par le XIXe siècle, d'un homme à qui la Ville doit bien quelque gratitude, puisqu'elle lui doit l'existence : je veux dire, de ressusciter Romulus.

Nul n'ignore dans quelle mystique pénombre est enveloppé le *Natale Urbis*. Quel commencement eut la fabuleuse grandeur de cette cité fortunée? En tous les siècles les hommes auraient bien voulu déchirer ce voile mystérieux et connaître la réalité des choses. Mais, pendant des siècles et des siècles, on s'était contenté de répéter une poétique, encore qu'un peu confuse légende, où miracles et prodiges entouraient le berceau de la cité. Des générations et des générations avaient maudit le scélérat Amulius, plaint le malheureux Numitor et la pauvre Rhea Sylvia, chéri le bon Faustulus, médité sur l'ombre du Figuier Ruminal, caressé en imagination la Louve maternelle et salué l'aimable Pic qui descendait pour nourrir et pour abriter de ses ailes les jumeaux prédestinés. Que ce récit fût un épais tissu de fables, les Anciens l'avaient déjà compris ; mais ils en avaient respecté la trame, d'abord par dévotion civique, ensuite par une espèce de respect religieux porté aux vieilles traditions, et enfin parce qu'ils étaient incapables de lui substituer un autre récit plus précis et plus clair. L'homme doit si souvent se résigner à ignorer! Mais voici venir le terrible XIXe siècle qui, lui, prétend tout savoir, se croit capable de tout découvrir; et il saisit entre ses dures mains de machiniste ce tissu de fables, le lacère, l'effiloche, persuadé qu'il retrouvera la vérité entre les fils disjoints, le réduit si bien en charpie que, finalement, ce qui lui reste entre les mains n'est plus qu'un inextricable fouillis de matière morte. L'antique fable s'est évanouie avec tous ses personnages ; le pic s'est renvolé dans le ciel ; la louve s'est renfoncée dans la forêt ; Romulus lui-même, le fondateur révéré

et divinisé de la ville, n'est plus qu'un nom; et tout ce qui reste à la place de la légende, c'est un vide ténébreux, sondé en vain par d'ingénieux historiens avec les longues perches de l'hypothèse, sans qu'ils réussissent à y retrouver un lambeau de vérité.

Et pourtant, puisque Rome a existé, il faut bien qu'elle ait eu un commencement humainement intelligible. Or est-il exact qu'il n'y ait dans l'antique fable aucune lueur de vérité humainement intelligible? Après qu'on a retranché de la légende qui se raconte sur la fondation de Rome la poésie qui l'enveloppe et qui l'imprègne, il me semble qu'il subsiste un renseignement assez sûr et assez solide, encore que très sommaire, à savoir que, conformément au témoignage de Denys, Rome fut une colonie d'Albe, colonie où essaima de la montagne vers la plaine une partie de la population de cette vieille cité. La ville de Rome ne naquit donc pas d'un petit village qui aurait grandi peu à peu, à la faveur des circonstances; ce fut une ville fondée d'un jet, par un acte de volonté personnelle, selon un dessein étudié, dans un lieu choisi intentionnellement; une ville qui, par conséquent, fut, dès le principe, dotée d'institutions religieuses, militaires et politiques déjà mûres, puisque, d'une part, elles avaient subi dans une autre ville plus ancienne l'épreuve d'une longue expérience, et que, d'autre part, elles avaient sans doute été modifiées avec prudence quand il s'agit de les adapter à des besoins nouveaux.

Bref, ce fut une ville qui naquit adulte, comme certaines villes, — permettez-moi cette comparaison trop moderne, — qui se fondent maintenant en Amérique; ce fut, à ses origines, une ville neuve avec une vieille culture. Ainsi s'expliquent, et sa merveilleuse position dans le Latium, sur un fleuve, entre la mer et la montagne, et le compte précis que les Anciens ont fait de ses années depuis sa fondation, et son entrée subite et hardie dans l'histoire, et la rapidité de son développement. Mais d'ailleurs, cette ville ne put être fondée que par un ou par plusieurs chefs qui en choisirent l'assiette, qui en étudièrent les aménagemens, qui en réglèrent toutes les dispositions avec sagesse. Bien plus: l'heureux choix de l'assiette, comme aussi la sagesse des dispositions prises, nous induisent à croire que ce chef fut réellement un grand homme. Mais, puisqu'un fondateur était nécessaire pour fonder Rome, quelle raison avons-nous de nier

que le fondateur fût ce Rémus ou ce Romulus dont nous parle l'ancienne tradition? Inculpé déjà de tant de graves méfaits par la critique moderne, je m'avoue encore coupable d'admettre que ce peu de connaissances précises et vraies que nous possédons sur les origines de Rome est contenu tout entier, ou peu s'en faut, dans l'ancienne tradition, et que, vers le milieu du VIIIe siècle avant Jésus-Christ, — à quelques années près, en plus ou en moins, — un prince de la famille qui régnait à Albe, pour des motifs que laisse malaisément entrevoir la légende, vint dans cette enceinte de collines et fonda sur le Palatin une petite ville qu'il lança dans l'éternité.

Je dis qu'il la lança dans l'éternité: car il est encore possible d'attribuer à Rome la gloire d'être éternelle sans tomber dans les pompeuses hyperboles d'une rhétorique de décadence, si l'on veut dire par là que ce qui a rendu complète l'histoire de Rome, c'est l'effort synthétique, c'est le travail longtemps soutenu pour équilibrer toutes les parties de la civilisation dans une unité harmonieuse et proportionnée, et que, grâce à ces caractères, sa littérature, son droit, son histoire, seront éternellement le modèle sur lequel tiendront les yeux fixés tous les peuples ayant une tendance à faire de leur propre histoire une synthèse harmonieuse, un ensemble qui se recommande par la simplicité, par la clarté, par l'ordre et par les belles proportions. Le plus grand exemple qu'on en puisse citer dans les temps modernes, c'est la nation qui, indubitablement, a créé l'histoire la plus vaste et la plus riche des derniers siècles, c'est la France qui, profondément imbue d'esprit classique, a seule réussi, entre toutes les nations de l'Europe, et encore qu'elle l'ait fait, comme Rome ancienne, au prix de redoutables crises, à créer une histoire et une civilisation complètes, où, de même que dans l'histoire romaine, tout se retrouve, quoiqu'en un laps de temps plus restreint: l'industrie et l'agriculture, l'aristocratie et la démocratie, la monarchie et la république, la haute culture et la guerre, l'art et le droit, la philosophie et la religion, la révolution et la tradition, l'effort intérieur de la liberté et l'effort extérieur de l'expansion, tous les intérêts pratiques et toutes les aspirations idéales; et non seulement on y retrouve tous les élémens qui composent la civilisation, mais chacun de ces élémens, dans la mesure du possible, y fait équilibre à l'élément opposé, et, tous à la fois, ils agissent les uns

sur les autres, de sorte que chacun d'eux se retrouve aussi dans les autres, la littérature dans le mouvement politique et le mouvement politique dans la littérature, l'idéologie dans les intérêts pratiques et les intérêts pratiques dans l'idéologie, le raffinement de la haute culture dans la religion et dans la politique, la politique et la religion dans toutes les manifestations de la haute culture, et ainsi de suite.

Remarquons d'ailleurs que, entendue en ce sens, l'éternité de Rome est une conquête qui, faite sur le temps, doit se recommencer sans cesse. Car, si toute civilisation, dans son plus parfait épanouissement, est une synthèse de forces opposées, ces synthèses-là ne se préparent que par de longues périodes de disproportion et de dissociation intérieures, périodes où se perd le sentiment de l'unité vitale, et où l'on ne comprend, où l'on n'admire plus que les phénomènes particuliers de l'histoire. Or, sans nul doute, nous vivons en des temps où le monde va se déséquilibrant de jour en jour davantage dans sa masse trop accrue. Nous assistons à la démolition finale de la société créée sur les ruines du monde ancien par le christianisme, à cette démolition que l'Humanisme et la Réforme avaient commencée, que la science et la philosophie du XVIIe et du XVIIIe siècle ont continuée, que la Révolution française accéléra de sa poussée formidable, et qu'achèvent en notre siècle avec une activité forcenée les progrès de l'industrie et du commerce, l'universelle fureur de gagner de l'argent et l'extraordinaire développement de l'Amérique. Mais, de cette immense révolution de l'histoire au milieu de laquelle nous vivons, de cette suprême dissolution d'un ordre de choses si ancien et si vénérable, naissent partout à foison de monstrueuses créatures: États à demi barbares et à demi rongés par les vices des civilisations les plus décrépites; villes énormes et informes; armées qui grossissent démesurément malgré la décadence de l'esprit militaire la plus rapide que l'on ait jamais vue; fabuleuses richesses qui s'accumulent sans avoir d'autre objet que leur propre accroissement; industries gigantesques qui n'ont plus à côté d'elles le naturel soutien de l'agriculture; agricultures immenses auxquelles manque le complément naturel de l'industrie; philosophies détachées de la pratique et mourant d'asphyxie dans une atmosphère trop raréfiée de préoccupations purement intellectuelles; sciences qui se plongent si avant dans la pratique qu'elles en étouffent; arts et

littératures qui prétendent être à eux-mêmes leur propre principe, venir au monde sans pères et sans ancêtres.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, dans une époque à ce point déséquilibrée, les nations qui, comme la France, sont parvenues à opérer une synthèse romaine des diverses parties d'elles-mêmes, soient obligées, pour la maintenir, de faire des efforts chaque jour plus laborieux, et que tout le monde latin, y compris l'Italie, perde de plus en plus confiance dans sa grande tradition intellectuelle et incline trop volontiers à prendre le désordre pour la force, l'obscurité confuse pour la profondeur, l'extravagance incohérente pour l'originalité. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, peut-être ; mais il y a lieu, certes, de le regretter profondément. Si donc le monde, en croissant et en se compliquant outre mesure depuis un siècle, semble se soustraire à la puissance synthétique et harmonique du génie latin pour se ruer dans un délire orgiaque de forces énormes et désordonnées, il n'en est que plus urgent pour nous, enfans de Rome, de tendre toutes nos énergies afin de soumettre au génie harmonique de notre race ce chaos de forces aveugles. Si toute civilisation est une synthèse de forces opposées, il faudra bien qu'un jour aussi la confusion de notre société moderne s'équilibre dans une harmonie plus belle et plus douce. Quelle faute ce serait, — faute que la postérité ne pardonnerait ni à notre génération ni à celles qui suivront la nôtre, — si nous laissions périr une séculaire tradition d'ordre social et de discipline intellectuelle, précisément à l'heure où cette tradition, rajeunie selon l'esprit des temps, pourrait être le plus utile au monde par sa vertu équilibrante : la tradition qui se résume dans les deux syllabes du mot « Rome, » si souvent répétées depuis vingt-sept siècles et avec des sentimens si divers, mais au son desquelles, j'ai pu encore, en ce commencement du xxe siècle, — et ce sera le plus précieux souvenir de ma vie, — voir frémir d'admiration et de reconnaissance presque deux continens !

GUGLIELMO FERRERO.

LE ROMAN FRANÇAIS [1]

IV

L'HOMME DE QUALITÉ ET L'AVENTURIER
GIL BLAS (2)

Des brillantes années du règne du Grand Roi, nous allons passer sans transition à la Régence. De l'épopée cartésienne au roman picaresque. Assurément le contraste ne pourrait être plus marqué.

Après Louis XIV, après la représentation la plus solennelle et la plus brillante que la royauté ait jouée devant l'univers, la Régence, c'est-à-dire le débordement audacieux de toutes les passions, le libertinage de l'esprit et des mœurs, les soupers du Régent, la Duchesse de Berry, la corruption, l'agiotage, les actions du Mississipi et la France gouvernée par ce Dubois, en qui les vices combattaient, a dit un historien, à qui demeurerait le maître. Mais après tout, l'histoire est un livre bien écrit et dans les livres bien écrits, les transitions ne manquent jamais. Entre Louis XIV et la Régence, il y en a une, qu'un historien unique dans son genre, à moins qu'on ne le compare à Tacite, s'est chargé de nous révéler. Je veux parler du duc de Saint-Simon.

C'est une singulière nature que le duc de Saint-Simon, et ce qui tout d'abord paraît le plus singulier en lui, c'est le contraste que fait son tour d'esprit avec ses opinions et ses idées. Né en

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.
(2) *Copyright* by Mme Gabriel Lippmann.

1675, le plus tard venu de tous les écrivains du grand règne, il est le représentant fidèle et pur de ce qu'il y avait de neuf et d'un peu révolutionnaire dans la jeune littérature de la fin du siècle. Par le ton, par le style, par la façon de voir les choses et de les rendre, il est à cent lieues de l'esprit à la fois romanesque et précieux qui régnait dans les œuvres littéraires du milieu du siècle. La verdeur de bon sens qui caractérise Boileau et Molière, ces deux grands ennemis du scudérisme, il la pousse à l'extrême et chez lui la sincérité du coup de plume arrive à la crudité. Mais en revanche, Saint-Simon était né d'un père âgé de près de soixante-dix ans et ses idées, ses principes, ses doctrines politiques et sociales sont celles de la jeunesse de son père. Ainsi, par le tour d'esprit et le ton, Saint-Simon est de la fin du siècle; par les idées, il est du commencement, et voilà ce qui, joint à son génie, fait de lui un historien d'une originalité sans pareille.

On a beaucoup et souvent parlé de la mauvaise humeur de Saint-Simon. On a dit qu'il représentait la mauvaise humeur douée de génie. C'est lui faire trop d'honneur que de la marier ainsi avec le génie; je suis porté à croire qu'une nature dont la mauvaise humeur est le fond est nécessairement une nature médiocre. Et Saint-Simon paraît en avoir jugé de même, car il en a fait un portrait peu avantageux dans la personne du marquis d'Ambres.

« Le marquis d'Ambres, dit-il, qui avait grande mine, de l'esprit, beaucoup de hauteur, qui quitta le service pour ne pas écrire *Monseigneur* à Louvois qui ne lui pardonna jamais, ni le Roi non plus. Il avait de grandes terres, où il fit le petit tyran de province, comme autrefois, s'y fit des affaires désagréables, et eut force dégoûts dans sa charge de lieutenant-général de Guyenne... Il ennuyait souvent le peu de monde qu'il voyait, à la Cour, où, quoique mal, il allait souvent. Après la mort du Roi, il tint chez lui, à Paris, quelques jours de la semaine, une petite assemblée de vieux ennuyeux comme lui, où se débitaient les nouvelles et la critique des esprits chagrins. »

Saint-Simon avait autant de répugnance que le marquis d'Ambres à donner du « Monseigneur » à Louvois, mais il n'avait garde, pour cela, d'entrer dans la confrérie *des vieux ennuyeux et des esprits chagrins.* Le côté polémique et critique, et la véhémente indignation de Saint-Simon ont trop fait oublier que jamais homme n'eut plus que lui le sentiment et l'amour du

beau moral, et que rien n'égale sa perspicacité à le découvrir, si ce n'est sa complaisance à le peindre partout où il le rencontre. Que la vertu se présente à lui sous les traits du duc de Beauvilliers ou du cardinal de Noailles, ou du duc de Chevreuse, ou de Vauban, ou de Chamillart ou du petit Renault, etc., etc.; il la salue et la note avec une chaleur de style et une vivacité de sentiment où il met toute son âme; mais il fait mieux, il la va dénicher dans l'ombre où la destinée la condamne souvent à demeurer. En le lisant, on est frappé de tout ce que la France possédait alors de caractères intègres, purs et élevés, vraiment antiques, et on pourrait tirer de ses *Mémoires* toute une galerie de portraits qui font honneur à l'espèce humaine. Ce qu'on peut dire, c'est que Saint-Simon n'avait ni superstition, ni penchant à aucune espèce d'idolâtrie, et cela ne tenait pas seulement à la fermeté de son jugement, mais à ses doctrines politiques qui faisaient de lui l'adversaire de naissance et par instinct de la politique de Louis XIV.

Dans ses *Mémoires*, si on ne s'arrête pas à telle ou telle boutade échappée à sa plume prime-sautière, si l'on considère l'ensemble et les conclusions qui en ressortent, le Grand Roi reste grand et, malgré l'emportement de ses critiques, sa figure conserve sa majesté imposante et dominatrice. Mais les tendances et les résultats politiques du règne sont sévèrement censurés. Tout épris de son idéal d'une monarchie aristocratique, qui paraît de fort bonne heure avoir été impossible en France, Saint-Simon reconnaît dans Louis XIV, ce qu'il fut réellement, l'ennemi de l'aristocratie, qu'il veut réduire à être l'ornement de son trône le destructeur de ce qui lui restait de puissance, le niveleur par excellence, et il appelle son règne, un règne de vile bourgeoisie. Voilà ce qui le rend insensible à tous les prestiges, et le dispose à nous révéler les petitesses et les misères cachées de cette royauté. Aussi est-ce grâce à lui que nous pouvons pénétrer dans les coulisses du grand règne; car quel règne, quelle société n'a pas ses coulisses? On ne peut représenter toujours; la fatigue à la longue en serait trop grande, et ce n'est que dans les contes de fée que les princes et les princesses dorment leur couronne sur la tête. A Versailles, les représentations royales et princières étaient coupées par des entr'actes. Le rideau tombé, les acteurs se dépouillaient de leurs diadèmes, de leur robes traînantes, de leurs coiffures étagées, de leurs sentimens et de leur

caractère. Rentrés dans les coulisses, l'univers n'a plus les yeux sur eux, ils se détendent, se reposent, secouent pour quelque temps le joug un peu pesant des convenances; la nature reprend ses droits, se venge de la contrainte que lui ont imposée le décorum et l'étiquette; parfois même, on redevient par trop naturel. Saint-Simon nous en fournit plus d'un exemple. C'est lui qui nous dit, que lors d'un voyage à Marly, Monseigneur, fils de Louis XIV, étant monté à l'improviste chez les princesses, les trouva qui fumaient avec des pipes qu'elles avaient envoyé chercher au corps de garde des Suisses. Et qu'un jour, la princesse de Conti, en querelle avec sa sœur la duchesse de Chartres, l'appela à voix assez haute « sac à vin » et que, celle-ci ayant entendu le mot, « répondit de sa voix lente et tremblante qu'elle aimait mieux être sac à vin que sac à guenilles, par où elle entendait Clermont et des officiers de Gardes du Corps qui avaient été, les uns chassés, les autres éloignés à cause d'elle. » Sans Saint-Simon verrions-nous bien la sœur de Mme de Montespan, Mme de Thianges, qui, « avec le taffetas vert qu'elle portait sur ses yeux fort chassieux, et une grande bavette de linge qui lui prenait sous le menton, car elle bavait sans cesse, semblait à son air et à ses manières la reine du monde ;... et que Mademoiselle et elle étant toutes deux fort propres pour leur manger, le Roi prenait plaisir à leur faire mettre des cheveux dans du beurre et dans des tourtes et qu'elle se mettaient à crier, à vomir, et lui à rire de tout son cœur. » Et sans Saint-Simon, connaîtrions-nous Mme Panache ? Et nous douterions-nous des étranges tours que le Duc et la Duchesse de Bourgogne se plaisaient à jouer à la princesse d'Harcourt, l'une des favorites de Mme de Maintenon ?

Tout cela rentre dans le chapitre des espiègleries d'un goût douteux et qui suffisent à prouver qu'aujourd'hui, si les représentations sont moins brillantes qu'alors, en revanche les entr'actes sont moins orageux et débraillés. Mais ce qui est plus important dans Saint-Simon, il a été le peintre des vices de son temps; à la fois il les décrit avec l'exactitude d'un naturaliste qui a le goût passionné de l'observation et il les stigmatise, les marque au fer rouge avec l'indignation d'un honnête homme dont le sens moral est prompt à se révolter. Et ces vices sont de deux espèces; d'une part. les vices d'une noblesse abaissée et qui accepte son abaissement; d'autre part, ceux d'une bourgeoisie grandissante qui, sous le régime nouveau,

peut arriver à tout et à qui tout chemin semble bon pour arriver. Saint-Simon a très bien reconnu dans Louis XIV l'homme qui continue et qui consomme l'œuvre de Richelieu; c'est-à-dire qui porte les derniers coups à la puissance nobiliaire en la déracinant du sol et en travaillant avec persévérance à lui substituer partout le gouvernement des commis, des intendans et la bureaucratie. Et la noblesse, plus aveugle que Saint-Simon, donne elle-même les mains à cette politique. Elle abandonne ses provinces et ses châteaux, elle accourt à Versailles; papillons que la flamme attire et qui y laissent leurs ailes. Ne pas vivre à Versailles, c'est ne pas vivre du tout; être hors de la présence du maître, c'est s'ensevelir dans les ombres de la mort. Les descendans des anciens barons féodaux et de la vieille aristocratie qui tenaient tête encore à Richelieu, n'aspirent plus qu'à goûter les délices de Versailles, et ils achètent cet honneur et ce bonheur au prix de ce qui leur restait de puissance. Ils se font courtisans et ils en sont fiers; tenir le bougeoir au coucher du Roi, lui présenter la serviette à son lever, entrer dans ses carrosses, obtenir le tabouret pour leur femme, voilà le suprême honneur où se hausse leur ambition. Un regard, un sourire du Roi, cela leur tient lieu de tout. Et s'ils convoitent les charges, les dignités et les pensions, ils s'abaisseront aux dernières soumissions pour se gagner la bienveillance des secrétaires et des commis très bourgeois aux mains desquels le maître confie le pouvoir et le gouvernement. Règne de vile bourgeoisie, s'écrie Saint-Simon. Et l'on comprend à quel point ce spectacle blessait ce duc et pair qui rêvait la restauration de l'aristocratie et le gouvernement de la France par les ducs et pairs.

Ce qui est certain, c'est que la noblesse se corrompt rapidement, dès qu'elle n'est plus une puissance. Le principe de sa moralité est le sentiment de sa responsabilité; n'ayant plus à répondre de rien, ne représentant plus rien, ne portant plus le poids des intérêts généraux, ses pensées et ses sentimens s'affaiblissent, son âme décroît, s'amoindrit; et cet état d'affaiblissement, de décroissance, Saint-Simon le contemple d'un œil navré et le décrit avec indignation. Et, comme on peut croire, il n'en veut pas moins aux vices des parvenus, de ces gens de rien, qui voient toutes les carrières s'ouvrir devant eux, que l'esprit d'intrigue même à tout, qui se plaisent à tenir la noblesse à leurs pieds et dont quelques-uns font de leur fortune

nouvelle et de leur pouvoir un usage scandaleux où leur orgueil se complaît.

C'est ainsi que Saint-Simon nous fait comprendre et comme toucher au doigt la transition entre le règne de Louis XIV et la Régence. Car dans les dernières années de ce règne, tous les scandales qui allaient s'étaler au soleil, couvaient dans l'ombre. L'orgie, a-t-on dit, avait commencé à huis clos, et dès que le maître est mort, dès que ce long règne de soixante ans est fini, dès que cette majesté léonine, dont une vieillesse chagrine et calamiteuse, et l'épée victorieuse du prince Eugène et de Marlborough n'avait pu détruire les prestiges, a disparu de la scène, et que le pouvoir a passé aux mains d'un roi de cinq ans et de ce débauché de talent et d'esprit, mais sans conduite et sans dignité, qu'on appelait Philippe d'Orléans ; alors délivrés de toute contrainte, les désordres et la licence des âmes éclatent au grand jour et, l'année même où meurt Louis XIV, un romancier taille sa plume pour peindre le monde de la Régence. En 1724, l'année même de la mort de Philippe d'Orléans, il en publiera la suite, en 1735 la fin. Ce romancier est un Breton, il s'appelle Lesage, et son roman est devenu immortel sous le nom de son héros Gil Blas.

Qu'est-ce que ce roman? En apparence, une peinture de la société espagnole, car la scène se passe en Espagne, et dans l'invention de son intrigue et des nombreux épisodes dont il l'enrichit, Lesage a fait plus d'un emprunt aux auteurs espagnols. Mais, en fait, ce roman est un tableau de la société française. Les masques sont transparens, on ne peut s'y tromper. Lesage a peint ce qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire, avant tout, des intrigans et des corrompus. Voilà ce qui peuple cette grande toile. Et déjà dans sa comédie de *Turcaret*, représentée en 1709, il avait défini le monde un *grand ricochet de fourberies*. Médecins, juges, magistrats, docteurs, écrivains, gens de lettres, comédiens, femmes du monde, grands seigneurs, financiers, dignitaires de l'Église, le romancier passe en revue toutes les classes de la société; ses personnages sont pour lui des marionnettes, et ces marionnettes, il les dépouille de leurs chapeaux à plumes, de leurs manteaux brodés, il nous en fait voir le mécanisme et les ficelles qui les font mouvoir et il nous les donne pour ce qu'elles sont, des poupées dont la vanité et l'intérêt sont les ressorts secrets.

Ah ! que nous sommes loin de la princesse de Clèves. Mme de La Fayette nous avait montré dans son héroïne l'une des productions les plus délicates d'une civilisation exquise et complète, une nature d'élite, un être d'exception, une personne libre et raisonnable, une princesse cartésienne, en qui l'élégance des mœurs et la délicatesse des sentimens s'unissent à un héroïsme à part soutenu par l'influence d'une religion philosophique. L'héroïne de Lesage, c'est *la platitude du vulgaire humain*, héroïne peu séduisante assurément, mais qui joue un rôle assez considérable dans ce monde pour qu'il ne soit pas permis au roman de la négliger.

Dans cette grande toile exécutée avec un art consommé, deux points seulement arrêteront notre attention. Nous sommes à la recherche des types moraux représentés par le roman. Quels types nouveaux rencontrons-nous dans le roman de Lesage? Nous répondrons en examinant brièvement quel rôle joue la noblesse dans *Gil Blas*, en second lieu quel en est le héros.

Une chose qui frappe tout d'abord dans la noblesse telle que l'a peinte Lesage, c'est qu'elle a cessé d'être une puissance. Il n'est plus trace dans son livre des idées, ni des traditions féodales, ni des mœurs chevaleresques. Le noble n'est plus que l'homme de qualité. *L'homme de qualité*, expression qui fut mise en crédit par les précieuses et qui est restée. C'était à cela en effet que se réduisaient au XVIIe siècle les avantages de la noblesse. Par droit de naissance, le noble jouit d'une certaine qualité dont les autres hommes sont privés. Mais cette qualité n'en a pas moins son prix. « C'est un grand avantage que la qualité, a dit Pascal, elle donne à un enfant qui vient de naître une considération que n'obtiendraient pas trente ans de vertus et de travaux. » Comment se marque cette considération et que se doit à lui-même l'homme de qualité? Il est obligé à ne rien faire, il a ses entrées à la Cour, il est exempt d'impôts, il jouit de certains privilèges qui ne lui confèrent aucune autorité politique, et qui sont plus propres à le faire envier ou haïr que respecter; il a, si possible, un grand train de maison, il se fait servir. Mais ces avantages mêmes que lui donne sa naissance lui sont disputés. La naissance qui semble la chose du monde la moins propre à être acquise, qu'on reçoit et qu'on ne se donne pas, la naissance s'obtient ou s'achète. A mesure que la royauté devient plus forte, elle augmente la facilité d'anoblissement ; tantôt le Roi

confère lui-même des titres de noblesse, tantôt il accroît le nombre des offices qui la procurent à ceux qui en sont nantis.

Plus la noblesse devient facile à acquérir, plus le vrai noble cherche à se distinguer du parvenu par ses manières, par ses mœurs, par son ton. Il fait de son visage et de son langage ses armoiries parlantes. D'où la création de certaines conventions qui doivent servir de signe particulier, de cocarde. Au milieu du XVIIe siècle, l'homme de qualité se distinguait en étant honnête homme. Lesage nous montre des hommes de qualité qui, à bout d'invention, aspirent à briller par leurs vices. L'homme bien né a une façon de se corrompre qui n'est qu'à lui et que le parvenu ne peut singer. Le bourgeois vit de crédit et son crédit dépend de l'opinion qu'on a de lui; il est donc assujetti à l'opinion publique, il dépend d'elle, il doit la ménager. L'homme de qualité se signalera par le mépris qu'il en a, il se donnera le plaisir de la braver, de se mettre au-dessus d'elle. Tels sont les nobles auxquels s'intéresse de préférence Lesage et dont son roman nous offre de fort beaux échantillons.

La Bruyère avait défini Versailles : « une région où les vieillards sont galans, civils, polis et où les jeunes gens au contraire sont durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir, ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin; l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. »

Telle était la jeune génération qui croissait vers la fin du siècle, et qui attendait la Régence pour prendre ses ébats sans contrainte; semblable à celle qui avait pullulé en Angleterre à l'époque de la restauration des Stuarts, si toutefois on peut comparer les vices de la Régence française aux incomparables saturnales dont l'Angleterre fut le théâtre. C'était cette même génération, toute préparée au régime de la Régence, qui désolait Mme de Maintenon quand elle se plaignait de la jeunesse qu'elle voyait grandir autour d'elle et du mélange d'affectation et de grossièreté dont elle faisait parade : « Il n'y a plus de jeunes gens aujourd'hui, dit-elle, qui sachent parler à une femme sans la faire rougir. »

Cette aimable jeunesse se trouva mûre au moment que le décorum eut été enseveli à Saint-Denis avec le roi Louis XIV et que le nouveau maître de la France, Philippe d'Orléans, donna lui-même l'exemple d'un dévergondage sans limites. Ces jeunes gens si fiers de leurs vices et si ardens à les étaler reçurent le nom de *petits-maîtres*, employé autrefois dans une acception bien différente et qui avait été donné, à l'époque de la Fronde, au parti politique à la tête duquel s'étaient mis le prince de Condé, le prince de Conti son frère et le duc de Longueville. « Il n'est resté d'autre trace de ces troubles, dit Voltaire, parlant de la Fronde, que ce nom de petits-maîtres qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse et mal élevée. » « Nos petits-maîtres, dit-il encore, sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre. » Une fatuité que rien n'intimide, que rien ne déconcerte, une assurance qui ressemble à de l'effronterie, une sorte de grossièreté mêlée de coquetterie, un profond mépris de toutes les allures bourgeoises; faire des dettes, avoir des aventures, faire parler de soi, régenter la mode, telles étaient les attributions des petits-maîtres.

Tout vice comme toute qualité peut avoir son héroïsme. Le petit-maître héroïque, c'est le *roué*, expression qui date de la Régence et fut donnée aux lions de cette époque licencieuse; d'abord aux compagnons de débauche de Philippe d'Orléans, puis à tous les libertins du grand monde. Les gentilshommes, a-t-on dit, s'étaient approprié le nom de roués pour se distinguer de leurs laquais qui n'étaient que des pendards. Le roué ne se contente pas de mettre à l'hôpital les Gregorio de Noriega; ils aspirent à de plus brillans exploits. Lesage nous représente un gentilhomme appartenant à l'une des meilleures familles de l'Espagne qui, faufilé d'aventure dans une compagnie d'escrocs, y tient sa place, y joue son rôle à merveille. On n'a pas besoin de le souffler; il possède l'art et s'y fait applaudir. Le roué est l'homme sans mœurs et sans principes qui donne à ses vices des dehors séduisans et les fait admirer à force de grâce et d'esprit. Le roué, Molière l'avait peint en pied, par avance, dans la personne de son don Juan, et Hamilton en écrivant les Mémoires de son beau-frère, le comte de Grammont. Et Saint-Simon a complété le portrait : « Le comte de Grammont, dit-il, était un homme de beaucoup d'esprit, mais de ces esprits de plaisanterie, de reparties, de finesse et de justesse à trouver le mauvais, le ridi-

cule, le faible de chacun, de le peindre en deux coups de langue irréparables et ineffaçables, d'une hardiesse à le faire en public, en présence et plutôt devant le Roi qu'ailleurs, sans que mérite, grandeur, faveurs et places en pussent garantir hommes ni femmes quelconques. A ce métier, il amusait et il instruisait le Roi de mille choses cruelles, avec lequel il s'était acquis la liberté de tout dire jusque de ses ministres. C'était un chien enragé à qui rien n'échappait... avec cela, escroc avec impudence, et fripon au jeu à visage découvert, et joua gros jeu toute sa vie. D'ailleurs, prenant à toutes mains et toujours gueux, sans que les bienfaits du Roi, dont il tira toujours beaucoup d'argent, aient pu le mettre tant soit peu à son aise... Il ne bougeait de la Cour. Nulle bassesse ne lui coûtait auprès des gens qu'il avait le plus déchirés lorsqu'il avait besoin d'eux, prêt à recommencer dès qu'il en avait eu ce qu'il en voulait. Ni parole, ni honneur, en quoi que ce fût, jusque-là qu'il faisait mille contes plaisans de lui-même et qu'il tirait gloire de sa turpitude, si bien qu'il l'a laissée à la postérité par des *Mémoires* de sa vie, qui sont entre les mains de tout le monde, et que ses plus grands ennemis n'auraient osé publier. Tout enfin lui était permis et il se permettait tout. Il a vieilli sur ce pied-là... Il n'avait non plus pas la moindre teinture d'aucune religion. Étant fort mal à quatre-vingt-cinq ans, sa femme lui parlait de Dieu. L'oubli entier dans lequel il en avait été toute sa vie le jeta dans une étrange surprise des mystères. A la fin, se tournant vers elle. « Mais comtesse, me dis-tu là bien vrai? » Puis lui entendant réciter le *Pater :* « Comtesse, lui dit-il, cette prière est belle, qui est-ce qui a fait cela? » Avec tous ces vices sans mélange d'aucun vestige de vertu, il avait débellé la Cour et la tenait en respect et en crainte. Aussi, après sa mort, se sentit-elle délivrée d'un fléau que le Roi favorisa et distingua toute sa vie. »

Le roué, Louis XIV l'avait bien défini aussi quand il disait de Philippe d'Orléans qu'il était un *fanfaron de crimes;* c'est le propre de ces fanfarons de jeter le défi à la société, de fouler ouvertement sous leurs pieds toutes les règles de la morale qu'ils traitent de préjugés et de conventions inventées pour duper les sots, et de ne conserver de l'antique idéal de l'honneur que la bravoure, une bravoure à toute épreuve mise au service de leurs passions. Le roué, on peut encore l'appeler l'*artiste en*

débauches, car il en fait un art et de sa vie une tragi-comédie. Et ces roués firent lignée et leurs descendans ne devinrent des héros historiques que grâce à la Révolution, qui les fit monter sur l'échafaud. En prison, ils répétaient à l'avance la scène de la guillotine pour apprendre à mourir avec grâce. Du haut du funèbre tombereau qui les conduisait à la mort, ils promenaient un regard insouciant sur la foule et sur leurs bourreaux et posaient en souriant sur le billot cette tête pleine de frivolités, de souvenirs galans ou criminels, de petites vues, de glorioles et de fumée !

En face des petits-maîtres et des roués, quel est le héros du roman de Lesage? Si par héros nous entendons un personnage digne de respect ou d'admiration, Lesage s'est passé de héros. Dans son livre, il n'est guère personne que nous soyons tenté de respecter, ou d'admirer. Mais si le héros d'un roman est simplement celui qui fixe sur lui notre attention et qui y joue le rôle le plus considérable, le héros de Lesage est le personnage qui a donné son nom au roman, c'est Gil Blas.

Gil Blas est un aventurier, qui a ceci de particulier qu'il fait son chemin par la domesticité. Gil Blas est de naissance très humble, de très petite bourgeoisie ; il est ce que Saint-Simon appelle un homme de rien. A dix-sept ans, ses parens lui donnent la volée, heureux qu'ils sont de se débarrasser de lui. Son oncle le chanoine lui fait cadeau d'une mule et de quelques ducats. Son père et sa mère l'embrassant, l'exhortent à vivre en honnête homme, à ne point s'engager dans de mauvaises affaires et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Puis après l'avoir longuement harangué, ils lui offrent leur bénédiction, « ce qui était le seul bien, dit Gil Blas, que je pusse attendre d'eux. » Et le voilà parti. Il a fait quelques études et songe à devenir précepteur. Mais un jour il rencontre un ami d'enfance nommé Fabrice, qui lui fait changer de résolution. « Sache, lui dit Fabrice, que si le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile, il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître : il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le

pèlerin : je m'aperçus qu'il voulait passer pour un saint personnage, je feignis d'en être la dupe, cela ne coûte rien. Je fis plus, je le copiai; et, jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que, quelque jour, je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien... Ne me parle donc point d'un poste de précepteur; c'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais; c'est un bénéfice simple, qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices, le génie supérieur qui le sert les flatte, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son soûl, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger. » Gil Blas profite du conseil de son ami. Il expérimente toutes les formes de la domesticité. Tour à tour laquais, valet de chambre, maître d'hôtel, intendant, secrétaire, à travers mille aventures, mille déboires, il fait son chemin, et finit par devenir homme d'importance, favori du premier ministre, du duc de Lerme. Il est vrai qu'il paie cet honneur assez cher. Une peccadille le fait disgracier, jeter en prison dans la tour de Ségovie, où il se livre à force réflexions peu riantes. Mais sa bonne étoile l'en tire, il s'insinue dans la faveur du successeur du duc de Lerme, le comte d'Olivarès et, quand il a assez de la Cour, il la quitte, se marie et finit ses jours dans un château, aussi heureux que les Gil Blas peuvent l'être ici-bas.

L'aventurier qui fait son chemin par la domesticité! Qui ne pense, à ce mot, à ces laquais de la Régence qui s'enrichissaient à la banque de Law et qui, devenus grands seigneurs du jour au lendemain, roulant carrosse, par la force de l'habitude, se surprenaient à monter derrière leur voiture au lieu de monter dedans? Qui ne songe au valet de la pièce de *Turcaret*, de l'immortel Frontin, s'écriant fièrement: « Aujourd'hui mon règne commence. » Qui ne songe surtout à cet abbé Dubois, d'abord valet du curé de Saint-Eustache, puis précepteur du Duc d'Orléans, favori de ce prince, secrétaire des Affaires étrangères, archevêque, cardinal, premier ministre et tenant les destinées de l'Europe dans ces mains qui avaient tenu le plumeau dont il essuyait les meubles du curé de Saint-Eustache?

Mais ce n'est pas à Dubois que je voudrais comparer Gil Blas; ce serait faire tort au héros de Lesage. S'il fallait lui trouver un pendant dans l'histoire, je remonterais jusqu'à la seconde moitié du XVII[e] siècle et je nommerais Gourville, ce Gourville qui mourut en 1703, laissant de précieux *Mémoires* que Lesage ne pouvait manquer d'avoir lu. Gourville avait commencé par être laquais de M. de La Rochefoucauld qui, lui trouvant de l'esprit, en voulut faire quelque chose. Un jour, il l'envoya parler d'affaires à M. d'Hémery, alors contrôleur général; Gourville avait ce jour-là « une casaque rouge avec quelques galons dessus, » et M. d'Hémery, rencontrant peu de jours après M. de La Rochefoucauld, lui dit : « Quand vous aurez quelque chose à me faire dire, envoyez-moi une casaque rouge qui m'a déjà parlé une fois de votre part. » Cela le rendit plus cher encore à son maître, et il l'employa pour ses affaires domestiques et pour ses intrigues politiques où Gourville fit merveilles. Plus tard, il le donna en cadeau au prince de Condé, et depuis lors, Gourville resta toujours dans la maison de Condé. Il joua un grand rôle dans la Fronde et quand Mazarin eut rétabli son pouvoir, il l'envoya faire des réflexions à la Bastille. Gourville n'y resta pas longtemps. Ensuite il fut enveloppé dans la disgrâce de Fouquet avec qui il s'était lié. Il dut s'exiler ; mais, pendant cet exil, il rendit de si bons services aux ministres qu'il fut rappelé. Le voilà bien en cour, chéri et employé de Louvois, fort bien vu de Louis XIV qui aimait à s'entretenir avec lui et le combla de faveurs. Ce que Saint-Simon loue surtout en lui, c'est qu'étant devenu un personnage par son esprit, son grand sens, sa fortune, les amis considérables qu'il s'était faits, et particulièrement l'intimité des ministres et la protection du Roi, il passait sa vie au milieu de la plus illustre compagnie sans se méconnaître jamais, et qu'il n'oublia en aucun temps ce qu'il avait été dans sa jeunesse et qu'il devait tout à M. de La Rochefoucauld. « Ce qui est prodigieux, ajoute Saint-Simon, il avait secrètement épousé une des trois sœurs de M. de La Rochefoucauld. Il était continuellement chez elle à l'hôtel de La Rochefoucauld, mais toujours, et avec elle-même, en ancien domestique de la maison. M. de La Rochefoucauld et toute sa famille le savaient, et presque tout le monde, mais à les voir on ne s'en serait jamais aperçu. Les trois sœurs filles et celle-là, qui avait beaucoup d'esprit et passant pour telle, logeaient ensemble

dans un coin séparé de l'hôtel de La Rochefoucauld, et Gourville à l'hôtel de Condé. »

C'était un esprit fertile en expédiens que ce Gourville, flairant son profit de tout, attentif aux occasions, habile à sortir d'un mauvais pas et à conjurer les accès d'humeur de la fortune. Son opinion sur les hommes était qu'ils ont leur propriété à peu près comme les herbes, que leur bonheur consiste à avoir été destinés, ou à s'être destinés eux-mêmes aux choses pour lesquelles ils étaient nés. Or Gourville était né pour faire fortune et, sur la foi de son étoile, il s'est si bien poussé dans le monde qu'il est parvenu à ses fins. Un de ses avantages était de n'avoir aucune espèce d'idéal, et partant peu de principes et encore moins de scrupules, ce qui est une grande commodité pour faire son chemin. Aussi ne voit-il dans la vie qu'une affaire, la plus compliquée des affaires et, en homme qui les entend, il professe un grand dédain pour les rêveurs qui pensent et imaginent au lieu d'agir, et surtout pour les philosophes, lesquels, dit-il, ont l'humeur chagrine à l'endroit des gens d'affaires parce qu'ils possèdent de grands biens.

Les seules vertus qu'eut Gourville étaient celles qui pouvaient lui être utiles, et en particulier la faculté du dévouement. Il n'était pas comme ces vulgaires égoïstes qui sont pressés de toucher les intérêts de leur dévouement; il pratiquait, lui, les dévouemens à longue échéance, les plus avantageux et les plus sûrs. Mais ce qui lui servit davantage, c'est qu'il avait l'humeur et l'esprit souple et qu'il posséda mieux que personne l'art de s'accommoder aux circonstances. Dans sa jeunesse, au milieu des désordres de la Fronde, il avait commis quelques méfaits. Le plus grave fut que, rencontrant près de La Rochefoucauld le sieur Mathière, percepteur de la taille, il lui demanda des nouvelles de la recette et quand il portait son argent à Angoulême. Et le sieur Mathière lui ayant répondu que, lorsqu'il avait sept ou huit mille livres, il y faisait un tour, Gourville considéra, ce sont ses propres expressions, que la fortune lui présentait cette occasion pour favoriser ses desseins. Aussi, ayant laissé à la recette le temps de s'arrondir, quelques jours après, le pistolet à la main, il la ravit à l'infortuné percepteur.

Une fois les troubles de la Fronde terminés et l'ordre rétabli, Gourville eut le tort de ne pas comprendre que certaines démarches par trop risquées n'étaient plus de saison. Il fit cette

réflexion à la Bastille et, quand il en sortit, il demanda une audience à Mazarin et le remercia de l'éminent service qu'il lui avait rendu en le faisant emprisonner. Son cachot lui avait servi d'école, il y avait fait des études de haute sagesse et entre autres il y avait appris ce qui est le principe de toute sage conduite, à savoir que : « Au lieu de vouloir mener les autres à son point, il ne devait songer qu'à entrer dans l'esprit de ceux à qui il avait affaire! » Telle fut dès lors sa première règle de conduite. C'est ainsi qu'il sut plaire tour à tour à Mazarin, à Fouquet, à Louvois, à Louis XIV, accroissant son bien, jouissant de son bonheur, bénissant son étoile et laissant se morfondre les philosophes; jusqu'à ce que, dans sa vieillesse, étant devenu goutteux, après s'être fait transporter un jour dans une galerie de Versailles et avoir reçu un dernier sourire du monarque, il se renferma chez lui et s'occupa d'écrire ses *Mémoires;* suprême bonheur de parvenu qui a gagné définitivement sa partie. « Je me trouve, dit-il, tout accoutumé à mes infirmités qui sont encore assez grandes, mais dans une gaieté au delà de tout ce que j'en ai eu. Je ne souffre plus du tout de peine de ne pouvoir marcher; enfin, je ne sais s'il y a quelqu'un qui soit plus heureux que je me trouve l'être... Mon étoile fortunée m'a si bien conduit, que je me trouve dans l'abondance... Je vois avec joie ceux qui viennent, et me trouve consolé de ne pas voir les autres. Je m'amuse avec mes domestiques... J'ai une grande curiosité pour les nouvelles; je suis des premiers averti de tout ce qui se passe; j'en fais des relations pour mes amis de la province... Enfin, le jour se passe doucement. Le soir, je fais jouer à l'impériale et conseille celui qui est de mon côté. Depuis quelques années, je compte de ne pouvoir pas vivre longtemps. Au commencement de chacune, je souhaite de pouvoir manger des fraises; quand elles passent, j'aspire aux pêches, et cela durera tant qu'il plaira à Dieu. »

Ses fraises et ses pêches, voilà le seul roman de poésie qui ait jamais effleuré la vie de Gourville. J'ajoute que les dernières pages de ces *Mémoires* auraient pu être écrites par Gil Blas. Car Gil Blas, lui aussi, finit dans un château, au sein de l'abondance et assez satisfait de sa vie pour être tenté d'écrire ses *Mémoires.* Seulement, Gil Blas a eu plus de peine que Gourville à faire son chemin. Son éducation a été plus lente. Au début, il fait écoles sur écoles, car il est simple, naïf, crédule, il mord aisément à

l'hameçon. Aussi est-il souvent dupe, mais il s'en vengera plus tard. Autre obstacle à ses succès, au commencement il est trop personnel; il ne connaît pas, comme Gourville, la dose de dévouement qui est nécessaire pour faire fortune. Et Gil Blas a... oh! je ne dirai pas une conscience, ce serait trop dire; mais un tiers, un quart, un dixième de conscience. Et c'est une gêne, un embarras qu'un dixième de conscience. Quelquefois Gil Blas, par l'effet d'une héroïque résolution, veut trancher de l'honnête homme; mais la vertu lui est si peu naturelle qu'il s'y montre singulièrement maladroit. Il perd une bonne place, pour avoir dit un jour la vérité à l'archevêque de Grenade; il en perd une autre après avoir été intendant intègre pendant quatre mois. Il lui arrive au début de s'engager dans la société des grisons ou des cabotins, des aigrefins, des picaros, des « ambidextres, » qui sont de ces gens qui possèdent deux mains droites parce que, lorsqu'il s'agit de prendre, ils n'ont plus de main gauche. Ah! c'est pour le coup que son dixième de conscience rabat de sa délicatesse et qu'il attente sans scrupule à la bourse du prochain; tout en se promettant cependant d'être honnête homme à la prochaine occasion. Comme Ulysse il s'écrie : « Demain nous serons vertueux. » Et quand enfin il a fait fortune et qu'il lui est permis de devenir, sans rien y perdre, une manière d'honnête homme, après tout il en est content et il prêche la morale à ses valets. Complétons notre définition : Gil Blas est un aventurier qui fait son chemin par la domesticité et qui conserve, même parmi la société des ambidextres, une pointe d'amour platonique pour la vertu.

Quel triste tableau que ce roman de la Régence, semble-t-il! Des aventuriers, des intrigans, des personnages suspects et de mince moralité, des petits-maîtres, des roués, des fripons et des dupes! Voilà ce que Lesage a vu de l'humanité, voilà ce qu'il nous en fait voir. Et cependant, ce tableau ne nous attriste pas; Walter Scott l'a dit; l'impression qu'il nous laisse est douce, agréable, bienfaisante. A quoi cela tient-il? Cela tient d'abord à ce qu'il y a dans ce roman, à tout le moins, un honnête homme dont nous aimons à faire la connaissance, et cet honnête homme c'est l'auteur, ce fier et loyal Breton qui s'appelait Lesage. Cela tient ensuite à ce que cet honnête homme était un philosophe pratique et que la conclusion de son livre est celle-ci : la fortune est sujette à de si étranges vicissitudes, et surtout, il se mêle tant

de malheur à nos bonheurs et tant de bonheur à nos malheurs, qu'après tout, ce n'est pas à la destinée, c'est à soi-même qu'il faut demander la félicité, et l'homme de bien maltraité du sort, s'il a l'esprit bien fait, risque d'être plus heureux que l'intrigant enrichi, surtout s'il a la sagesse de ne pas lui envier ses gros biens.

Et enfin, si le roman de Lesage nous égaie, c'est que Lesage lui-même était gai ! Don rare que la vraie gaieté ! Lesage n'a pas été un satirique, il ne s'indigne pas, il ne maugrée pas contre les hommes; ils lui sont un spectacle, et en poète comique, ces spectacles l'amusent; bon gré mal gré, sa bonne humeur nous gagne et nous prenons part à son divertissement. A quarante ans, il devint sourd. Il était obligé, pour converser, de se servir d'un cornet qu'il appelait son bienfaiteur, parce qu'il amenait jusqu'à lui les propos des gens d'esprit et qu'il n'avait qu'à le poser pour ne pas entendre les ennuyeux. Lesage romancier posséda un autre cornet bien plus précieux encore, cornet magique dont les fées font présent à leurs favoris. Grâce à ce cornet, les discours des sots et des méchans lui arrivaient transformés en d'amusantes gaietés, et les bruits discordans de la vie réjouissaient son oreille comme une folle mélodie d'opéra-comique.

VICTOR CHERBULIEZ.

LA CHAMBRE DES LORDS

DANS LE PASSÉ ET DANS L'AVENIR

I

La lutte engagée entre les deux Chambres anglaises atteint, au moment où j'écris, son degré le plus aigu. L'issue en est encore douteuse pour l'observateur le plus pénétrant et se fera encore attendre longtemps. Peut-être sera-t-elle terminée dans deux mois; peut-être les enfans de nos enfans n'en verront-ils pas la fin. Le problème, — à la différence d'un problème de mathématiques pures, — a plus de vingt solutions, dont plusieurs sont fort raisonnables, mais qui soulèvent toutes de graves objections.

La question serait déjà épineuse si on la discutait, de part et d'autre, avec un esprit libre et ouvert, avec une entière bonne foi. Or, l'esprit de parti, la jalousie des classes, la vanité, la passion, l'intérêt individuel, tous les élémens de trouble et d'erreur qui peuvent agiter les sociétés modernes s'y confondent, et, plus que tout le reste, l'inévitable, l'implacable, l'insoluble question sociale, notre terreur à tous, y verse ses fureurs portées à leur comble. Et les paroles montent, chaque jour, à un diapason plus élevé; les menaces succèdent aux insultes; on dit: « Mais c'est une Révolution! » et tout est tranquille, non de cette tranquillité sinistre qui caractérise parfois les veilles de cataclysme, mais de l'honnête tranquillité des jours d'activité normale. Bien plus: il y a de la gaîté dans l'air et, de-ci et de-là, des éclats de rire qui narguent les pronostics de tempête et traitent la Révolution anglaise de demain, ou d'après-demain, comme une

queue de comète, égarée dans notre atmosphère; la partie solennelle engagée entre les Lords et la Démocratie, entre l'hérédité et l'élection populaire, comme un *game* entre les onze de quelque fameuse équipe de *cricketeers* et les onze d'une équipe rivale. N'était la fatigue et la dépense d'une élection générale en mai, venant après une élection générale en janvier, on serait disposé à considérer cette bataille comme le sport le plus « excitant » de la saison de 1910. Cette insouciance tient peut-être à ce fait que l'Anglais moderne ne possède pas notre riche expérience de la guerre civile et de la révolution sociale, du prix qu'elles coûtent, des tristesses qu'elles amènent et qui leur survivent. Peut-être tient-elle, surtout, à la conscience qu'ils ont que tout « s'arrangera, » et que la vénérable Constitution, avec quelques coups de marteau, sera mise, cette fois encore, en état de marcher pendant un siècle ou deux. Quoi qu'il en soit, le spectacle vaut, assurément, la peine d'être regardé. Mais il ne suffit pas de le regarder pour le comprendre.

Si, avant de vous adresser aux intéressés, — et il en est de tous les degrés, — aux professionnels de la politique, vous interrogez un homme quelconque, pris dans la moyenne, un de ceux qui refusent aujourd'hui de se laisser enrégimenter dans un parti, mais se portent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et font les grosses majorités adverses et alternatives de 1900 et de 1906, vous le trouverez très ardent, très décidé sur le dilemme de la réforme douanière et du libre-échange, très décidé, également, contre l'autonomie irlandaise, mais tiède et presque indifférent sur la question de la Chambre des Lords. Cet anonyme que les Anglais appellent *the man in the street* et qui est l'arbitre des destinées du pays, entend deux voix qui lui crient : « Tu ne supporteras pas plus longtemps cette absurdité monstrueuse qui n'existe chez aucune autre nation, un législateur héréditaire! » et l'autre : « Tu ne renverseras pas de tes mains l'arche sainte, tu ne toucheras pas à cette constitution que t'a léguée la sagesse de tes ancêtres et qui fait la force de l'Empire britannique! » Qu'un législateur héréditaire soit une absurdité, il l'admet sans discussion et sans examen, bien qu'il soit partisan déclaré de la monarchie héréditaire et de la propriété héréditaire. Mais la « sagesse des ancêtres » fait vibrer quelque chose en lui; elle réveille de vagues instincts conservateurs qui sommeillent, mais ne s'effacent pas.

On ne sait de quoi il serait capable si on parlait de démolir la Tour. Ce respect des choses anciennes, cette religion de l'*immemorial right*, de cette « nuit des temps » dans laquelle se perd l'origine de la Chambre haute, voilà ce qui la couvre et le défend aux yeux de l'Anglais ordinaire.

Jetons un regard sur cette nuit des origines ; pénétrons-y un moment à la suite de Stubbs et de Freeman, les deux grandes autorités sur ces temps et ces questions-là (1). Pour Stubbs, la Chambre des Lords apparaît, sous une forme à peu près reconnaissable, en 1295, c'est-à-dire quelques années après la Chambre des Communes et elle achève de s'organiser pendant le cours du XIVe siècle. A cette question : « Quand et par qui a été créée la Chambre des Lords ? » Freeman répond sans hésitation qu'elle n'a jamais été créée. Selon lui, elle continue un autre organisme politique, absolument rudimentaire, et que, dans nos spéculations les plus lointaines, nous ne voyons pas commencer. C'est l'assemblée générale des hommes libres, à laquelle tous ont le droit d'être présens, mais où les sages (*witan*) jouent seuls un rôle actif et qui, pour cette raison, s'appelle le Witenagemot. Ils discutent et le peuple signifie son approbation ou sa désapprobation par des cris : *Yea* ou *Nay*. Au premier abord, on est aussi étonné que si l'on se trouvait en présence d'une thèse qui ferait la pairie anglaise l'héritière du Sénat romain. Faut-il en croire Freeman ? Ses vues sont larges et hardies, toujours originales et intéressantes, mais parfois un peu paradoxales. Son esprit fut un des premiers à embrasser et à appliquer l'évolutionnisme historique, mais il l'a, peut-être, en certains cas, légèrement exagéré. Considérer le Witenagemot transformé en *Curia Regis* ou la *Curia Regis* transformée en Parlement comme l'Histoire naturelle considère le ver à soie qui sort de son cocon, changé en papillon, ce serait confondre la méthode et les procédés de deux sciences fort différentes. Il faut faire, dans les événemens de l'histoire, une part, et une très grande part, à l'action humaine qui est, d'ailleurs, l'instrument, plus ou moins conscient, de l'évolution.

(1) Il existe deux ouvrages spéciaux que l'on peut consulter : *The constitutional History of the House of Lords*, par Luke-Owen Pike (1895) et *The House of Lords*, par Wylie (1907). Ces deux auteurs sont des légistes, et leurs livres, le premier surtout, sont plutôt des traités de jurisprudence parlementaire que des ouvrages historiques. Les grandes lignes et les idées générales, fournies par Freeman, y disparaissent dans le détail et la contradiction des petits faits.

La vérité est que les rois normands suivirent un plan de gouvernement parfaitement défini et qui fait honneur, sinon à leur loyauté, du moins à leur sagesse politique. Ce plan consistait à établir les choses normandes sous des noms saxons, afin de ne pas effaroucher, dès l'abord, leurs nouveaux sujets. Une fois bien sûrs de leur conquête, ils se débarrassèrent des noms auxquels se rattachaient les vieilles mœurs politiques, dans la crainte qu'à l'ombre des anciens vocables ne se perpétuât le souvenir des anciennes libertés. Dès 1081, apparaît le mot de Parlement, mais il ne dure qu'un jour et deux siècles s'écouleront avant qu'il entre dans l'usage. Nous avons devant nous la *Curia Regis*, la Cour du roi, sorte de chaos où se mêlent et se heurtent les embryons des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. La Chambre des Lords s'y trouve également, avec le reste, mais il est impossible à l'œil le plus exercé de l'y distinguer des autres élémens qui fermentent avec elle dans le mélange. Peu à peu nous voyons les trois grandes cours de justice (qui fonctionnaient encore sous leurs anciens noms, il y a trente-cinq ans) se dégager du bloc et commencer à vivre de leur vie séparée. Mais elles demeurent subordonnées à l'institution plus vaste qui leur a servi de matrice et en qui réside le pouvoir de casser leurs arrêts. Ce pouvoir est encore aujourd'hui en possession de la Chambre des Lords. L'évolution continue, tantôt menée par le pouvoir royal lorsqu'il a toute sa force, toute sa vitalité (par exemple, sous Henri II et sous Édouard Ier), tantôt par les grands seigneurs lorsque la royauté est faible (comme, par exemple, sous Jean, sous Henri III, sous Édouard II).

Tandis que la Royauté, chez nous, s'appuie sur l'Église et sur les Communes, s'entoure d'humbles conseillers, laisse les grands vassaux se cantonner et se fortifier dans leurs provinces où ils deviennent des potentats, la Royauté, en Angleterre, suit une marche opposée. Elle retient auprès d'elle ses comtes, que le peuple nomme des *Eorls* (vieux nom saxon d'où sortira le mot moderne d'*Earls*), ses évêques et ses grands barons ; ou, du moins, comme leurs fonctions territoriales les appellent loin de la Cour, elle les convoque le plus souvent qu'elle peut, pour leur demander des conseils et de l'argent. Elle les habitue à discuter et à voter sous ses yeux ; elle les rompt à cette vie parlementaire qui, toute tumultueuse qu'elle soit, représente déjà un adoucissement des mœurs et un assouplissement des volon-

tés. Ce n'est pas aux heures d'anarchie qui précèdent ou qui suivent la concession de la *magna charta*, c'est sous un roi intelligent, sous Édouard Ier, que la Chambre des Lords est vraiment reconnue et organisée. Jusqu'à ce moment, ses attributions, comme sa composition, sont vagues et incertaines. L'idée d'une constitution bicamérale n'existe pas, nous la verrons naître plus tard. Pourquoi pas trois Chambres? Pourquoi pas quatre? Édouard Ier, imbu de l'idée que tout se fait mieux en France parce que la France a hérité directement des traditions administratives et juridiques du peuple romain, ne répugnerait pas à créer une assemblée particulière pour le clergé, une autre pour les marchands, et ainsi de suite, autant qu'il y a de branches d'activité dans la nation. Les évêques et les abbés refusent l'honneur qu'on veut leur faire, persuadés que la première conséquence en serait de faire peser de nouveaux impôts sur l'Église. On obtient, à grand'peine, leur présence dans la Chambre haute dont ils sont membres de droit, en vertu de leurs fonctions épiscopales, nous dit Freeman; comme détenteurs des terres baroniales attachées à leur siège, nous assure M. Pike. Les *earls* siègent, d'abord, à raison de leurs fonctions; le Roi convoque les barons quand il lui plaît. Pendant le cours du XIIIe siècle, une distinction s'établit entre les *majores* et les *minores barones*. L'usage prévaut de convoquer les premiers d'une façon permanente et c'est à ce moment, c'est-à-dire au seuil du XIVe siècle (toutes les autorités semblent d'accord sur ce point), que l'hérédité devient un principe constitutif de la Chambre haute. Encore ne s'agit-il pas de l'hérédité personnelle, par ordre de primogéniture ou dans la ligne latérale, en suivant les prescriptions du droit latin, mais de la transmission d'une propriété territoriale. C'est à la baronnie, non pas au baron, que le titre est attaché, et rien n'est plus significatif, à cet égard, que le nom de *Peers of the Land*, pairs de la Terre, attribué à ces pairs primitifs. En traduisant le latin *pares*, le langage populaire fait un précieux contresens, qui nous livre un secret de l'époque. C'est le domaine, le fief qui siège au Parlement et on l'y appelle pour voter ses propres charges. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, si les titulaires de ces pairies montrent peu d'empressement à prendre possession de leur dignité, si quelques-uns, même, emploient toute leur industrie à s'y dérober? Il est amusant de voir, au XIVe siècle, un certain Thomas Furnival se

démener pour prouver qu'il n'est point baron et ne saurait être forcé d'assister, comme tel, aux séances de la Chambre des Lords. D'autres, cependant, aperçoivent, et tous les jours plus clairement, l'avantage qu'ils pourront retirer de la pairie. Ils font triompher parmi eux le principe d'hérédité, transféré de la terre à la personne.

Ce qui aida à cette transformation et la rendit inévitable, ce fut la création de deux nouveaux ordres de noblesse qui prirent rang au-dessus des Earls. Le premier duc, le duc de Cornwall, fils aîné d'Édouard III, date de 1337 et le premier marquis de 1386. Il est évident que les Earls et les barons, à cette époque, ont cessé de siéger au Parlement, les uns à raison de leurs fonctions locales, et les autres à raison des fiefs qu'ils détiennent, et que ces deux noms représentent seulement les degrés inférieurs de la hiérarchie nobiliaire, où s'interposera encore, au XIVe siècle, l'ordre des vicomtes. Quoi qu'il en soit, à partir du commencement du XIVe siècle, quiconque a été convoqué une fois à l'assemblée des Lords se considère comme un membre permanent de cette assemblée et transmet ce droit à son plus proche héritier. Cependant le mandat royal de convocation demeure une formalité nécessaire et l'est encore aujourd'hui.

On voit, par ce qui précède, que l'historien Freeman est autorisé à affirmer que l'hérédité personnelle et directe s'est introduite éventuellement et à une époque relativement moderne dans la Chambre des Lords, et que, primitivement, cette Chambre est une chambre de fonctionnaires; mais il faut se hâter d'ajouter, — sinon, on aurait de ces origines l'idée la plus fausse, — que, sitôt que le principe de la permanence et de l'hérédité s'est définitivement établi dans la pairie, il en devient le signe caractéristique (1).

Une autre conclusion, non moins importante, c'est que la Chambre des Lords représente la propriété territoriale. La Chambre des Communes représente aussi la propriété foncière, ce qu'on pourrait appeler la propriété du second degré, plus la propriété marchande et industrielle, qui commence à naître.

A qui appartient, dans la période d'incubation du régime

(1) Nous ne serions pas en Angleterre, s'il n'y avait des contradictions et des exceptions à signaler. Ainsi, en 1416, nous voyons créer un duc d'Exeter pour sa vie durant et un peu plus tard le duc de Bedford perd son privilège parce qu'il n'est pas assez riche pour tenir son rang.

parlementaire, l'initiative des lois? Au Roi, à son conseil et aux seigneurs, comtes, évêques, barons, qui sont destinés à former le noyau de la Chambre des Lords. Les juges sont naturellement, chargés de donner aux statuts leur forme légale. Les Communes entrent peu à peu en partage de cette initiative, d'abord sous la forme d'une humble pétition au Roi. En trois ou quatre étapes, — le mouvement s'accélère à partir du misérable règne de Richard II, — elles obtiennent le droit de rédiger elles-mêmes les lois, et il est aisé de comprendre que chacun de leurs progrès est une diminution d'influence et d'autorité pour les Lords. Toutefois, la Chambre basse se montre pleine de déférence envers sa sœur aînée. Elle se contente du rôle d'accusatrice dans les grands procès politiques où la Chambre haute siège en juge souverain. Son rôle, à elle, rôle ingrat, rôle sacrifié, semble-t-il, aux bonnes gens du XVe siècle, consiste à voter des aides et des subsides, et il n'y a point là un Lloyd George pour lui apprendre que le véritable maître, c'est celui qui tient les cordons de la bourse. Elle est si désireuse de grandir encore sa grande sœur qu'un jour elle réclame, pour la Chambre des Lords, le droit de nommer les titulaires des hautes charges, ou, en langage moderne, les membres du Cabinet. La royauté, bien entendu, s'y refuse, mais le fait demeure là comme un symptôme. Sous Richard II, le Roi cesse de siéger, de sa personne, parmi les Lords. Il s'en retire, emmenant son conseil et laissant derrière lui un trône vide, qui y est encore et où il revient s'asseoir au début et à la clôture des sessions parlementaires. Cette séparation du Conseil et de la Chambre des Lords est-elle un affaiblissement? Est-elle un accroissement de force? J'incline vers la seconde solution. Composée presque exclusivement de seigneurs terriens, la Chambre des Lords, pendant le XVe siècle, tend à rejeter tout autre élément. Elle se débarrasse des légistes, sauf à les rappeler plus tard devant elle, mais à simple titre consultant. Les évêques et les abbés sont, eux aussi, comme on l'a vu, une sorte de seigneurs terriens, mais ils ne possèdent pas et ne peuvent posséder l'hérédité personnelle et les *temporal Lords* leur font sentir, à cet égard, leur supériorité. En beaucoup de circonstances importantes, les pairs spirituels se trouvent annulés, notamment lorsqu'il s'agit de juger au criminel. Leur ministère leur interdit de s'associer à une sentence de mort. Or, pendant la seconde moitié du XVe siècle, condamner à mort

paraît être une des occupations principales de la Chambre des Lords. Après avoir revendiqué le droit de juger ses propres membres, elle étend, du consentement de la Chambre basse, sa juridiction sur tous les cas de haute trahison, quels qu'en soient les auteurs.

Jusqu'à la Réforme, l'élément spirituel réussit à balancer l'élément laïque, singulièrement affaibli par les guerres civiles. Mais le départ des vingt-trois grands abbés, sous Henry VIII, et la création de plus de cinquante pairies temporelles par les Tudors durant la seconde partie du XVIe siècle établissent définitivement la suprématie de la pairie héréditaire et, depuis ce moment, l'inégalité va toujours grandissant.

En 1640 un décret du parlement jette les évêques hors de la Chambre haute et cette Chambre est dissoute en 1649, ou du moins, les dix ou douze membres restés fidèles à la cause populaire sont congédiés sans autre forme de procès. Quelques années après, Son Altesse Mylord Protecteur, poursuivant le cours de ses expériences politiques, rencontre devant lui le système bicaméral et s'en empare. Quelle raison? Quel avantage y voit-il? Il ne l'a pas dit, ou, du moins, il ne l'a pas dit en termes pleinement intelligibles pour le politicien; mais il est impossible de douter qu'il n'ait été touché de l'idée bicamérale, puisqu'il n'a pas trouvé, pour baptiser son Sénat, d'autre appellation que celle-ci : *the other house*, l'autre Chambre. N'était-ce pas la plus ingénue de toutes les façons d'avouer que la seconde Chambre n'existait que pour servir de pendant, de frein et de contrepoids à la première?

La Restauration remet toutes choses en place. Les actes de 1640 et de 1649 sont annulés comme entachés d'illégalité et de violences; les lords temporels remontent sur leurs sièges, de plein droit, et les lords spirituels ne tardent pas à rentrer en possession de ceux qui leur appartiennent. Mais l'esprit du monde parlementaire est tout différent de ce qu'il était avant la Révolution et un antagonisme, qui ne cessera plus, se déclare entre les deux fractions de la législature. C'est à ce moment que s'affirment, en matière financière, les prétentions rivales des deux assemblées, qui viennent d'atteindre, à la fin de 1909, leur extrême degré d'acuité. Par une « résolution » votée en 1661, la Chambre des Communes revendique le privilège de régler seule le budget des dépenses, de même qu'elle a seule la charge

de voter le budget des recettes. En 1667, les Lords se plaignent au Roi d'être réduits à l'impuissance en ce qui touche certaines questions d'un haut intérêt national (il s'agissait, dans l'espèce, de l'accroissement des forces navales), parce que la Chambre basse rejette tous leurs amendemens, auxquels elle oppose une fin de non-recevoir, tirée de sa prétendue omnipotence financière. En cette circonstance, la Chambre des Lords maintient, comme indiscutable, son droit immémorial de rejeter la loi de finances en bloc, mais elle hésite devant une mesure qui mettrait le désarroi, dit-elle, dans tous les services publics. La querelle continue et s'envenime. En 1678, la Chambre des Communes, dans une nouvelle résolution, précise son droit de régler, sans contrôle, tous les détails de la dépense publique et il semble que le dernier mot lui soit resté, car nous ne voyons pas qu'en cette matière la jurisprudence parlementaire ait changé depuis le règne de Charles II.

Si l'ambition politique des Lords subit quelques échecs, son infatuation aristocratique va toujours grandissant et elle aspire à devenir une caste fermée comme l'oligarchie vénitienne. L'union avec l'Écosse sous la reine Anne et l'union avec l'Irlande, en 1800, amènent dans son sein quelques représentans élus de la pairie écossaise et de la pairie irlandaise (seize pour l'une et vingt-huit pour l'autre, sans compter quatre représentans de l'épiscopat d'Irlande). Mais elle obtient diverses mesures qui assurent l'extinction graduelle de ces deux pairies. En 1719, elle propose une loi qui limiterait le pouvoir créateur de la Couronne. Robert Walpole combat énergiquement cette loi et la fait rejeter, moins, peut-être, dans l'intérêt des Communes que dans l'intérêt de la royauté qui voit un danger dans ce club aristocratique où se concentre l'influence des grandes familles. C'est là, assurément, un grave échec, mais la Chambre des Lords a bien des façons de s'en dédommager. Ne tient-elle pas dans ses mains la majorité des sièges de la Chambre des Communes? Ne la remplit-elle pas de ses cadets et de ses créatures?

Dans ces conditions, le système bicaméral, à certaines heures (notamment vers le milieu du XVIII[e] siècle), n'est qu'un trompe-l'œil et une illusion.

II

1830 marque une date importante dans l'histoire du parlement anglais. La marée libérale monte et bat les murs de Westminster. L'esprit nouveau commence à pénétrer dans la Chambre héréditaire ; mais la majorité, fidèle aux vieilles traditions, défend pied à pied ses positions. Une première fois, en octobre 1831, elle rejette, par une majorité de neuf voix, le bill de Réforme, car elle sait que cette réforme fera disparaître les bourgs-pourris qui sont ses citadelles. On suggère au roi Guillaume IV qu'une promotion de douze ou quinze pairs libéraux annihilerait aisément cette petite majorité récalcitrante. Il s'y refuse et préfère employer la persuasion. Ce moyen réussit et, l'année suivante, le grand bill de Réforme est inscrit dans le *Statute-Book*. Désormais, la Chambre des Communes s'appartiendra à elle-même. Cependant il ne faudrait pas croire que les Lords aient perdu, à ce moment précis, leur influence sur les élections. Il faudra le scrutin secret (1870) et les remaniemens successifs des circonscriptions électorales pour atténuer encore cette influence, qui, à l'heure actuelle, demeure puissante. Après comme avant 1832, les fils de la noblesse viennent faire leur éducation politique ou se créer un nom dans la Chambre basse.

Examinons brièvement les pouvoirs qui restaient et qui restent encore à la Chambre des Lords, ceux qu'elle partage, à titre égal, avec la Chambre des Communes, ceux qu'elle détient seule, ceux, au contraire, qu'elle ne possède pas et dont la Chambre des Communes est exclusivement investie. Elle peut exercer le droit d'initiative en toute occasion, excepté en ce qui touche les lois financières, mais aucune des lois qu'elle propose et qu'elle vote ne peut recevoir l'assentiment royal et devenir définitive sans avoir été approuvée par l'autre assemblée. On lui reconnaît le droit d'initiative exclusif en ce qui touche sa constitution intérieure et ses privilèges. La loi de finances lui est soumise, chaque année, ce qui implique le pouvoir de la rejeter, mais celui de modifier telle ou telle clause de cette loi n'a jamais été reconnu à la Chambre des Lords par la Chambre des Communes et l'on s'en tient, à cet égard, à la jurisprudence de 1678, renouvelée, en 1861, comme on va le voir, à la suite

d'une violente escarmouche entre Gladstone, alors chancelier de l'Echiquier, et la Chambre haute. Le point capital est celui-ci : jamais un ministère ne s'est retiré devant un vote adverse de la pairie; les Lords, bien qu'on leur ait toujours fait une part plus que raisonnable dans la distribution des portefeuilles, n'ont pas le pouvoir de créer ni de renverser un Cabinet. La Chambre haute garde ses attributions judiciaires, que Gladstone, son plus grand ennemi au XIXe siècle, a essayé de lui arracher vers la fin de son grand ministère, lorsqu'il entreprît la réforme des cours de justice. L'intention du célèbre homme d'État était de créer une cour spéciale qui aurait hérité des pouvoirs de la Chambre des Lords comme cour d'appel et de cassation. Mais, par suite des lenteurs propres à ce genre d'opérations, cette dernière réforme restait à accomplir lorsque le ministère tomba au commencement de 1874. Les tories, en arrivant au pouvoir, s'empressèrent de réparer, de leur mieux, la vieille autorité judiciaire de la Chambre haute; cependant Disraëli était trop avisé pour ne pas comprendre que, si l'hérédité législative est une anomalie, l'hérédité du juge en est une plus choquante encore, car la naissance, évidemment, ne confère aucune des connaissances nécessaires pour décider une question juridique, surtout dans un pays où les textes sont nombreux, les précédens plus nombreux encore. Il était donc nécessaire, pour mettre la Chambre des Lords en état d'accomplir décemment ses devoirs juridiques, de la fortifier par l'adjonction de quelques hommes de loi. Sous cette idée, fort naturelle et imposée, en quelque façon, par les circonstances, s'en dissimulait une autre, qui hantait certains esprits, un peu inquiets de l'avenir réservé dans la société moderne à la législature héréditaire. Dès 1856, le gouvernement avait essayé d'introduire parmi les pairs un lord viager, et l'on avait choisi, pour cette expérience, un vieux juge qui n'avait point d'héritiers. La Chambre des Lords refusa d'admettre le nouveau lord Wensleydale. Finalement, le gouvernement céda et accorda à lord Wensleydale l'investiture dans les conditions ordinaires. Une tentative de lord Russel, en 1869, pour réformer la pairie et y introduire l'élément viager, fut rejetée à une majorité considérable. Mais, en 1876, la Chambre des Lords avait été trop près de perdre ses attributions judiciaires pour ne pas se montrer plus traitable. Elle laissa donc pénétrer, sans opposition, dans son sein, plusieurs *Lords of appeal in ordinary*,

destinés à former, avec le Lord-Chancelier, qui est toujours un légiste, le *Judicial committee* ou commission judiciaire. Leur titre, primitivement, était moins que viager, car ils devaient cesser de siéger parmi les Lords le jour où cesseraient leurs fonctions actives. En 1887, ils recevaient la pairie à vie dans toute son étendue et lord Salisbury, encouragé par cette première expérience, proposait d'instituer une classe de Lords, dont le titre ne serait pas transmissible. Leur nombre ne devait jamais excéder cinquante et certaines restrictions de nombre et de temps devaient considérablement retarder le plein effet du nouvel arrangement. Les Lords votèrent, la mort dans l'âme, et le public qui, en Angleterre comme en France, aime à résumer et à résoudre les questions d'un mot, baptisa du nom de *lifers* les pairs à naître : c'est le nom qu'on donne aux forçats à perpétuité et l'analogie n'avait rien de flatteur.

Avant que le bill arrivât à sa troisième lecture, il était retiré par le gouvernement. Du reste, en cette année 1888, la réforme de la Chambre des Lords semble avoir été à l'ordre du jour, car deux pairs se firent remarquer, au cours de la session, par des efforts, plus ou moins heureux, pour amener leurs collègues à comprendre le manque d'harmonie qui existait entre leur constitution et les besoins modernes, ainsi que la nécessité qui s'impose à toutes les institutions, même les plus essentiellement conservatrices, de suivre l'évolution de la société politique. Lord Rosebery réclamait la nomination d'une Commission qui serait chargée d'étudier la question. La proposition, émanant du même auteur, avait déjà été repoussée en 1884 : elle le fut de même en 1888. Lord Dunraven présenta un projet vaste et compréhensif, qui eût eu pour effet de supprimer ou de restreindre le principe héréditaire et qui enchérissait sur celui du comte Russell en 1869. Je n'analyserai point ce projet, d'abord parce qu'il ne fut ni adopté ni même sérieusement discuté, ensuite parce que nous en verrons reparaître les dispositions principales dans les plans de réforme actuellement soumis à la considération des nobles pairs.

Lorsque l'Église d'Irlande perdit, en 1869, son caractère officiel, les quatre représentans de l'épiscopat irlandais qui se succédaient, à tour de rôle, d'année en année, au banc des évêques, ont cessé d'y figurer. D'autre part, bien qu'on ait créé, dans l'Angleterre proprement dite, plusieurs diocèses, les titulaires de ces

nouveaux évêchés ne sont appelés à siéger dans la Chambre des Lords que suivant leur tour d'ancienneté. Seuls, les deux archevêques de Canterbury et d'York, les trois évêques de Londres, Durham et Winchester, jouissent de ce privilège à titre permanent. Ils sont « lords du parlement, » mais non pairs; et il n'est pas inutile de remarquer que, n'ayant plus de biens territoriaux à gérer depuis bien longtemps, au nom de leur Église, ils ont perdu le caractère primitif qui motivait leur présence parmi les Lords au XIII[e] siècle. La plupart d'entre eux s'abstiennent d'opiner dans les discussions purement politiques. On les considère et ils se considèrent comme « les représentans de la religion et de la moralité » et c'est seulement dans les discussions où sont, manifestement, engagés les intérêts de l'une ou de l'autre qu'on les voit intervenir. La Chambre des Lords demeure donc composée de pairs héréditaires dont le nombre varie constamment par suite des promotions et des extinctions et, à l'heure actuelle, dépasse le chiffre de cinq cents. Il faut ajouter à ce nombre 16 pairs écossais, 28 pairs irlandais, 26 prélats et 5 ou 6 *Lords of appeal in ordinary*, en activité ou en retraite.

Que si l'on considère la Chambre des Lords au point de vue des opinions, on verra que les libéraux, en réunissant toutes leurs forces, y sont dans la proportion de 1 contre 8. La disproportion des deux partis s'est accusée suivant une progression constante durant le XIX[e] siècle. Sur 12 parlemens dont Gladstone a fait partie, depuis le bill de Réforme jusqu'à sa retraite de la vie politique, dix étaient libéraux; un seul franchement tory. Plus d'un demi-siècle pendant lequel les ministères successifs n'ont cessé de créer des pairies n'a pas suffi à enrayer ce mouvement qui s'est, tout naturellement, accéléré pendant les vingt années (ou peu s'en faut) où l'Angleterre a été aux mains d'un gouvernement tory, de 1886 à 1906. Un libéral introduit dans la Chambre des Lords y devient conservateur (ou son fils après lui) aussi sûrement qu'une branche d'arbre, quand elle tombe dans certaines sources, s'y change en pierre. Le fait ne s'explique pas seulement par l'influence du milieu, la vanité personnelle, le snobisme aristocratique, mais par des considérations d'ordre plus général, par des lois sociologiques qui apparaîtront plus visiblement tout à l'heure. En ce moment, je me contente de constater le phénomène pour faire comprendre l'antagonisme qui n'a cessé d'exister, pendant le XIX[e] siècle, entre les deux

assemblées. Gladstone a été le héros de cette lutte. En deux rencontres, il a triomphé. A la troisième, il a dû faire la paix avant de combattre. La quatrième bataille a été son Waterloo (1).

La première fois, c'était en 1860. Le traité de commerce avec la France venait d'être signé. Il entraînait, comme conséquence immédiate et provisoire, des moins-values, destinées à être largement couvertes dans un avenir prochain, mais qui, pour le moment, rendaient impossibles certains dégrèvemens projetés et promis. Sur quel article tomberait la disgrâce? Qu'allait-on sacrifier, le thé ou le papier? Gladstone, alors chancelier de l'Échiquier, voulait supprimer l'impôt sur le papier et il s'attacha, dès le premier jour, à cette idée avec cette obstination impétueuse et passionnée qui le caractérisa jusqu'au dernier jour de sa vie politique. Le Cabinet avait deux têtes, lord Palmerston et lord John Russell, l'un contraire, l'autre favorable. Les Lords saisirent avec empressement l'occasion d'un conflit, car ils sentaient que le thé était plus populaire que le papier. Ils rejeterent une première fois le bill qui supprimait le *paper duty*, et c'est alors que Gladstone imagina, en 1861, d'insérer la nouvelle mesure dans la loi annuelle de finances, en défiant les Lords d'y toucher. On ne leur déniait pas le droit de rejeter cette loi en bloc, mais le droit de la modifier dans ses détails. Les Lords, — ceci est d'une importance capitale au point de vue de la bataille à laquelle nous assistons en 1910, — acceptèrent ce principe comme l'avaient fait leurs ancêtres en 1667. Il leur paraissait impossible de désorganiser les services publics de l'année et d'exposer le Trésor à d'énormes pertes, de suspendre, en quelque sorte, la vie nationale pour faire triompher une idée ou affirmer leur puissance législative. Ceux qui ne connaissent pas bien Gladstone doivent être étonnés lorsqu'ils lisent, dans l'admirable biographie que lui a consacrée lord Morley, les notes jetées par lui sur quelques feuillets, au cours de cette lutte. On y sent une furie combative et comme une odeur de

(1) Je me suis demandé si je devais ajouter à ces mémorables conflits la très sérieuse escarmouche de 1869, où les deux Chambres furent aussi aux prises à propos du « désétablissement » de l'église protestante d'Irlande. Mais, en cette circonstance, des concessions réciproques amenèrent un arrangement. La Reine, voyant que Gladstone était décidé à jouer le tout pour le tout, agit sur l'archevêque de Canterbury et, par lui, sur la Chambre des Lords, pour l'amener à accepter, de bonne grâce, cette réforme inévitable et obtenir ainsi de meilleures conditions pécuniaires pour l'Église dépossédée.

poudre. La chose en valait-elle la peine? Gladstone apercevait-il les conséquences, bonnes et mauvaises, que devait avoir le rappel du droit sur le papier, suivant de quelques années l'abolition du timbre? C'est de là qu'il faut dater la naissance de la presse à deux sous et à un sou, qui, avec les réformes électorales de 1867 et de 1884, marque l'avènement de la démocratie. Au fond, qu'importait que le dégrèvement du thé précédât de deux ou trois ans le dégrèvement du papier, ou le contraire? Au point de vue de la carrière politique de Gladstone, il importait beaucoup; car c'est cette lutte contre les Lords qui le plaça au premier rang du parti libéral et rendit son *leadership* inévitable sans contestation possible.

La Chambre des Lords était déjà fort impopulaire; elle l'était plus encore en 1871 lorsque éclata le conflit à propos de l'abolition de l'achat des grades dans l'armée. Cette fois, les pairs avaient bien mal choisi leur terrain de combat. Ils avaient beau dire qu'ils ne combattaient pas la réforme en elle-même, mais voulaient seulement assurer des indemnités suffisantes aux intéressés, l'odieux de la vieille institution rejaillit sur eux, avec la fange des souvenirs honteux qu'on avait remués. N'était-ce pas un prince du sang, commandant en chef des armées sous son père George III, qui avait fait ou laissé vendre les grades militaires au plus offrant par son ignoble maîtresse? Cette fois, Gladstone, sentant l'opinion, je dirai plus : la conscience publique de son côté, brisa la résistance des Lords par un acte arbitraire et dictatorial qu'on n'eût accepté d'aucun autre homme d'État dans aucune autre circonstance, et qui passa, — chose incroyable! — presque sans protestation. Faisant usage d'une prérogative abandonnée depuis bien des siècles et devant laquelle les Tudors et les Stuarts eussent, peut-être, reculé, il abolit l'achat des grades par *royal warrant*. J'étais alors en Angleterre et j'ai assisté à ce coup d'État. Rien ne bougea dans le pays et, quinze jours après, on n'en parlait plus.

En 1884, le ministère libéral très justement déconsidéré par les événemens de l'Afrique du Sud (Majuba) et du Soudan (mort de Gordon) cherchait à se retremper par une réforme électorale qui aurait fait entrer dans le pays légal deux millions d'électeurs nouveaux. A qui iraient ces deux millions de suffrages qui pouvaient renverser la balance des partis et l'ont, en effet, renversée, car c'est à eux que les Tories ont dû leurs vingt

années de domination? Mais, à cette époque, pleins de méfiance et d'inquiétude, ils n'étaient disposés à laisser passer la nouvelle loi électorale que si elle était accompagnée d'une loi pour le remaniement des circonscriptions qui ne fût pas dirigée contre eux. Leur crainte était que Gladstone, aussitôt la réforme électorale votée, ne fît immédiatement la dissolution et ne procédât aux élections en laissant les circonscriptions dans l'état où elles se trouvaient.

Gladstone, qui était la vertu même dans la vie privée, n'était pas incapable de jouer un tour à ses adversaires politiques. S'il n'avait pas l'intention d'abuser de ses avantages en cette occurrence, pourquoi ne pas donner immédiatement les garanties demandées? Pourquoi ne pas les offrir lui-même loyalement, au lieu d'entrer dans une de ces colères qui avaient, — oserai-je le dire? — quelque chose d'enfantin et où l'entraînaient si fréquemment ses instincts extraordinaires de pugnacité? Il fallut que la Reine s'en mêlât comme elle l'avait déjà fait en 1869. Les lecteurs de la *Revue* ont eu l'occasion d'observer, lorsqu'ils ont pu lire ici même de curieux extraits de la correspondance de Victoria avec ses ministres, combien son influence et son rôle avaient été plus importans que nous ne l'avions cru, généralement. Le conflit de 1884 est une des circonstances où cette princesse sensée, laborieuse, dévouée au bien (on peut et on doit lui donner ce triple éloge sans la moindre flatterie), s'employa utilement à épargner au pays d'inutiles et dangereuses agitations. Lord Morley fait honneur du dénouement pacifique de la crise à « la modération » de Gladstone. Il me permettra de lui dire que son récit inspire au lecteur une conclusion toute différente. C'est à la Reine que revient le mérite d'avoir conseillé aux leaders des deux partis une conférence où la question pût être réglée à l'amiable. Gladstone y consentit et fut surpris de trouver dans cette conférence lord Salisbury tout à fait traitable et presque gracieux. Il était dans la nature de lord Salisbury de se montrer conciliant lorsqu'il avait raison : ce qui lui arrivait quelquefois. Gladstone n'en continua pas moins à croire et à répéter que la Chambre des Lords avait échappé à un grand danger et on ne peut s'empêcher de sourire en voyant qu'il reste encore quelque chose de cette étrange illusion dans l'esprit de son éminent biographe.

Sur le premier bill qui organisait le *Home Rule* irlandais,

en 1886, les Lords n'eurent point à se prononcer, car ce bill, grâce au schisme des libéraux unionistes, conduits par lord Hartington et par M. Chamberlain, ne passa point le seuil des Communes. En 1893, un second bill, dans le même sens, quoique différent du premier en beaucoup de points importans, occupa quatre-vingt-trois jours de la session et fut voté, finalement, par une faible majorité qui fût devenue une minorité si on en avait retranché les députés de l'Irlande. La Chambre des Lords rejeta le bill sans discussion et nul ne fit le moindre effort pour remettre sur le tapis le malencontreux problème qui paralysait, depuis sept ans, l'activité nationale.

Quelques mois plus tard, Gladstone quittait le pouvoir et le Parlement, non sous l'impression de sa défaite, non pas même parce qu'il était devenu aveugle et sourd, mais parce qu'il n'avait pu faire accepter à ses collègues ses idées sur le budget de la Marine.

La Chambre des Lords passa alors quelques années fort douces. Elle était débarrassée de son implacable ennemi. Une majorité dévouée aux idées conservatrices occupait en force les banquettes vertes de la Chambre des Communes. Elle n'avait plus qu'à enregistrer les lois que lui envoyait M. Balfour ou à fabriquer elle-même quelques menues dispositions législatives à tendance philanthropique et semi-démocratique, qui étaient au véritable travail législatif d'un Parlement ce que sont à la besogne ordinaire des ateliers de lingerie ces jolies broderies à l'aiguille que les dames du château, assises autour de la lampe, chiffonnent élégamment dans leurs doigts, pendant qu'un de ces messieurs lit tout haut un journal bien pensant. Dans les intervalles, la Chambre des Lords sommeillait paisiblement.

Mais, bien qu'elle n'eût pas grand'chose à faire et personne à combattre, ceux dont c'est le goût ou le métier de noter les signes du temps sentaient que, dans cette splendide oisiveté, elle ramassait ses forces pour des luttes prochaines et que sa situation devant l'opinion était changée. J'avais vu cette Chambre profondément impopulaire, haïe, presque méprisée, considérée comme un rouage inutile et suranné. Maintenant, je voyais tous les yeux tournés vers elle et elle semblait puiser une vitalité nouvelle dans les malédictions dont on l'accablait. A quoi tenait ce retour de prestige dans une assemblée dont le principe semblait défier toutes les notions modernes, et qui n'avait son ana-

logue chez aucune nation du monde? Une des causes qui l'expliquent est l'avilissement du parlementarisme. Tandis que les discussions dans la Chambre des Communes étaient, tous les jours, plus vulgaires, plus confuses et que le niveau des compétences y baissait encore plus rapidement et plus visiblement que celui de la rhétorique, la Chambre des Lords recueillait, l'un après l'autre, tous les hommes qui s'étaient distingués dans la politique, les grands parvenus de la finance et de l'industrie. Tennyson y avait représenté la poésie; Lister et Kelvin y représentaient encore la science. Les orateurs étaient courtois, bien disans, bien informés des sujets qu'ils traitaient, armés d'une logique que l'expérience avait mûrie et contrôlée.

Ce contraste frappait certains esprits. Ils comparaient les résultats de la sélection et ceux de l'élection, et ce n'est pas à l'avantage de celle-ci que tournait la comparaison. L'Anglais juge l'arbre à ses fruits et les institutions aux services qu'elles rendent. La Chambre des Lords avait sauvé l'Angleterre du *home rule* irlandais. Vienne la Révolution sociale, brandissant son drapeau rouge ou abritée sous la vieille bannière puritaine : la Chambre des Lords lui barrera le passage et la moitié du pays sera debout derrière elle.

III

On sait ce qui se passa aux élections générales de janvier 1906 et le mouvement d'opinion qui changea une majorité unioniste considérable en une énorme majorité radicale. La grande masse flottante qui s'est formée depuis vingt-cinq ans et qui ne se laisse plus enfermer, comme autrefois, dans l'un ou l'autre des deux partis, se porta à la défense du Libre-Échange. Les élections se firent sur cette plate-forme. Dans quelques centres populeux, on se passionna à l'idée que les Chinois venaient travailler dans les mines du Transvaal et retirer le pain de la bouche des ouvriers anglais. Les ouvriers anglais de la métropole qui n'auraient ni su, ni pu, ni voulu se charger du même travail, bouillaient d'indignation à cette pensée et s'empressaient de donner leurs votes aux candidats qui stigmatisaient l'importation chinoise. Cette agitation, d'un caractère purement accidentel et passager, fut un des facteurs du triomphe libéral.

Ce gouvernement, dont l'unique mandat était de s'opposer à la

réforme douanière, se donna ou se laissa imposer un programme très lourd et très compliqué, auquel avaient contribué les trois groupes dont était formée sa majorité: les non-conformistes, les nationalistes irlandais, les ouvriers. Loi sur l'instruction primaire, loi sur les cabarets, loi dite de *Dévolution* (un euphémisme pour désigner le *home rule* irlandais), loi sur la responsabilité des patrons, loi sur ou plutôt contre la petite propriété rurale en Angleterre et en Écosse, la série législative défila complaisamment. Aussitôt la Chambre des Lords fut réveillée. Ou bien elle modifiait si profondément le texte de ces lois que leur rédacteur primitif ne pouvait les reconnaître et que force était de les abandonner, ou bien elle les rejetait en bloc. Elle n'eut même pas à se donner cette peine pour la loi de Dévolution, jugée insuffisante par M. Redmond et dédaigneusement repoussée par lui. Sir Henry Campbell Bannerman, alors chef du Cabinet, répondit à ces actes d'hostilité sans cesse renouvelés par une déclaration menaçante, qui ne fut suivie d'aucun effet, mais qui eut pour résultat d'engager le parti tout entier et de lier les mains à M. Asquith, lorsqu'il devint, à son tour, premier ministre.

La Chambre des Lords continua son œuvre destructive, sans relever le gant et sans prendre aucun souci, au moins en apparence, de cette manifestation. Cependant, elle ne fit pas mauvais accueil à une proposition de réforme qui émanait d'un de ses membres les plus illustres. Lord Rosebery siège sur une des banquettes transversales réservées aux indépendans, où prend place lord Milner et où j'ai vu, dans ses derniers jours, sommeiller le vieux comte Russell, le vénérable auteur du bill de Réforme. C'est de cette position de haute neutralité que l'ancien chef du Cabinet libéral venait demander à la Chambre des pairs de modifier elle-même sa constitution et d'aller ainsi au-devant des critiques qu'on lui adressait. Il réclamait la nomination d'un comité pour étudier la question, c'est-à-dire le rajeunissement, la modernisation de la pairie. Cette fois, la proposition, déjà faite et repoussée en 1884 et en 1888, fut acceptée et la commission fut nommée. Elle tint de nombreuses séances au printemps de 1908 et consigna le résultat de ses délibérations dans un curieux rapport où les opinions les plus diverses se font jour, entre autres l'idée de faire élire un certain nombre de membres par les Conseils de comté : idée déjà mise en avant par lord Dun-

raven et empruntée par lui, si je ne me trompe, à nos institutions républicaines. Tous les membres, un seul excepté, le vieux lord Halsbury, admettaient la nécessité de restreindre le principe d'hérédité. Et par quel moyen? L'assemblée plénière des Lords formerait une sorte de corps électoral qui désignerait, pour siéger et voter, soit à titre viager, soit pour la durée d'une session, un certain nombre d'entre eux. Mais ceux des Lords qui avaient rempli, pendant cinq ans au moins, les plus hautes fonctions de l'État (suivait l'énumération de ces fonctions) seraient, de droit, membres effectifs de la Chambre. Le chef de la majorité, lord Lansdowne, se prononça dans ce sens et, depuis, n'a pas changé d'avis, comme l'a prouvé un récent discours.

La Chambre des Communes ne tint pas le moindre compte des intentions de réforme exprimées dans le rapport de la commission Rosebery. C'est au *veto* qu'elle en voulait et une atténuation du principe d'hérédité n'avait rien pour la satisfaire. Lorsqu'on a résolu la mort des gens, on est peu touché de leur conversion. Pendant l'automne de 1908 et l'hiver de 1909, la grande affaire parut abandonnée; mais, tout le monde le savait, elle n'était qu'ajournée. Le parti radical se recueillait pour frapper un grand coup.

Ceux de mes lecteurs qui ont pris connaissance de l'étude consacrée à M. Lloyd George (1) se souviendront peut-être que j'y définissais sa politique, — après M. Paul Leroy-Beaulieu, — la Révolution par voie fiscale. Vingt fois il a répété : « Les vrais maîtres sont ceux qui tiennent les cordons de la bourse. » Imbu de cette idée, il haussait les épaules lorsqu'on lui parlait de « résistance passive » à la loi scolaire et d'un beau geste à la Hampden : « Refusez vos fonds à l'application de la loi! » disait-il aux Conseils de comté. C'est pour appliquer cette politique en grand qu'il est entré à la chancellerie de l'Échiquier et c'est de là qu'est né le fameux budget de 1909, qui, sous couleur de créer de nouvelles ressources financières, bouleversait les principes sur lesquels repose la propriété foncière et disposait non plus seulement du revenu, mais du capital des particuliers. En glissant des réformes de cette importance dans la loi de finances, M. Lloyd George pouvait s'autoriser, jusqu'à un certain point, de l'exemple donné par Gladstone en 1861. Mais est-il possible

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1910.

d'établir une véritable parité entre les deux cas, entre la suppression de l'impôt sur le papier et la violation d'un principe qui est le fondement de toutes les législations anciennes et modernes et que la loi religieuse a consacré avant la loi civile? Au lecteur d'en décider. Peut-être pensera-t-il que l'acte de M. Lloyd George compromet rétrospectivement Gladstone beaucoup plus que l'acte de Gladstone ne couvre aujourd'hui M. Lloyd George.

Quoi qu'il en soit, après six mois de discussions ardentes devant la Chambre des Communes et devant le pays, le malencontreux budget, présenté le 30 avril, arrivait à la fin de novembre à la Chambre des Lords qui, sans le discuter et, par conséquent, sans l'amender, suspendait son vote et réclamait la dissolution. Il ne faut pas chercher à diminuer la gravité d'une telle action, mais il ne faut pas dire, non plus, qu'elle a violé la Constitution, comme on l'a répété tant de fois depuis le mois de décembre et comme M. Asquith l'affirmait encore il y a quelques jours. Les précédens qu'il a empruntés au XVIIe et au XIXe siècle se retournent contre lui. Jamais, ni en 1661, ni en 1861, je crois l'avoir expliqué dans la première partie de cet article, la Chambre des Lords n'a renoncé à son droit de rejeter le bill de finance. Elle a seulement déclaré qu'elle reculait devant les conséquences d'un tel rejet. Chaque année, depuis trois siècles et plus, la Chambre des Communes reconnaît ce droit à la Chambre des Lords puisqu'elle soumet le budget à son approbation. Si les Lords n'ont plus rien à voir dans les finances, comment se fait-il que leur contre-seing soit nécessaire afin que le budget devienne légal?

La vérité, c'est que les Lords ont usé d'un privilège dont ils s'abstenaient d'user depuis longtemps. S'ils n'ont pas violé la Constitution, ils sont sortis de leurs propres usages, en rejetant le budget de l'année. Ils ont fait une chose encore plus hardie que de le rejeter purement et simplement : ils ont mis le gouvernement dans la nécessité de dissoudre, comme s'il eût essuyé un vote adverse dans la Chambre des Communes : démarche absolument nouvelle de la part de la Chambre des Lords et dont, si haut que l'on remonte dans le passé, on ne trouvera point l'analogue. Aussi n'est-il pas étonnant que M. Asquith, dans la solennelle séance de l'Albert Hall où le parti radical formula son programme, à la veille des élections, ait repris, presque dans les mêmes termes, la déclaration de guerre lancée, deux ans plus tôt, par Campbell Bannerman. Mais il y ajouta une

phrase qui fit beaucoup réfléchir et beaucoup gloser : « Nous ne reprendrons le pouvoir que si nous recevons des garanties qui nous assurent contre le retour d'une semblable usurpation. » Quelles étaient ces garanties? Un grand nombre de candidats comprirent, ou firent semblant d'entendre qu'elles viendraient du souverain; dans leurs manifestes et leurs harangues, ils usèrent et abusèrent de ces mystérieuses garanties qui ne furent peut-être pas sans influence sur le vote de certains électeurs ignorans.

On connaît l'esprit des élections de janvier 1910; elles ont rempli nos journaux pendant un mois. On en connaît surtout le résultat. Les radicaux sont revenus à Westminster avec une majorité réduite de près des deux tiers. Elle peut monter à 125 voix lorsque les trois groupes coalisés donnent toutes leurs forces ; elle tomberait à quarante, si les nationalistes faisaient défection et à deux, si les membres ouvriers se séparaient du groupe principal; elle deviendrait une minorité si les radicaux avancés se brouillaient avec les modérés qui osent encore s'intituler libéraux. En somme, le parti irlandais est maître de la situation, et son chef, poussé en avant par ceux qui le suivent, est obligé de poser pour l'intransigeance alors que son esprit, très expérimenté et très lucide, aimerait peut-être à être accommodant. La première préoccupation des membres du Cabinet était pour leur budget en souffrance, pour ce budget « auquel on ne changerait pas une virgule. »

Comme le médecin de Sancho Pança dans son gouvernement de Barataria, M. Redmond a étendu sa baguette et le budget a disparu. Le budget, pour plaire aux Irlandais, doit être amendé et, d'ailleurs, M. Redmond ne permettra de rien faire avant que la Chambre des Lords soit frappée à mort, car, tant qu'elle vivra, tout le monde le sait, le *home rule* ne deviendra jamais une réalité.

IV

Donc la question des Lords s'est trouvée seule à l'ordre du jour. Les deux Chambres l'ont abordée presque simultanément. Ici et là, il s'agissait de voter des « résolutions. » D'un côté, la Chambre des Lords entrait en retraite, avec l'intention de « se réformer, » de dépouiller le « vieil homme » qu'elle a été depuis le temps de Simon de Montfort, et lord Rosebery était indiqué

pour la conseiller et l'exhorter dans cette crise. Les membres du Cabinet qui siègent dans la Chambre des Lords, lord Crewe, lord Morley et les autres assistaient, sourians et sceptiques, à cette conversion *in extremis*. La majorité, ou du moins ses chefs officiels, sachant bien que c'est avec des résolutions qu'est pavé l'enfer parlementaire, montraient beaucoup de bonne volonté et de componction, mais évitaient de préciser jusqu'où irait cet esprit nouveau de mortification et de sacrifice. C'était la nuit du 4 août, moins l'enthousiasme et avec de prudentes restrictions ! Lord Lansdowne, comme c'était son devoir et son droit, a formulé le sentiment de la majorité, tout en professant qu'il exprimait une opinion personnelle : « Une chose me semble certaine, c'est qu'à l'avenir, il ne suffira plus d'avoir reçu, en naissant, la pairie héréditaire pour siéger et pour voter dans la Chambre des Lords. » L'hérédité a trouvé des défenseurs dans quelques vieillards obstinés. Un vieux lord excentrique, qui a déclaré sortir « du fond des bois, » a provoqué un bel éclat de rire en disant : « L'hérédité me donne d'excellens chiens de chasse : pourquoi ne donnerait-elle pas au pays de bons législateurs? » Peut-être cette boutade n'était-elle pas indigne d'être traduite en langage scientifique et peut-être exprimait-elle, sous une forme gaie et brutale, un des côtés sérieux de la question. On a fait valoir que l'hérédité convient admirablement à une Chambre chargée de représenter tous les intérêts héréditaires : ce qui est plausible, mais non décisif. On a dit aussi que l'hérédité était la meilleure garantie d'indépendance et cela est vrai, mais on peut répondre que si un pair est indépendant de la Couronne, indépendant du ministère, indépendant des électeurs, il n'est pas indépendant de son entourage, ni de ses propres intérêts. Finalement, l'hérédité pure et simple a été condamnée par 175 voix contre 17 et c'est le seul résultat acquis jusqu'à présent. Reste à déterminer le mode de recrutement de la future Chambre des Lords, amendée, corrigée et considérablement réduite. Sera-t-elle élue par l'ensemble des pairs héréditaires formés en collège électoral? S'ouvrira-t-elle aux élus des Conseils de comté, ou de certains groupes privilégiés? Se remplira-t-elle, d'une façon automatique, par l'accession successive de ceux qui auront exercé les grandes charges de l'État? Toutes ces questions ont été effleurées, aucune n'a été résolue. Encore une fois, il ne s'agit que d'une résolution.

La Chambre des Communes a abordé, quelques jours après, le problème de la Chambre des Lords, mais par un côté tout différent. Le gouvernement, rendant hommage, jusqu'à un certain point, à l'axiome constitutionnel d'après lequel l'initiative d'un changement dans l'une des deux Chambres appartient à cette Chambre et à elle seule, a envisagé exclusivement la question du *veto* qui affecte les relations des deux assemblées. Cette limitation du sujet en discussion n'était pas du goût d'un grand nombre de radicaux avancés qui ne demandaient rien de moins que la suppression de la Chambre des Lords. « A quoi bon, disaient-ils, une seconde Chambre? » M. Asquith, en prenant la parole au commencement de ce débat, a avoué qu'il avait été autrefois partisan d'une Chambre unique et il a négligé d'apprendre au Parlement quelles raisons l'avaient déterminé à changer d'avis.

Le spectacle ne manque pas d'humour. C'est l'exemple de l'Angleterre qui a doté de deux Chambres tous les États modernes, — à l'exception du royaume de Grèce et de la république de Costa-Rica, comme on le rappelait l'autre jour, à la Chambre des Lords. On a considéré les deux Chambres comme un article de foi, un dogme parlementaire au-dessus de toute discussion possible. Et voilà l'Angleterre qui s'interroge sur la validité du dogme qu'elle a imposé au monde! Elle demande à ses historiens ce qu'il faut penser des origines du système bicaméral, et ses historiens lui répondent qu'il est né d'un accident inconnu et impossible à préciser aussi bien qu'à dater. Un jour est venu où les barons ont cessé de délibérer dans la même salle avec les chevaliers des comtés et les bourgeois des villes. Peut-être qu'une église trop petite ou une salle de chapitre trop étroite a créé un précédent et coulé, il y a six siècles, le parlementarisme universel dans ce moule dont il garde la forme. Probablement, les actes arbitraires du Long-Parlement et de la Convention ont donné mauvais renom au système unicaméral et ce n'est ni la Grèce ni Costa-Rica qui pouvaient réussir à chasser cette fâcheuse impression. Pourtant, on est ramené à la question déjà posée : En philosophie constitutionnelle, quelle est l'utilité de la seconde Chambre? A quoi bon *the other house*, comme l'appelait Cromwell, c'est-à-dire celle qui n'existe que pour taquiner l'autre, pour mettre, en langage vulgaire, des bâtons dans les roues? La réponse à cette question devient très facile

lorsque les deux Chambres représentent chacune un principe différent et émanent de différente source. Là où elles procèdent toutes deux, plus ou moins directement, du suffrage universel, il faut, pour les différencier, introduire une limite d'âge, un mandat plus long, un système de renouvellement différent. Une Chambre d'hommes mûrs ou de vieillards tempère, ou est censée tempérer les ardeurs d'une Chambre de jeunes gens. Aux États-Unis, les deux assemblées n'ont ni la même origine, ni le même mandat. L'une représente les États confédérés, l'autre exprime les intérêts et les idées de la nation tout entière. La Suisse a emprunté cette double institution à la grande république américaine ; mais, chez nos voisins, elle est plutôt une forme qu'une réalité. En d'autres pays où le pouvoir personnel du souverain coïncide avec un commencement d'institutions démocratiques, ce pouvoir personnel crée la seconde Chambre et s'appuie sur elle. La Chambre des Lords ne peut être comparée à aucune autre assemblée. Ses ennemis l'appellent ironiquement la Chambre des Landlords et elle a bien tort de s'en défendre, car il est impossible de la définir d'une façon plus brève, plus exacte et j'ajouterai : plus honorable. Elle a été autrefois et, par un caprice (apparent) de l'histoire, elle est redevenue l'assemblée des *peers of the land*. Elle représente la propriété, surtout la propriété foncière, cette terre qui meurt, dit-on, et qu'il faut empêcher de mourir, de peur que nous ne mourions avec elle. Si les intérêts permanens et héréditaires de la société ont une objection à élever contre les théories ou les actes de la Chambre populaire, la mission de la Chambre des Lords est d'exprimer ces objections. Elle est la Chambre des objections comme la Chambre des Communes est la Chambre des progrès.

Mais alors, elle sera toujours du côté des conservateurs ? — En effet, elle est conservatrice par essence, par nécessité, et elle demeurera conservatrice ou elle ne sera rien. Cette tendance s'accuse chez elle plus que jamais et elle se montre conservatrice avec une sorte de violence parce que, dans l'autre Chambre, l'idée de progrès a pris un ton agressif et intolérant. Cette Chambre de propriétaires défend la propriété comme on ne l'a jamais défendue, parce qu'on l'attaque comme on ne l'a jamais attaquée. Les radicaux n'ont pas tort de déclarer la situation intolérable car elle l'est, en effet, puisque la Chambre des Com-

munes est réduite à une impuissance presque complète; mais à qui la faute? Faire la part des responsabilités, ce serait faire un pas décisif vers la solution. Mais peut-on espérer des partis qu'ils se rendent, en pleine crise, justice les uns aux autres? En attendant, les médecins sont nombreux autour du malade et, comme de vrais médecins, ils se disputent. Chacun propose son remède. Dans un pays qui a vécu si longtemps sans Constitution écrite et où l'on s'est tant moqué du plaisir qu'éprouvent les Français à fabriquer de semblables documens, tout le monde est occupé à « constituer. » Il n'est fils de bonne mère qui n'ait sa Chambre des Lords, toute neuve, à offrir aux délibérations de la Chambre des Communes. C'est l'amusement des salons, comme l'ont été, à différentes époques, les pantins, la potichomanie, les tables tournantes et le ping-pong. Si l'on épluche les procès-verbaux de la Chambre basse pendant le mois d'avril, on y ramassera vingt projets de ce genre qui, s'ils avaient été mis aux voix, n'auraient obtenu que celle de leur auteur.

En quoi consistent les résolutions proposées par le gouvernement? Sans parler de la proposition relative à la quinquennalité des parlemens, — proposition qui n'a qu'un rapport indirect avec le sujet de cet article, — il s'agit d'abord d'interdire, d'une manière absolue et définitive, à la Chambre des Lords soit d'amender aucun article d'une loi financière, soit de rejeter cette loi en bloc. Mais il est rare qu'une loi ne contienne pas quelque disposition financière. Qui déterminera si une loi est, proprement, une loi de finances et, par conséquent, une loi placée en dehors de l'atteinte des Lords? Ce sera le Speaker, et voilà le vénérable personnage qui planait au-dessus des partis, enveloppé d'un prestige légendaire, encore plus archaïque que son costume, le voilà qui descend dans l'arène, tenté de se souvenir et de rappeler à tous qu'avant de monter sur sa chaise gothique, il a appartenu à un parti.

Quant aux lois ordinaires, lorsqu'elles auront été rejetées trois fois par les Lords, un vote final de la Chambre des Communes les inscrira quand même dans le statut. Cette proposition qui laisse subsister le *veto* des Lords, mais le rend purement suspensif, semble excessive aux adversaires de la majorité, mais très insuffisante aux membres les plus ardens et les plus avancés de cette même majorité. Est-elle très logique? Le *veto* à durée indéfinie, en laissant le dernier mot à la Chambre des Lords, la

faisait juge en appel dans sa propre cause; la nouvelle proposition transférerait cette infaillibilité à la Chambre des Communes. Il lui suffirait d'avoir eu deux fois tort pour avoir raison la troisième fois. A son tour, elle serait investie d'un droit ridicule et dangereux, en politique comme en toute autre chose : le droit de se donner raison à elle-même. Il faudrait, évidemment, qu'une autre autorité, supérieure aux Chambres, prononçât entre elles. Quelle sera cette autorité? Non pas le Roi, assurément. Il convient de le laisser au rôle qu'il remplit si bien, à cette précieuse et bienfaisante neutralité qu'il observe avec autant de correction que de dignité. Il n'a été que trop question de lui aux dernières élections, lorsque les candidats populaires colportaient, de plate-forme en plate-forme, la promesse des fameuses « garanties. » M. Asquith s'était expliqué là-dessus, dans le nouveau parlement, avec une netteté qui, pour être tardive, n'en était que plus nécessaire. Jamais, a-t-il dit, il n'avait entendu parler que de l'autorité nouvelle puisée dans l'appui d'une majorité considérable. Il ne pouvait avoir songé, un instant, à demander une intervention royale. En effet, cette intervention serait aussi inconstitutionnelle en faveur des Lords qu'en faveur des Communes. Dans une des dernières séances du parlement, le secrétaire d'État à l'Intérieur, M. Winston Churchill, est revenu sur ce sujet. « Le souverain et la Chambre des Communes sauront défendre leurs droits contre les empiétemens de la Chambre héréditaire. » Cette phrase étrange n'avait point passé inaperçue; mais, comme M. Churchill parle bien et aime à produire de l'effet, on n'y aurait pas attaché une importance exagérée si le chef du Cabinet n'avait répété, en termes un peu différens, les paroles comminatoires de son jeune collègue et remis ainsi sur le tapis les fameuses garanties. En quoi les droits du souverain sont-ils engagés dans cette lutte? Qu'attend-on de lui? Qu'il sanctionne une loi non votée par les Lords? Ce serait un coup d'État. Qu'il noie dans une promotion de cinq ou six cents pairs la majorité actuelle de la Chambre des Lords? Guillaume IV a reculé devant cet expédient lorsqu'il s'agissait de faire disparaître une majorité de neuf voix.

Si on persuadait à Édouard VII de signer une pareille mesure, ce serait la réalisation d'une plaisanterie célèbre de M. Frédéric Harrison, qui proposait de verser dans la noble assemblée 400 ramoneurs pour en épurer l'atmosphère et en

changer l'esprit. Si l'on suivait ce conseil, il faudrait examiner soigneusement les candidats. Car beaucoup de ramoneurs sont d'excellens tories et ceux qui ne le sont point, le deviendraient aussitôt anoblis et débarbouillés. Enfin, comme dernière interprétation de la menace proférée par l'enfant terrible du Cabinet, M. Asquith tiendrait-il en réserve quelque vieille arme rouillée, empruntée à l'arsenal de la prérogative royale, comme fit le ministère libéral en 1871? Je ne le pense pas. Pour faire ces choses-là, il faut s'appeler Gladstone et avoir la conscience publique dans sa poche.

Qui donc dira ce que veut le pays, sinon le pays lui-même? On va le lui demander une fois de plus en dissolvant le parlement. Et, si les Lords s'obstinent, on dissoudra encore et encore (c'est M. Winston Churchill qui l'annonçait dans la séance du 13 avril), et toujours ainsi, en rejetant sur l'entêtement de la pairie héréditaire la fatigue, le dérangement, la perte de temps et d'argent qui résulte de ces élections générales constamment répétées. Or, une élection générale met en jeu trop de problèmes différens et d'intérêts opposés, sans parler des influences personnelles et locales, pour donner, d'une manière nette et décisive, le verdict national. Il serait pourtant facile d'en finir en décidant qu'à l'avenir, les conflits entre les deux Chambres seront tranchés par voie de referendum. Un vote populaire, par oui ou par non, n'occuperait qu'une seule journée et terminerait la crise d'une façon honorable pour tous les amours-propres et laisserait toutes choses en l'état, sans mettre en jeu le prestige royal, sans rien détruire des institutions « léguées par la sagesse ancestrale. » On s'étonne que tous les esprits ne se rallient pas à cette solution. Mais il faut se rappeler que les Anglais sont très lents à accepter une idée qui n'est pas venue au monde dans leur île. On sait qu'ils se refusent à admettre le système décimal, si impérieusement ou si instamment réclamé par la science, par l'industrie, par le commerce et comment ils se cramponnent à leur vieux et absurde système de monnaies et de poids et mesures. Cependant, ils vont vers le referendum et ils y arriveront. C'est ce que doivent souhaiter, je crois, tous ceux, — et ils sont nombreux dans le monde! — qui ont intérêt à voir l'Angleterre grande, unie et forte.

AUGUSTIN FILON.

L'ENCHANTEMENT DE LA MER MORTE

I

JÉRICHO

Lorsqu'on arrive à Jérusalem, ce qu'on aperçoit d'abord des hauteurs de la route, avant de franchir le ravin du Hinnom et de remonter vers la porte de Jaffa, c'est le plus ingrat profil de la ville sainte : la ligne grise des remparts, le cube trapu de la tour de David, et, dominant scandaleusement tout l'horizon, le clocher de l'église russe de l'Ascension planté comme un grêle et ridicule chandelier au sommet de la Montagne des Oliviers. Mais l'œil qui fouille les arrière-plans, par delà les surfaces ternes des murs et les entassemens des collines, ne tarde pas à découvrir une grande étendue bleuâtre qui se confondrait avec le ciel, n'était la large zone nébuleuse, d'un noir opaque et violacé, qui semble peser sur elle et qui tranche sur l'azur plus vif de l'atmosphère réelle. Cette lourde barre horizontale, sans brèche apparente, ce bleu inerte et comme figé, — c'est la Mer Morte et ce sont les Monts de Moab.

L'Asphaltite ! La mer au nom funèbre ! La mer d'épouvante et de malédiction ! Comment? C'est elle, déjà ?... On s'étonne naïvement de la voir comme cela, tout d'un coup, si près du regard ! Sur la foi des guides, on la croyait beaucoup plus loin. On l'imaginait, sombre et croupissante, enfoncée au creux d'un désert à peu près inaccessible, on calculait d'avance les heures interminables de la descente vers ses eaux pestilentielles. En effet, trente kilomètres environ la séparent de Jérusalem, et son niveau est à douze cents mètres au-dessous de l'endroit où nous

sommes, — quatre cents mètres plus bas que le niveau des autres mers. Mais l'air qui baigne ces hauteurs de Judée est si pur qu'elle paraît toute proche, — et sa largeur est telle que, tout ensevelie qu'elle soit, elle émerge triomphalement de son entonnoir et s'étale par-dessus les ondulations montagneuses du désert de Juda, comme un lac voisin du ciel, dans le cratère d'un haut volcan.

Entrevu tout de suite, dès les premières minutes de l'arrivée, ce mirage de la Mer Morte vous obsède presque continuellement à Jérusalem. Pour peu qu'on s'élève au-dessus des maisons de la ville, il surgit à l'improviste. Il vous hante aux lieux historiques ou légendaires et se mêle insidieusement aux souvenirs sacrés. De tous ces lieux vénérables, celui où la vision de l'Asphaltite s'impose avec le plus de force et de splendeur, c'est peut-être sur la crête du Mont des Oliviers, à ce tournant de la route de Galilée, où la tradition place l'Ascension du Sauveur, et que les Latins désignent sous le nom de *Viri Galilæi*. Il y a là un couvent grec, avec, au frontispice, une inscription qui vous évoque immédiatement la scène évangélique : les Apôtres, les yeux attachés à la nuée qui emportait Jésus et les deux inconnus vêtus de blanc qui survinrent et qui leur dirent : « Hommes de Galilée, que restez-vous ainsi à regarder au ciel ? » Et, tandis qu'on retrouve au fond de sa pensée et de son cœur l'éblouissement du clair matin d'avril où le mystère s'accomplit et que, comme les apôtres, on lève les yeux vers les profondeurs du ciel, voici que, du côté de l'Orient, se dresse un prodigieux paysage, si suave de grâce et de mollesse païenne que la vision pieuse s'y évanouit. L'Asphaltite est là ! Sodome, Gomorrhe ! les villes voluptueuses qui dorment sous ses eaux ! On ne se rappelle même plus qu'elles sont maudites, qu'il y a sur elles un voile d'horreur et de laideur infernales. On se laisse aller à l'attirance ensorcelante des eaux mortes où elles reposent... Elles ont l'air si douces, ces eaux perfides aux couleurs de turquoises mourantes, qui vont changer encore les jeux délicieux de leurs nuances avec les heures du jour (1) ! On dirait qu'elles accourent vers Jérusalem, qu'elles vont investir de leur débordement la Cité sainte et la submerger !... Illusions, prestiges, fantasmagories des sables ? On doute un

(1) Déjà l'historien Josèphe avait noté ces différences de coloration.

instant. Mais les contours sont si nettement découpés qu'on distingue toutes les anses et toutes les criques du rivage, et qu'on voit s'allonger sur les bords les grandes ombres dorées des Montagnes de Moab...

Quel contraste avec la désolation et la sécheresse environnantes! Dans ces parages torrides, l'image hallucinante et partout présente de l'eau, de l'eau magnifiquement répandue comme une largesse inépuisable! Et le spectacle inattendu de cette contrée quasi chimérique, belle comme une autre Terre promise, — cette douceur de l'azur et de la lumière, ces inflexions caressantes des lignes et des formes, cette volupté de l'air, — tout cela épanoui derrière l'anguleuse et dure Jérusalem! Toute cette joie éparse derrière la Ville du Supplice!...

Par les sentiers hérissés de cailloux, on redescend tristement vers la vallée de Josaphat. A mi-côte, les dômes bulbeux de l'église russe du Gethsémani semblent s'élever sous vos pieds comme de gros ballons d'or, et ce sont les seules choses qui brillent parmi les pierres blêmes des sépulcres, sur ce mont de l'Agonie! Mais la vision radieuse emportée des hauteurs de l'Ascension vous accompagne à travers les chemins ascétiques: et, quand on a passé la Porte de Sitti Myriam, pour s'engager dans les ruelles obscures et nauséabondes de la triste Betzétha, on songe encore à ce lac des enchantemens qui resplendit là-haut sous la muraille violette de ses montagnes...

*
* *

Comment donc se fait-il que l'Asphaltite ait un renom tellement sinistre chez les Occidentaux? Sans doute, les gens qui l'ont ainsi calomniée ne l'avaient pas vue, ou vue si vite, si superficiellement, avec des yeux tellement prévenus, qu'ils se sont bornés à répéter, sans variantes notables, les descriptions antérieures.

Il est évident que l'origine de cette mauvaise réputation est dans la Bible. Un lieu frappé par la colère céleste ne pouvait être qu'abominable dans la mémoire des hommes. Il *fallait* que cette colère se traduisît par des marques effrayantes, que la Sodomitide prît dorénavant l'aspect d'une terre maudite, en perpétuel témoignage de son châtiment, — et c'est bien dans ce sens qu'ont travaillé, durant des siècles, les imaginations épouvantées. Pourtant, la *Genèse* ne dit rien de pareil. En quelques

phrases concises, l'écrivain sacré mentionne la catastrophe, comme s'il lui suffisait de noter l'événement, — et il passe : « Au moment où le soleil se levait sur la terre, Lot entra dans Tsoar. Alors l'Éternel fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu. Et il détruisit ces villes et toute la plaine, et tous les habitans des villes, et les germes de la Terre. — Mais la femme de Lot regarda derrière elle, et elle devint une statue de sel. Et Abraham se leva de bon matin et vint au lieu où il s'était tenu devant l'Éternel. *Et il regarda vers Sodome et Gomorrhe et sur toute la surface du pays de la plaine et il vit monter de la terre une fumée comme la fumée d'une fournaise.*

De cette dernière image est sortie toute la légende. Désormais, on se représenta la Mer Morte comme une sorte de gouffre méphitique, d'où s'échappent continuellement des fumées et des exhalaisons sulfureuses. Certains prétendaient même avoir entrevu, sous les eaux lourdes, les fantômes des villes détruites. Ces fables, produits des terreurs religieuses de la conscience juive, ont été acceptées sans contrôle par les géographes et les historiens profanes qui n'y ont point été voir. Josèphe lui-même se contente de les répéter, sur les dires de témoins oculaires : ce pharisien de Jérusalem ne semble point avoir dépassé Jéricho. Et, ainsi parce que personne ne s'est donné la peine de les contrôler (il faut avouer aussi que ce n'est pas commode), tous ces récits anciens sur l'Asphaltite ont fini par se concréter et prendre une forme quasi scientifique dans la célèbre description de Tacite. Le style lapidaire du grand historien a conféré à ces traditions plus ou moins flottantes quelque chose de sa solidité indestructible. L'erreur y est coulée en bronze, comme la vérité.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que la compilation géniale de Tacite a influencé, sans qu'ils s'en doutent, et d'une manière plus ou moins directe, la plupart des voyageurs modernes, même ceux dont c'était le métier de bien voir (1). Entre une foule d'autres, l'aventure de Chateaubriand est peut-être la plus singulière. Elle vaut la peine d'être contée, d'abord

(1) Ici même, dans un article paru le 15 août 1881, Gabriel Charmes protestait, lui aussi, contre la légende calomnieuse. Avec une finesse et une justesse parfaites de notation, il restituait au paysage de la Mer Morte et de la vallée du Jourdain son aspect véritable, — je veux dire celui qu'il offre ordinairement au voyageur non suggestionné de littérature.

parce qu'elle nous apprend à merveille comment voyageait l'auteur des *Martyrs* et ensuite parce qu'elle constitue un cas d'autosuggestion vraiment curieux. Enfin, sa description de la Mer Morte étant, encore aujourd'hui classique, il n'est pas indifférent de savoir quelle en est au juste la valeur objective.

D'abord, il est manifeste (d'après le texte même de l'*Itinéraire*) que Chateaubriand arriva au bord de la Mer Morte, dans un état de dépression et d'énervement extrêmes. A la lettre, il brûlait les étapes. Qu'on en juge : il part de Jaffa le 3 octobre 1806, à trois heures de l'après-midi. Pour le soir, il est à Ramlé où il dîne. A minuit, il remonte à cheval, et, le lendemain 4 octobre, à midi, il fait son entrée à Jérusalem. Il prend à peine le temps de déjeuner et de chercher des guides, il se remet en route à cinq heures et s'en vient coucher à Bethléem. Le 5, il est debout à quatre heures du matin, expédie avant le déjeuner la visite de tous les lieux saints, et, pour dix heures, le voilà de nouveau en selle. Il s'arrête vers une heure au monastère de Saint-Saba, repart une heure et demie plus tard, — juste le temps de laisser souffler les bêtes, — et, pour la tombée de la nuit, il est en vue de la Mer Morte. Il campe au bord du lac, où il ne parvient qu'à la *nuit close*. Le jour suivant, 6 octobre, au lever du soleil, il emploie deux heures à *errer* sur la grève, fait ses paquets après cette promenade, oblique vers le Jourdain, où il chante un cantique, remplit une bouteille, prend quelques notes, arrive à Jéricho, sans doute un peu avant midi, mange un déjeuner sommaire à la fontaine d'Élisée, et, la sieste finie, il reprend la route de Jérusalem.

Il y a de quoi être stupéfait d'une pareille rapidité. En trois jours, il a parcouru les 80 kilomètres qui séparent Jaffa de Jérusalem, il est descendu, un cierge en main, dans la grotte de la Nativité, il s'est documenté sur tous les monumens de Bethléem, il a crayonné une esquisse de Saint-Saba, il a brossé une immense toile où se déroulent l'Asphaltite, la vallée du Jourdain, l'oasis de Jéricho, et, le surlendemain, il se repose déjà, auprès du Saint-Sépulcre ! C'est la marche foudroyante d'un conquérant ! La plaine de Saaron, le massif palestinien, le désert de Juda, la chaîne moabitique, tout y a passé ! Un peu plus de trente-six heures lui ont suffi pour soumettre, à son œil d'aigle, des contrées entières.

Mais, d'habitude, il *voit* si large et si juste que cette hâte

fiévreuse n'aurait pas nui à l'exactitude de sa description, s'il s'était trouvé alors dans des conditions normales. Or, son propre récit nous prouve qu'il visita la Mer Morte dans les conditions les plus désagréables et les plus désavantageuses. Il était exténué de fatigue : cela se comprend, quand on réfléchit à l'énorme trajet qu'il accomplit en si peu de temps, à cheval, ou à mulet, par des chemins atroces, sous un soleil toujours brûlant. Il avait souffert du manque d'eau et des nourritures grossières. Mais cela ne serait rien encore : le pis, c'est que, d'un bout à l'autre de son voyage, il eut une peur affreuse d'être assassiné par les Bédouins, ou même par les émissaires du Pacha de Jérusalem. Pour peu qu'on le lise attentivement, on devine que cette peur lui empoisonna ses rares minutes de plaisir ou d'exaltation. Le moindre burnous qui surgit à l'horizon l'affole, lui suggère des visions de massacre et d'embuscades. Ses guides de Bethléem n'auraient pas été les rusés coquins qu'ils sont encore, s'ils n'avaient exploité habilement ses terreurs. Ils en profitèrent pour abréger le plus possible les haltes et les excursions en dehors du trajet convenu. A les en croire, il était imprudent de s'aventurer dans telle direction, on risquait sa vie de vouloir s'arrêter ici ou là. Nul doute que le malheureux grand homme n'ait eu à soutenir des disputes perpétuelles avec ces canailles. Sans cesse on le sent tiraillé entre sa curiosité et l'appréhension de quelque mauvais coup.

Et, naturellement, les guides, insatiables, le harcelaient pour obtenir une augmentation de salaire, en raison des difficultés ou des dangers imaginaires de la route. Si l'on tient compte de tous ces désagrémens, si l'on se rappelle qu'à Saint-Saba, quelques heures avant l'arrivée à la Mer Morte, son drogman lui avait soutiré une somme, que sous les murs du couvent, les gens de son escorte en étaient venus aux mains avec une bande de Bédouins, pour une question d'argent, on peut conjecturer en toute certitude l'humeur de M. de Chateaubriand, — peu endurant de sa nature, — lorsqu'il fut en présence de l'Asphaltite.

Mais ce n'est pas tout. Osons scruter le fond de sa pensée!... Il y a une vérité affligeante qu'on entrevoit à travers les sublimités de ses phrases : c'est que toute cette Palestine l'ennuyait démesurément. Il n'est pas bien sûr que la Grèce elle-même l'ait ravi davantage. En tout cas, des gens qui l'y ont rencontré

nous donnent à entendre le contraire(1). A peine arrivé quelque part, il en a tout de suite assez, il est impatient de repartir. Si Corinthe et Argos n'ont pu le retenir une journée, que sera-ce des lugubres déserts palestiniens?... Lui-même d'ailleurs a noblement confessé le médiocre intérêt qu'il y prit. Oui! il l'avoue sans détours : « Quand on voyage dans la Judée, *d'abord un grand ennui saisit le cœur ;* mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, *toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là!* Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir; chaque sommet retentit des accens d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrens desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a pas encore osé rompre le silence, depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. »

Et voilà comment Chateaubriand s'en tire, quand un paysage le fait bâiller ! Il convie toutes les magnificences de la Bible ou de l'Histoire à lui en masquer le vide ou la tristesse. Il se donne, en imagination, un spectacle bien supérieur à la plate réalité. Et, même lorsque les paysages lui plaisent, c'est moins leur beauté matérielle que leur signification littéraire qui l'attire. Il lui faut des grands hommes, de grands souvenirs, de la *poésie écrite*, pour lui embellir les lieux.

*
* *

On comprend pourquoi nous avons insisté si longuement sur ces considérations préliminaires : elles nous expliquent l'état d'âme de Chateaubriand, ce soir-là, — le 5 octobre 1806, — alors qu'il descendait vers les berges de la Mer Morte. Il n'y apparut point, comme nous pourrions le croire à distance, avec l'allégresse souveraine d'un conquérant de l'univers plastique, auquel il suffit de venir et de voir pour s'emparer triomphalement de tout ce qui tombe sous ses yeux. La vérité, c'est qu'il

(1) Voyez Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 78-80

n'en pouvait plus, qu'il était harassé, brisé, par ces trois jours de voyage à cheval, exaspéré par les tracasseries de ses guides et qu'enfin il tremblait de laisser ses os dans les fourrés du Jourdain.

On se souvient qu'il n'arriva au bord de l'Asphaltite qu'à la *nuit close* et qu'il repartit le lendemain matin d'assez bonne heure, puisqu'il trouva le moyen de visiter, avant midi, Jéricho et les rives du fleuve. Or, entre Saint-Saba et les derniers contreforts des montagnes, il put voir deux fois la Mer Morte : la première fois d'assez loin, — la seconde, à la tombée du crépuscule. C'était au mois d'octobre. Les journées sont courtes. Dès cinq heures, les contours des paysages commencent à se fondre dans les brumes et les colorations illusoires du couchant. L'image qui s'offrait *alors* au voyageur devait être bien lointaine, ou bien imprécise. Ce qui nous induit à le soupçonner, c'est que sa description, très sommaire et, pour ainsi dire, schématique, s'accorde fort bien avec *la vue à distance* qu'on peut avoir de la Mer Morte, à Jérusalem, sur le Mont des Oliviers, mais non plus avec celle qu'on découvre des environs du lac, sur les hauteurs de Nabi-Moussa : « Qu'on se figure, — nous dit-il, — deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée montagne d'Arabie, est la plus élevée ; *vue à la distance de huit à dix lieues* (1), on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme et sa couleur azurée ; on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime ; seulement, on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel, eût tremblé en quelques endroits. »

Je ne sais, mais plus j'examine cette description, plus je suis tenté de conclure qu'elle n'est pas sortie des notes prises le 5 octobre sur les hauteurs voisines du lac, mais qu'elle fut composée beaucoup plus tard, d'après des impressions de Jérusalem.

En tout cas, si le récit de l'*Itinéraire* est vrai, il fut matériellement impossible à Chateaubriand de prendre, ce soir-là, une vue d'ensemble de la Mer Morte, puisque la nuit tombait quand il était encore à cheminer par les mauvaises pistes des montagnes de Juda.

(1) C'est à peu près la distance de Jérusalem à la Mer Morte.

Le lendemain, c'était trop tard ! Il avait établi son campement sur la grève même du lac, au fond de la cuvette formée par la vallée du Jourdain. De cet endroit-là, on n'aperçoit que la pointe nord de l'Asphaltite, et, des deux côtés, les chaînes montagneuses de Moab et de Juda qui, se présentant de profil, ne permettent qu'une appréciation très incomplète de leur relief.

Cependant, lorsque Chateaubriand se réveilla, il put assister à un splendide lever de soleil : « L'aurore parut sur la montagne d'Arabie, en face de nous. La Mer Morte et la vallée du Jourdain *se teignirent d'une couleur admirable...* » Comment se fait-il donc qu'il ne nous ait pas décrit, — lui, le grand descriptif, — ce lever d'aube « admirable » sur un pays tout plein d'histoire et de légende ? L'unique raison plausible, c'est qu'il *entrevit* tout au plus cette féerie du désert. Son esprit était ailleurs. Ses guides le tourmentaient pour partir, il avait peur d'être attaqué par les Bédouins, et, au milieu de toutes ses préoccupations un peu terre à terre, son grand souci était de remonter jusqu'à l'embouchure du Jourdain. Ce plaisir de curiosité ne lui fut même pas accordé, puisque ses gens le contraignirent à revenir sur ses pas et à lever le camp au plus vite. On se mit à trotter vers Jéricho, où l'on arriva pour déjeuner, après une courte halte au bord du fleuve sacré, — et ce fut la fin du voyage !

Sérieusement, qu'est-ce que Chateaubriand pouvait bien rapporter de cette excursion à bride abattue ?... Sans doute, le souvenir d'une de ses étapes les plus pénibles et les plus ingrates, avec une idée cursive des lieux !... Mais, une fois rentré à Paris, son imagination commença à travailler. Il écrivait ses *Martyrs*. Il lui fallait une Mer Morte *analogue* aux sentimens de son héros pénitent. En conséquence, il nous dépeignit une contrée d'amertume et de désolation, où la colère de Dieu parle un langage effrayant au cœur du pécheur abîmé de contrition et terrifié par la menace du châtiment inévitable. Comme ses notes lui offraient peu de ressources pour machiner un tel paysage, il recourut tout simplement aux descriptions de ses devanciers, — et d'abord à celles des géographes et des historiens anciens. Il feuilleta Strabon, Pline, Josèphe, Diodore de Sicile, et surtout il s'inspira de Tacite. On peut même dire que sa description de la Mer Morte n'est, par endroits, qu'une paraphrase de Tacite.

Sa grande imagination fit si bien resplendir tous ces emprunts que lui-même, — cela est certain quand on lit son *Itinéraire*, — finit par se laisser prendre au mirage et par y croire. D'ailleurs, lui aussi, comme son Eudore, il s'était embarqué pour la Terre Sainte en pèlerin et en pénitent. Il est possible, après tout, étant donné des dispositions pareilles, que, le matin du 6 octobre 1806, la vallée du Jourdain se soit montrée à lui sous les espèces d'un paysage pénitentiel et qu'il ne l'ait aperçu qu'à travers la légende funèbre qui entoure les noms maudits de Sodome et de Gomorrhe. Il se serait suggestionné sur les lieux mêmes, — et l'illusion créée par sa conscience de chrétien aurait été assez forte pour lui effacer l'éclatante réalité.

Quoi qu'il en soit, le prestige de son art est si dominateur que, malgré l'évidence, il a consacré une seconde fois (après Tacite) le mensonge d'une Mer Morte hideuse et asphyxiante, comme un cercle infernal. Désormais, nous ne la voyons plus que par ses yeux, et, quand nous essayons de nous représenter cette terre de réprobation, voici comment elle nous apparaît: « Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas, dans ces rochers, un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste, d'où sortirent Ammon et Moab. La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvans et comme sillonnés par les flots. Çà et là, des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée, passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours, au milieu de l'arène, que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache, dans ces roseaux, pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin. Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain, ce lac est la Mer Morte; elle paraît brillante (1), mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne

(1) Il est bien forcé de le reconnaître. Mais son idée préconçue lui interdit d'insister.

peuvent nourrir aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. »

Cela est définitif. Il n'y a pas à protester contre des pages si éloquentes, contre un préjugé qui s'exprime avec la fermeté d'un dogme. C'est au point qu'aujourd'hui encore, les artistes ou les gens de lettres, qui visitent la Mer Morte, subissent, sans le savoir, l'emprise de Chateaubriand et de la légende immortalisée par lui. A plus forte raison, les cohues de touristes que les agences européennes précipitent, chaque année, vers la vallée du Jourdain.

Et, pourtant, ceux-là n'ont pas les mêmes excuses que l'auteur des *Martyrs!* Ils savent bien que les Bédouins les laisseront tranquilles, qu'il n'y a rien à craindre dans ces parages. Une fort bonne route les conduit de Jérusalem à Jéricho, et le break très confortable qui les a amenés les dépose sans encombre sur les galets de l'Asphaltite. Ils arrivent frais et dispos, et repartent de même. Ni fatigues ni soucis d'aucune sorte ne les empêchent de jouir du paysage. Le malheur c'est qu'ils vont aussi vite que Chateaubriand ! Ainsi l'exigent les itinéraires réglés une fois pour toutes par les Cook de Palestine ! A Jérusalem, on vous emballe, après déjeuner, dans une voiture qui vous met pour dîner à Jéricho. Le lendemain à six heures, départ pour le Jourdain, — halte d'une demi-heure au Baptistère de Saint-Jean, — puis un crochet jusqu'à la plage du lac, où l'on a tout juste le temps de tremper ses doigts dans l'eau salée, si l'on veut déjeuner, sans se presser, à Jéricho. Pour cinq heures, on est de retour à Jérusalem, — et c'est ce qu'on appelle avoir vu la Mer Morte !...

***

En vérité, elle mérite mieux que cette visite hâtive. Surtout, elle ne ressemble guère à l'image repoussante qu'on s'en fait d'après les livres. Si seulement on prenait la peine de la regarder avec des yeux purifiés de toute littérature; si, au lieu de passer un quart d'heure sur la plage misérable et dévastée où aboutit la piste de Jéricho, on essayait de contourner quelque temps la Mer Morte ; si, enfin, au lieu de se borner à une seule perspective, on essayait de l'aborder par divers points de la

côte, — alors on estimerait peut-être que nul spectacle n'est comparable, en beauté, à celui-là; qu'il n'y a rien de pareil dans n'importe quel pays de la Méditerranée orientale.

La Bible elle-même nous avertit qu'avant la destruction de Sodome et de Gomorrhe, la plaine « était arrosée, partout comme le pays d'Égypte, comme le jardin de l'Éternel. » Quel rêve! La région de la Mer Morte riante comme un paradis terrestre! Une vallée aussi fertile et aussi peuplée que la vallée du Nil! Est-il vraisemblable qu'il ne subsiste aucune trace de cette fécondité? Pourtant, les fellahs vous disent qu'il suffit de semer, à peu près au hasard, sur cette terre maudite, pour que, bientôt, et sans se donner presque de peine, on récolte au centuple. En réalité, c'est toujours la terre de bénédiction, la terre où coulent le lait et le miel, selon la promesse divine. Elle est encore très largement arrosée. Qu'on s'avise d'employer ces ressources du sol et du climat, et, de nouveau, on fertilisera toute cette contrée devenue sauvage (1), on la transformera au point de la rendre méconnaissable. Malheureusement, toute la vallée du Jourdain appartient, aujourd'hui, au Sultan. Les fellahs rançonnés par l'administration des domaines impériaux cultivent le moins possible, afin de diminuer le chiffre de leurs redevances. La plupart, découragés, désertent leurs champs, retournent à la vie nomade. Et ainsi le beau jardin de la Bible n'est plus guère qu'un souvenir...

Il fut un temps, qui n'est pas très loin de nous, où ce jardin existait encore en partie. Vers le premier siècle de l'ère chrétienne, Hérode le Grand y construisit une nouvelle Jéricho sur le modèle des villes grecques de la côte syrienne. Au grand scandale des Juifs, il y éleva un théâtre, un hippodrome, un palais royal pourvu de tous les raffinemens de commodité et décoré avec tout le luxe de l'époque hellénistique. Très probablement, ce fut sa résidence favorite. En tout cas, le séjour devait lui en être beaucoup plus agréable que celui de la triste et fanatique Jérusalem. Il y reçut Cléopâtre qui venait de quitter Antoine au bord de l'Euphrate, et qui, par Damas et Apamée, était redescendue vers la Palestine. La grande voluptueuse se plut si bien à la cour du roi juif, dans cette molle

(1) Lorsque je passai à Tibériade, en novembre 1906, des équipes de terrassiers italiens étaient en train de défricher la plaine de Gennésar, — la patrie de Marie-Madeleine, — concédée à une compagnie allemande.

oasis de Jéricho, qu'elle ne parlait plus de s'en aller. Elle s'abandonna sans nulle retenue, — nous dit Josèphe, — « aux plaisirs du pays » — et faillit, par surcroît, avoir une intrigue amoureuse avec Hérode.

Le pays de la Mer Morte, un lieu de plaisir! Quel étrange démenti à tous nos préjugés! Et, cependant, il faut bien croire qu'il en fut ainsi! Il faut au moins que les Hérodes aient senti vivement le charme de cette contrée du Jourdain et de l'Asphaltite, pour y avoir multiplié les villas et les résidences d'hiver. A Machærous et à Masada, sur la rive droite et sur la rive gauche de la Mer Morte, ils s'étaient fait bâtir de véritables palais aussi somptueusement aménagés que la *regia* de Jéricho. Rien n'y manquait : appartemens spacieux et magnifiques, exèdres soutenus par des colonnes monolithes, salles de bains pavées de mosaïques, — et, partout, des citernes si abondantes qu'on avait de l'eau à profusion toute l'année...

Hiverner sur ces hauteurs, dans ces villas aériennes, où le maître traînait avec lui tout un harem et toute une suite de serviteurs et d'équipages ; se savoir, là-haut, dans cette solitude inaccessible, le despote tout-puissant, dominer le paysage splendide du lac et des montagnes, jouir de cet azur inaltérable, de ce perpétuel été, — quelle ivresse ce devait être !... Aujourd'hui, le décor royal a disparu, mais les hivers de Jéricho ont toujours la même douceur. Quoique très vive vers le milieu du jour, la chaleur y est plus supportable que sur le littoral, — à Jaffa, à Beyrouth, à Kaïffa, — où l'on se dissout dans une atmosphère humide et tiède. Et la contrée est toujours salutaire, sillonnée de sources sulfureuses qui guérissent les maladies. Les Bédouins et les Juifs continuent à se baigner dans les eaux de Callirrhoé, comme au temps du vieil Hérode.

La vallée du Jourdain n'est donc pas tellement inhabitable et disgraciée qu'on le répète. A de certains momens de l'année, il y fait bon vivre pour les Occidentaux eux-mêmes, et c'est un émerveillement que d'y assister aux phases du jour. S'il faut avouer toute ma pensée, je serais désolé qu'on la bouleversât sous prétexte de civilisation. Mais, j'en ai peur, le mercantilisme moderne ne tardera pas à s'aviser de tout ce qu'il y a d'exploitable ici, depuis les paysages et les souvenirs jusqu'aux richesses du sol. Déjà, l'actuelle Jéricho est envahie par les agences et les hôtels. Avant peu, n'en doutons point, on verra des bateaux

à vapeur sur la Mer Morte. Des tramways électriques conduiront les touristes jusqu'aux rochers de Machærous et d'Engaddi, où s'élèveront des *Palaces* et des *Excelsiors* plus vastes et plus fastueux que les palais des Hérodes. Des Barèges et des Aix-les-Bains surgiront au pays de Ruth la Moabite!... Et ce sera, pour ce pays si beau, une catastrophe pire que le feu du ciel tombant sur Sodome et Gomorrhe!...

*
* *

Telle qu'elle est à présent, la vallée du Jourdain, avec l'Asphaltite et son corridor de montagnes, apparaît à l'œil non prévenu comme un des lieux les plus singuliers et les plus grandioses que l'on puisse contempler. Je n'en connais point, pour ma part, qui ait une physionomie aussi spéciale, aussi fortement caractérisée dans son ensemble. Un chef-d'œuvre célèbre, un visage glorieux ne saisissent pas d'un étonnement plus imprévu, ni ne se gravent plus profondément dans la mémoire.

Où l'on en reçoit l'empreinte la plus vive et la plus complète, c'est peut-être, sur la route de Jérusalem, avant de descendre la dernière côte, du haut des escarpemens qui dominent Jéricho.

On vient de traverser une région stérile et sans couleur, un désert de montagnes grises, où les herbes et les fleurettes desséchées ne se raniment qu'au printemps, où l'on s'enfonce brusquement dans les ravins pour gravir ensuite des séries de mamelons pierreux qui, de tous côtés, interceptent la vue; on a longé les gorges du Wadi-el-Kelt, avec ses couvens grecs accrochés au-dessus du torrent, comme des nids d'abeilles, d'un blanc de cire, dans le bleu ardoisé des roches perpendiculaires... et, tout à coup, la chaîne de Moab se dresse au-dessus d'une immense plaine. Devant le libre espace soudainement étalé, on éprouve comme la joie d'une délivrance, au sortir de ce désert opprimant et sans grandeur.

Les Monts de Moab!... On les reconnaît tout de suite! On les a si souvent contemplés de Jérusalem! Mais leur forme s'est modifiée. Ce n'est plus la barre violette qui tranchait sombrement sur les fonds aériens, le mur opaque, presque uniformément rectiligne. Maintenant, ce sont des étages de dômes et de coupoles, qui se déploient en une vaste ondulation immobile et tumultueuse, à la façon d'une ligne de vagues pétrifiées, — et si nombreuses, si semblables les unes aux autres qu'il faut un

peu d'attention pour y découvrir enfin le Nébo, — le Mont de Moïse, — rond et dénudé comme un crâne: tout cela, d'un blond ardent, enveloppé dans une poussière dorée qui tremble sur un ciel fin et très pâle.

Au-dessus du Nébo, à droite, un coin de mer brille doucement, — la corne septentrionale de l'Asphaltite. Mais le déferlement splendide de la plaine éclipse celui de la mer trop basse et encore trop lointaine. La vallée coule au pied des montagnes, en une large nappe, comme le lit débordé d'un fleuve d'or. Par places, elle est terne et poudreuse. On dirait des aires de grange, des champs moissonnés qui se succèdent à l'infini, — et, dans ces étendues fauves, inégalement luisantes, la verte oasis de Jéricho finit par se fondre et les rares bouquets d'arbres disséminés dans la plaine, par s'évanouir, comme des reflets instables, sur une surface éclairée. La distance nivelle et supprime les plans: le Jourdain, très encaissé, se distingue à peine, mince ourlet blanchâtre qui court et disparaît sous les sables!... De l'espace, des montagnes, une plaine sans fin, — tout ce paysage est d'une écrasante simplicité. Rien n'émerge, rien ne saisit particulièrement le regard...

Puis, peu à peu, l'œil ébloui par la lumière blessante perçoit des dunes presque symétriques, sur la rive droite du fleuve, des entassemens étranges qui ressemblent à des cônes de volcans. Un mirage semble naître. Parmi les blondeurs des terrains, voici s'ébaucher vaguement des acropoles, des décombres de villes, et, çà et là, des rangées de colosses sur leurs piédestaux, comme les béliers de granit, qui s'alignent devant les temples égyptiens. Ces fantômes bougent dans la poussière et les vibrations de la chaleur. Des lueurs de safran, des traînées sulfureuses s'allument comme à un souffle brusque, — puis ces flammes courtes s'éteignent dans le flamboiement monotone de la plaine...

Celle-ci se développe toute nue, tout aveuglante de clarté, avec le relief puissant de ses montagnes, avec son sol gravé de figures bizarres, travaillé comme une table de la Loi. Quelle différence avec nos molles vallées d'Europe, nos paysages médiocres, notre sol utilitaire et complaisant, si bien domestiqué, si complètement asservi à nos besoins! La vallée du Jourdain paraît ignorer qu'il y ait des hommes. Nulle part, l'énorme matière n'a été plus despotiquement façonnée sous le

pouce de Dieu. C'est modelé, aiguisé en arêtes vives, bâti, semble-t-il, pour l'éternité. Et cette nudité implacable est tellement riche de souvenirs qu'une moitié du monde en vit encore.

* * *

Mais, ici, comme partout en Orient, les contrastes sont aussi soudains qu'inattendus.

Après cette vision de désert biblique, la douce oasis de Jéricho est d'abord une surprise, puis un repos pour les yeux. Elle vous apprivoise petit à petit avec les rudes beautés de la Mer Morte. Entre Jérusalem et Jéricho, la route que l'on suit vous conduit, par des transitions insensibles, d'une nature sévère et triste, comme contractée et repliée sur elle-même, à une nature plus sauvage et plus effrénée en ses convulsions, — plus sereine aussi dans son immensité. Étape par étape, on passe du Nouveau à l'Ancien Testament, on va du Christ des miséricordes au Dieu terrible des vengeances. Depuis le Jardin des Oliviers, le Mont de l'Ascension, Béthanie, le tombeau de Lazare, l'auberge du Bon Samaritain jusqu'au sycomore de Zachée, il semble que les vestiges de Jésus s'effacent à mesure qu'on descend vers l'Asphaltite.

Pourtant, cette oasis de la moderne Jéricho retient encore comme un reflet évangélique. Je m'imagine assez bien ce qu'elle peut être au cœur de l'été: il paraît que c'est un enfer. Mais, par un soir tiède d'hiver, quand le hâle toujours brûlant de la journée est tombé, c'est délicieux de suivre un des chemins ombragés qui serpentent sous les verdures, en longeant les rigoles où luit vaguement, à travers les paquets d'herbes, un filet d'eau murmurante. Çà et là, derrière des rideaux de peupliers, émergent quelques maisons chrétiennes, très basses et toutes blanches, pareilles à des fermes perdues, dans une de nos campagnes de France. L'Angelus tinte, on ne sait où, derrière les branches recourbées en ogives des bananiers. Des religieux se hâtent vers une chapelle invisible. Une femme ramasse des linges étendus sur une haie. Dans la pénombre suave et fraîche, — d'une fraîcheur même un peu vive, — les formes estompées et fondues se ramènent à des images familières pour nos yeux d'Occidentaux. C'est la douceur de tous les crépuscules dans tous les pays du monde.

Et puis l'on rentre à l'hôtel. Comme à un choc brusque et désagréable, la poésie flottante qu'on rapporte du dehors s'évanouit au contact des banalités européennes artificiellement transplantées sur cette terre rebelle : la table d'hôte misérable, le hall prétentieux avec ses étagères et ses guéridons encombrés de bibles anglaises et de vieux journaux illustrés, avec ses divans, ses boiseries et ses tapis de pacotille, toute sa camelote de bazar levantin. Mais ce n'est qu'un instant de confusion et de désarroi. La présence toute proche de l'Asphaltite vous obsède ; le sentiment qu'on respire l'air d'un pays si chargé d'histoire vous emplit d'un tel afflux d'émotions, d'images et d'idées, que les petites contrariétés ambiantes en sont aussitôt balayées. Avec le charme de l'heure, le charme de Jéricho vous pénètre...

La fenêtre du hall est ouverte. Le rebord est encore chaud du grand soleil de la journée. A portée de la main, une branche chargée de roses blanches et de roses roses dessine ses feuilles triangulaires sur la transparence lumineuse du ciel. Les cimes bleuâtres de l'oasis ondulent dans la clarté lunaire, une clarté si pure que c'est moins la nuit qu'un jour voilé. Au milieu de l'étendue cristalline, brille la « faucille d'or, » le « croissant fin et clair, » qui resplendit sur le sommeil nuptial de Ruth et de Booz. De temps en temps, un aboiement de chacal monte dans le silence nocturne.

Alors, on se sent l'âme tendue comme un instrument aux vibrations prodigieuses. Les moindres souffles vont s'y amplifier en résonances infinies. Ce pays si vieux vous enivre de tous les philtres intellectuels qui s'y sont déposés et condensés d'âge en âge, comme en un gigantesque creuset. Des figures héroïques, pastorales ou sacrées accourent de tous les points de l'horizon, surgissent des profondeurs du passé. On songe que les gestes essentiels dont a vécu l'humanité et qu'elle n'a fait, depuis, que recommencer, ont été ébauchés dans cette plaine et sur ces montagnes. C'est ici qu'a jailli la grande source, où se désaltère toujours notre soif spirituelle.

*
* *

Par-dessus toutes les autres figures, celle de saint Jean domine cette vallée du Jourdain.

Aux approches des grandes fêtes, il y attire des milliers de

pèlerins, et, en temps ordinaire, il a continuellement des fidèles et des visiteurs.

Dans ce cadre, qui fut réellement le sien, l'ombre ascétique du Précurseur nous apparaît presque souriante. Comme tous les paysages qu'a touchés l'Évangile, celui du Baptistère est d'une douceur qui étonne, au sortir des âpres solitudes sablonneuses où expire l'îlot verdoyant de l'oasis. Le limon déposé sur les deux rives par les débordemens du fleuve y entretient une végétation touffue, dont la luxuriance envahit jusqu'aux dunes avoisinantes. De hauts roseaux arborescens forment des fourrés compacts sur les berges. Une brousse inextricable les environne : tamaris, lentisques, jujubiers, peupliers-nains, toute une variété d'arbres à feuilles sèches et à rude écorce, capables de résister à l'ardeur tropicale du soleil. Les sèves obstinées percent partout les amoncellemens du bois mort. Cela est rugueux et cassant au toucher; mais, de loin, les belles teintes dorées des arbustes rappellent les colorations automnales de nos bois.

Rien de plus frais, de plus reposé, de plus naïvement idyllique que ce creux bocager du Baptistère. Le Jourdain décrit, à cet endroit-là, une faible boucle autour d'un escarpement sablonneux : l'eau peu profonde s'arrondit en cuvette au pied du monticule, dont la paroi verticale s'y reflète du haut en bas, avec les massifs de végétation qui s'enchevêtrent sur les deux bords. Une barque primitive enfonce son image parmi les moirures immobiles de la surface. A gauche, une cabane en planches offre un abri sommaire aux pèlerins. Un aubergiste grec y est installé. Accroupi devant un réchaud de terre rouge, il fait griller des poissons qu'il vient de pêcher. A l'arrière de la vieille barque, le chat de l'auberge, ses pattes de devant croisées l'une sur l'autre, guette de ses grands yeux d'or les poissons vivans qui rôdent entre les herbes de la rivière.

Tout cela est si simple, si familier, la nature environnante est si *moyenne*, que l'imagination n'en reçoit pas l'ébranlement nécessaire pour évoquer le grand événement mystique qui s'accomplit, suivant l'Évangile, sur cette berge du Jourdain. Le souvenir n'en effleure même pas la pensée. On n'y pensera que plus tard, lorsque, bien loin du Baptistère qu'on a vu de ses yeux, on se prendra la tête entre les mains et qu'on essaiera de reconstruire idéalement ce lieu historique et sacré.

***

Plus on descend vers l'embouchure du Jourdain, plus le paysage fluvial s'élargit, mais sans devenir pour cela plus farouche.

Au Baptistère, le Jourdain n'était qu'une rivière paresseuse, à demi tarie par les sables. Maintenant, c'est un véritable fleuve, au lit largement étalé, au courant rapide, et par endroit torrentueux, qui s'extravase en lagune et en une série de petits étangs. La végétation est aussi plus exubérante, le sol humide, plus fécond. Une vie joyeuse, foisonnante, emplit le marécage. Il suffit d'y mettre le pied : ce sont aussitôt des claquemens d'ailes éperdus, des pépiemens, des cris d'oiseaux en fuite. Tout l'air est sonore du froissement des plumes, comme si l'on déployait soudain une immense toile à travers l'espace. Ces fourrés du Jourdain sont habités par des tribus volatiles de toutes les espèces : des cigognes, des pluviers, des poules d'eau, des canards sauvages, des martins-pêcheurs, des gangas et des vanneaux. Au moindre craquement dans les branches sèches, des compagnies de perdreaux s'envolent à tire-d'aile. Sans doute, les chasseurs sont rares en ces parages. Les bêtes y pullulent, innocentes et confiantes, comme dans un paradis terrestre.

Séparée du fleuve par une mince bande de terre molle, la lagune s'épanouit dans un vaste cercle de roseaux à panaches. Alentour, les étangs luisent comme des éclats de pierres précieuses autour d'une gemme fraîchement taillée. Leurs courbes gracieuses s'infléchissent dans tous les sens, sous les tamaris et les plantes aquatiques. Les moisissures des herbes, les reflets de la lumière matinale y créent une féerie de couleurs, une symphonie de nuances d'une délicatesse merveilleuse. Les eaux moirées sont vertes, roses, gorge-de-pigeon, couleur de prune. Et les tourterelles, qui effleurent la surface dormante, s'y répandent en longs chapelets tout blancs, comme des flottilles de cygnes.

Contemplé de cet éden, l'austère pays jordanien s'adoucit au regard. Sur le fond des roches aux tons ferrugineux qui surplombent le lac, la ligne confuse des roseaux et des tamaris apparaît plus verdoyante. Les pics et les cônes du désert de Juda prennent des colorations de vieil ivoire. Là-bas, vers Jéricho, les dunes semblent de petits tas de soufre qui s'enflamment sous

les vibrations de la chaleur. Toute la gamme des blonds et des jaunes chante dans les lointains.

Le beau matin d'hiver! Des mousselines ténues s'étirent dans l'air très doux, — et cet air si pur est délicieux à respirer. La vie s'éveille, emplit le sol, l'espace et les eaux, de sa rumeur grandissante. En haut, dans le ciel noyé de lumière, des cigognes qui traversent la vallée poussent des cris stridens. Dans la brousse, ce sont des pépiemens d'oiseaux continuels...

Se peut-il que la Mer Morte, avec ses épouvantes, gronde à deux pas de cette terre bénie?

*
* *

J'entends son flot lourd heurter les galets de la plage.

Elle n'est point effrayante, cette mer au nom funèbre! Toute bleue, un peu monotone, uniformément splendide, elle ne se différencie point, au premier aspect, de n'importe quelle mer méditerranéenne. Ici, à son extrême pointe septentrionale, elle apparaît comme une baie de Provence ou d'Italie, dont le fond serait obstrué par des amas de vapeurs, de manière à dérober la vue du large.

Pourtant, les montagnes qui l'enserrent ont quelque chose d'étrange, de jamais vu ailleurs. Leur nudité, leur profil singulier impressionnent. A gauche, voici quatre promontoires successifs qui s'avancent jusqu'au bord et qui donnent l'illusion de quatre nefs de cathédrales, des cathédrales géantes avec leurs transepts, leurs absides et leurs contreforts. Non, décidément, l'Asphaltite ne ressemble à rien de ce que l'on connaît! Sa cuvette et le relief montagneux qui l'environnent sont construits et taillés à la façon des grandes œuvres humaines. On croit y sentir l'action d'une volonté dominatrice qui se serait jouée de toute cette matière et qui l'aurait figée en des attitudes paradoxales.

Ce qui trompe, ce qui empêche de saisir d'abord ce caractère artificiel et farouche, c'est le calme stupéfiant des lieux. Lorsque l'Asphalite est tranquille, il est uni comme un miroir, où les coulées abruptes des rochers se réfléchissent en des mordorures profondes. Il a l'air d'un beau lac paisible. Mais que le vent s'élève : il s'assombrit tout à coup. Les eaux couleur de plomb se soulèvent en lourdes vagues qui glissent les unes sur les autres. On dirait ces stratifications d'ardoises, dont les couches minces se superposent dans les excavations des carrières. Leur effort

pesant semble éternellement vaincu par sa propre pesanteur. Une écume savonneuse mousse à chaque battement du flot, — écume épaisse qui se dépose sur la grève et qui y demeure quelque temps, solide et craquante, tels ces restes de neige oubliés par le dégel. Quand on y trempe ses mains, l'eau huileuse s'attache à la peau comme un bain de glycérine. Plus âcre à la bouche que l'eau de mer, elle roule, avec des morceaux de bitume, des poissons morts et des détritus de végétaux que son extraordinaire saturation saline a immédiatement tués et momifiés.

Le nom sinistre de la Mer Morte n'est donc pas un vain mot. Elle est hostile et maléfique à tout ce qui vit. A l'exception de quelques microbes, elle étouffe et rejette toute vie organique. Qu'on s'avance seulement sur ses galets, on s'aperçoit tout de suite de sa malfaisance. La grève, à perte de vue, est un véritable champ de bataille. Elle est jonchée de débris qui font songer à quelque immense naufrage. Ses tempêtes, qui sont terribles, arrachent, comme à coups de bélier, tout ce qui pousse à proximité de ses bords : aloès, palmiers, figuiers, roseaux, elle les soulève, les déracine, les entraîne avec ses vagues et les revomit plus loin, en un formidable amas de troncs, de branches et de brindilles, — tout cela décharné, poli, salé, blanchi comme des ossemens... Çà et là, des troncs se dressent dans le sable du rivage, des branches d'arbre surgissent, toutes droites, au milieu de l'eau meurtrière. De loin, on s'imagine que ce sont des arbres vivans. On accourt, étonné, vers cette parure végétale de la Mer Morte : ce sont des bois naufragés que les coups opiniâtres du flot ont fichés et plantés dans le sol. La mer de malédiction n'admet autour d'elle que la mort et la stérilité.

Et pourtant, sous le flamboyant soleil qui aspire perpétuellement ses vapeurs, l'Asphaltite n'est point lugubre. Telle est la magie de la lumière orientale qu'elle transfigure tout ce qu'elle enveloppe !

Non loin de l'endroit où s'arrêtent les voitures de Jéricho, il y a quelques cabanes en branchages qui servent d'abri aux nomades et aux rares marchands de la région. En ce moment, trois hommes s'agitent autour de l'une d'elles : deux Bédouins et un Juif de Jérusalem. Le Juif pèse des sacs de grain sur une bascule européenne, les Arabes recordonnent des outres, entassent des couffins, que l'unique bateau de la Mer Morte em-

portera demain à Kérak, petite garnison turque de la côte moabitique. Une brise légère enfle les voiles blancs de leurs cache-cols, les soies bariolées de leurs beaux foulards syriens. Les nez en bec d'aigle, les anguleux profils sémitiques se découpent vigoureusement sur le fond bleu de la mer et du ciel. Les mains sèches et noueuses du Juif se plongent avidement dans le blé des sacs. Autour de la cabane, les bois naufragés reluisent au soleil, pareils à des hampes d'or plantées dans le sable. Au loin, les Monts de Juda s'étagent comme les coupoles innombrables d'une immense ville blanche. A perte de vue, tout est splendeur et sérénité. La pulsation lente de la mer dévastatrice expire en un frôlement de caresse...

L'étrange pays, à la fois terrible et suave, désolé et prestigieux, adorable et décevant!

*
* *

Un nuage passe, le ciel s'obscurcit: alors, c'est une horreur qui dépasse les plus sombres imaginations lyriques.

La partie occidentale de la côte, celle qui s'infléchit dans la direction de Nabi-Moussa, est peut-être la plus désolée de toute cette région. Le sol dépouillé, sans autre végétation que des mousses semblables à des taches de vert-de-gris, est couvert d'une mince couche de sel qui craque sous les pas comme du givre. De loin en loin, des mares salines étalent, sous le ciel livide, la vitre blême de leurs eaux stagnantes. On dirait des yeux aveugles. Rien de lugubre, au milieu de cette lande cimmérienne, comme ces lentilles d'eau morte, sans éclat et sans regard. Au fond, à travers la transparence verdâtre du liquide inerte, on distingue une couche de sel, qui a l'air d'une banquise submergée. Sur les bords corrodés de la cuvette, les bois naufragés se redressent, s'affaissent et se couchent en des poses tragiques de révolte ou d'agonie. Nulle vie, pas un reflet qui luise dans cette atmosphère de limbes. On s'imagine ainsi le squelette de la Terre, après une catastrophe cosmique et à la veille du Jugement.

Cependant, des formes humaines se courbent, comme pour une besogne maudite, sur l'eau lourde de ces mares. Ce sont des pêcheurs de sel. Continuellement, d'un geste automatique, ils en emplissent des couffes que des fellahs emportent, toutes ruisselantes, sur leurs épaules. Affreux métier! Ils travaillent là, pen-

dant des heures, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture. Leurs membres sont d'une maigreur effrayante, leurs dents claquent de froid, les muscles de leurs mâchoires se contractent en une expression presque bestiale. A les voir se baisser et se relever, sans trêve, avec un craquement de toute leur charpente, on songe à ces réprouvés du Dante, dont le torse est pris dans un étang gelé, et qui, d'un effort désespéré, s'acharnent éternellement à rompre la glace qui étreint leurs os.

Si le paysage pénitentiel décrit par l'auteur des *Martyrs* a jamais existé, c'est ici, sans doute, dans ce repli de la vallée du Jourdain, où de légères exhalaisons sulfureuses trahissent la proximité des jaillissemens souterrains. Bien plus que sur la berge du fleuve, toute bruissante de murmures et de chants d'oiseaux, c'est dans cette plaine d'amertume et de stérilité qu'on imagine le Précurseur, l'homme de Pénitence, saint Jean le Baptiste.

Il me semble que je l'y ai vu... C'était au détour d'une haute dune de sable qui cachait la piste du chemin. Un homme surgit, tout à coup, nu comme Adam au sortir du limon, avec une tête léonine, des yeux fixes, enfoncés sous la broussaille des sourcils et qui, dardés tout droit devant lui, paraissaient ne rien voir. La barre de ses épaules se déplaçait tout d'une pièce, au rythme de la marche. Au bout de son long bras maigre d'ascète, sa main gauche, énorme, s'avançait, comme pour aplanir la voie, tandis que la droite pendait, rigide, derrière le bassin saillant et la cavité du ventre affamé. Ses jambes aux muscles tendus avaient la raideur et la massiveté de deux pièces de bois mal équarries. Ses pieds démesurés s'enfonçaient dans le sol, comme les bases d'une statue qui marche. Il sortait de l'eau saline, — et sa rude peau bronzée était encore luisante du baptême amer.

*
* *

C'est à peu près ainsi que le sculpteur Rodin, par une divination qui franchit les siècles et la distance, a représenté le Baptiste en une effigie fameuse. Sans doute, il n'avait jamais vu les pêcheurs de sel de la Mer Morte !

Ces misérables qui remplissent leurs couffes dans les mares du Jourdain sont peut-être mieux que des documens historiques : ce sont des documens humains en qui se conserve la silhouette immuable de l'homme primitif, tel qu'il se manifeste toujours

dans ces régions du Midi, tel que les peintres égyptiens l'ont dessiné sur les murs des nécropoles et que les céramistes grecs archaïques l'ont reproduit sur les panses de leurs vases. Les canons de la sculpture classique se modelèrent sur les types du gymnaste et de l'athlète qui étaient déjà des œuvres d'art. La réalité est autre. Une tête barbue, des épaules droites, une taille mince, des lombes renflés, des poignets et des chevilles très grêles, des pieds larges et plats, — tel fut sans doute le schème du héros et de l'esclave antiques. Tel apparaît encore aujourd'hui le fellah du Nil et le nomade de la vallée du Jourdain.

***

Ce paysage des dunes et des salines de l'Asphaltite a quelque chose de si frappant, il s'en dégage une impression si particulière qu'on voudrait y fondre les dissonances de l'ensemble. A travers lui, on voudrait voir tout le reste. Mais on sent bientôt qu'il est impossible de ramener à une unité factice tant d'aspects divers. Au fond, le caractère de ce pays est double : il est tout ensemble ascétique et voluptueux. C'est un lieu d'enchantement et de terreurs religieuses. L'amollissante influence des villes coupables flotte toujours sur les eaux de la Mer Morte.

Cependant, quand on y porte avec soi l'obsession du passé, il est malaisé de n'y point apercevoir d'abord un paysage spirituel, d'une grandeur et d'une beauté unique. Qu'on monte, un peu au-dessus de l'oasis de Jéricho, jusqu'à la Fontaine d'Elisée, à l'heure où le soleil est encore dans son plein. L'immensité de l'horizon, la simplicité extrême du spectacle sont accablantes. Cela déconcerte nos petites âmes d'Europe, dont l'attention, pour être soutenue, a besoin de détails anecdotiques. Là, rien ne parle à la curiosité. Tout se présente avec le même caractère de généralité hautaine. L'imagination découragée ne sait où se prendre. Un éblouissant foyer de lumière diffuse, des nuances très pâles qui se dissolvent dans les vibrations de l'atmosphère, des lignes fuyantes à l'infini, — c'est moins la vallée du Jourdain qu'un lieu sublime de l'espace.

Et puis, peu à peu, dans la mortification des sens privés de nourriture, la pensée se réveille, la mémoire s'ouvre. Les symboles, les souvenirs se pressent en foule dans l'enceinte trop étroite de la vallée, ils se disputent la réflexion hésitante, ils s'écrasent les uns les autres. Là-bas, au-dessus de la Mer Morte,

le Nébo arrondit son crâne chauve, dans le poudroiement de l'étendue; à gauche, vers le nord, ce sont les pierres de Guilgal, où l'Arche errante se reposa; en face, le Baptistère du Précurseur; par derrière, le Mont de la Quarantaine, et, plus loin, le Mont des Oliviers, le Temple, — le Golgotha. Moïse, Josué, saint Jean, Jésus, — les initiateurs de la Nouvelle et de l'Ancienne Loi se sont levés dans cet intervalle de pays, qui va des Monts de Moab aux Monts de Juda. L'histoire religieuse d'Israël et de l'humanité occidentale se résume entre ces deux murailles de roches, où se brise le regard.

Les roches arides du désert palestinien! Quelle puissance d'exaltation en émane! Dès l'origine, elles exercèrent sur toutes les âmes ferventes une attraction impérieuse. Le désert fut l'école des Prophètes. Saint Jean, après y avoir bu l'eau des torrens et mangé le miel sauvage, en sortit sacré pour sa mission. Jésus s'y recueillit et s'y conforta. Aujourd'hui encore, ces montagnes sont pleines de solitaires. Les couvens et les ermitages y abondent. Depuis les siècles évangéliques, les pénitens et les voyans s'y sont succédé en une filiation ininterrompue. L'ascèse et l'extase s'y épanouissent comme les fleurs naturelles de ces solitudes. Sans doute, les autres déserts ont aussi leurs prestiges. Mais celui-là est à part. Il est purificateur, créateur d'enthousiasmes, révélateur du divin. C'est le paysage spirituel par excellence, le lieu de composition pour la prière, le support de la vie mystique, comme le corps est le soutien de l'âme. Il faut que son influence soit bien puissante pour que nous autres profanes nous n'y résistions point. Dès qu'on y entre, on y dépouille le personnage de théâtre que la vie moderne nous imposa. On y secoue l'automatisme des habitudes et de la discipline sociale. On y redevient un être spontané, attentif aux formes, aux couleurs, aux rumeurs et aux bruits les plus fugaces. Les sens s'affinent et se fortifient. On éprouve la richesse de son cœur et la pauvreté de ses paroles. On découvre un peu de l'ineffable que l'on porte en soi. On se replie sur soi. On soupçonne tout l'informulé de la pensée, tout ce qui déborde nos pauvres consciences d'éphémères. On commence à pouvoir se tourner vers Dieu...

*
* *

Mais voici que le soleil descend derrière les cônes de Juda. Le ciel, limpide comme un diamant blond, devient rose et orangé. Les montagnes se détachent en noirceurs sombres, du côté d'En-Gaddi. A l'opposé, une anse à peine distincte de l'Asphaltite luit doucement à travers des vapeurs bleuâtres, pareilles à des fumées de turquoise qui vont s'évanouir. Tout l'Orient se fonce de ce violet très doux, dont les peintres mystiques aiment à baigner les cimes des bois sacrés.

A présent, la lumière qui se retire laisse apparaître les accidens de la plaine. Des formes particulières se précisent. Les choses se mettent à vivre d'une vie individuelle, et les couleurs chaudes du couchant en avivent les contours. A mesure que la féerie crépusculaire envahit l'espace, on assiste, des hauteurs de la Fontaine, à la naissance d'un paysage extraordinaire.

Au bas du monticule, se déploie l'oasis, regorgeante de bananiers, d'orangers, de grenadiers en fleurs. Des champs de cotonniers aux boules neigeuses se découpent dans la zone de verdure, qui va s'éclaircissant jusqu'à la limite des Monts de Moab. Tout près du regard, les grandes feuilles vernissées des bananiers retombent en éventails, comme des palmes. Leurs branches se confondent avec celles des palmiers qui s'élancent au-dessus des petites maisons blanches de la moderne bourgade :

Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes.

Et cette nappe de verdure miraculeuse fait paraître plus immense l'immensité de la plaine d'ivoire et d'or. Les monts bleus et violets sont plus hauts, plus inaccessibles. La Mer Morte illuminée rougeoie comme une forge géante. Le ciel s'embrase d'un rose de feu et, par places, d'un rose de chair. Des cristaux orangés y pleuvent en gouttes lumineuses. Comme les veines marbrines dans les blocs de porphyre, des nuages pourpres, incarnadins s'y étirent, s'y métamorphosent, imitent des palmes couchées. Des palmes flottent partout sur Jéricho et dans le ciel. Maintenant, toute une partie de l'étendue est bleue, du bleu virginal et souriant des vierges de Lourdes. Gardienne de l'horizon, la chaîne moabitique resplendit comme une muraille de bronze rose.

Bientôt, l'espace entier n'est plus qu'un grand jardin de couleurs et de splendeurs, au-dessus du petit jardin fleuri de l'oasis. Les palmes frissonnent, les oranges mûres luisent entre les feuilles. Des effluves de fièvre montent des canaux. Une douceur, une volupté morbide se répandent dans l'air avec la fraîcheur nocturne et les voiles de carmin qui traînent aux quatre coins du ciel.

*
* *

Alors, on se rappelle les *Royaumes* qui furent offerts à Jésus sur la montagne de la Quarantaine par le Démon tentateur... Les *Royaumes!* Quel beau nom sonore et fascinateur! Sans doute, c'était la royauté du monde que Satan offrait au Christ. Mais, cette royauté terrestre, aucune image plus glorieuse ne pouvait en être évoquée aux yeux que par cet immense corridor de plaines et cette succession triomphale de sommets qui s'étendent de l'Idumée à l'Hermon. Au pied du désert de sainteté, se déroule la terre de joie et d'opulence, le Pays du baume et des aromates, que convoitèrent les luxurieux et les puissans.

A deux pas d'ici, le palais d'Hérode développait les colonnades de ses exèdres, dans tout le faste de la ville nouvelle, maudite par les Prophètes. Cléopâtre d'Égypte y oublia les délices de Canope. Elle s'y plut: c'est tout dire. Jéricho et la Mer Morte lui valurent Alexandrie et les rives du Nil. Là-haut, à Machærous, dans le château aérien, qui dominait les eaux du lac, Salomé dansa, Hérodias s'accouda sur la balustrade de la terrasse. Plus près de la Fontaine, sur l'éminence sablonneuse qui la surplombe, se resserrait la vieille Jéricho païenne et légendaire, celle dont les trompettes d'Israël firent tomber les murs et qui fut livrée à Josué par l'entremise de Rahab, la bonne courtisane... Rahab, Hérodias, Salomé, Cléopâtre, ces figures féminines symbolisent les enchantemens de l'Asphaltite. Femmes de plaisir, elles expriment la sensualité magnifique de ce pays. Elles y règnent toujours, elles sont les reines éternelles des *Royaumes!* Elles y reviendraient aujourd'hui que, tout de suite, leurs pareilles les reconnaîtraient comme des sœurs.

Nous-mêmes, les hommes du Nord qui venons de si loin, qui sentons nos âmes si éloignées des leurs, nous ne pouvons

pas nous défendre contre leur sortilège. Ces femmes d'Orient, — elles ont beau nous paraître enfantines et grossières, ridicules sous leurs fards, leurs oripeaux et tout l'amas pesant des pendeloques qui les écrasent: leurs joues peintes d'idoles, leur silence, l'immobilité presque hiératique de leurs attitudes ont quelque chose qui surpasse toutes les grâces et tous les raffinemens que nous aimons. Nulles ne nous donnent comme elles, — même les plus brutales et les plus misérables, — le sentiment de ce qu'il y a de mystérieux et de splendide dans la volupté. Et ce sentiment s'accompagne d'un autre encore plus troublant, plus enivrant et plus inexprimable, qui, dans son amertume et sa douceur, est peut-être le tout de la jouissance : le sentiment de l'infinité et de la vanité poignante du désir.

Ainsi, les mirages du présent et du passé se mêlent aux féeries crépusculaires pour en accroître la magnificence. La danse de Salomé, les châteaux des Hérodes, la litière voyageuse de Cléopâtre, tous ces fantômes se raniment dans cette serre chaude de la Vallée du Jourdain. Aux entours de son oasis, avec les molles images qu'elle évoque, elle nous apparaît comme un voluptueux jardin d'hiver.

Mais je crains qu'elle ne masque le vrai visage de l'Asphaltite. Sous les palmes de Jéricho, parmi les odeurs trop fortes qui s'exhalent des orangers, on se sent trop loin de la Mer Morte. On n'a fait que l'entrevoir. Pour arriver jusqu'à elle, il faut prendre un chemin plus austère...

LOUIS BERTRAND.

CHAPLET

ET

LA RENAISSANCE DE LA CÉRAMIQUE

AU PAVILLON DE MARSAN

On peut voir, en ce moment, au Musée des Arts décoratifs du Pavillon de Marsan, une exposition rétrospective des céramiques de Chaplet, mort l'an dernier. Ce sont des pièces léguées par l'artiste à nos musées ou prêtées par des collectionneurs. Il y a des expositions plus retentissantes : il n'y en a pas de plus émouvantes, si l'on considère la grandeur de l'œuvre, l'éloignement du but, la longueur de l'effort, la pauvreté des moyens, les résultats obtenus, le prix dont l'artiste les a payés. Car ce qu'on voit dans ces vitrines tournées vers le jardin des Tuileries, c'est l'aboutissement d'un rêve que notre jeune Europe fait depuis six siècles, depuis le jour où Marco Polo, revenant de la vieille Chine, parlait à ses compatriotes de « cette cité qui a nom Tiunguy, là où l'en fait moult d'escuelles et de pourcelainnes qui sont moult belles, » le rêve de produire les poteries magiques de l'Extrême-Orient. Étape par étape, les chercheurs du xviiie siècle étaient parvenus à la porcelaine blanche. Restait la porcelaine flammée, la plus éblouissante. Cette dernière étape a été franchie de notre temps, sans aide, sans savoir, par un ouvrier, gagnant sa vie au jour le jour, n'ayant à lui ni couleurs, ni terre, ni fours, astreint à des besognes mercenaires,

mettant trente-neuf ans de travail à conquérir le droit de travailler à sa guise et à son idéal. Les résultats sont les merveilles dites « porcelaines flammées, » ces choses rondes, pansues, renflées, ou tubulaires ou piriformes, de couleurs violacées, aubergine, rouge sang-de-bœuf, lie-de-vin, bleu de ciel après la pluie, lactées, qui sont rangées dans ces vitrines, comme des fruits énormes et savoureux, rapportés d'une autre terre promise. Et le résultat, c'est aussi l'élan donné à toute une génération d'artistes, les Delaherche, les Dammouse, les Laurent Bouvier, les Carriès, les Bigot, les Dalpayrat, et depuis les Lenoble qui ont entièrement renouvelé la céramique française, c'est-à-dire le plus beau mouvement d'art décoratif du XIX[e] siècle, en France, et le seul qui ait entièrement réussi. Le prix dont l'artiste a payé ce triomphe, c'est sa vue. Chaplet est mort aveugle : les dernières années de sa vie se sont passées à palper les merveilles qu'il avait créées et qu'il ne pouvait plus voir. Enfin le Dieu qui a permis cette œuvre est le plus terrifiant de tous, celui que l'homme se sent le moins capable de braver, sans péril, — le Feu, — celui-là précisément que les céramistes, entre eux, désignent de ce mot significatif : le « Grand Feu! » Dieu ou démon, peu importe. C'est le feu aussi qui, voici bientôt quarante ans, un matin de mai, saccageait ce pavillon où nous sommes, et faisait du Palais qui le reliait jadis au pavillon de Flore un monceau de ruines. Bien des Parisiens se rappellent encore la longue muraille, calcinée, trouée, qui barrait, ici, l'horizon. Le même démon, mais sollicité par d'autres incantations, a coloré les merveilles qui luisent doucement dans ces vitrines. Car les volcans font aussi des chefs-d'œuvre. Avant que ceux-ci ne soient dispersés, regardons-les un instant, tâchons de démêler le sentiment d'où ils sortirent, le labeur qui les réalisa, la tendance qu'ils annoncent, — leur secret.

I

Parmi les fumées que le vent déroulait au sommet des hautes cheminées dans Paris, ou autour de Paris, entre 1850 et 1860, plusieurs sortaient de fours où s'élaborait tout un art nouveau. C'étaient des fours d'industriels, bâtis pour faire de la céramique commune, pour fournir la population d'ustensiles domestiques : des fours de fabricans de poêles ou de vaisselle,

mais où quelques fervens des arts du feu apportaient leurs essais. C'était chez Clauss, rue Pierre-Levée, chez Mme Dumas, rue de la Roquette, surtout à Bourg-la-Reine, chez Laurin. Ces industriels faisaient volontiers aux essais des amateurs une place dans leurs fours, mais sans grande confiance dans les résultats et regardaient ces néophytes d'un œil paterne et narquois en se demandant quel diable les poussait.

Ce diable, c'était la hantise de retrouver les secrets de la céramique ancienne : secret des rustiques figulines de Palissy, gonflant et déroulant leurs spirales sous un éclatant émail multicolore; secret des madones de Luca della Robbia adorant l'Enfant Jésus du geste de leurs blanches mains, plus célestes du blanc émail qui les gantait; secret des faïences de Moustiers, de Rouen ou de Nevers, si pleines et si robustes sous le tour gracile et le fin ajourage de leur décor; secret enfin des frissons dorés qui passent sur les couleurs des majoliques hispano-moresques. « Elle serait curieuse à écrire, dit le grand céramiste Solon, l'histoire de ces temps d'épreuves et de ces singulières individualités que le caprice d'un moment et l'intérêt provoqué par leurs mystérieuses expériences mirent en lumière il y a cinquante ou soixante ans. Dans la galerie de l'amateur et dans l'atelier de l'artiste, on pouvait souvent rencontrer certains individus excentriques et impécunieux qui se donnaient comme les possesseurs des secrets de la faïence. Ils ne prétendaient pas spécialement au titre de chimiste ou de potier, mais ils parlaient « couvertes » et couleurs, et s'exaltaient dans la ferme conviction que la destinée les avait désignés pour être les rénovateurs de l'art céramique. Il était impossible de savoir exactement ce qu'ils faisaient; ils avaient un air grave et défiant, et faisaient sans cesse allusion à des recherches et à des découvertes sur le point d'aboutir, qu'il suffirait de mettre en lumière pour montrer que le potier moderne n'avait rien à envier aux grands maîtres des anciens temps. Les noms de « Bernard » et de « Luca » revenaient sans cesse dans leurs discours. S'il fallait s'en rapporter à eux, une certaine parenté d'âme et de génie, qui unissait leur être intellectuel aux esprits de Palissy et de della Robbia, autorisait cette appellation familière. On savait peu de chose touchant la vie sociale de ces excentriques personnages; ils réussissaient toutefois à exciter la sympathie et inspirer un certain degré de confiance. On admettait généralement qu'ils

étaient les pionniers de la science à venir, et que, jusqu'ici, la pauvreté et la mauvaise chance, seules, avaient entravé leurs travaux et retardé leur triomphe inévitable. La noire bicoque dignifiée du nom de laboratoire et le four bancroche bâti par leurs propres mains, où s'accomplissaient leurs opérations souterraines, étaient des lieux interdits. A l'occasion, cependant, quelques croyans fidèles étaient admis dans l'enceinte et autorisés à risquer un coup d'œil sur les derniers essais. Le *genius loci* eût été un adepte de la magie noire, la pratique de ses incantations magiques n'eût pas excité plus de curiosité respectueuse que la production de ces étonnans hauts faits de poterie transcendantale. Naturellement, le visiteur privilégié qui avait joui d'une faveur si rare, se hâtait de répandre dans le cercle de ses connaissances un récit enthousiaste des promesses annoncées par tout ce qu'il avait vu (1). »

L'impatience de ces néophytes se conçoit, si l'on envisage ce qu'était devenue, au milieu du XIXe siècle, la céramique française. Elle était en pleine décadence. Sèvres faisait de la porcelaine impeccable, à ne considérer que sa couleur blanche et sa limpidité, mais de l'art le plus grossier et le plus criard, si l'on regardait son décor. Sur une pâte déjà cuite au grand feu, le feu de 1 300 degrés, on posait toutes sortes de couleurs, imitant celles de la peinture à l'huile, et on faisait, ensuite, recuire le tout au feu de moufle, c'est-à-dire à une température très inférieure à la première. De cette différence de cuisson naissait une antithèse esthétique. Les couleurs n'ayant point passé au même feu que la terre elle-même, n'ayant point couru ses dangers, ni partagé ses vicissitudes, ne s'y étaient point incorporées. Elles conservaient l'aspect étranger et superfétatoire d'une image qu'on collerait sur une statue. Rien n'a paru de si pénible pour le goût depuis la découverte du kaolin.

La faïence, elle, était tout à fait abandonnée. Les classes moyennes, qui l'avaient mise en honneur, ne voulaient plus la voir depuis qu'une porcelaine blanche et délicate était mise à leur portée, et les amateurs ne se souciaient point des grossières décorations dont les ouvriers affublaient la faïence industrielle contemporaine. Le grès, qui n'est qu'une terre plus cuite, et point

(1) M. L. Solon, *A history and description of the old french faïence, with an account of the revival of faïence painting in France*, with a preface by William Burton; London, 1904.

nécessairement dissimulée sous l'émail, ne servait qu'aux usages les plus communs et nul n'avait l'idée d'en faire la matière d'un art. Quelque chose aurait pu l'embellir et le magnifier : la couleur; mais les couleurs capables de supporter les hautes températures où cuisent le grès et la porcelaine, les couleurs dites « de grand feu, » étaient inconnues ou se réduisaient à fort peu de chose : des teintes sombres ou tristes. Ainsi, les saines traditions de la céramique ancienne étaient perdues et rien n'était venu les remplacer. Quoi d'étonnant, si, de toutes parts, des artistes, peintres, sculpteurs ou rêveurs, accouraient pour faire la besogne abandonnée ou gâchée par les potiers?

Cela commença par des imitations de Bernard Palissy. Palissy était fort à la mode au temps de Victor Hugo. Son art opulent et tourmenté, son génie inquiet, ses malheurs, sa passion pour la vérité poussée jusqu'au martyre, tout ce que remettait en lumière une nouvelle édition de ses œuvres publiée par Cap en 1844, séduisait fortement les imaginations romantiques. En même temps, sa céramique opposait une parfaite antithèse à celle de l'Empire et du Sèvres officiel. Nul ne s'avisait que Palissy était un assez pauvre céramiste, qu'en lui, l'artiste seul avait sauvé le potier et qu'en s'attachant à cet admirable embrouilleur de genres, on retournait tout doucement à la peinture au lieu de s'acheminer vers la poterie. Des disciples lui naissaient dans toute la France.

Ce fut, d'abord, Avisseau le potier de Tours qui, dès 1845, exposait des faïences imitées de Palissy, faites dans son jardin, aux bords de la Loire, d'après les serpens et les insectes qu'il y entretenait avec sollicitude. Pull et Avisseau, sculpteurs et peintres bien plus que potiers, parvenaient jusqu'à un certain point, à rendre l'aspect des plats de Palissy, mais ils ne découvraient aucun nouveau procédé céramique. C'était encore Barbizet, qui les imitait et jetait sur le marché des Palissy par centaines, mais ne trouvait rien non plus. C'était, enfin, le marquis de Monestrol, un gentilhomme potier qui n'était pas loin de se croire une réincarnation de Palissy : il travaillait seul dans le petit village de Rungis, près d'Orléans et y endurait avec la joie du martyre, tous les déboires et les malheurs du héros légendaire, ce dont il se consolait en écrivant *le Potier de Rungis,* poème en vingt-six chants. Pourtant tout le monde n'imitait pas Palissy. Plusieurs cherchaient le chemin suivi par

les della Robbia. Le premier fut l'Italien Devers, venu de Turin pour émailler le monde, abondant en discours, moins heureux en œuvres, finissant, entre 1855 et 1858, par deux grandes décorations en faïence colorée pour l'ancien Théâtre-Lyrique, d'ailleurs assez médiocres. Ulysse, de Blois, établi comme Avisseau sur les bords de la Loire et Jean, à Paris, reproduisaient un un peu mieux les effets des majoliques italiennes. D'autres, au lieu d'aller demander à l'étranger ses secrets, s'avisaient qu'on avait fait de fort belle faïence en France et qu'il serait beau de renouer une tradition interrompue. Le musée de Nevers était plein de belles poteries anciennes. Celui de Sèvres, en 1848, était aussi riche qu'aujourd'hui. Pourquoi ne pas continuer les ateliers de Moustiers, de Nevers, de Strasbourg, de Rouen? C'est à quoi s'appliquèrent de vrais artistes comme Genlis et Rudhart à Bourg-la-Reine chez Auboin, comme Lessore, également à Bourg-la-Reine, chez Laurin.

Enfin, les carnations céramiques d'Extrême-Orient commençaient d'émouvoir les artistes. Les trouvailles de M. A. de Beaumont, qui revenait de Perse, décidèrent Collinot, le premier, à refaire des poteries orientales. Il commença ses recherches à Boulogne, par des poteries persanes, continua par des chinoises et des japonaises. Longuet tenta aussi des faïences persanes. Laurent Bouvier s'y appliqua, quelques années plus tard, avec un étonnant génie décoratif. Mais l'élan fut surtout donné par Théodore Deck, véritable artiste, potier pratiquant, infatigable chercheur. C'était un ouvrier de Strasbourg qui avait couru l'Europe à la recherche de la science et de l'art céramiques. Devenu contremaître à Paris, chez Mme Dumas, fabricante de poêles, il y avait connu l'Alsacien Reiber, Ranvier et Gluck. Reiber faisait les formes des terres cuites. Deck les émaillait avec des émaux persans : bleu turquoise, des pourpres sombres, des rouges écarlates, des bleus azurés. Puis il travailla pour son compte. En collaboration avec les peintres Hamon, Ranvier, Hermann, puis Bracquemond, rembûché dans un petit atelier du boulevard Montparnasse, où, chaque dimanche, des artistes venaient avides de nouveautés, Deck préparait les grands plats émaillés qui eurent un éclatant succès à Paris et à Londres en 1861. Enfin, Solon, de Sèvres, s'efforçait de rénover notre manufacture nationale, lorsque les Anglais, qui suivaient de très près le mouvement céramique français, notamment les

Minton, le comprirent, l'appelèrent, en 1870, et ne le laissèrent plus revenir chez nous.

A côté de ces potiers qu'on pouvait déjà dire des « professionnels, » tout un groupe d'artistes et d'amateurs faisait des recherches en commun. C'étaient le paysagiste Bouquet, le docteur Marjolin et Mme Marjolin, Claudius Popelin le théoricien de la pléiade, qui citait Cyprian Piccolpassi, Durantoys, à tout ce monde ébahi. On se réunissait une fois par semaine chez les Marjolin ; on prenait de grandes plaques à poêle fournies par Laurin et, là-dessus, c'est-à-dire sur émail cru, on peignait des tableaux qu'on portait cuire à Bourg-la-Reine. Mme A. Moreau et Mme Escalier firent aussi de petits chefs-d'œuvre. Mais ces façons de grands seigneurs qui décoraient une matière préparée par des ouvriers, puis la renvoyaient aux ouvriers pour la vitrification des couleurs, offraient bien des dangers : le transport altérait les frêles couches posées sur l'émail en poudre. Quelques artistes eurent l'idée de venir peindre leurs vases, sur place, dans la fabrique de Laurin. Étant là, ils virent comment se transformait leur œuvre : ils s'intéressèrent aux difficultés matérielles de l'exécution céramique, à la « conduite du feu. » S'y intéressant, ils suggérèrent des idées, des expériences. Ils s'avisèrent que leur art même devait s'inspirer de ces expériences et qu'il ne fallait peut-être pas peindre sur de la terre comme sur une toile. Les fabricans, aussi, sentirent, à ce contact, s'éveiller des ambitions nouvelles. C'est au pied des fours que l'artiste et l'artisan, séparés depuis si longtemps, se retrouvèrent, de nos jours, pour la première fois. Nul ne crut plus déchoir en retroussant ses manches et en mettant, comme il est rigoureusement vrai, ici, de dire, « la main à la pâte. » Et comme en France, il n'y a guère de milieu entre la honte qu'on a d'un métier et la vanité qu'on en tire, du jour où la besogne du potier ne fut plus tenue pour servile, on voulut qu'elle fût glorieuse.

> Artiste, j'ai brûlé ma face au feu des moufles !

s'écriait orgueilleusement Popelin. Tout ce remuement d'idées et de gens devait aboutir à quelque chose. Mais inauguré par des peintres, il courait grand risque de fournir seulement un nouveau subjectile à la peinture et non de créer une céramique nouvelle. Pour ressusciter les vieux arts du feu et du potier, il fallait

qu'un artiste vînt non de l'atelier et du salon, mais du four et de la poterie. Alors vint Chaplet.

II

Ernest Chaplet était né en 1835, à Sèvres à l'ombre de la manufacture. Il y avait travaillé dès l'âge de treize ans. Toute sa carrière est donc celle d'un potier. Sa vie n'est que l'histoire de ses recherches et de ses luttes avec les quatre élémens des Anciens : la terre, l'eau, l'air et le feu. Elles se divise en trois grandes périodes : 1° l'imitation des majoliques italiennes, 2° l'imitation des anciens grès français, 3° l'imitation de l'Extrême-Orient.

Au début, enthousiasmé par les faïences italiennes, les della Robbia, qu'il voyait au musée de Sèvres, il rêvait de les ressusciter dans la céramique française. Cette idée lui vint en même temps qu'à son maître Lessore, excellent artiste, de beaucoup plus âgé que lui et qui travaillait à Sèvres en même temps. En unissant leurs forces, ils parvinrent à exécuter trois vases assez importans dont l'un avait plus d'un mètre de haut et qui furent exposés en 1855. Mais ce que Chaplet cherchait à reproduire alors ce n'étaient point les formes, c'était la *coloration* italienne, c'est-à-dire qu'élève d'une fabrique de porcelaine, il ambitionnait de faire de la faïence ; ou, du moins, de traiter la porcelaine le plus possible comme la faïence.

Pour comprendre combien ce désir était nouveau et particulier, il faut se souvenir que tout l'effort de la *science* céramique à cette époque, représentée par les théories de Brongniart dans son fameux ouvrage, tendait à vitrifier le plus possible la porcelaine, c'est-à-dire non seulement à l'écarter le plus possible de la faïence, mais à la rapprocher le plus possible du verre. En même temps, tout l'effort *artistique* de cette époque tendait à confondre le plus possible la décoration de Sèvres avec la peinture à l'huile ou la miniature sur ivoire ou l'enluminure de missel. Les efforts de la science et de l'art réunis aboutissaient donc à des tableaux sur verre, ou du moins tendaient à y aboutir. Il y avait là une double erreur : céramique et artistique. Au point de vue du potier, la porcelaine, à ce point rapprochée du verre, n'avait plus les qualités de grâce souple et de consistance qui caractérisent une chose céramique. Elle les avait si peu, qu'on était obligé de restituer à la pâte,

pour qu'elle se modelât facilement et pour qu'elle « fit corps » un peu de cette argile que, par un faux sentiment du beau, on en avait expulsé. Le verre ou la pâte de verre sont de fort belles matières, mais si l'on en rapproche la porcelaine on perd les qualités propres de l'une sans réaliser parfaitement les qualités différentes de l'autre. Au point de vue de l'artiste, l'erreur n'était pas moindre. Un effet de peinture à l'huile peut être un fort bel effet, mais se réalise beaucoup mieux sur toile ou sur bois que sur porcelaine et sur une surface plane que sur un corps bombé. On se donnait donc beaucoup de peine pour obtenir des résultats, au point de vue céramique, néfastes, et, au point de vue artistique, nuls.

En inaugurant sur la porcelaine des décorations jusque-là réservées à la faïence, Chaplet restituait donc à la pâte de kaolin son rôle céramique et à sa décoration des effets de couleur propres à la terre émaillée et que la peinture ne peut obtenir. Aujourd'hui que nos yeux sont habitués aux chefs-d'œuvre de cet art, tant exhumés de nos vieilles provinces que rapportés de l'Extrême-Orient, l'initiative de Chaplet nous paraît fort naturelle et sans grand mérite. Mais, à cette époque, elle constituait, de la part d'un homme jeune, pauvre et inconnu, une singulière audace et pendant de longues années les marchands de bibelots ou de curiosités, les industriels, les fabricans le lui firent bien voir. « Que voulez-vous que je fasse de cela? disaient-ils. Il nous faut du vieux. C'est assez joli, mais combien? — Vingt francs, disait Chaplet. — Vingt francs! la douzaine?... » Les amateurs préféraient les faïences anciennes qu'on trouvait à cette époque à fort bon marché, et ils n'avaient point absolument tort. C'était le temps où Sauvageot allait dans le Midi, ramassait nombre de Moustiers et donnait en échange des porcelaines toutes neuves qui plaisaient infiniment plus aux propriétaires. Il y a, au musée de Cluny, des pièces qui valent plusieurs milliers de francs et qui lui ont coûté quarante sous : des services qui étaient au grenier dans les châteaux ou dans des maisons de paysans et qui servaient aux enfans à faire la dînette. Les collectionneurs qui pouvaient avoir pour 4 francs une faïence de Moustiers ne se jetaient pas sur les pièces neuves dont Rudhardt leur demandait 25 francs. Quant aux profanes, inutile de marquer ici que toute faïence ancienne ou nouvelle leur déplaisait également. Ainsi, entre les profanes qui aimaient

mieux la belle porcelaine nouvelle et les initiés qui trouvaient à meilleur compte les chefs-d'œuvre de l'ancienne faïence, les potiers modernes comme Chaplet ne recueillaient que peu d'encouragemens. Mais, à mesure que le temps s'écoulait, une double circonstance heureuse se produisit. Les amateurs de faïence devinrent plus nombreux et les faïences anciennes plus rares. Les amateurs se mirent donc à regarder autour d'eux s'ils ne voyaient pas quelque chose qui y ressemblât. Ils virent les essais de Chaplet, de Solon, de Bouvier et des autres, chez un certain Rousseau, rue Coquillière, qui était la Providence des potiers, ils s'y attachèrent : de ce jour, la Renaissance céramique était possible.

A cette époque, Chaplet travaillait chez Laurin à Bourg-la-Reine, avec Dammouse et, pendant dix ans, il poursuivait ses recherches de coloration italienne de la Renaissance et retrouvait, peu à peu, un grand nombre des recettes de l'émail stannifère. Mais à mesure qu'il réussissait dans cette première carrière ouverte à son ambition, il rêvait d'autre chose. Il lui semblait que nos anciens grès français n'étaient pas inférieurs, ni comme matière ni comme décoration, aux faïences italiennes. Il voulait les remettre en honneur. Il proposa donc à Laurin de faire du grès dans ses fours. C'était un monde nouveau à découvrir, des expériences coûteuses à tenter, toute une éducation du public à refaire. Laurin hésita, puis refusa : ils se séparèrent.

En 1872, Chaplet découvrit la barbotine qui eut, en 1878, un succès si retentissant et qui fut si fort à la mode pendant quelques années. En 1876, il s'installa, à Limoges, chez Haviland, industriel très éclairé et fort curieux de belles tentatives, et y fit de la barbotine avec Bracquemond. Mais déjà ce succès de mode ne l'intéressait plus et son vieux désir de ressusciter les grès français le reprenait avec plus de force. Il proposa la tentative à Haviland qui hésita. Avant de se séparer définitivement de lui comme il avait fait de Laurin, Chaplet prétexta un voyage de santé en Normandie et alla passer quelque temps dans une fabrique de grès pour y apprendre la technique du métier. Il en rapporta quelques beaux spécimens à Haviland et lui demanda : « Que pensez-vous de ceci ? — Je pense que c'est admirable ! » répondit Haviland. Chaplet lui assura qu'il pourrait réaliser de telles œuvres et des œuvres supérieures en fort peu de temps : l'essai fut tenté et réussit pleinement.

En 1882, il s'installa dans une fabrique de la rue Blomet

pour y faire des grès, des pichets, avec Haviland, jusqu'en 1885, époque à laquelle il prit la fabrique à son propre compte. Mais déjà les colorations éclatantes de l'Extrême-Orient l'attiraient. Elles lui avaient été révélées par le peintre Bracquemond. Depuis longtemps sa pensée avait abandonné les grès auxquels il avait converti peu à peu le public. En 1888, il cédait sa fabrique à Delaherche, qui devait créer à son tour une céramique tout à fait originale : les grès flammés où il reste, encore aujourd'hui, le maître. La vitrine de Delaherche, au musée du Pavillon de Marsan, contient des œuvres dignes d'être comparées aux plus belles choses anciennes.

Dès lors, à Choisy-le-Roi, c'étaient les secrets des Chinois que Chaplet s'appliquait à découvrir, et aux deux expositions de 1889 et de 1900, le monde entier s'accorda à reconnaître qu'il y avait réussi : le *rouge de Chine*, sang de bœuf, fut la première étape, en 1884 ; la seconde étape : le *bleu de Chine*, qu'il obtint, non pas du tout avec du cobalt comme il était dit alors, dans les traités de céramique, mais avec du cuivre ; la troisième étape : le *blanc de Chine*, le blanc laiteux avec la pâte à grains appelée « *peau d'orange*. » Cette dernière étape était la plus difficile à franchir. Pour obtenir ce blanc, il fallut avoir obtenu auparavant du bleu, dont quelques points restés çà et là dans le blanc attestent l'existence antérieure sur le vase de la couleur qui a viré. Chaplet y réussit et exposa des merveilles en 1900. A ce moment, son rôle était fini. Les trois admirations de sa jeunesse, de son âge mûr et de sa vieillesse : la Renaissance italienne, les grès français ou les « pichets, » la porcelaine chinoise, le bleu, le blanc, la « peau d'orange, » étaient devenus des réalisations de l'Art français contemporain.

III

A quel point elles l'enrichissent, c'est ce que nous montre une visite au pavillon de Marsan. Notre première impression devant ces porcelaines, c'est que ce ne sont pas des porcelaines. Car notre idée de la porcelaine est celle d'une chose brillante et à demi transparente. « Des vases qui ont la transparence du verre ; l'eau se voit au travers, » disait, déjà, un voyageur arabe, au IXe siècle. Or ceci est opaque et mat. Pourtant, regardons bien et nous verrons qu'à défaut de la transparence proprement

dite qui disparaît sous la riche diaprure des couleurs, ces poteries rayonnent d'un éclat compact qu'on n'obtiendrait sur aucune autre matière, faïence ou grès, — et cela seul justifie l'emploi de cette terre et de ce mot. Ensuite, si le mot « porcelaine » évoque en nous l'idée de quelque chose de mince et de fragile, de féminin semble-t-il, et qui inspirait à Carriès ce mot : « Le grès est le mâle de la porcelaine, » ici, au contraire, hors l'infinie douceur des teintes neigeuses, lactées, cendrées, gorge de pigeon, il n'est rien que de robuste. Encore nos yeux ne nous renseignent-ils pas entièrement sur le poids de cette matière. Si vous ne faites que la regarder, vous vous dites : c'est une fleur ! Si on vous la met dans la main : c'est un obus ! Enfin, troisième signe distinctif, à aucun moment, nous n'avons la sensation que voici une forme qui a été revêtue d'une couleur; elle ne se conçoit pas plus sans sa couleur qu'une figure, qu'une main, qu'un fruit, qu'une pierre : elle semble être née avec elle. Ce n'est pas un ornement : c'est un état; ce n'est pas une parure : c'est une peau. Combien elle est nuancée, bigarrée, sillonnée de lueurs et de veines sous-jacentes, vous le voyez d'un coup d'œil et plus vous vous y attachez, plus vous en percevez de nouvelles, sourdre et filtrer, point par point, fil à fil, onde par onde, comme au long des côtes de Provence, lorsqu'on s'approche du bord, on voit les sables blancs et les algues du fond serpenter en arabesques vertes et lilas parmi les bleus incandescens de la mer.

Et ceci n'est que pour le sens de la couleur. Mais observez l'épiderme de ces pots, de ces cendriers, de ces cornets. L'un a le grain de la coquille d'œuf ou de la peau d'orange, d'autres la peau de la poire, le grenu du rocher déchiqueté par les eaux, le tissu âpre de l'écorce d'arbre, le plissé de la coquille marine, le glacé de l'aubergine. Ce sont des joies et des émotions esthétiques non seulement pour le regard, mais pour le toucher. D'abord, pour cette sorte de regard qui est un toucher à distance, qui éprouve, enveloppe, soupèse, effleure, la densité d'une matière, son galbe, sa masse, son grain ou son épiderme avant que les papilles de la main ne soient mises en contact avec elles. Ensuite, pour le toucher lui-même, pour cette vue de près qui perçoit, point par point, la texture d'une matière, s'émeut, s'irrite, s'émerveille, s'alanguit, se calme, s'endort selon des accidens et des transitions perceptibles seulement à la sensibilité tactile.

Chaplet a travaillé pour ces amateurs de la belle plastique qui en promenant leurs doigts, aux longues phalanges, sur les médailles, les ivoires, les netzkés, les bois précieux, et curieusement ouvragés, y prennent autant de plaisir qu'à les voir.

Il en a été récompensé. Un soir, dans son atelier de Choisy-le-Roi, le grand vieillard, adossé à son four éteint, les yeux éteints, me contait sa vie en maniant un admirable bloc de porcelaine peau d'orange qu'il caressait en parlant. Il parlait du feu comme quelqu'un qui a vécu dans l'intimité d'un roi fantasque et bienfaisant, d'un despote d'Orient qui, en une heure, vous comble de dons ou bien brise vos plus longs espoirs et met à néant vos plans les mieux combinés, un génie quinteux dont toute une vie passée à ses côtés n'a pu vous faire pénétrer entièrement le caractère ni présager l'humeur. Il l'évoquait avec un mélange de respect et de familiarité, de défiance et de gratitude, mais avec un fond de tendresse. Car le potier parle du feu comme le marin parle de la mer.

La raison en est simple. Le potier propose, mais le feu dispose. C'est le potier qui moule, mais c'est le feu qui peint. Le potier ne peut que lui fournir les couleurs, lui donner de l'air ou l'étouffer, et l'arrêter au moment où il croit que le ton le plus beau est atteint. Car, à mesure que le feu travaille, les couleurs mises sur la terre s'exaltent, éclatent, puis elles changent, passent, « virent » comme on dit, s'éclairent ou s'obscurcissent, deviennent de tout autres couleurs. Le vert pâle devient un vert éclatant, puis le vert devient bleu, puis le bleu devient blanc. Le blanc rosé devient rouge, le rouge devient jaune, le jaune devient noir. Selon le moment où il arrête le feu, le potier retire le même vase rouge, jaune ou noir, éclatant ou terne, semé de « cloques » ou lisse, svelte ou brisé. Jusque-là, il ne peut que se tenir à côté de lui, entasser du bois ou laisser passer l'air et le regarder faire. Encore voit-il très mal ce qu'il fait. Il en est réduit à le deviner. Il applique son œil contre le « regard, » petite lunette creusée dans le mur : il voit si le feu est encore jaune clair ou s'il est déjà blanc; avec de longues pinces il retire, comme le pyromancien antique, de petits morceaux de terre, des « montres » dont la couleur lui est un présage. Mais que ce présage est douteux ! Son anxiété grandit. A certains momens, elle devient intolérable. Il y a en lui du joueur comme il y a du savant. Il tourne et retourne autour

de l'effrayant creuset où le mystère s'accomplit. Il se désespère, il arrête le feu; il s'en va. Il se jure à lui-même qu'il ne compte plus sur la réussite, qu'il s'en désintéresse, qu'il ne viendra point défourner. Fasse qui voudra, des grès flammés ou des porcelaines! Il n'en a cure! Le lendemain, à la première heure, il accourt, et se brûle les doigts dans sa hâte à briser la porte de son four...

Chaplet avouait toutes ces choses, mais la dominante de ses impressions était la confiance dans les forces secrètes de la nature. Il disait: « N'ayez pas peur de remettre au feu. Le feu seul vous donnera une matière solide, compacte, une couleur profonde, un grain savoureux. Si un premier feu ne suffit pas, jetez votre porcelaine dans un second, si le second n'en a pas fait ce que vous désirez, demandez-le à un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que votre essai soit perdu ou sauvé. Les harmonies que donne le feu sont toujours belles... » Pendant cet éloge du Feu, la nuit était venue. Le vieux potier continuait de parler, mais je ne voyais plus ses paroles sur ses lèvres: je les entendais seulement. Il prenait un grès ou une porcelaine, le palpait, le reconnaissait, en éprouvait une dernière joie; son souvenir rallumait les teintes endormies; les évoquait, une à une, comme des victoires et j'avais la sensation qu'il les voyait encore, quand moi, depuis longtemps, je ne les voyais plus...

L'artiste était tout entier dans les paroles que je viens de rappeler. C'était un empirique. Il a sans doute profité des recherches faites avant lui, et les services rendus par les chimistes de Sèvres à la céramique française sont hors de cause; mais il n'a point suivi sans contrôle les enseignemens de la science et, les trouvant insuffisans, il a demandé à l'expérience de les compléter. Il a aussi sollicité le hasard, guetté l'accident, béni la catastrophe. Personne n'a plus étroitement collaboré avec la nature. Aussi regardons, dans la vitrine placée au milieu de la salle, ses dernières œuvres, les plus belles : elles sont en tout semblables à des créations de la nature : on dirait presque des roches ou des galets roulés dans des pierres précieuses. La forme y est peu de chose, le décor n'y est rien; à peine, çà et là, sent-on que la main de l'homme a mis une retouche aux essais du cratère. Ce ne sont que matières et couleurs. Encore ne voit-on pas ces couleurs découpées en arabesques, mais unies, fondues, allant s'évanouissant ou s'échauffant, comme

sur un rocher, une coquille ou un fruit. Du fruit ou de toute autre création de la nature, elles ont encore ce caractère que nulle d'entre elles ne ressemble à une autre. Enfin, elles sont faites selon la méthode qu'employa selon toute vraisemblance la nature elle-même. Le potier a réuni les élémens épars des roches sédimentaires, dissociés par l'eau et le temps, et, les replongeant dans le feu, il les a refaits indestructibles. Après tous les efforts de l'art pour se séparer de la Nature, voici l'effort suprême qui est de se mettre à sa place et de traiter la matière comme elle, aux premiers âges du globe, afin d'atteindre une même sorte de beauté. Si notre civilisation disparaissait dans quelque cataclysme et si l'on déterrait dans plusieurs siècles les poteries de Chaplet, comme on déterre aujourd'hui celles de Diphilos ou de Douris, ce serait une question de savoir si on se trouve en face de l'œuvre de l'homme ou de l'œuvre du hasard. Et c'est une étrange grandeur de l'artiste que de jeter ainsi dans la Nature une merveille si belle qu'on ne sache plus si elle est d'elle ou de lui...

De là, Chaplet tire son caractère. Quand, après un défournement heureux, il sortait dans la petite rue de Choisy-le-Roi, ses fours éteints, les passans qui le croisaient ne se doutaient guère que cet homme venait de résoudre un peu du problème primordial de la beauté. Mais comme les femmes de Toscane sur le pas de leurs portes, voyant passer le Dante, ils devaient éprouver ce qu'il y avait en lui de grave et de pensif. Ce grand vieillard aveugle, qui avait vécu toute sa vie avec le Feu, qui lui avait confié tout ce qu'il avait de plus précieux, ses ambitions, ses espoirs, ses ressources, ses yeux, qui en avait reçu, en échange, des trésors inouïs, de tels trésors que jamais peut-être, en Occident, on n'en a reçu de semblables, revêtait une sorte de grandeur tragique. S'il eût vécu dans le monde antique, les Grecs eussent fait de lui un de ces mythes admirables que M. Salomon Reinach se divertit aujourd'hui à réduire à leur armature de réalité, à des personnifications de services publics, ou à de risibles coq-à-l'âne. Ils en auraient fait non pas le dompteur du Feu, — car il ne l'a pas dompté, — mais le complice humain d'un démon hargneux et magnifique, le seul visible des deux conjurés dans l'œuvre hardie, singulière et peut-être impie de repétrir, à notre fantaisie, quelques miettes de la création.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LE ROMAN D'AMOUR

DE

M. INGRES

D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

PREMIÈRE PARTIE

Même pour qui croit la mieux connaître, la vie d'Ingres reste fertile en imprévu. C'est ainsi que personne ne paraît avoir connu la crise qu'il traversa, aux alentours de la vingt-cinquième année, crise morale d'une extraordinaire acuité, au cours de laquelle il songea un instant à abandonner ses pinceaux. Rien n'est indifférent chez un artiste tel que lui. A plus forte raison doit-on faire état, pour l'étude de son génie, de tout ce qui peut, en quelque mesure, nous éclairer sur les circonstances où il se développa. Le récit qu'on va lire n'a pas d'autre but que de le montrer aux prises avec les difficultés que, à l'heure la plus critique, il rencontra sur son chemin. Tous les documens qui suivent sont inédits : nous les laisserons parler, en nous bornant à les éclairer d'un bref commentaire, quand il y aura lieu.

I

Grand Prix en 1801, Ingres ne put gagner Rome qu'en 1806, lorsque le budget impérial le lui permit, ainsi qu'à quelques-uns de ses camarades. C'est pendant cette période d'attente qu'il fut présenté dans la famille d'un honorable magistrat, M. Forestier, juge suppléant, qui habitait au Petit Hôtel Bouillon, 15, quai Malaquais. En 1804, il y introduisit lui-même son père, le sculp-

teur ornemaniste Jean-Marie-Joseph Ingres, que les succès de son *Ingrou*, petit Ingres, avaient attiré à Paris.

Ingres nous a laissé le souvenir le plus attendri de la *Famille Forestier* en ce précieux feuillet du Louvre (1), grâce auquel nous connaissons à merveille les hôtes qui furent si accueillans à sa jeunesse. La jeune fille, dont la main traîne sur le clavecin, n'est point jolie, à beaucoup près. Son visage passerait partout inaperçu, presque insignifiant, sans l'air de bonté, de douceur, de bienveillance heureuse qui est ici comme un air de famille. Elle portait les prénoms de Anne-Marie-Julie. On l'appelait Julie. Pour Ingres, elle était la bonne Julie. Comment cela se fit-il? En 1806, Ingres avait vingt-six ans et Julie dix-sept, étant née en 1789. Les deux jeunes gens se rencontraient presque tous les jours depuis plusieurs années. Ingres avait vu grandir sous ses yeux la fillette qu'il écoutait au piano, quand lui-même ne faisait point sa partie de violon à ses côtés. Ils s'aimèrent. Ils se le dirent. Et ce fut le début d'une idylle qui devait finir cruellement pour tous deux.

Nous possédons l'unique billet écrit, avant le départ du peintre pour Rome, par Mlle Forestier à Ingres. Il n'est pas daté, mais certainement il est du printemps de l'année 1806. Le voici :

« Ce jeudi matin.

« Monsieur, ce n'est pas sans avoir beaucoup réfléchi que j'ose me permettre de mettre par écrit ce que je n'ai pas trouvé le moment de vous dire; mais la droiture de mes intentions, la contrainte dans laquelle on juge à propos de me tenir depuis deux mois, et, plus que tout cela, un propos que j'ai entendu tenir à papa hier matin, tandis qu'il me croyait encore endormie, tellement offensant pour moi que si ce n'était lui qui l'ait dit, il ne serait jamais oublié, ni pardonné, tout cela me force à vous écrire que je regarde comme indispensable de mettre maman au fait de ce secret qu'il m'a déjà trop coûté de lui céler jusqu'à présent. Je sais, aussi bien que vous, les raisons qui peuvent vous retenir. Elles doivent céder à la nécessité de me tirer de cet état de gêne et d'incertitude; dites-lui simplement vos inten-

(1) Ingres, à qui on rendit plus tard ce dessin, en fit don à son ami M. Coutan. En 1882, le Louvre le reçut, avec une série magnifique d'œuvres des maîtres du XIXe siècle, de Mme Schubert-Milliet, héritière, par sa sœur, du grand collectionneur Coutan.

tions pour l'avenir et demandez-lui son consentement et son appui auprès de papa qui, certainement, ne lui résistera pas longtemps. Ne craignez pas maman ; d'abord, elle vous aime particulièrement ; ensuite, quelque sévère qu'elle soit ordinairement, elle ne l'est pas pour moi, lorsqu'il s'agit d'une chose qui me regarde autant que celle-là ; employez-y, je le permets de bon cœur, cette manière aimable que peut-être moi seule connais ici et qu'ensuite il en soit question devant moi : j'y consens, malgré l'espèce d'embarras que cela doit me causer naturellement. Je le désire même, et c'est la meilleure preuve que vous pourrez me donner de votre sincérité. Je vous demande pardon de la manière dont je vous ai répondu lundi soir, quand vous m'avez demandé si j'allais vous faire chanter ; l'impatience de voir toujours papa derrière moi l'a pu seule causer. Croyez bien qu'une pareille brusquerie n'a jamais été dans mon caractère, ni dans mon cœur. Au surplus, vous me l'avez cruellement rendu, le soir, auprès du piano, par un mot dont je n'ai pas senti dans l'instant toute l'amertume. Très éloignée de l'idée que cet Italien pût vous inspirer quelque jalousie, je l'ai attribué à la langue italienne que vous n'aimez plus, et ce n'est qu'en réfléchissant après que j'ai découvert qu'il pouvait s'adresser à l'Italien lui-même, ce qui, je vous l'assure, m'a bien attristée. Pouvez-vous me soupçonner de légèreté à cet égard ? Vous en ai-je jamais donné des preuves ? Je ne le crois pas, je ne suis pas changeante, moi, et si vous obtenez une parole sûre de mes parens, soyez bien certain que ni le temps, ni l'absence ne sont capables de me faire varier un moment et qu'au bout même de dix ans vous retrouveriez toujours la même celle qui, dans tous les cas et toutes les circonstances, pourvu que vous continuiez à le mériter, vous a voué une inaltérable amitié. Adieu, monsieur.

« Cet écrit est le premier et le dernier que vous recevrez de moi en secret ; qu'il reste sans autre réponse que des actions, je l'exige, ainsi que vous me le rendiez aussitôt qu'il sera lu. Si vous êtes libre ce soir, venez nous voir. »

Ingres était mis au pied du mur. Il avait déclaré son amour à Julie. Julie, consentante, ordonnait que sa famille en fût avertie. Évidemment, la jeune fille montrait qu'elle était déjà femme de tête. Ingres était préoccupé de son avenir, — il y paraît à la lettre de Julie, — mais de cela ne s'embarrassait guère une enfant de dix-sept ans. Qu'il parle d'abord : on sauvegardera l'avenir

ensuite. Il fallait qu'Ingres s'engageât, non plus par des mots, mais par un acte décisif. Il écrivit à Julie dans cette langue violente, tourmentée, d'une farouche énergie, et sans orthographe, ni grammaire, qui, jusqu'à la fin de sa vie, sera la sienne :

« Mon aimable tendre amie, je suis désolé d'avoir pu vous causer quelque chagrin. Que je suis coupable ! combien je m'en veux ! Mais vous en êtes un peu cause. Je vous aime trop, ma chère amie, pour être toujours raisonnable. Je suis bien loin de vous en vouloir avec mon affreux caractère, mais votre douceur inaltérable, vos vertus, ce charme irrésistible qui m'entraîne toujours vers vous ! Je vous aime, tour à tour, comme épouse, sœur et amie à qui je suis heureux de causer un intérêt assez fort pour consentir à une union si charmante, qui est ce que j'ambitionne le plus au monde. Ce que vous me demandez, ma bonne amie, serait déjà fait si j'en avais trouvé l'occasion. On sait qu'un peu de timidité, dont je ne suis pas exempt, m'en a empêché. Je ne suis que trop impatient de décider mon sort et le vôtre pour ne pas me déclarer (illisible) la demande (illisible) votre constance, mon aimable amie. Je dois espérer beaucoup. Ce que vous avez entendu dire à votre papa me fait une peine sensible. Comment a-t-il le cœur d'injurier sa chère fille quand il devrait vous adorer, au contraire ? Tous vos chagrins, ma bonne amie, sont les miens. Je serai trop heureux de les partager tous. Mais je ne conçois pas vos parens qui sont, d'ailleurs, si bons, si vertueux, si estimables. Cependant je leur en veux bien souvent, quoique je les aime presque autant que vous. Adieu, chère et tendre amie, je vous demande mille pardons. Veuillez être assez bonne pour me pardonner. »

Ingres présenta à la famille Forestier sa demande en bonne et due forme. Mais, comme il s'agissait d'une chose très sérieuse, c'est très sérieusement que les parens de Julie entendaient la traiter : il convenait de respecter les usages qui voulaient que le chef de famille demandât la main pour son fils. Les parens d'Ingres vivaient à Montauban. Ingres n'éprouva aucune difficulté à convaincre son père de ce que l'union d'un artiste inconnu encore avec une jeune fille de très bonne souche bourgeoise, avait de flatteur. Tout de même, il lui donna cette impression que, pour épris qu'il fût de Julie, il ne lui sacrifierait pas son art, ni même sa pension à Rome. Le moment était venu de se rendre

à la Villa Médicis : s'il priait son père de solliciter la main de Julie, ce ne pouvait être que pour le jour où, ayant fait ses preuves, il reviendrait à Paris chargé des lauriers du Pincio.

C'était bien ainsi que l'entendait Ingres père. Pour lui, l'avenir de son fils n'était pas en question. N'avait-il pas déjà obtenu des commandes officielles, — et quelles commandes : à deux reprises, quand il n'avait pas encore vingt-cinq ans, le gouvernement lui demandait le portrait de Bonaparte, Premier Consul, pour l'Hôtel de Ville de Liège, puis le portrait de Napoléon Ier Empereur ! Sans doute, il ressentait l'honneur d'un mariage qui ferait entrer le fils d'un petit ornemaniste, le petit-fils d'un perruquier de la Cour des Aides, dans la bourgeoisie de robe. Mais celle-ci n'y perdait rien non plus. Ingres père prit donc la plume et, de son encre la meilleure, avec des formes charmantes, il adressa à M. Forestier la requête souhaitée par son fils.

La demande fut agréée. Puis, comme il l'avait décidé, le jeune artiste quitta Paris pour se rendre à Rome. Il partit au mois de septembre, laissant, pour le représenter au Salon, les portraits de Napoléon Ier, de M., Mme et Mlle Rivière et son propre portrait.

II

Le 11 octobre, Ingres franchissait le seuil de la Villa Médicis où l'attendait une lettre de Julie. C'est à elle qu'il écrivit d'abord, sous le couvert de Clotilde, la suivante dévouée dont la silhouette se détache à l'arrière-plan du groupe de la *Famille Forestier* :

« Rome, ce 19 octobre.

« Ma bien-aimée, ma bonne Julie, vous êtes un ange sur la terre. Combien vous me faites sentir mes torts ! Que j'ai de peine d'avoir douté un moment de vos tendres sentimens à mon égard, mais aussi, quel bonheur est le mien d'entendre de vous-même ces tendres assurances ! Non, ma belle, ne regrettez pas d'avoir épanché votre cœur avec celui qui vous adore et qui n'existe et ne vit que par vous. Ma charmante amie, n'ayez donc plus de regrets avec moi. Je n'aurai jamais pour vous le moindre secret, vous verrez toujours mon âme tout entière. Que de votre côté il en soit de même. Contez-moi le moindre plaisir

comme le plus petit chagrin. Je vous consolerai du mieux que je le pourrai, jusqu'à ce que les vœux les plus tendres nous unissent à jamais. C'est moi qui suis malheureux, ma tendre amie, de ne vous plus voir; il vous est impossible de vous l'imaginer, au point que, si j'en avais les moyens, je repartirais pour Paris, uniquement pour vous, mon aimable amie. J'ai relu cent fois cette charmante écriture au crayon; je vais continuellement de la lettre au portrait. Il me semble vous voir, je vous parle, mais, hélas! vous ne me répondez pas, il n'y a chez moi qu'un triste silence interrompu par le bruit d'une cloche ou d'une pluie qui tombe par torrens, accompagnée d'un tonnerre qui a l'air de présager l'anéantissement du monde entier. Je suis couché à neuf heures du soir et jusqu'à six heures que je me lève, je ne dors pas, je me roule dans mon lit, je pleure, je pense continuellement à vous, et je vais voir votre image qui me calme un peu, sans cependant me rendre heureux, tout le contraire. Quelquefois, dans mon mortel chagrin, je voudrais ne vous avoir jamais vue, mais cela ne dure que le temps de le penser. Ma charmante amie, mon ange consolateur, comme vos douces paroles sont bien d'accord avec vos aimables traits? Qui vous entendrait vous verrait.

« Avec quelle peine j'ai appris les détails de notre triste séparation! Par ce récit, ma chère, je me suis séparé de vous deux fois. Ah! combien il m'est cher aussi cet anneau, gage de notre amour et fidélité! Que votre père est cruel avec vous! A Dieu ne plaise que je veuille le déprécier à vos yeux; je n'y réussirais pas, quand j'en aurais la coupable envie, mais il faut avouer, ma tendre amie, qu'il est bien méchant quelquefois, lui qui est si bon. Il ne ressemble pas à notre bonne maman Forestier qui nous aime bien tout à fait, n'est-ce pas, ma bonne? Je vais aussi lui écrire en particulier et ce sera sûrement dans sa réponse que vous m'écrirez, en cérémonie, mais un peu moins que dans celle du papa. Je l'aime bien, cette chère maman, presque autant que vous, parce qu'elle est bien bonne. Nous la trompons, il est vrai, mais quel mal faisons-nous? Aucun. Elle le saurait, qu'elle ne pourrait même nous en gronder; ainsi, ma chère bien-aimée, ne me privez pas de ce qui fait toute ma consolation présente et qui m'aide à supporter, quoique avec la plus grande peine, le vide affreux de votre absence. Ah! chère amie, je suis bien malheureux, bien malheureux; je n'y pourrai tenir, et malgré le

vœu de Gérard (1) auquel je suis cependant bien sensible par l'intérêt qu'il prend à moi et dont je suis fier, parce que je crois le mériter un peu, il me sera impossible même d'y rester peut-être un an. Je voudrais y faire un tableau, je ne le pourrais, car il n'y a à Rome ni modèles, ni couleurs, ni toiles, etc. Ainsi, ma chère amie, croyez que je pense et que je n'oublie pas ma gloire; elle m'est aussi précieuse que votre amour; c'est pour vous que je l'aime, car c'est vous qui me l'inspirez, c'est à vos yeux que je veux paraître grand et mériter ce cœur que rien n'égale. Tendre amie, reposez-vous bien sur ma conduite et ma prudence comme je me repose aussi sur la vôtre, et puis je ferai tout ce que vous voudrez, vous ne pouvez m'ordonner que des choses dignes de votre cœur. Je vous obéirai en aveugle en tout et pour tout. Il m'est bien doux, ma chère, de pouvoir vous écrire; vous me faites aimer cette occupation, qui était autrefois un supplice pour moi. Il faut cependant cesser de vous rappeler combien je vous aime, je vous le dirais jusques à demain que je ne m'en lasserais pas. Je vous embrasse, je vous couvre de baisers, malheureusement en idée, mille fois le jour, et vous ne le sauriez seulement pas! Adieu donc, ma chère bien-aimée; adieu, espérons en la divine Providence qui n'abandonne jamais les bons; adieu, tendre amie, ma chère bien-aimée, adieu, adieu, songez quelquefois à votre fidèle; écrivez-moi, par charité, et rappelez-moi à notre bonne Clotilde. Il y a dix mortels jours que je suis à Rome et n'ai de vos parens aucune nouvelle.

« INGRES. »

Les nouvelles du Salon, peu rassurantes à son passage à Florence, étaient de plus en plus mauvaises. Ingres les connut indirectement, par une autre voie que celle des Forestier. Le père de Julie ne se hâtait pas de lui écrire. Le jeune artiste souffrait d'autant plus de ce silence obstiné qu'il lui paraissait s'accorder avec les violentes critiques dont ses portraits étaient l'objet dans les journaux de Paris. Depuis son départ, rien n'était venu, de son futur beau-père, calmer sa nervosité exagérée. Il lui semblait que tous ses ennemis, — il en avait de violemment obstinés à le combattre, — se fussent conjurés contre lui et, pour un peu, il eût pensé qu'ils avaient réussi à ébranler la con-

(1) Il s'agit du peintre Gérard qui s'intéressa toujours à la carrière d'Ingres.

fiance que M. Forestier devait avoir en lui. Son camarade Granger, Grand Prix de Rome de 1800, essayait vainement de lui donner du courage. « Je m'y perds, écrivait-il; par grâce, instruisez-moi si je me suis trompé et s'il est vrai qu'on ne voit dans mes ouvrages ni dessin, ni couleur, ni sentiment. J'étouffe, je n'en puis plus. »

Le Salon était la grande affaire de sa vie, à la Villa Médicis. Il pensait à sa fiancée. Il en parlait avec toute la tendresse possible. Cependant, on voit bien qu'il avait surtout à cœur de se justifier, et devant qui, sinon devant la famille de Julie? « Vous devez savoir, écrivait-il à ses amis, le 23 novembre, que je suis arrivé à Rome sans aucun danger, puisque voilà trois lettres que je vous envoie. Je suis fâché d'avoir donné des inquiétudes à la chère famille : c'est un signe de votre bonne amitié dont vous ne cessez de me donner des marques bien chères pour moi. Il est bien vrai que sans vous je ne saurais comment vivre dans ce moment. » La sottise des critiques qui s'érigeaient en juges infaillibles le mettait à ce point hors de lui qu'il s'écriait : « Je n'exposerai plus au Salon. » Puisqu'on l'attaquait avec cette malveillance hargneuse, Ingres allait se mettre au travail. Ah ! qu'il sera fier, le jour où il aura produit une belle œuvre, de rentrer à Paris et de s'asseoir au foyer de la famille Forestier, devenue la sienne. Déjà le charme de Rome opérait. Ingres commençait à en goûter la forte poésie et à en saisir, dans toute sa profondeur, la majesté austère. Peu à peu, Rome le prenait, Rome allait le tenir et le garder.

« Rome, le 25 décembre 1806.

« Mon cher monsieur Forestier et l'aimable famille, je suis bien privé de n'être pas aujourd'hui au milieu de vous, pour vous embrasser en vous désirant un bon commencement, un très grand nombre d'années pleines de bonheur et de félicités, que vos vertus vous méritent.

« Pour moi, je m'estimerai bien heureux tant que je pourrai avoir part à vos moindres bonnes grâces. Vous devez bien croire combien vous et les vôtres m'êtes chers et combien je vous aime, car vous êtes, sans contredit, après ceux qui m'ont donné le jour, les meilleurs amis que je puisse avoir, et je remercie en cela la divine Providence de m'avoir fait vivre en même temps que vous. Je réclame donc de nouveau votre bonne amitié et la

promesse du bonheur qui m'attend à mon retour, d'être mis au nombre de vos enfans ; cette idée fait toute ma consolation et m'aide seule à soutenir le vide affreux que je suis forcé de supporter ici. Car ma position y est insupportable.

« Voilà pas encore trois mois que je suis à Rome, et il me semble y être depuis trois ans, et cependant il faudrait être aveugle ou de mauvaise foi pour ne pas avouer que c'est un climat et une ville intarissable en beautés de tout genre, en architecture pittoresque surtout et beaux effets. C'est une Babylone. Je m'occupe, en attendant mieux, à crayonner d'après, et vous faire jouir par de faibles ressouvenirs.

« Du jour où je vous écris, le soleil est trop chaud et le ciel est d'une limpidité ravissante. Nous venons de faire un petit voyage à Ostie, ancien port de Trajan, où j'ai par conséquent vu pour la première fois la mer qui est retirée d'une demi-lieue de ce port depuis ce temps. Elle était un peu agitée, dans le moment où nous l'avons vue et rien au monde ne m'a jamais causé une plus grande admiration. C'est un des plus grands ouvrages de la nature, et cela rend les hommes et leurs facultés bien peu de chose. Nous espérons y retourner, ce printemps, et vous donnerai de ce pays plus de détails. Ostie n'est qu'à trois milles de Rome, entourée de marais très malfaisans, l'été, et n'est habitée que par une horde de malfaiteurs qui trouvent là l'impunité. J'aurai occasion aussi de vous faire le portrait des aimables citoyens de Rome; ce que je peux vous dire, en attendant, est que notre situation serait ici très critique. Si les choses allaient toujours comme elles vont, ce serait fait de nous sans ressource. Je ne connais ici personne que ceux avec qui je vis et m'en trouve assez bien. Je vous enverrai avant qu'il soit peu un croquis de notre Palais et de sa belle situation. Cependant je le quitte et vais habiter une petite maison au bout du jardin, où je serai seul, et par conséquent plus libre, où j'ai une bien plus belle vue qu'auparavant, et, chose inappréciable, un bel atelier au Nord. Cette maison, qui a l'air d'un ermitage, domine sur Rome, et j'en prends possession demain. M. Suvée a mis en cela beaucoup de complaisance.

« J'attends tous les jours avec grande impatience de vos chères nouvelles; si vous saviez comme je suis malheureux et isolé dans cette partie du monde que j'habite, lorsque j'en suis privé, vous m'écririez tous les jours. Je vous prie de me pardonner de vous

envoyer des lettres aussi volumineuses ; cette indiscrétion vous vaudrait un impôt terrible en bout de l'an. Je serrerai davantage mes lignes et ne passerai jamais la feuille de papier. Je questionne tout ce qui correspond à Paris pour savoir des nouvelles du Salon, et ne peux savoir s'il est encore ouvert ou fermé. Ah! mon cher monsieur, je ne peux encore me persuader tout ce qui m'arrive ; vous pouvez facilement concevoir l'état où je puis être, malgré vos sages conseils et vos consolations. Songez que Rome est bien éloignée de Paris et je frémis toujours lorsque je pense, et je pense toujours, car mon esprit et mon cœur sont avec vous continuellement, mais vous voudrez bien m'écrire encore plus souvent, je vous en supplie, vous adoucirez par là, de beaucoup, ma malheureuse existence. J'espère aussi que le travail intéressant que je vais bientôt embrasser me distraira un peu de ma triste situation. J'ai ici le temps de réfléchir et j'ai pensé qu'à moins de remporter à moitié fini le tableau d'*Ulysse* à Paris, je ne le pourrai terminer de sitôt, qu'il vaut mieux, je crois, entreprendre un sujet beaucoup moins compliqué, plus facile à transporter tout fini et où néanmoins je puisse déployer tout le luxe de l'art, en beauté, ce qui sera même plus dans mes inclinations.

« J'ai donc pensé que lorsque Thétis monte vers Jupiter, lui embrasse les genoux et le menton pour son fils Achille (premier chant de l'*Iliade*) serait un beau sujet de tableau et digne en tout de mes projets. Je n'entre pas encore avec vous dans les détails de ce divin tableau qui devrait sentir l'ambroisie d'une lieue et de toutes les beautés des personnages, de leurs expressions et formes divines. Je vous le laisse à penser. Outre cela, il aurait une [telle] physionomie de beauté, que tout le monde, même les chiens enragés qui veulent me mordre, en devraient être touchés (1). Je l'ai presque composé dans ma tête et je le vois; j'attends donc votre avis pour faire faire la toile et l'expédier pour vous l'apporter moi-même au bout de l'an prochain à Paris, époque fixée de mon retour d'Italie, vous le savez bien. Pour ce qui est de l'exécution, vous connaissez mon ambition pour la perfection de l'art, les raisons qu'il y a pour cela. Soyez bien tranquille sur moi et mes moyens, je ferai en sorte que cet ouvrage égale en beauté les vertus et le cœur de celle que

(1) *Jupiter et Thétis*, conçu en 1806, ne fut exécuté définitivement qu'en 1811 et servit de dernier envoi de Rome. Voyez notre livre : *Les Dessins d'Ingres*, (Jugement de l'Académie des Beaux-Arts), p. 123. — Ce tableau est au musée d'Aix.

vous voulez bien me destiner et que je voudrais bien mériter. Adieu, mon cher monsieur Forestier, ménagez-vous bien, et daignez m'aimer toujours comme vous le faites et donnez-moi en grâce plus souvent de vos chères nouvelles.

« INGRES. »

« Je ne sais encore comment M. Suvée s'arrangera avec moi pour ce que je lui dois. Pour la petite somme que vous avez de reste, je vous prie de faire en sorte par M. Robillard de me faire passer trois louis qui me payeront au moins ma toile. Les deux autres louis, si je ne vous les dois par tout plein de choses que vous avez payées pour moi, j'aurais indispensablement besoin d'environ deux onces de bleu de cobalt ou une once qui coûte, je crois, dix ou douze francs la dite once chez Rey, et puis un peu de vert de Hubert, pour glacer, environ six francs. Si toutefois ces dites couleurs ne se retrouvent, les ayant achetées pour les emporter. M. Simon ayant fait ma malle les a oubliées, car je ne les y ai pas trouvées. Je l'ai même prié de voir par chez moi et chez vous si elles pourraient se retrouver. Au cas contraire, je vous prie de vouloir en charger quelque partant pour Rome. Mille pardons des soins dont je vous charge.

« Très chère madame Forestier, vous voulez bien aussi que je vous souhaite mille bonnes années et que je me rappelle à votre bonne amitié? L'année passée, j'étais bien plus heureux. J'étais chez vous et avec vous. Quelle différence aujourd'hui, et combien je suis privé de ne pouvoir vous embrasser et toute la bonne famille réunie! Soyez, je vous prie, mon organe près de M. Salé (1), votre cher frère, pour lui présenter mes très humbles hommages et je vous demande à tous et particulièrement à vous, ma très chère dame, votre bénédiction pour le pauvre M. Ingres et ses projets, parce qu'il espère que cela lui portera bonheur, en attendant que je me rende digne d'être votre second enfant, à quoi vous voulez bien me permettre d'aspirer bientôt. Adieu, bonne madame Forestier, je ne pourrais vivre heureux sans votre amitié. Permettez que je dise un petit mot à ma bonne Julie.

« Ma chère Julie, je n'ai point d'autres souhaits à vous faire que celui de vouloir [bien] me prodiguer les vôtres avec l'amitié et le cœur que je vous connais. M. Ingres ne cesse de vous

(1) M. Salé fait partie du groupe de la *Famille Forestier*.

regretter et vous demande toujours vos plus douces consolations. Tout ce qui vous connaît et vous entoure ne peut rien désirer de plus en vous et moi qui vous aime et vous apprécie le plus, daignez me payer de quelque retour, car vous faites le bonheur de ma vie, vous le savez. Adieu, ma très chère Julie, je quitte la plume pour vous embrasser du meilleur de mon cœur, vous, le cher papa et la chère maman. Adieu, mes bons et bons amis.

« Vous voudrez bien demander six francs sur mon petit argent à votre cher papa, pour les donner vous-même de ma part à la bonne Clotilde en mémoire de ce jour. Adieu, ma chère Julie. »

Le 2 janvier 1807, Ingres écrivait à Julie seule, par l'entremise de Clotilde. Que se passait-il entre M. Forestier et Ingres? Visiblement, les reproches qui lui venaient de cette source l'exaspéraient. Son amour pouvait excuser Julie, même quand il sentait qu'elle ne le comprenait pas, mais on pressent que, à la longue, il pourrait se cabrer devant les injustices de M. et de Mme Forestier surtout s'ils persistent à le taxer d'égoïsme et d'ingratitude.

« Rome, ce 2 janvier 1807.

« Je réponds sur-le-champ à votre dernière que je reçois aujourd'hui; mais, ma très chère amie, pouvez-vous gronder ainsi votre ami? Votre papa a dû recevoir une lettre de dix pages, depuis celle du 22 octobre, que j'ai écrite sitôt celle de votre papa reçue, et trois ou quatre jours après, je vous ai aussi écrit où j'ai inséré un mot pour Mme Cluchard. Je serais désespéré si ces lettres, que j'ai moi-même jetées à la poste, chose que je fais toujours moi-même, étaient égarées; j'espère cependant que non et que dans ce moment vous me rendez tous plus de justice. Qui plus est, j'ai écrit encore avant-hier trente décembre (1), au papa, à la maman et vous, ma chère, dans la même lettre où je n'ai pas oublié le jour de l'an. Ah! mon aimable amie, pouvez-vous avoir de moi pareille idée de négligence! Il est vrai que je m'en suis souvent rendu coupable, mais vous m'avez appris à vivre, ma chère amie, et ne vous en veux nullement aujourd'hui, au contraire, c'est la marque la plus sûre de son attachement. Mais, cependant, faites-moi la grâce d'une lettre plus gentille

(1) Sa lettre est datée du 25 décembre 1806.

je vous assure que celle-ci me donne le plus grand chagrin pour tout ce que vous m'y apprenez. Et vous aussi, vous osez me dire qu'il m'est difficile de penser toujours à vous parce que je suis dans la plus belle ville du monde, ma chère amie, vous voulez aussi augmenter ici mon amertume et me désoler par ces doutes cruels. Que n'êtes-vous ici invisible, vous seriez témoin de mon désespoir et du vide affreux que je ressens de ne vous point voir. Ma dernière lettre vous dira et je vous répète pour la dernière fois, mon aimable amie, de ne plus douter de mes tendres sentimens pour vous, que plus je vais, plus mon amour pour vous prend sur moi d'empire et je ne sais comment je pourrai aller jusqu'au bout. Je ne puis m'accoutumer non plus aux soupçons injurieux de vos chers parens, m'accuser d'ingratitude et d'égoïsme : voilà ce qui me navre le cœur et il faut que je les aime bien pour leur pardonner...

« .... La Providence nous récompensera bientôt des maux que nous souffrons, par des nœuds indissolubles qui vont nous unir pour la vie. Pensez-y quelquefois. La dernière lettre de votre papa vous instruira de mes projets que je voudrais que vous approuviez, mais je vous connais assez d'attachement pour moi, et de raison, pour la croire. Vous m'aimez peut-être assez pour me voir vengé des vipères qui m'entourent, que la gloire doit être la compagne de votre ami, qu'elle est nécessaire à notre état, notre bonheur commun et qu'elle peut me rendre indépendant des besoins de la vie. N'être à charge à personne et vous rendre la vie la plus douce et la plus honorable! Je voudrais vous rendre plus heureuse qu'une reine heureuse, et pour cela faire, il faut un tableau d'abord, et puis d'autres. J'ose croire que j'aurai le talent de les faire beaux, que tout ce qui m'arrive a, je crois, doublé mes moyens, et puis l'idée que c'est pour vous, ma chère Julie, me fera faire des chefs-d'œuvre. Je ne puis donc revenir près de vous avant un an. Croyez que cette époque sera aussi un siècle pour moi et qu'il me faut le plus grand courage pour y arriver. Mais, ma bonne Julie, il le faut, vous le voyez bien; mais soyez calme, gaie, reprenez cet air gentil que vous aviez avec moi et qui faisait mon bonheur. Je n'en serai pas jaloux, c'est moi qui le veux. Ma bonne et tendre Julie, que ne suis-je auprès de vous! Mais à présent, on ne veut plus me plaindre, moi, on me croit très heureux, j'ose croire, ma Julie, que vous ne le croyez pas, vous. Je suis content et remercie bien l'ami

Bartolini d'avoir fini mon portrait, il doit être très beau, et bien ressemblant. Pour l'autre, je suis enchanté que vous ne le trouviez pas méchant, il est bien, pour tout, l'ouvrage de mon âme et c'est peut-être celui qui a été le moins senti, ou, dis-je, le plus déchiré; les scélérats, les monstres que je voudrais que le feu du ciel extermine! La plaie qu'ils m'ont faite, et trop profondément, saigne encore, et je m'en vengerai de toutes manières. Rien ne peut me consoler, ni vous, chère Julie, n'y parviendrez jamais. Autant j'aime avec tendresse, autant je hais avec ténacité et fureur, mais je peux mieux employer cet entretien par de plus douces paroles faites pour vous. Je n'en puis trouver d'assez aimables pour vous peindre mon tendre amour. Je ne dors pas du tout, mais je veux que vous dormiez, vous. Songez que le seul soupçon de vous savoir malade est pour moi comme une réalité, que je mets toujours tout au pire, vous connaissant d'ailleurs si délicate. J'espère et vous jure sur votre douceur d'être bien exact à vous écrire, de vous aimer toute la vie et au delà, s'il se peut, puis de bien travailler pour vous et pour le bel art que Dieu me fait exercer; et puis, vous savez, le bonheur du retour. Pour tout cela, si vous voulez me payer d'un peu de retour, calmez-vous, chère Julie, dormez, car je veille pour vous, dansez même, cela vous fait du bien et je vais le recommander à votre maman, je vous assure que cela me fera le plus grand plaisir et rendez-vous à vous-même. Soyez sur moi sans inquiétude, le travail va me distraire. Si j'avais la force d'être méchant avec vous, je vous ordonnerais. Croyez, ma douce amie, que je ne me servirai jamais de ce superbe mot avec vous, surtout pour vous prouver l'excès de mon attachement, en ce qui peut vous faire plaisir et vous rendre heureuse et plus qu'heureuse, ma douce amie Julie. Adieu, il faut cesser de vous parler, mais votre image me console. Adieu, l'âme de mon âme, mon aimable et douce Julie, adieu, du repos, du calme, de la santé, et pensez et aimez le pauvre Monsieur « INGRES. »

« *P.-S.* — Je ne saurais encore assez vous recommander de nous écrire le plus possible. Vous savez qu'à cela tient tout mon bonheur, mais songez aussi que la moindre imprudence nous trahirait et m'ôterait le seul vrai bonheur que je puisse avoir ici. Adieu, sans oublier la bonne Clotilde. Je la supplie d'avoir bien soin de vous et de nous aimer toujours. »

Est-ce là le ton d'un homme qu'on accusera un jour de duplicité? Non seulement la lettre à Julie était d'un cœur tendre et sincère, elle respirait aussi la plus franche loyauté. Il fallait prendre le petit Montalbanais tel qu'il était: impétueux, violemment ambitieux et, avant tout, épris de son art. Il avait contre lui une meute hurlante de médiocres élèves de David, ses anciens camarades d'atelier, et d'écrivains que rien ne ferait taire, hormis peut-être les manifestations éclatantes de son génie. Il le croyait, du moins, non sans naïveté. Il était bien décidé à ne rentrer à Paris que lorsqu'il serait en état d'attester, aux yeux de tous, sa valeur. Il parlait déjà de la fin de 1807. Le délai n'était pas excessif: une année encore. Il profita du passage à Rome d'un peintre paysagiste, Thomas-Charles Naudet, pour envoyer à la famille Forestier des vues de la Villa Médicis et de San Gaëtano qui devaient parler au cœur de sa fiancée. Le Musée Ingres renferme des croquis de la même époque. On y voit la Villa, avec cette signature: *Ingres d. 187 Rom.* C'est 1807 qu'il a voulu écrire. On y voit aussi la chambre d'Ingres, à San Gaëtano. En ce temps-là il dessinait tout ce qui frappait son esprit ou séduisait son imagination. On a vu qu'il ne négligeait pas de prendre des vues de Rome: en effet, elles sont nombreuses dans les cartons de Montauban, soit qu'il ait rapidement enlevé un croquis, noté le détail caractéristique de la rue, précisé la couleur du décor, soit encore qu'il ait peint, voulant le garder comme un document ou comme un souvenir, le cadre propice à sa rêverie, familier à ses études. Il dessina un portrait de Naudet, et sans doute est-ce un des premiers crayons qu'il exécuta à Rome, ainsi qu'en témoigne l'inscription: *J. Ingres, inventor 1806*, qu'on lit sur la gravure faite, en 1808, par la sœur du modèle, Mlle Caroline Naudet. C'était ouvrir à merveille la série romaine des portraits dessinés:

« Rome, ce 12 janvier 1807.

« Mon cher monsieur Forestier, la personne qui vous remet cette lettre est M. Naudet (1), artiste paysagiste, très recommandable. Il vient de parcourir l'Italie avec M. Nergard, Danois amateur, à qui j'ai vendu un dessin d'*Antiochus*.

« Tous les deux m'ont comblé d'honnêtetés et d'égards.

(1) Thomas-Charles Naudet, peintre et graveur, né à Paris en 1773, mort à Paris, le 14 juillet 1810.

M. Naudet a été, avec Granger, ma seule société depuis mon arrivée, et nous avons souvent confondu nos regrets sur Paris, en nous promenant même au Capitole, au Colisée, etc. M. Naudet est un journal vivant du pays que j'habite. Je l'ai prié de vous en parler beaucoup, ce qu'il m'a promis. Je le prie de vous peindre ma situation à Rome et mille petits détails que vingt lettres de dix pages ne pourraient dire. Je vous envoie, en outre, deux petites vues de notre belle habitation et de mon petit hermitage que j'habite à mon grand contentement. Je prierai seulement Mlle Julie de vouloir bien me faire l'amitié et la grâce d'en faire deux petites copies telles quelles, sans avoir peur, parce qu'elle a tout le talent qu'il faut pour les bien faire, et vous prierai de ma part de les faire parvenir à mon papa, si je n'ai peur de vous donner encore trop de peines et de soins. Mon papa sera doublement flatté en ayant ce petit rappel et fait de la main de sa chère fille future. Je désire cependant que vous approuviez ce que je vous demande et, puisque je suis en train de demander, j'oserai encore prier Mlle Julie, chose que je n'ai pas encore osé demander, de faire une petite copie de mon portrait peint (1), comme elle voudra, dessiné ou peint et en petit, et cela, bien entendu, quand elle en aura le temps et à son aise. Ma chère famille vous en rendrait mille grâces et vous feriez en eux beaucoup d'heureux. Et moi je ne saurais que faire, car il ne m'est pas possible d'aimer plus que je ne vous aime... »

Les lettres de M. Forestier continuaient à créer un étrange état d'esprit chez Ingres. On les devine tatillonnes et, peut-être, agressives. Le jeune homme commit-il une maladresse en écrivant à son ami Gregorius sur son amour pour Julie? Que lui dit-il, au juste? Il eut, évidemment, un mot malheureux, qui ne pourrait nous être révélé que par la lettre même que Gregorius alla montrer au sévère magistrat du petit hôtel Bouillon. Gregorius, camarade d'atelier d'Ingres chez David, crut-il agir, dans la circonstance, en ami, ou voulut-il lui jouer un tour de sa façon? Le tour fut joué, et Ingres dut subir la semonce de M. Forestier. Il s'en expliqua, du reste, avec sa franchise ordinaire :

(1) Le portrait peint d'Ingres par lui-même, en 1804.

« Rome, ce 17 janvier 1807.

« Cher monsieur Forestier, je réponds de suite à votre lettre datée du 25 décembre... Avant tout, je vais vous parler de ce qui me touche le plus et qui me fait la plus sensible peine. Je parle de la sottise qu'a eue M. Gregorius de vous communiquer ma lettre, ce dont je ne l'avais pas prié. Je ne sais comment qualifier une telle bêtise, manque d'usage, de tact, légèreté et inconvenance. Il est vrai qu'un mot pareil n'est pas celui qui convient à mademoiselle Forestier, et j'en suis désespéré. J'en rougis jusqu'aux yeux. Vous ne pouvez me supposer, en ceci, qu'un mot déplacé échappé à mon cœur est la seule fois où j'ai pu offenser ce que j'aime le plus au monde; me supposer en ceci plus coupable serait me juger bien mal. Je vous demande et à mademoiselle Forestier mille excuses et pardons. Je suis, je vous assure, assez puni d'avoir pu encourir votre blâme, et cette terrible leçon me servira de préservatif toute ma vie pour paroles et actions.

« J'avais déjà jugé M. Gregorius comme vous et j'ai toutes les peines à me retenir pour lui écrire ce que j'en pense. Je saurai maintenant mieux placer ma confiance, ou ne la placer autre part que chez vous, car je vois que les hommes sont tous ou méchans ou des imbéciles dangereux. Je serai, en outre, trop heureux que ma lettre arrive à temps pour réparer encore une sottise. Vous me faites tous voir que j'ai beaucoup à faire pour devenir aussi vertueux que vous l'êtes. Mais j'aime la vertu et crois l'être par nature : de tels conseils que les vôtres peuvent m'y conduire...

« Je vous remercie beaucoup de tout ce que vous avez fait pour moi. La lettre que vous avez écrite est parfaite, et vous me donnez toujours des marques de votre bonne amitié. Tout ce que vous ferez sera pour le mieux, j'en suis bien persuadé et bien tranquille. Le nombre de mes amis diminue tous les jours... Mais je vous assure que rien n'est plus capable de m'étonner et m'émouvoir, que la perte de votre estime et amitié, seules choses que je sois jaloux de conserver et chérir. Pour ce qui regarde mes intérêts et ma conduite envers le sénateur Lucien, voici ce que j'en ai à vous dire. J'aimerais mieux partir demain pour aller travailler aux mines de Pologne que faire un seul dessin, serait-il d'après Zeuxis. Vous le sentirez aisément quand vous

jetterez un coup d'œil sur ma situation présente et [penserez] à mes idées sur l'art. Quelqu'un qui le voit souvent, un artiste, m'a, à n'en pas douter de sa part, sondé sur sa proposition, et mes intentions. J'ai beaucoup remercié M. le Sénateur en termes très polis et lui ai fait dire que j'étais au-dessus de tout besoin physique par ma pension, que j'étais peintre et que je ne refuserais pas à faire pour lui le portrait de son cocher s'il lui en prenait l'envie, plutôt que de copier un tableau en dessin. En outre, M. Naudet m'ayant rapporté que Vicar (1) lui avait témoigné par ma réputation [le désir] de me connaître, venir chez moi et voir mes ouvrages, je l'ai prévenu en termes simples et honnêtes de vouloir bien se dispenser de venir, que j'étais dans l'intention de ne faire à Rome aucune espèce de connaissance. La force de mon talent seul peut parvenir à m'amener le sénateur Lucien, lorsque j'aurai fait un tableau, et ce tableau sera, à n'en pas douter, pour lui. J'ai donc pensé que, pour tout concilier, je ne dois pas refuser des portraits, *si j'en trouve*, pour me donner des moyens de le faire, car ma grande réputation pourrait encore se retarder... »

Il pensait à exécuter cette *Stratonice* qu'il ne devait peindre, à Rome même, que trente-cinq ans plus tard, pour le Duc d'Orléans.

Les hésitations d'Ingres devant l'œuvre à entreprendre sont communes à tous les pensionnaires de l'Académie de France. On a si bien senti la nécessité pour eux de se ressaisir, après qu'ils ont été « troublés » par les chefs-d'œuvre de Rome, qu'on ne réclame pas leur premier envoi l'année même où ils arrivent à la Villa, mais, seulement, au printemps de l'année suivante. Ingres n'échappa pas à la loi générale. Qu'allait-il faire? Un chef-d'œuvre, il n'en doute pas, et il ne doute pas davantage que la gloire ne lui vienne très vite, et même du premier coup. C'est un cas presque sans exemple que celui d'un jeune artiste de vingt-six ans qui affirme à ce degré sa volonté, qui trace fermement la ligne toute droite qu'il suivra jusqu'au bout, prévoyant les pires difficultés, mais ayant la certitude du triomphe final. En attendant, il insistait auprès de M. Forestier, ainsi qu'auprès de Julie, pour les prier de comprendre que son retour

(1) Élève de David, familier du sénateur Lucien, fondateur du musée Vicar, à Lille, sa ville natale.

n'était possible qu'avec le tableau où il se révélerait tout entier. Et, comme Julie lui avait écrit, en cachette, « pour la dernière fois, » c'est à elle qu'il donna directement des conseils de patience :

« Rome, ce 20 février 1807.

« Ma bonne et tendre Julie, vous devez bien m'en vouloir pour ma négligence, mais j'ai deux fois manqué le courrier. J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Mais avant tout, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, car vous ne devez pas douter un seul instant du plaisir que j'ai à causer avec ma chère Julie. Je commence par vous dire combien je suis content que vous le soyez un peu mieux de moi, que vous ne l'avez été; mais, chère amie, on vous a encore saignée, l'impitoyable M. Boquillon veut toujours du sang! Quant à la lettre que vous m'avez écrite dans celle de votre papa, elle était à la vérité un peu sévère, mais juste et bonne; gardez-vous donc de croire qu'elle ait pu me fâcher un seul instant. Vous devez à présent me connaître assez pour en douter un seul instant et croire que j'aime trop ma bonne et chère Julie pour ne pas, au contraire, la prier de me gronder toutes les fois que j'aurai pu lui déplaire... J'aime et j'approuve tous vos conseils et votre aimable sollicitude à l'égard de ce que je dois faire à Rome, mais je ne sais si vous aimez bien mon projet de faire mon joli tableau. Vous me le direz, ma chère Julie, mais croyez que je suis résolu à sortir le plus promptement possible de ce pays. Pardonnez-moi, ma Julie, d'avoir jamais pu penser de faire ici un grand tableau; il est seulement nécessaire et pour mon art et pour mes affaires que je le fasse ici, ce petit tableau, — car à mon retour, je serais sans ressources, — pour du moins poser mon pied en arrivant, ce qui à vos yeux même me dégraderait peut-être, malgré que vous m'aimez, si j'ose le dire, et puis ma délicatesse souffre d'être à charge de la moindre chose à vos chers parens jusqu'à ce que j'aie fait un bel ouvrage qui achève de classer mon talent. Ce que vous me dites du secours que vos chers parens pourraient, en attendant, me donner, je reconnais en cela leur bon cœur, vous y mettez tant de grâce à me l'offrir et m'en parler que je suis à vos pieds plein de reconnaissance. Ce trait de votre part vous rend, s'il est possible, encore plus chère à mon cœur; mais je ne puis me défendre de la crainte d'être à charge, et d'un peu d'amour-propre, que

vous ne confondrez pas au moins avec de la fierté, ni tout autre sentiment. Ma bonne et chère Julie, faites grâce à mon scrupule qu'au fond vous ne pouvez entièrement blâmer. Vous ne pouvez plus douter de ma tendresse et savoir combien je vous aime, chère amie. Sans vous, je serais bien à plaindre. C'est vous seule qui me faites vivre et supporter la vie. Votre charmante image et vos bonnes lettres ont calmé bien souvent le désespoir le plus affreux... Songez que mon existence tient à la vôtre et que je renoncerais sans vous à cette malheureuse vie où je n'avale que des couleuvres. Ayez donc aussi pitié de votre M. Ingres, pour parler comme vous; cela tient à ne pas vous tant désoler. Je vous adore, chère Julie, vous le savez bien. Voyez donc comme moi, je dois aussi souffrir de ne vous pas voir, mais ce qui peut me consoler un peu est de croire que vous partagez ma tendresse. Prions la Providence. Vous désirez voir mon petit hermitage, eh bien! je vous en enverrai un petit croquis... J'apprends avec plaisir que vous avez dansé; comme cela vous fait du bien, je voudrais que cela arrive souvent. Mais il s'en faut que je danse, encore moins ici, mais je suis plus heureux en pensant que je pourrai en sortir bientôt et arranger mes mauvaises affaires, grâces à vos chers parens qui, par leurs offres de tout cœur, m'ont forcé de m'ouvrir à eux et de ne pas rougir de leurs services. Je suis touché de leur procédé. Ils me donnent, comme vous le voyez, toujours des preuves de leur attachement. Ils ont dû avoir bien du chagrin de vous voir ainsi malade, ma pauvre Julie, tout ce que vous avez souffert me fait frémir, tâchez de prendre un peu sur vous-même et vous bien ménager, ne pas trop travailler surtout et éviter aussi ces trop grandes courses, ma bonne Julie. J'envie le bonheur d'une feuille de papier. Que ne puis-je envoyer mes yeux pour vous voir, je vois la place où vous mettrez vos doigts et le mouvement de votre jolie petite main que j'aimais tant à serrer dans la mienne. Pensez quelquefois, et encore mieux toujours, à celui qui ne vit que pour sa bonne Julie et lui envoie mille baisers.

« INGRES. »

C'est la dernière lettre de Ingres à Julie qui nous soit parvenue. Il n'est pas probable pourtant que la jeune fille cessa là sa correspondance. En tout cas, Ingres continua à écrire à la famille Forestier.

III

Le lendemain même du jour où il suppliait Julie de ne plus donner de son sang au seigneur Boquillon, il envoya de ses nouvelles à M. Forestier. Il n'avait jamais montré une si belle humeur. La mort de son directeur l'avait bien contristé, mais elle remontait déjà à plusieurs jours, au 9 février 1907, et puis, il avait tellement conscience d'avoir eu avec Suvée les rapports les plus « honnêtes, » qu'il était en paix avec lui-même. Ses camarades de la Villa Médicis n'en pouvaient pas tous dire autant, on le pressent aux réticences d'Ingres. Seulement, comme on l'avait chapitré sur sa trop grande franchise, il limitait ses confidences :

« Rome, ce 21 février 1807.

« Mon cher monsieur Forestier, je suis très sensible à vos bons souvenirs et bons souhaits. Vous devez bien savoir combien vous m'êtes chers, mes bons amis, c'est toujours un jour de fête pour moi lorsque je reçois de vos chères nouvelles. Je dois croire que vous vous portez tous bien à présent, et même, grâce à Dieu, votre bonne et chère Julie. Ces saignées me font toujours grande peur et pour moi et pour ceux que j'aime... Ce qui m'a rendu paresseux à répondre à votre avant-dernière, c'est que j'avais à vous apprendre une triste nouvelle et elles se savent, celles-là, toujours assez tôt; ce n'est sûrement pas moi qui vous l'apprends le premier : c'est la perte que nous venons de faire de ce bon M. Suvée. Une attaque d'apoplexie nous l'a enlevé dans l'espace de cinq minutes, dans les bras de presque tous les pensionnaires, dont quelques-uns avaient été appelés près de lui pour affaires. Moi, sitôt mon dîner, j'étais sorti pour promener. J'avais tout laissé dans l'ordre et ne suis rentré que le soir. Nous perdons un bon directeur et la société un homme vertueux. J'aurai occasion de vous parler plus au long de cet événement...

« Il y a sans doute beaucoup à profiter à Rome, mais je me suis fait une échelle de beauté qui me fait admettre ou regretter une chose belle ou moins belle, ce qui fait que les extraits que j'ai à faire ici seront moins nombreux et plus judicieusement choisis. Mais j'espère toujours en retirer une belle moisson. Je

n'ai jusqu'ici [pas] fait grand'chose, et il est impossible de faire autrement : on travaillerait sans cela sans discernement et tout à côté. Les beautés de tout genre sont ici les unes sur les autres et on est assommé de voir; ce n'est que peu à peu que l'on revient de son étonnement et que l'on voit bien. Pour le tableau dramatique, nous le ferons à Paris, où j'aurai d'autres moyens qu'ici en tout genre, mon atelier bien clos et fermé pour tout le monde, excepté Bartolini, comme vous pouvez le penser. Je serai près de vous, mes chers et bons amis, et cela ne contribuera pas peu à me faire accoucher d'un bel ouvrage. J'apprécie beaucoup et mettrai en pratique tout ce que ma bonne dame Forestier me dit touchant ce tableau. Je compte ici en faire les esquisses. Ce pays est si calme qu'on a le temps de réfléchir et penser. J'ai aussi trouvé le temps de lire une infinité de livres d'art et autres. J'en ai beaucoup appris et j'en ai extrait de très bonnes notes que je ferai mettre au net arrivé à Paris. M. Naudet fils a dû vous voir, et vous remettre certains petits dessins et vous parler beaucoup de Rome. Mais, chose que je vous demande en grâce, c'est de ne pas faire du tout attention et me pardonner l'indiscrétion que j'ai mise à accabler de tant de copies ma bonne Julie. Je me suis laissé aller et quand j'ai vu ma lettre de loin, à l'effet, j'ai vu qu'elle était indiscrète et exigeante. Je vous demande donc en grâce de réduire ces demandes à un seul petit croquis de mon portrait...

« Allons! mon cher monsieur Forestier, un peu d'indulgence pour mes boutades; je rétracte mes erreurs et demande pardon à ceux que j'ai pu mal soupçonner... J'irai revoir dans quelques jours le sénateur Lucien, et verrai comme il me parlera, soyez bien tranquille, ce ne sera jamais moi qui aurai tort avec lui, et, tout ce que vous m'en dites, j'en ferai [mon] profit. Je vous remercie bien de la visite que vous avez eu la bonté de faire pour moi à M. Girodet. Tout ce que vous m'apprenez est bien flatteur et consolant pour moi. J'ai lu, aussitôt votre lettre lue, et relue bien entendu, l'épître de Boileau à Racine. Mon cher Boileau ne me quitte pas; il n'est pas de jour où je n'en lise quelques vers. Je remercie beaucoup M. Girodet du conseil qu'il m'a donné; je la saurai par cœur, cette épître, surtout où il fait sentir l'utilité que l'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis et en particulier des bonnes et mauvaises critiques. Il faut qu'il y ait une grande analogie entre les arts et la poésie, car son

Art Poétique renferme les préceptes les plus purs et les plus simples rapportés à la peinture, et aux arts d'imitation. Il est bien malheureux, celui qui ne sait se plaire et profiter de La Fontaine et Boileau et Molière; aussi n'ai-je pas oublié les deux premiers, et l'autre est à ma disposition. Je suis bien privé de ne point voir le tableau de M. Girodet. Je crois que ce tableau doit être plein de talent. Je vous prie de lui dire, quand vous le reverrez, combien je suis sensible à l'intérêt qu'il me porte...

« Adieu, mon cher monsieur Forestier, vous voudrez bien m'écrire sitôt celle-ci reçue et me dire que vous jouissez d'une bonne santé et qu'on ne saigne plus [Julie]. Je vous embrasse de tout mon cœur et aussi toutes mes chères dames avec qui je vais causer. « INGRES. »

Ingres donnait à entendre qu'il s'était produit, autour de la mort de Suvée, des incidens auxquels, pour sa part, il n'avait pas été mêlé. A l'heure où elle était survenue, Ingres se promenait dans Rome, « après son dîner. » Cela n'empêcha pas certaines bonnes âmes de raconter, à Paris, qu'une attaque d'apoplexie avait foudroyé le directeur de l'Académie de France, tandis qu'il discutait avec deux de ses pensionnaires, dont Ingres. La parfaite bonne grâce dont le directeur intérimaire Pâris usa envers Ingres démontrerait, s'il en était besoin, qu'il n'avait pas de reproches à lui adresser. Les bontés mêmes de Suvée, qu'Ingres ne cacha point aux Forestier, parlaient aussi en faveur du pensionnaire et du directeur. Néanmoins, aux premiers récits malveillans que M. Forestier, lequel ne lui en épargnait aucun, lui communiqua, Ingres jugea bon de donner un démenti formel. La vie à Rome commençait à devenir séduisante. Grâce au ministre, heureusement influencé par Suvée, Ingres venait de toucher neuf cents francs d'arriéré, et cela le mettait au pair envers le directeur, tout en lui laissant une avance de plus de cent écus. Enfin il allait travailler sans soucis d'aucune sorte. Et même il pouvait renoncer aux avances de fonds que M. Forestier lui offrait. Il n'attendit pas le courrier ordinaire pour écrire à Paris. Tout de suite il voulut donner la nouvelle de sa libération matérielle :

« Rome, ce 1er avril [1807].

« Mon cher monsieur Forestier, je serai obligé de vous écrire deux fois, car, pour celle-ci, j'en ai à peine le temps, votre der-

nière étant arrivée tard, car les pluies et les giboulées de mars couvrent l'Italie et j'éprouve même, à mon château de Saint-Gaëtan, des secousses qui en font un vrai château branlant. Celle-ci est donc pour vous bien remercier de ce que vous m'aimez toujours, par les preuves que vous m'en donnez; mais après vous avoir annoncé un malheur, vous saurez qu'il vient de m'arriver un bonheur tout récent. Trois pensionnaires avaient, sans m'en avertir charitablement, demandé par une pétition particulière au ministre de toucher l'année de l'an 14 qui leur était due comme à moi et que M. Suvée, par une économie mal entendue, nous retenait. J'étais moi-même désolé de cela, vous le savez. Le ministre, au lieu de ne l'accorder qu'à trois, l'a accordée à tous ceux qui se trouvaient dans les mêmes cas et prétentions, et comme il s'est trouvé de l'argent en caisse, le bon M. Pâris nous a escompté cette somme. Pour moi, elle était de neuf cents francs. Il a retenu les vingt-cinq louis avancés à moi par M. Suvée et il me reste une centaine d'écus, et, cette grande dette payée, vous jugez si cela m'arrange et doit me faire plaisir. J'espère donc que cette lettre arrivera encore assez à temps pour vous éviter de voir M. Robillard, ce que vous m'annoncez dans votre dernière. Je suis touché de reconnaissance pour la bonté de votre cœur envers moi, mon cher monsieur Forestier. Je vous ai la même obligation, mais vous voyez qu'avec mes mois francs, que je vais toucher dès à présent, je serai assez riche pour ne rien refuser aux soins que je dois porter à mes ouvrages. Je vous dirai aussi que notre bon M. Pâris a eu de grandes bontés pour moi. Mon atelier de Saint-Gaëtan n'était point plafonné, et, lorsque j'ai voulu y travailler, il en tombait des morceaux de poussière et de terre; il m'a fait donc faire un plafond en toile, et, de plus, il m'a fait fermer ma grande croisée qui n'était qu'au couchant et qui m'aurait donné, l'été, beaucoup de soleil, et m'en a fait faire une très belle au Nord, comme mon joli petit atelier des Capucines. Tout cela a retardé un peu mes ouvrages, mais je regagnerai bien le peu de temps perdu, car tout cela était bien nécessaire, pour ne pas m'arrêter au beau milieu de la besogne. J'ai aussi reçu la lettre incluse dans celle de M. Naudet. Je suis bien enchanté du plaisir que ces petits ressouvenirs vous ont fait et je vous remercie de tout mon cœur des aimables complimens que vous m'en faites. Quant à ma chère Julie, quoique je ne la remercie pas encore, dites-lui que je suis bien recon-

naissant de ce qu'elle fait pour moi et que je n'ai jamais douté qu'elle ne s'en tirât bien. Cependant je suis trop comblé de sa complaisance, et une autre fois, je serai plus discret à demander.

« Le mauvais plaisant qui parle ainsi de la mort de M. Suvée a outré la chose. Je vous dois cependant quelques détails sur cela, que je vous donnerai. Toutefois vous aurez bien souci de n'en faire part qu'à vous-mêmes qui êtes si prudens. Vous savez que mes chers camarades d'ici ne sont pas tous des saints. Notre table est un petit comité révolutionnaire et tout ce qu'on dit à Paris se sait ici, mes intimes amis à qui vous pourriez en faire part pourraient le divulguer sans penser à me faire du tort, et j'ai assez d'ennemis à Paris qui seraient enchantés de troubler ici même ma tranquillité et me faire ici des querelles à n'en plus finir, mais je ne dois avoir rien de caché et m'en acquitterai à la prochaine. Pour moi, vous savez comme j'ai vécu avec M. Suvée : je ne lui ai donné de ma vie le moindre déplaisir.

« Adieu, monsieur et cher ami, je suis fâché de vous faire payer un port de lettre de plus, mais je ne m'attendais pas que vous dussiez voir sitôt M. Robillard et, en cela, je vous réitère mes mille et mille remerciemens.

« Faites-moi pardonner à ma chère madame Forestier de ne pas lui écrire particulièrement cette fois, parce que le courrier me presse beaucoup, de même qu'à ma chère Julie. Embrassez-les bien toutes deux pour moi qui suis plein de reconnaissance de vos bontés.

« INGRES. »

Le moment était venu de se mettre à l'œuvre. Depuis six mois, Ingres était à la Villa Médicis et il hésitait toujours entre des sujets divers. D'abord, ç'avait été *Jupiter et Thétis*, puis *Antiochus et Stratonice*. Maintenant, c'était *Hercule et les Pygmées* qui le séduisait. A Toulouse, quand il préparait ses concours, à Paris dans l'atelier de David ou depuis son Prix de Rome, les fastes de la vie fabuleuse d'Hercule n'avaient pas cessé de l'intéresser. Le musée de Montauban garde des croquis, évidemment des dix premières années d'études, où Hercule exerce un rôle actif. Plus tard encore, Ingres devait tourner autour du dieu et, de sa massue formidable, essayer d'en écraser, — à l'encre ou au crayon, — la Médiocrité envahissante ! A Rome, il voulait montrer Hercule aux prises avec les Pygmées et les détruisant un à un. Symbo-

lisme suffisamment clair de ce qu'il compte accomplir, à son tour, envers ceux qui, pendant le Salon de 1806, n'ont pas craint de s'attaquer à lui. Il avait, dans ses cartons, des dessins pris au Louvre d'après des vases grecs ou au cabinet des Estampes d'après les métopes du Parthénon. Pour l'instant donc, il était tout à Hercule.

« Rome, ce 7 avril 1807.

« Mon cher monsieur Forestier, je continue ma lettre dernière. Je suis bien aise d'apprendre que les rhumes permanens de l'hiver vous ont quittés, à tous; moi, je me porte toujours très bien, excepté cependant que mes bras me dansent depuis quelques jours, ce qui me fait redoubler de ménagemens pour faire cesser cette petite incommodité... Pour cet été, mon atelier est terminé et je dispose mes tableaux. J'ai trouvé très heureusement par hasard une toile fine, très belle et très sèche, pour mon petit tableau; sans cela, j'aurais été dans le plus grand embarras, ou pour la faire faire, ou pour la faire venir de Paris. A présent, rien ne me manque et vais aller comme le vent. La figure que je vais donner pour l'année est *Hercule et les Pygmées*. Après qu'il eut étouffé Antée, il s'endormit. Les pygmées voulurent venger leur roi et l'assaillent. Les plus hardis montent au chef. Vous voyez d'ici les drôles épisodes que cela peut me fournir. Hercule, c'est tout dire. Il y a longtemps que je n'ai fait des choses d'un caractère fort et qui me rappellent l'étude du corps humain dont il est nécessaire que je me rappelle. J'ai choisi le moment où il s'éveille et sourit en en considérant un [pygmée] qu'il a pris dans sa main. Le reste de l'armée, il va le mettre dans sa peau de lion et l'apportera à Eurysthée. Ne soyez pas alarmé pour moi et pour le temps que cet ouvrage a l'air de demander, car ces petites figurines animeront la scène et sauveront l'aridité d'une figure académique. Je les ferai en jouant. Puissé-je ainsi un jour, nouvel Hercule, tenir et mettre dans ma peau de lion mes émules, mes détracteurs et mes envieux. Je désire beaucoup que vous approuviez ce projet, je m'attacherai surtout à rendre le tout très noble et à en sauver le risible et la farce que pourrait mettre celui qui ne serait pas pénétré de la manière dont les anciens ont rendu bien souvent de pareilles scènes, dont il y a mille exemples (1).

(1) Ce tableau ne fut jamais exécuté.

« Vous me demandez compte de mes plaisirs, je vous assure que je n'en ai pas ici de réels. Ce n'était que chez vous, mes chers amis, que j'en goûtais de vrais, et tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien et si je n'étais à Rome, je ne pourrais si longtemps rester éloigné de votre aimable et douce compagnie. Je vous dirai cependant qu'en fait de plaisir, j'ai passé toute ma semaine sainte à la Chapelle Sixtine et les jours de Pâques à Saint-Pierre, qui est comme le temple de Salomon. La Chapelle Sixtine est consacrée uniquement à la sainte-semaine et au Conclave. Elle est enrichie du sublime chef-d'œuvre de Michel-Ange, le *Jugement Dernier*, et il a aussi peint le plafond, et le reste est tout couvert de belles peintures de Pérugin et autres très grands maîtres de la Renaissance. Rien n'est si imposant que toutes ces cérémonies, que le Pape (1), ce bon et vénérable homme, préside et tous les cardinaux. Je ne peux pas assez vous dire comme cela est beau, riche et simple tout à la fois; mais ce que de ma vie je n'avais entendu, c'est de la musique comme le *Miserere* que l'on y chante trois jours de suite, ou, pour mieux dire, que l'on y exhale par des chants célestes et divins qui pénètrent l'âme et mouillent les yeux. Ce sont des versets en harmonie de voix, car vous saurez que le Pape n'a jamais d'autre instrument à sa musique. C'est son étiquette et il n'y perd pas, je vous assure. Avant le *Miserere* se chantent aussi les *Lamentations;* c'est, en effet, un chant terre à terre et qui est bien la mélancolie elle-même et bien lamentable. Ce morceau est, à mon goût, pour le moins aussi beau et fait peut-être par sa nature plus d'effet que l'autre, j'en suis fou et vous l'enverrai noté par ma première. M. Gasse l'a écrit. Vous verrez que ce n'est rien, mais figurez-vous une voix céleste, toute seule et qui fait mal comme l'armonica tant elle file et passe insensiblement d'un ton à l'autre. Enfin, à la chute du jour, l'office de plain-chant fini, le Pape descend de son siège, il se prosterne, un grand silence prépare et annonce le chant céleste de ces voix qui commencent le *Miserere*. Tout dans ce moment est d'accord avec cette musique : aucune lumière, le jour baisse et laisse à peine entrevoir ce terrible tableau du *Jugement Dernier* dont l'effet prodigieux imprime une sorte de terreur dans l'âme.

(1) Ingres devait peindre deux tableaux de la *Chapelle Sixtine* qui sont parmi les plus belles et les plus complètes de ses œuvres. — *Musée du Louvre* (1820), des de Mme Schubert-Milliet, et *Collection Legentil*, ancienne *Collection Marcolle* (1814).

Enfin je ne sais plus que vous dire ; je suis tout ému en vous le racontant, si cela peut se raconter, car il faut le voir et l'entendre pour le croire. Le jour de Pâques, c'est tout autre chose. Tout ce que l'imagination peut se figurer en pompe et cérémonies en sera encore bien éloigné; c'est tout ce qu'on peut faire de n'en être pas ébloui. J'ai été plusieurs jours que je ne voyais que le Pape, les cardinaux, et richesses d'or, d'argent, pierreries et décorations, et tout cela dans un Saint-Pierre qui est lui-même une des sept merveilles par son immensité et ses richesses. Au reste, j'aurai de quoi vous entretenir du Vatican, lui seul, tant que ma vie durera. Jugez du reste que je remets aussi, quand j'aurai le bonheur d'être toujours près de vous, puisqu'il faudrait des livres entassés et encore il faudrait voir... »

IV

Cette lettre est encore affectueuse et reconnaissante, mais c'est la dernière qui présente ce caractère. Au point où nous sommes arrivés, le drame commence. Julie a une rivale dans le cœur d'Ingres, et cette rivale qui est Rome, qui est l'art, l'emporte sur elle.

Mme Forestier avait écrit à Ingres. Nous ne savons pas dans quels termes, mais nous savons qu'ils le piquèrent au vif. Le pressait-on de rentrer? C'était à l'heure même où le charme de Rome opérait magiquement. Avide de gloire, mais aussi avide de labeur, Ingres trouvait à la Villa Médicis ce qu'on ne lui aurait offert nulle part ailleurs : la paix du cœur, l'allégresse de l'esprit et une quiétude parfaite dans le lieu le plus divin de la Ville Éternelle. Partout, Rome lui parlait. Il était ivre de chefs-d'œuvre. Le cher atelier de San Gaëtano était pour lui aux portes mêmes du paradis : encore un pas et il en franchissait le seuil. Ce pas, il allait le faire, quand, du quai Malaquais, on le rappelait à la réalité : il fallait songer, au plus tôt, à revenir à Paris où Julie attendait l'enfant prodigue. Non, certes il ne reviendra pas encore. Il aime Julie, mais il adore son art et comment pourrait-il sacrifier celui-ci à celle-là, quand tout lui crie, au fond de lui-même, que son génie aura raison des malveillans qui le poursuivent de leur haine, pourvu qu'il accomplisse sa tâche sans faiblir? M. Forestier, la bonne maman Forestier et Julie ne comprendraient-ils pas qu'il est déshonoré s'il ne

triomphe pas avec éclat? Ingres s'en ouvrit à M. Forestier. Le lionceau pourtant rentra ses griffes. Pas assez pour ne pas blesser cruellement le pauvre trio de l'Hôtel Bouillon :

« Rome, ce 29 mai 1807.

« Mon cher monsieur Forestier, pardonnez-moi de vous répondre un peu tard cette fois. Je pourrais vous donner quelques raisons à peu près valables, mais celle qui est plus vraie est que j'ai eu des étourdissemens de tête qui me faisaient quitter la plume. La nouvelle saison a, je crois, commencé et fini son effet sur moi, car je me porte à présent très bien ; je désire qu'il en soit de même de vous tous, mes chers amis. Dès à présent, je serai exact à répondre sitôt la lettre venue, et je vous prie de me continuer, par votre même exactitude, le plaisir de vos chères nouvelles.

« Je suis à présent tout à fait à mon travail. Il y a huit jours que ma figure est terminée d'ébaucher, mais, au lieu du terrible Hercule, j'ai peint Vénus au moment où elle vient de naître, sortant des flots blanchissans de la mer. *Elle est honteuse de se voir nue :* le fond est la ligne de la mer, et le ciel, d'où descendent les Heures qui lui apportent une couronne d'or d'un travail exquis, les autres, des colliers, des bracelets, et des vêtemens divins. Ces figures sont dans l'air, très petites et animent et font tableau. De plus, je fais pointiller sur la vaste mer, tout plein de néréides, tritons, dauphins, enfin tous les habitans de la mer, qui sortent de l'eau pour admirer la beauté divine qui vient de naître (1). Vous voyez quelle tâche je me suis donnée : au reste, voilà mes tableaux d'inclination. Je ne doute pas qu'il ne vous plaise et que vous ne l'approuviez; je dois aussi vous dire que, quoique je sois bien pénétré des grandes difficultés de l'art qui est toujours au-dessous de l'imagination et de ce qu'on sent, j'augure assez de mon ébauche pour aller jusqu'au bout et j'ose vous promettre beaucoup mieux que vous n'avez encore vu de moi. Sitôt que j'aurai fini, j'irai inviter le sénateur Lucien de venir le voir. Je sais par quelqu'un qu'il s'intéresse à moi, et je compte aller, au premier jour, le remercier d'un billet de comédie (qu'il a envoyé dernièrement à moi et un pensionnaire

(1) Ce tableau fut interrompu par Ingres et terminé seulement en 1848. — *Château de Chantilly.*

sculpteur) chez lui, où il a joué, lui et sa belle épouse (1). J'espère achever de l'intéresser quand il sera chez moi, mais je vois d'ici que vous me blâmez d'avoir encore changé de projet. Écoutez-moi : il m'a semblé que, pour faire dignement et avec attention le sujet d'Hercule, il fallait avoir fait plus encore que je n'ai fait jusques ici et que, si j'ai le bonheur de faire un beau tableau du plus beau style, mon Hercule aura encore plus de raison, en ayant donné la preuve.

« Pour cet effet, j'aurais bien des choses à vous dire, mon cher monsieur Forestier, si je pouvais espérer d'être mieux jugé et intentionné de vous que de madame votre chère épouse, si cependant vous voulez bien m'écouter jaser sur une chose bien essentielle pour le bonheur commun. Si je me trompe, dites-le-moi sans aigreur, je vous en supplie, parce que mes intentions sont pures et droites et qu'en cela même, c'est m'assassiner que d'avoir l'air de douter. J'espère que ce sera la première et la dernière fois, de vous à moi, que nous tiendrons pareil conseil. Ainsi je vais vous ouvrir mon cœur, et vous demande de m'ouvrir de même le vôtre en père.

« Voici. Je vous prie d'envisager mon état actuel et quelle physionomie différente il devait prendre lors de mon départ de Paris. Sans ce qui s'est passé au Salon, que je crois n'avoir aucunement mérité, si on m'eût rendu justice simplement, je pouvais espérer, comme un autre, des travaux honorables, qui auraient pu concilier ma gloire et ma fortune. Mais à présent, je vois que pour me faire rendre la seule justice que je mérite, il faut que je l'emporte, l'épée à la main, que je ramène par la vertu de mon talent, et ceux à qui il faut que j'apprenne ce que c'est que le beau, et ceux qui le savent et qui ne veulent pas l'avouer, par mauvaise foi. J'ai eu beau me cacher et vous écrire que je ne tenais plus à cette vaine gloire, mais je reviens et sens qu'on ne fait rien de beau sans elle et c'est en toutes choses. Me voilà donc encore une fois remonté et plus inspiré que jamais de mon art, et d'ailleurs, par tous les chefs-d'œuvre que je vois tous les jours ici, qui m'enflamment et me donnent des remords de n'avoir pas plus fait à mon âge, quand la nature m'a fait peintre et non autre chose; il y a trop longtemps que mes moyens sont rétrécis et que je suis comme lié et en prison.

(1) Ingres dessina quelques années plus tard une grande composition à la mine de plomb : *la Famille de Lucien*. (*Collection du comte Primoli.*)

Ici à Rome, j'ai l'occasion de produire, comme jamais je ne peux la désirer plus belle, excepté le bonheur d'être toujours parmi vous, mes chers amis. J'ai à présent le plus bel atelier de Rome; j'ai trouvé de très beaux modèles et une tranquillité inappréciable pour faire les arts; il me semble donc que je dois profiter de tous ces avantages pour produire un bel ouvrage, qui me venge dignement de mes ennemis et qui me concilie tout. Voyez combien cela serait long à Paris, avant d'avoir trouvé seulement un atelier, et qu'il vaut bien mieux, je crois, arriver avec un tableau que de dire : « Attendez, je vais le faire, » et toujours « Attendez. » Pendant ce temps, ils parviendraient peut-être à me jouer encore de mauvais tours, et à me décourager tout à fait, et puis, je vous avoue que, vis-à-vis de vous, et du bonheur où je suis par vous appelé à devenir votre gendre, je suis jaloux d'en être encore bien plus digne près de notre Julie. Je ne peux supporter l'idée de ne pouvoir la rendre complètement heureuse, ce qu'elle mérite tant à tous égards. Qu'est-ce que vous penseriez, et elle, de me voir arriver sans moyens, et ne lui apporter pour dot que des espérances? L'idée de vous être à charge, malgré toutes les bontés dont vous êtes capable, s'associe dificilement avec mes idées où je ne mets ni fierté, ni raideur. J'ai fait choix du tableau de *Mars et Vénus* dont j'ai l'esquisse peinte, que vous vous rappelez et que vous aimez, je crois. Depuis le moment où j'ai pensé à ce tableau, j'ai toujours eu le plus grand désir de le mettre à exécution. Il y a une touchante expression, avec beaucoup de beauté, et de la plus relevée; de plus, ces beaux chevaux divins animent cette scène d'une manière très pittoresque. Je crois enfin qu'il n'en existe pas de plus beau à traiter. J'ai, de plus, le grand avantage de l'avoir beaucoup mûri et pensé, ce qui en rendra l'exécution plus facile et aisée. Je n'ai point de fond que le ciel et de beaux nuages (1). Si donc je pouvais obtenir de vous et mes bonnes dames votre agrément sur ce projet, après que vous aurez bien pensé et pesé toutes les raisons que je peux vous donner, j'en serais content; cela ne rendrait tout au plus mon retour plus éloigné que de quelques mois de plus, mais ce retour serait pour moi double en félicité. Je n'aurais, selon moi, rien à me reprocher, ayant fait tout ce que j'aurais pu. Quant à ma seconde figure,

(1) Ingres n'a jamais réalisé ce tableau.

je ferai de même que M. Guérin (1). Je la ferai à Paris. Mon cher monsieur Forestier, faites-moi la grâce de répondre le plus promptement possible à cette lettre que j'écris sans savoir comment elle sera reçue. Si elle vous déplaît ou que vous me donniez vos bonnes raisons, ne me dites pas : *Monsieur Ingres, vous pouvez vous regarder comme parfaitement libre.* Je ne veux point être libre, moi, mon esclavage est si doux avec vous puisque je suis assez heureux de vous intéresser à ce point. Ainsi donc, mon cher monsieur Forestier, j'attends ce que votre sagesse aura fait et dicté, car je m'en rapporte entièrement à votre bon jugement, et croyez que, si je me trompe, je suis invariable dans l'attachement que je vous porterai tant que durera ma vie, et que tout ce que je fais et dis est toujours pour le mieux, et vous prie de plus d'être mon avocat auprès de ma bonne dame Forestier à qui je ne sais comment parler aujourd'hui, tant sa dernière lettre m'a fait de peine. Je vous prie de me mettre à leurs pieds, jusqu'à ce qu'elles veuillent bien me relever et mieux penser de moi, ce qui me fait la plus cruelle peine. J'attends donc, mon cher monsieur Forestier, votre réponse qui doit entièrement tout finir et conclure et ne puis assez vous répéter que je ne veux rien contrarier, ni fâcher personne encore moins, et que votre chère réponse, telle qu'elle soit, ne pourra rien changer aux tendres sentimens que vous et les vôtres m'avez inspirés, je ne sais en dire davantage pour le moment; ma première, j'espère, me conciliera tous les pardons · que Dieu le veuille!

« INGRES. »

Quand cette lettre parvint à M. Forestier, Ingres en recevait une qui le déterminait encore à préciser la situation.

HENRY LAPAUZE.

(1) Guérin rentra à Paris sans avoir terminé ses années de pension à l'Académie de France à Rome.

LA
TRANSFORMATION DE LA CHINE

II[1]

L'ÉVOLUTION DES IDÉES CHINOISES
L'AVENIR DES RÉFORMES

I

On se demande ce qui pourra advenir du travail prodigieux de fermentation qui s'élabore en ce moment en Chine. Parmi ceux qui ont tout récemment visité ce pays ou étudié les événemens dont il est le théâtre, les uns, enthousiasmés par ce qu'ils ont vu et par le nombre des édits, des proclamations, des décrets qui se succèdent sans interruption, sont convaincus que nous nous trouvons dès maintenant en face d'une Chine nouvelle, transformée, qu'aucun obstacle ne saurait plus entraver dans la voie du progrès; les autres ne paraissent pas avoir confiance dans la réussite finale. La Chine, disent ces derniers, n'est pas prête pour une transformation si profonde. En voulant tout moderniser sans avoir conscience des difficultés de sa tâche, elle fait preuve d'une suffisance puérile. Certes, les réglementations nouvelles sont bien conçues et seraient excellentes chez une nation qui aurait les moyens de les mettre en pratique; mais, en Chine, les coutumes se dressent en face des lois nouvelles. Le gouvernement ordonne bien les réformes, mais les vice-rois ne

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

les exécutent que s'ils le veulent ou le peuvent, et autant dire qu'avec un pareil dualisme, la plupart des décisions de Pékin restent lettre morte dans les provinces. Examinant ensuite l'une après l'autre, chaque ordre de réformes, et comparant les projets et les rapports qui les ont provoquées, les édits qui s'y rapportent et les résultats obtenus, ils croient pouvoir avancer qu'en définitive, à peu près rien de ce que l'on prétend avoir fait n'existe autrement que sur le papier.

Mais ces opinions pessimistes ont trouvé des contradicteurs. Ceux qui croient à la transformation définitive de la Chine font remarquer que les critiques ne sauraient prévaloir contre l'ensemble des résultats obtenus : d'ailleurs le temps qui s'écoule leur fait perdre de leur valeur et de leur portée. Chaque jour voit se consolider l'œuvre de rénovation de la Chine. Malgré les incidens et les à-coups, la réorganisation de l'armée chinoise continue, les formations actives ont même commencé à encadrer leurs réserves, et deux divisions peuvent aujourd'hui compléter leurs effectifs de guerre au moyen des réservistes. Les dernières décisions prises par le gouvernement sont une preuve indéniable qu'on entend persévérer dans la voie de la réorganisation de l'armée : elles peuvent être considérées comme réduisant à néant les objections tirées du peu de stabilité de cette organisation par suite du manque de fonds. Le ministre de la Guerre, Tié-Liang, ayant exposé au milieu de l'année 1909 qu'un certain nombre de provinces n'avaient pu, faute d'argent, former de troupes à l'européenne, — de sorte qu'il était à craindre qu'on ne pût arriver, comme on l'avait cru, à la complète organisation de trente-six divisions dans le délai fixé, — le régent a ordonné de prendre immédiatement les mesures financières pour trouver les ressources nécessaires à l'organisation prévue de l'armée chinoise et d'obliger les provinces à fournir ces fonds. Et il en serait de même de la plupart des autres objections. Dans l'enseignement, la pénurie des professeurs se fait sentir moins vivement d'année en année, l'élan vers les études occidentales étant général. En tout cas, on ne manquera pas de professeurs compétens quand aura cessé la période de transition de six années pendant laquelle on a maintenu les anciens examens pour ne pas léser les droits de ceux qui s'y étaient antérieurement préparés, et quand les examens modernes ouvriront seuls désormais accès aux carrières publiques. D'autre part, si l'ex-

tension du réseau ferré n'a pas lieu aussi vite que certains l'avaient espéré, c'est que les Chinois, ayant besoin de recourir pour une part aux financiers européens, sont obligés de nouer des négociations laborieuses en vue d'obtenir l'argent aux meilleures conditions. Enfin, si l'on voit encore des Chinois fumer de l'opium, il n'y aurait rien là de contraire aux édits parus, l'usage de la drogue n'ayant été absolument interdit qu'aux fonctionnaires, aux officiers et aux soldats, et tout autre Chinois pouvant, pendant une période de courte durée, continuer à fumer chez lui à la condition de payer une taxe. Les mesures prises contre l'opium ont d'ailleurs donné des résultats certains, les droits sur ce poison étant tombés comme rendement de 475 218 taëls pendant les trois premiers mois de 1908 à 359 669 pendant la même période en 1909. Au Yunnam, un des pays grands producteurs d'opium, la loi a été si sévèrement appliquée que, dès maintetenant, il n'y existe plus pour ainsi dire de champs de pavot. Dans son discours d'ouverture à la Commission internationale de l'opium réunie en 1909 à Changhaï, le vice-roi Tuang-Fan a pu dire que, depuis l'édit de septembre 1906 qui avait entamé la guerre contre l'opium, la surface cultivée en pavots était largement réduite et que la consommation avait diminué de moitié.

D'autre part, le recul de l'octroi d'une Constitution à une époque encore éloignée n'implique nullement que le gouvernement ait l'arrière-pensée de ne pas l'accorder, mais bien que la Cour entend ne pas se lancer à la légère dans la voie nouvelle et qu'elle veut procéder progressivement. Elle se rend compte que le peuple ne peut avoir qu'une Constitution politique en rapport avec son développement intellectuel et ses vertus civiques. Dans cet ordre d'idées, il y a encore beaucoup à faire, et les dirigeans de la société chinoise doivent, pour parvenir à leurs fins, commencer par entreprendre une œuvre d'éducation politique. Dans les hautes sphères chinoises, bon nombre d'hommes parlent et agissent comme s'ils étaient persuadés qu'une bonne Constitution doit donner une certaine vigueur à l'Empire et fortifier la position du gouvernement vis-à-vis de l'étranger. La Chine est mieux préparée qu'on ne pense à la mise en pratique du régime représentatif. C'est ainsi que le corps des censeurs constitue déjà un contrôle public de la nation sur le pouvoir, et que les associations provinciales, les guildes de marchands, pratiquent les élections à un ou plusieurs degrés.

Depuis un temps immémorial, la population chinoise sait user des pétitions et pratique les referendums; même, durant diverses périodes, les fonctionnaires étaient élus par les notables et aujourd'hui encore, ils sont invités par eux à démissionner quand ils ont déplu.

En somme, du vaste plan général de réformes qui a été élaboré, la réorganisation de l'armée, de l'enseignement, l'extension du réseau des voies ferrées, la réglementation, en attendant la suppression, de l'usage de l'opium sont en bonne voie. Les lois constitutionnelles sont toujours l'objet d'études que rien n'empêche de considérer comme sérieuses. En matière judiciaire seule on paraît peu avancé et la mise en vigueur des édits n'a eu lieu que dans des districts limités. En s'attachant surtout à la réorganisation militaire, aux chemins de fer, à l'enseignement, à la question de l'opium, le gouvernement est allé au plus pressé. Le reste peut suivre, et c'est une question de justice et de bonne foi que de lui faire crédit. En tout cas, le reproche le plus injuste qu'on peut adresser aux hommes d'État chinois est de n'avoir rien fait. Si l'on songe que la conception de ce programme date de dix ans à peine, et qu'a été assumée ainsi la tâche colossale de réorganiser, de moderniser et d'unifier l'un des pays les plus conservateurs, les plus décentralisés, le plus vaste qu'il y ait au monde, on ne peut qu'être étonné de ce qui a été accompli.

II

De ces deux opinions extrêmes le temps seul permettra de reconnaître celle qui est le mieux fondée; mais, sans prendre position pour l'une ou l'autre d'entre elles, il faut, si l'on veut se faire une idée exacte de la portée réelle du mouvement réformateur en Chine, tenir compte de ce que ce mouvement ne dépend pas seulement de circonstances politiques, économiques ou autres, mais qu'il est surtout le résultat d'un changement profond dans la mentalité même du peuple chinois, qu'il s'est développé avec une ampleur et une intensité extraordinaires, qu'il a gagné d'abord les classes intelligentes, les lettrés, les notables et les commerçans, élite du pays, et s'est étendu dans une partie de la masse populaire. Certes, la modification de l'état d'esprit, des manières de voir, des coutumes et des mœurs d'un peuple sont

choses malaisées, surtout quand il s'agit d'un peuple immense et millénaire et que ces changemens ont lieu pour ainsi dire du jour au lendemain. C'est cependant ce phénomène que nous voyons se produire en Chine, concurremment avec la mise en pratique des applications industrielles de nos découvertes scientifiques.

Jusqu'ici, le Chinois était resté un être de tradition totalement subordonné à sa famille et à ses ancêtres : le sentiment de la solidarité qui le rattache étroitement à la longue série de ceux qui l'ont précédé, l'amour filial, base fondamentale de la morale, l'obligation d'avoir toujours sous les yeux les bons exemples de ceux qui ne sont plus, l'attachement au sol natal, si vif qu'au moment d'émigrer le Chinois stipule que son corps sera inhumé dans la terre où reposent les siens, constituaient le fond et l'originalité de son caractère. Courbé depuis des siècles, par les rites, devant l'autorité gouvernementale aussi bien que familiale, il vivait dans une soumission passive et une inertie fataliste. L'opinion publique comptait peu. La Cour, les vice-rois et leur entourage étaient tout ; pourvu qu'ils ne pressurassent pas trop le pays, ils gouvernaient un peu à leur guise ; et ce système était conforme à la vieille croyance qui veut que le Fils du Ciel soit « le père et la mère » de ses sujets. Ces antiques doctrines, qui fondent le gouvernement chinois sur une base patriarcale, ont mal résisté à la poussée des idées nouvelles importées d'Occident et à la transformation des mœurs résultant du contact des Européens, de la rapidité des communications et de la diffusion de la presse. Un vif désir de savoir, un besoin irrésistible de ne plus se sentir enfermé dans les infranchissables murailles d'autrefois et de se mêler à la vie universelle, s'est fait jour. Même, parmi les Chinois, ceux qui, attachés aux vieilles coutumes, avaient regardé en 1898 les réformes de Kang-You-Wéï comme trop précipitées, en réclament aujourd'hui de beaucoup plus radicales. Il y a quelques années, les lettrés, c'est-à-dire les diplômés qui attendent un emploi et qu'il ne faut pas confondre avec les mandarins, étaient imbus des seuls préceptes de Confucius ; ils étaient les plus fanatiques ennemis des étrangers qu'ils regardaient comme des agens de perversion des bonnes doctrines du confucianisme. Aujourd'hui, ce sont eux-mêmes qui s'élèvent contre la doctrine de Confucius sur laquelle repose toute la vieille morale chinoise, et qui attribuent à cette antique pédagogie tous les malheurs de la Chine. La diffusion de ces idées

est telle que, dans les règlemens des diverses écoles, il a dû être prescrit qu'on ne pourrait jamais soutenir de doctrines hétérogènes et que l'on ne devrait étudier que les philosophes qui se conforment aux opinions rituelles. L'esprit nouveau se fait sentir jusque dans la constitution de la famille. Les pouvoirs du chef commencent à être ébranlés. Les fils considérés jusqu'ici comme à peu près la propriété de leur père, qui pouvait toujours retenir leurs salaires, se montrent souvent disposés à s'émanciper, et leur libération a passé dans les mœurs, au moins dans les centres où le Chinois est en contact depuis assez longtemps avec l'Européen. Beaucoup entreprennent des opérations distinctes de celles de leurs pères et se créent ainsi une existence indépendante (1).

On pourrait citer de très nombreux exemples de cette nouvelle mentalité des esprits. A Outchang, lors de l'ouverture de la première école préparatoire, mille candidats se présentent pour soixante places. De riches particuliers prennent l'initiative de la construction des premières écoles, et les autorités provinciales installent ces écoles dans des pagodes désaffectées

Ce sont toutes les classes de la population qui réclament, dans des meetings, l'annulation des concessions de chemins de fer déjà faites, la construction de nouvelles voies ferrées, l'abolition de l'usage de l'opium, et l'on voit jusqu'aux boys et aux coolies souscrire avec enthousiasme pour le rachat de la ligne Hankéou-Pékin et pour la construction de la ligne Pékin-Kalgan, tandis qu'on illumine à Canton et que de grandes fêtes y ont lieu, le jour où l'édit impérial décrétant la fermeture des fumeries est porté à la connaissance des habitans. Toutes les publications, tous les journaux, toutes les revues discutent avec passion la question des lois constitutionnelles. Des renseignemens venus de Chine, en septembre 1909, nous apprennent que le président du Conseil des Censeurs aurait adressé au gouvernement un mémoire dans lequel il demanderait qu'un délai fût fixé pour l'établissement d'un Parlement, en Chine, et le Grand Conseil ayant examiné la question, aurait proposé que ce délai fût fixé à la quatrième de Houang-Tong, c'est-à-dire à la quatrième année de la proclamation du règne de l'Empereur actuel.

Mais c'est surtout dans le domaine des choses militaires et

(1) Voyez *la Chine nouvelle*, par M. Jean Rhodes, 1 vol., Alcan.

patriotiques que la modification des idées est rendue manifeste. Naguère, la Chine passait pour le pays le plus antimilitariste du monde. La profession militaire était décriée : l'officier était dédaigné, le soldat méprisé. Rares étaient les familles notables ou aisées qui avaient un de leurs membres à l'armée, les officiers se recrutaient dans le milieu social le plus bas. Aujourd'hui l'officier est honoré, respecté; il appartient aux meilleures familles. C'est à qui, parmi elles, embrassera la carrière des armes. Les plus hauts personnages de l'Empire prêchent d'exemple. C'est ainsi que les fils de la plus haute noblesse et jusqu'aux membres de la famille impériale suivent les cours de l'école militaire des cadets de Pékin. Les écoles préparatoires sont pleines de fils de mandarins. Les deux fils de l'ancien vice-roi Tchang-tse-Tung sortent de l'école préparatoire d'Outchang. Les élèves des collèges et de l'Université destinés à faire des juges, des préfets, des diplomates, reçoivent l'instruction militaire. Il faut ajouter que l'officier de la nouvelle armée chinoise mérite les égards et la considération dont il est entouré ; il est discipliné, instruit, observateur et méthodique. Il a pris conscience de son rôle et montre des qualités d'ordre, de bon sens qui en font un exécutant remarquable; il sert avec zèle et est aimé du soldat. Celui-ci aussi s'est métamorphosé. Il est honnête, instruit et développe à la caserne, aux cours professés par les officiers, son instruction générale tout autant que ses connaissances pratiques. D'apparence flegmatique, il est discipliné, endurant, franchit sans fatigue les étapes les plus longues et apporte au moindre exercice cette application minutieuse que l'artisan céleste met au moindre travail. Aux dires des gens compétens qui les ont vues manœuvrer, les troupes déjà formées seraient en apparence impeccables et les meilleures peut-être au monde pour la parade; l'exécution de tous les mouvemens serait d'une correction absolue : manœuvres en ordre serré ou dispersé, utilisation des terrains, connaissance des hausses et de leur emploi, ne laisseraient rien à désirer. Les artilleurs notamment ont étonné les étrangers par leur calme et leur sang-froid. L'armée nouvelle manifesta pour la première fois ses qualités aux grandes manœuvres d'octobre 1905, où furent mises en mouvement quatre divisions comptant 50000 hommes et 100 bouches à feu. Une des deux armées marchait sur Pékin, en partant du Chantoung, tandis qu'une armée

de défense, partie de Pao-tsing-fou, prenait la position en flanc et l'arrêtait. La réussite de ces manœuvres causa aux officiers étrangers une impression profonde. Il est vrai que toutes les opérations avaient été réglées à l'avance très minutieusement par des officiers japonais attachés à l'armée comme officiers d'état-major. Les manœuvres de 1906 mirent en présence les divisions du Petchili et celles du Yang-tsé. Les deux vice-rois, Yuen-she-Kaï et Tchang-tsé-Tong, les commandaient. Beaucoup plus d'initiative que l'année précédente avait été laissée au commandement et on changea même, pour faire une expérience plus complète, les dispositions précédemment indiquées. L'officier parut manquer d'initiative, il y eut de la confusion, et certains en purent conclure que l'armée chinoise, excellente aux exercices de parade, n'était pas encore prête à faire face à un adversaire qui la mettrait en présence de situations imprévues. Les dernières manœuvres de 1909 auxquelles a assisté un officier français, le colonel Valette, en faisant ressortir les progrès réalisés depuis, ont montré que l'automatisme des mouvemens n'empêchait pas chez les troupes chinoises une remarquable aptitude manœuvrière, et que ces dernières pouvaient désormais faire figure honorable devant de bonnes troupes européennes. Mais le trait le plus saillant qu'on puisse citer du changement d'esprit chinois en matière militaire, c'est que l'Empereur, représenté dans la circonstance par le prince régent, s'est déclaré généralissime de toutes les forces chinoises, et qu'ayant pris ce titre, il a accepté de porter un modèle d'uniforme qui devient le vêtement militaire des empereurs de Chine, jusqu'ici complètement étrangers aux choses de la guerre. Cet uniforme est conçu selon le modèle des uniformes européens et sera porté par le régent pour recevoir les officiers et les marins et pour assister, le cas échéant, aux manœuvres. Jamais un empereur de Chine n'avait jusqu'ici assisté aux manœuvres. Et quel espace parcouru depuis la tentative avortée de Kang-You-Wéï!

Le sentiment militaire a éveillé à son tour chez le Chinois le sentiment patriotique qu'il ne comprenait point, du moins tel que nous le concevons en Europe. En 1860, l'armée française trouva autant de coolies qu'elle en voulut pour sa marche sur Pékin. Les coolies dressaient les échelles contre les murailles et, montant avec nos soldats à l'assaut des murs de Takou, ils les aidaient à prendre les forts chinois. Pendant la guerre du Ton-

kin et pendant la guerre sino-japonaise, on vit les provinces qui n'étaient pas menacées se préoccuper assez peu de la défense nationale. En 1900, même les vice-rois du Yang-tsé conclurent, en pleine guerre, des traités avec les chefs des armées alliées, et immobilisèrent leurs troupes dans leurs provinces. Il semblait que ce fût un autre pays qui fût en guerre, non la Chine; on aurait dit que les vice-royautés et les gouvernemens chinois formaient comme autant d'États dans l'État; les habitans d'une province ne se souciaient des événemens dont les provinces voisines étaient le théâtre que si ces événemens les touchaient directement. Devant le péril extérieur, toutes ces patries fragmentaires ont reconnu leur parenté. L'amour pour la patrie commune est inculqué dans toutes les écoles : les maîtres commentent les défaites antérieures de la Chine et exaltent le courage des Européens pour provoquer chez leurs élèves le désir de les égaler et de les surpasser; aux examens, à la place des dissertations oiseuses, on donne des compositions où les candidats doivent faire preuve qu'ils connaissent les difficultés où se débat la Chine et rechercher les moyens d'en triompher. Le sentiment patriotique est même devenu tellement intense parmi la jeunesse cultivée qu'il tire au chauvinisme. La Chine aux Chinois, tel est le mot de ralliement. Les innombrables sociétés qui existent dans le pays ont adopté des chants de marche où est célébré le dévouement à la patrie et provoquée la haine de l'étranger. Chez le peuple se développe le sens de sa propre personnalité, et la grande patrie a pris conscience d'elle-même.

C'est surtout par la lecture des journaux qu'on peut se rendre compte de la transformation de la vie sociale et politique de la Chine et de la véhémence du sentiment patriotique et militaire qui anime aujourd'hui la masse de la population. La presse chinoise est née du mouvement réformiste. Auparavant, existait bien, il est vrai, le Pékin-pao, c'est-à-dire le *Journal de la Capitale* qui aurait commencé de paraître, au dire des Chinois, au IXe siècle de notre ère. Mais ce journal, réduit à un très petit nombre de feuilles avec un tirage extrêmement restreint, ne relatant guère que les faits et gestes du gouvernement et de la Cour, n'avait pas d'importance, et son influence réformatrice était nulle. Ce n'est pas dans ce vénérable ancêtre qu'il faut chercher l'origine de la presse contemporaine, mais bien dans les libelles et les pamphlets imprimés ou passant pour être imprimés à

l'étranger, qui pénétraient en fraude dans l'Empire et y répandaient des idées de progrès. Émanant le plus souvent de la plume de fins lettrés, ces écrits excellaient à fronder le gouvernement, à critiquer avec malice ses actes, parfois à recommander avec esprit des réformes urgentes ou la cessation des abus les plus notoires.

Le gouvernement s'apercevant qu'il ne pouvait rien contre une telle propagande, laissait faire. L'édit qui supprimait la liberté de la presse après la disgrâce de Kang-You-Wéï ne fut pas longtemps maintenu, et, en septembre 1905, des ordres formels furent même donnés au gouverneurs de province pour favoriser le développement du journalisme. Dès lors, chacun de ces hauts fonctionnaires voulut avoir son journal officiel. Présentement, plus de cinq cents feuilles, organisées et administrées à l'européenne, existent en Chine. Chaque province a ses journaux; les plus répandus sont ceux de Changhaï, Pékin, Tien-tsin et Canton. Le rôle capital de ce nouveau journalisme tient dans ce simple fait qu'il a apporté à la population deux choses inconnues jusqu'alors : l'esprit critique et l'information. Jadis, le public ne connaissait d'autres événemens que ceux que relataient les édits impériaux, et les nouvelles ne lui parvenaient guère que défigurées intentionnellement par les mandarins. Aujourd'hui, l'information soumet à enquête les plus puissans personnages et ne craint pas de pénétrer jusqu'à l'intérieur du palais. La critique va jusqu'à s'attaquer aux idées et aux vieilles coutumes de la Chine. La croyance aux esprits, la philosophie de Confucius elle-même, sont tournées en dérision. La liberté des opinions exprimées est extrême. Depuis la réaction qui regrette l'ancien régime jusqu'au socialisme le plus imbu des théories marxistes, jusqu'à l'anarchie même, tous les systèmes et tous les partis politiques sont représentés dans la presse.

Mais, et c'est ce qui mérite le plus d'être noté, quel que soit le système ou parti politique que défend le journal, que ses rédacteurs soient anarchistes, socialistes, gouvernementaux ou libéraux, le sentiment qui domine tout est le sentiment patriotique. La presse chinoise, quelle qu'elle soit, défend et prône toujours l'amour de la patrie. Son patriotisme est ombrageux, intransigeant, exacerbé par un extraordinaire orgueil de race. Elle veut que la patrie soit heureuse sous le gouvernement de son choix; mais elle ne veut pas de cet humanitarisme international qui

sape la raison d'être et la force des nations. L'anarchiste chinois veut rester Chinois. Il a sa fierté personnelle et la haine de l'étranger. Tous les journaux, sans distinction d'opinion, travaillent à l'éducation du peuple, à son émancipation morale et politique, en réveillant en lui l'amour du sol natal, et en poussant à la libération du joug ou de la mainmise des Occidentaux.

Ce sont aussi les idées constitutionnelles et libérales, que soutiennent et propagent partout les journaux chinois. On peut juger de leur efficacité sur ce terrain par ce qui vient de se passer au sujet des assemblées provinciales. Ces assemblées nées d'hier avaient été invitées à rester strictement, au cours de leur session, dans la limite de leurs attributions locales et à ne pas s'occuper des affaires de l'Empire. Elles s'y sont conformées et on a dit du bien de leurs délibérations. Il est vrai que les vice-rois ou les gouverneurs qui présidaient ont tenu sévèrement la main à ce qu'elles observassent leur règlement et n'eussent pas hésité à imiter la conduite du gouverneur de Kirin qui a proposé au gouvernement impérial de dissoudre l'assemblée provinciale si celle-ci venait à abuser du droit d'intervention dans les affaires étrangères. Mais le terme de leur mandat expiré, les membres des assemblées provinciales se sont réunis et ont décidé d'envoyer des délégués à Pékin pour solliciter la convocation de l'Assemblée nationale en 1911. Le censorat (cour de l'inspection générale qui a droit de remontrance sur tous les actes du pouvoir) ayant refusé de les concevoir tout en promettant de transmettre leur pétition, tous les journaux, depuis ceux de Canton jusqu'à ceux de Mandchourie, ont fulminé et plusieurs ont publié une série d'articles pour combattre le censorat et montrer l'inutilité de ce rouage gouvernemental. En même temps, à l'instigation de la presse, toutes les provinces de l'Empire adressaient à Pékin des dépêches pour soutenir leurs délégués, et le ministre de Chine en Amérique lui-même envoyait un télégramme à son gouvernement pour appuyer la demande des provinces.

Dans sa réponse faite sous la forme d'un édit solennel, le prince régent, après avis du Grand Conseil, vient de rejeter la pétition en faisant valoir, avec la majesté d'expressions habituelle à ces sortes de pièces, qu'il est nécessaire de donner à l'esprit public le temps de s'accoutumer aux nouvelles mœurs

politiques par la pratique de la vie parlementaire dans les conseils provinciaux qui fonctionnent déjà. Il termine par une solennelle promesse de convoquer le Parlement à l'époque précédemment fixée lors de son avènement, c'est-à-dire à la huitième année du règne, « conformément, d'une part, à la sainte volonté de nos ancêtres défunts qui nous ont prié de bien gouverner l'Empire et nous ont laissé la lourde charge de préparer le régime constitutionnel et de mener à bien la réalisation complète de ce régime et, d'autre part, à l'espoir du peuple qui nous est si attaché et qui en donne une preuve par les sentimens patriotiques exprimés dans la pétition et dont nous ressentons une joie profonde. »

Cette transformation de la mentalité, bien plus remarquable encore que l'installation du télégraphe et du téléphone et que la création des chemins de fer, est un indice que le mouvement réformiste ne procède pas d'un engouement éphémère. Un autre trait qui le caractérise montre qu'il est réfléchi et raisonné : c'est le cachet national dont il revêt ses emprunts faits à la civilisation occidentale. L'esprit chinois, accessible aux nouveautés, accueille bien nos inventions, mais il en tire ce qui lui convient. En nous prenant ce qu'il leur faut, les Chinois entendent rester eux-mêmes. Dans l'armée, l'uniforme des troupes dressées à l'européenne garde l'aspect asiatique : c'est le costume national avec quelques attributs militaires empruntés aux armées de l'Europe. Dans les concessions de chemins de fer, ils se réservent avec un soin jaloux la direction et la surveillance de l'exploitation. Le même particularisme se manifeste encore dans l'emploi du téléphone dont ils prétendent faire un usage purement chinois, et c'est pour cela que, dans les ports ouverts aux Européens où le service téléphonique est public, ils n'ont pas voulu que l'administration fût reliée aux abonnés. De même en ce qui concerne la réforme constitutionnelle, la Chine n'entend pas copier servilement notre régime parlementaire. On peut conjecturer, à certains indices et d'après ce qui a transpiré des dispositions du gouvernement, que, toujours soucieuse de relier le progrès à la tradition, elle nous donnera le spectacle d'une Constitution originale, et qu'elle coordonnera d'après ses vues propres ses organes déjà existans, conseils provinciaux, congrégations de marchands, groupemens d'intérêts, pour en faire la base de son système représentatif.

III

Est-ce à dire que ce changement radical entre les sentimens du passé et les sentimens du présent, pour intense qu'il soit et pour durable qu'il paraisse, et qui est la grande force du mouvement réformiste, suffise à lui seul pour que la transformation intérieure de la Chine s'accomplisse sans obstacles, avec une régularité progressive et uniforme? Il serait téméraire de l'affirmer, d'autant plus que, dans le passé, la méthode d'après laquelle a été dirigée l'application du plan élaboré a plusieurs fois dévié. Il existe en Chine, comme d'ailleurs dans tous les pays parvenus à un certain degré de civilisation, des forces de conservation et des forces d'évolution. Les premières y sont rendues extrêmement puissantes par la tradition qui associe à tous les actes de la vie le rappel du passé, par le culte des ancêtres, par la constitution familiale, par la pratique si compliquée des rites extérieurs. Mais les forces d'évolution y sont supérieures encore. Les corporations, les congrégations, les guildes de marchands, les associations provinciales ont une influence prépondérante, et, grâce à elles, on a pu dire que la masse de la population est la vraie maîtresse en Chine, que l'autorité ne se soutient qu'en la flattant et que, si l'Empereur est un autocrate, si son pouvoir est sans bornes contre un individu, l'Empire est en revanche une vraie démocratie. La moindre association dicte la loi au mandarin, et les décrets impériaux restent lettre morte s'ils ne satisfont point au vœu public. Telle est la raison du peu de succès de la réforme judiciaire à laquelle l'opinion n'était pas préparée et que presque tous les vice-rois ont déclaré ne pouvoir introduire dans les territoires de leur juridiction.

Le mouvement réformiste ayant mis aux prises ces deux influences, tantôt l'élément conservateur l'a emporté et tantôt l'élément réformateur; et c'est ce qui explique les fluctuations et les alternatives d'engouement et de défaveur par lesquelles a passé l'application des réformes. Cependant la victoire de l'un ou de l'autre élément n'a jamais été telle, étant donnée la force des deux parties, que les conservateurs aient abandonné dans leur triomphe le programme des réformes et que les réformistes vainqueurs aient pu réaliser leurs idées avec la fougue qui les

caractérise. Les premières années qui suivirent la guerre de l'opium virent une période d'essais et de tâtonnemens, suivie dix ans après d'une période d'arrêt : le gouvernement chinois avait trop à faire avec les Taïpings, la guerre étrangère, les révoltés du Yunnam et du Turkestan, pour avoir le temps de s'occuper d'autre chose que de sa propre existence. Une nouvelle ère de progrès s'ouvrit ensuite, mais les réformes furent limitées à la construction d'une flotte : la Cour de Pékin ne voulait pas tout d'abord organiser l'armée chinoise sur des bases nouvelles, par suite des craintes que cette réforme lui faisait concevoir pour l'avenir de la dynastie. C'était l'époque d'ailleurs où les mandarins étaient hostiles à toute innovation venue d'Occident et où le peuple détruisait les premiers rails de chemins de fer posés sur territoire chinois. Ce ne fut que bien plus tard, après la guerre du Tonkin, que Li-Hung-Chang fit œuvre moderniste en organisant à l'européenne l'armée du Petchili. Après la guerre japonaise, il y eut une recrudescence nouvelle dans le mouvement réformateur, bientôt suivie d'un recul après la disgrâce de Kang-You-Wéï. Mais après les événemens de 1900, qui ont agi comme un violent excitant sur l'âme chinoise, le mouvement réformateur paraît, malgré quelques incidens, définitivement l'emporter, et c'est sous une poussée pour ainsi dire irrésistible de l'opinion que le gouvernement en a pris la direction. Se sentant menacé par le péril extérieur et débordé par les nouvelles aspirations à l'intérieur, il s'est retourné avec souplesse vers la population vaincue, a solidarisé son intérêt avec le sien et a tiré parti, pour sa défense, de forces dont il devrait tout redouter.

En ce moment, la direction du mouvement réformiste est assumée par le prince régent Tchouen, frère de l'empereur défunt. Le caractère et les tendances de ce prince sont peu ou mal connus en Europe et y ont fait, à l'occasion de son arrivée au pouvoir, l'objet d'appréciations et de jugemens que ses actes ultérieurs devaient démentir. Il est vrai que le prince Tchouen, membre du Grand Conseil de l'Empire, corps composé, comme on sait, d'une demi-douzaine de grands personnages dont les décisions sont d'habitude contresignées par le souverain, avait, pendant la longue durée du règne effectif de Tseu-Hsi, fait fort peu parler de lui. Cette femme despotique concentrait en elle tout le gouvernement, et ses volontés, inspi-

rées par les gens en qui elle avait mis sa confiance, particulièrement en ces dernières années par son neveu Yonglou et Yuan-She-Kaï, faisaient loi et les décisions du Grand Conseil étaient secondaires. Il n'eût pas fait bon d'ailleurs qu'une autorité se levât devant l'ombrageuse impératrice. On savait par quels procédés expéditifs elle s'était, au cours de sa carrière, débarrassée des gêneurs. Le prince Tchouen sut conserver dans le Grand Conseil une attitude effacée qui ne lui suscitât pas d'ennemis et qui ne portât pas ombrage à Tseu-Hsi.

Lorsqu'il fut nommé régent, les Européens à Pékin croyaient qu'un mouvement de réaction allait commencer, on le crut aussi en Europe : ce prince peu connu, pensait-on, ne pouvait être que réactionnaire. Or, il en était bien autrement et, dès les premiers actes de son gouvernement, le régent se révéla, par ses actes, comme un homme de progrès, désireux de voir son pays marcher dans les voies de la civilisation occidentale, et adopter ce qui, dans les institutions étrangères, paraît devoir être profitable à la Chine.

Quelques mois après sa prise de possession du pouvoir, le fameux Yuen-Ske-Kaï, l'homme de confiance de l'impératrice défunte, ministre des Affaires étrangères, était précipité dans une profonde disgrâce. C'est à l'occasion de cette disgrâce que les représentans des puissances à Pékin s'effrayèrent, crurent à une réaction susceptible d'amener une nouvelle affaire des Boxeurs et firent des représentations à la Cour qui ne furent point écoutées.

En réalité, Yuan-She-Khaï, considéré par tous les réformateurs comme le plus grand obstacle aux réformes, était disgracié justement en raison des services qu'il avait rendus à la cause de l'obstruction, et sa chute était une vengeance posthume du défunt empereur Kouang-Siu. On raconte en effet que ce dernier avait laissé un testament secret, confié à sa femme pour le remettre à son frère et suppliant Tchouen de le venger de Yuan-She-Kaï qui avait été cause, depuis dix ans, de l'impuissance où il se trouvait réduit de favoriser le mouvement réformiste. Poussé par sa belle-sœur et les réformateurs, le prince Tchouen exécuta les dernières volontés de l'empereur défunt et, sans les instances du prince King, son parent, président du Grand Conseil, de Tchang-Tsé-Tong, le conseiller écouté, Yuan-She-Kaï aurait eu un sort plus funeste. Certaines mesures qui suivirent montrèrent

d'ailleurs la véritable signification de la disgrâce de Yuen-She-Kaï et témoignèrent de la disposition d'esprit du nouveau souverain, ce sont les édits qu'il a fait publier pour accorder, selon la coutume chinoise, des honneurs posthumes à plusieurs personnages, décapités en 1898 pour avoir conseillé à l'empereur Kouan-Siu des mesures réformatrices. D'autre part, divers réformateurs qui s'étaient compromis à cette époque et qui, depuis, restaient soigneusement dans l'ombre, ont été rappelés à des fonctions publiques, et à la mort de Tchang-Tsé-Tong survenue dernièrement, c'est un réformateur déterminé, Taï-Hong-Tseu, celui-là même qui a été chargé en 1905 d'une mission en Europe afin d'étudier la constitution des divers États, qui a été appelé à lui succéder au Grand Conseil de l'Empire.

L'accession aux affaires du prince Tchouen a été le signal d'une recrudescence des travaux préparatoires de la future Constitution, et c'est à son initiative personnelle qu'est due la première réunion des conseils provinciaux, et, dans le rejet de la pétition des délégués demandant la convocation de l'Assemblée nationale en 1911, il ne faut pas voir un pas fait en arrière dans la voie du progrès, mais bien plutôt un acte de prudence avisée et de sage habileté. L'activité du régent se manifeste dans tous les domaines. Il se rend à l'improviste dans les ministères et dans les Yamen pour constater *de visu* l'exactitude des fonctionnaires. Il supprime les dépenses inutiles, chasse les eunuques du palais, renvoie les femmes du harem dans leurs familles, s'efforce, en un mot, de rendre le palais impérial semblable pour la tenue à ceux de l'Europe. En une année, il s'est attaqué à toutes les parties de cette machine vermoulue qu'est l'administration chinoise, et comme il se rend compte de la difficulté de sa tâche, il se fait traduire les livres de l'étranger qui peuvent lui apporter des lumières sur la façon de rénover la vie politique et administrative de l'Empire.

La continuation du plan de la réforme de l'armée est poursuivie par lui vivement et la création d'une marine puissante le préoccupe. Éclairé par les rapports et les pétitions des commerçans chinois à l'étranger, il a convoqué une grande commission pour étudier ce dernier projet et on parle de consacrer à la création de la flotte de guerre tout le trésor laissé par la feue impératrice Tseu-Hsi.

La réforme financière lui apparaît aussi comme capitale. Dernièrement, il envoyait à Paris même des agens pour se procurer les meilleurs ouvrages sur les finances publiques afin de les étudier, et il vient de commencer cette réforme difficile par la nomination de trésoriers généraux provinciaux qui centraliseront les fonds jusqu'ici disséminés en des caisses diverses.

En résumé, et si l'on ne consulte que ses actes, on peut dire que le prince qui préside aujourd'hui aux destinées de la Chine est un homme plein de bonne volonté, de moralité, qui a une haute conscience de ses devoirs d'homme d'État, et souci du bien public, et qui croit, ainsi que beaucoup de Chinois, qu'en adoptant le système politique qui prévaut en Occident, la Chine deviendra forte comme les nations étrangères et même pourra les surpasser grâce à son innombrable population. On peut dire aussi que, grâce à lui, le mouvement qui emporte la Chine, à la suite de tous les autres peuples, vers une forme démocratique du gouvernement est lancé sur une pente où il ne se heurte pas aux obstacles que des mouvemens semblables ont rencontrés partout.

Toutefois, pour mener à bien l'œuvre de la transformation de la Chine, ni la bonne volonté du gouvernement chinois à se plier aux nécessités de la situation, ni l'évolution de la mentalité chinoise ne sauraient à elles seules suffire, il faut encore d'abondantes ressources financières et une administration probe, et bien organisée; et l'une et l'autre font actuellement défaut. En Chine, il n'y a presque pas de capitaux; le peuple est pauvre et n'a pas d'économies. On parle bien des grosses fortunes de quelques mandarins, mais ils sont en petit nombre et, à eux tous, ils ont quelques centaines de millions. Nous sommes bien loin des milliards que représente la richesse publique en France, en Angleterre ou en Allemagne. Les commerçans chinois classés comme riches seraient des gens qui seraient regardés comme simplement aisés en Europe. A Changhaï où se trouvent un grand nombre de Chinois dits riches, il n'y en a pas un seul qui vaille, suivant l'expression américaine, dix millions. Beaucoup sont considérés comme riches, qui ont bien au-dessous de cinq cent mille francs. Le numéraire fait défaut. Une commission, nommée en 1904 par les États-Unis en vue de faire connaître les ressources financières de la Chine et l'importance de son stock métallique, n'attribue à ce dernier qu'une valeur de trois mil-

liards sept cent cinquante millions de francs, soit, pour une population de 420 millions d'âmes, neuf francs par habitant, alors que la France possède en numéraire sept milliards, soit cent quatre-vingts francs par tête. De plus, la balance commerciale est nettement défavorable à la Chine, car les importations dépassent en ce moment les exportations de six cents millions de francs, et de ce fait, le stock métallique irait sans cesse en diminuant. Il faut toutefois remarquer que cette situation économique, si peu brillante en apparence, se montre sous un jour moins fâcheux, si l'on considère qu'on ne tient compte, dans les statistiques, ni des bénéfices tirés par la Chine de son exportation par terre, — par exemple vers la Sibérie ou par les ports où il n'existe pas de bureaux de douanes maritimes, — ni de l'argent dépensé par les étrangers, ni des sommes rapportées par les coolies, ni des ressources fournies par les commerçans chinois établis à l'étranger.

D'après les aperçus de comptabilité qu'on peut obtenir des ministères et des gouvernemens provinciaux, les revenus propres de l'État n'atteindraient pas quatre cents millions, et c'est à peine si l'on pourrait évaluer les revenus provinciaux affectés aux dépenses régionales et locales à pareille somme. Même sir Robert Hart, dans ses rapports, n'évalue les revenus de l'État qu'à trois cent soixante millions. Les principaux impôts qui forment les revenus sont la taxe foncière, le tribut du riz, l'impôt du sel, les octrois intérieurs ou likins indigènes, les douanes impériales, les droits sur l'opium. Encore ces derniers sont-ils destinés à disparaître lorsque la culture de l'opium aura cessé d'avoir lieu dans l'Empire et que l'interdiction de la drogue aura été étendue à toutes les classes de la population ; et il doit en être de même du likin, le gouvernement chinois s'étant engagé par une clause du traité anglo-chinois de 1902 à abolir le droit de douane provincial. Enfin il faut déduire de ces revenus la somme des intérêts à payer pour la dette chinoise, qui s'élève déjà à trois milliards et demi. Avec des ressources aussi minimes, le gouvernement doit pourvoir à sa subsistance, à l'entretien des services centraux, au paiement des fonctionnaires. Il doit en outre parer aux dépenses considérables que nécessite la mise en état des réformes, dépenses qui ne cessent d'augmenter au fur et à mesure que ces réformes se complètent et embrassent une plus grande étendue de l'Empire. Dans l'impossibilité de faire face à

toutes ses exigences, il se voit contraint de faire la part du feu. Il achète bien des vaisseaux de guerre, des canons, des fusils, élève des fortifications, construit des chemins de fer, ouvre des écoles, mais il néglige les routes anciennes; ses monumens publics ont un aspect misérable, ses canaux sont délabrés, les digues des fleuves ne sont plus suffisamment entretenues. C'est au détriment de tous les organes de sa vie passée que la Chine paie nos inventions. Ses fonctionnaires n'ont qu'un traitement dérisoire, quand ils en ont. Un vice-roi qui groupe sous son autorité deux provinces et qui gouverne de quarante à cinquante millions d'hommes n'a que trente mille francs. Les appointemens ne peuvent pas toujours suffire à payer ses dépenses. Aussi bien des mandarins ne donnent-ils aucun traitement à leur personnel qui est obligé de se rattraper sur le peuple qu'il pressure. Ils en gémissent, mais ne peuvent faire autrement que de tolérer ces abus. Eux-mêmes, trop souvent, vivent sur le pays et y sont forcés d'autant plus qu'ils achètent parfois leurs fonctions. En effet, s'il est vrai qu'une des règles fondamentales de l'administration chinoise est que les fonctions publiques sont données au mérite, que chaque année des examens et des concours ont lieu auxquels participent par milliers les candidats aux grades de « talent orné » (bachelier), d'« homme promu » (licencié), et de « docteur arrivé, » et qu'à la plupart de ces diplômes sont attribués les emplois publics, il n'est pas moins vrai qu'une partie est octroyée à la faveur ou vendue à prix d'argent. Des banques existent dont la principale opération consiste à avancer l'argent nécessaire à cette acquisition. Certaines nominations sont ainsi l'objet d'enchères auprès des personnages influens, et l'on cite tel poste dont l'obtention coûte à chacun de ses titulaires successifs des centaines de mille francs. De telles pratiques résultent des conditions dans lesquelles les mandarins exercent leurs fonctions. La dynastie mandchoue, voulant empêcher toute conspiration, a décidé qu'aucun emploi ne pourrait être occupé plus de trois ans par le même titulaire et que celui-ci ne pourrait pas être natif de la province où il exerce son mandat. Ce système a bien réussi à la vérité à empêcher tout concert entre les fonctionnaires, mais il les condamne à être constamment errans. De plus, ils vivent dans leur poste comme des étrangers, et ne s'inquiètent pas des besoins de leurs administrés auxquels aucun lien ne les rattache.

Ignorans souvent du dialecte de leur nouveau poste, ils sont dans les mains de satellites, inamovibles eux, et toujours originaires de l'endroit; et ils ne songent qu'à ramasser le plus d'argent possible, sourds aux réclamations qu'ils n'entendent plus lorsque l'expiration de leur mandat les envoie dans une autre localité de l'Empire. Des fonctionnaires de grade élevé auraient, dit-on, recueilli, pendant la durée de leurs fonctions, bien qu'ayant un traitement infime, des sommes qui leur auraient, non seulement, permis de rembourser la banque qui avait prêté, mais encore d'enrichir eux et leur famille.

Toutefois les extorsions des mandarins sont, d'ordinaire, contenues dans de certaines limites par la force de résistance de leurs administrés et la peur des dénonciations. Les magistrats sont tous responsables de la bonne administration et du bonheur du peuple vis-à-vis de l'Empereur. Tout mandarin qui commet des exactions au point de susciter une révolte ou un mécontentement général, est sûr d'être remplacé dans son emploi ou puni. En outre, le tribunal des censeurs est là qui prend connaissance de la conduite de tous les fonctionnaires, de l'Empereur lui-même, et les juge. La hardiesse de ces censeurs est parfois extrême. L'un d'eux attaque à la fois Li-Hung-Chang et Tsen-Yu-Ying, vice-roi du Yunnam, qui accordaient toutes les faveurs à leur famille et réservaient à leurs fils et à leurs neveux les meilleures places de l'Empire, et alla jusqu'à s'en prendre à la terrible impératrice Tseu-Hsi qui, disait-il dans son rapport, « s'est toujours interposée sans aucun droit dans les affaires de l'État et aura à répondre de sa conduite aux ancêtres impériaux et à la confiance et à la loyauté de la nation. » Hâtons-nous d'ajouter aussi que parmi les mandarins tous ne sont pas cupides et prévaricateurs; il en est de probes et d'honnêtes : tel le fameux Tso-tsung-tang, gouverneur du Kansou et du Chensi, qui, après une campagne mémorable de plusieurs années, mit fin à la révolte d'Yacoub-beg et reconquit le Turkestan chinois et la Dzoungarie. Après avoir manié des millions, il laissa à sa mort sa famille dans une pauvreté telle que son fils, mandarin à Pékin, étant mort à son tour, la famille dut avoir recours à des amis pour payer les frais des funérailles.

Dans ces dernières années le gouvernement a fait de nombreuses tentatives de réforme administrative et plusieurs édits ont été lancés pour interdire toute concussion aux mandarins.

Les rapports des censeurs signalant des cas de ce genre ont été favorablement accueillis à Pékin et ont été suivis de sanctions sévères. L'adversaire le plus ardent de ces abus a été le vice-roi de Canton, Tsen-Choen-Hien. Après avoir cherché à extirper cette plaie de sa province, Tsen-Choen-Hien vint à Pékin en 1907 et ne craignit pas de s'attaquer au président du Grand Conseil, au doyen de la famille impériale, au prince Tsing, qu'il considérait comme le soutien et le défenseur des mandarins prévaricateurs, et lança contre lui une accusation de concussion et de vente de fonctions. Il s'agissait de la vente du gouvernement de Hélong-hiang pour cent mille taëls qui avaient été fournis à l'acquéreur par une banque de Tien-tsin. L'émotion fut extrême à la Cour. L'impératrice Tseu-Hsi ordonna une enquête à la suite de laquelle le prince Tsing fut vivement blâmé. Malgré ces efforts, les édits n'ont pas donné tous les résultats qu'on espérait et c'est encore ici qu'on peut constater que les lois sont impuissantes contre les mœurs et les nécessités du moment. En réalité, ces détestables pratiques ont continué parce qu'il faudrait beaucoup d'argent pour les faire disparaître et qu'on n'en a pas même pour des choses plus essentielles. Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de payer convenablement les fonctionnaires, on ne pourra supprimer la concussion.

La réforme bureaucratique est donc liée à la question financière. Celle-ci est, en définitive, le pivot autour duquel gravitent toutes les autres, la clef de voûte du régime nouveau qu'inaugure la Chine. Sans argent, certaines réformes sont irréalisables, d'autres ne sauraient être ni stables, ni durables. On reproche volontiers au gouvernement chinois de manquer de fermeté dans ses résolutions, de revenir souvent sur ses décisions, de pousser tantôt aux réformes et tantôt de les arrêter, d'agir dans telle région avec vigueur, dans telle autre avec mollesse. La vérité est qu'en l'état actuel, les ressources budgétaires du gouvernement ne lui permettent guère de se lancer dans la voie des améliorations matérielles telles que l'exigeraient les circonstances et de couvrir le territoire de grandes entreprises. Devant un édit prescrivant l'exécution de grands travaux ou la création de nouvelles fonctions, le vice-roi qui n'a pas à sa disposition les moyens financiers nécessaires est bien obligé de rendre compte au gouvernement chinois qu'il se trouve dans l'impossibilité matérielle d'exécuter l'ordre reçu, et celui-ci est

bien forcé d'ajourner la décision prise jusqu'à ce qu'il ait trouvé des fonds par ailleurs. Souvent il s'écoule un temps considérable entre la conception et la réalisation d'un projet, entre l'apparition d'un décret et sa mise en vigueur. Il y aurait bien la ressource de recourir à un emprunt, mais emprunter n'est pas une solution désirable. Déjà une dette de trois milliards et demi grève lourdement le budget de la Chine : pour payer deux cents millions d'intérêts et d'amortissement, elle a dû donner en garantie ses douanes maritimes et indigènes et le monopole de la gabelle ; elle n'a plus à livrer que des concessions territoriales ou politiques qui aliéneraient sa liberté, ce dont elle ne veut à aucun prix. Quant à des emprunts nationaux, la Chine ne pourrait guère en émettre avec succès, depuis que les infortunés souscripteurs de celui de 1895 ont perdu tout espoir de recouvrer le capital et de toucher les intérêts. C'est de son sein et de ses propres ressources qu'elle devrait tirer les revenus nécessaires à sa transformation rapide.

Elle peut espérer d'ailleurs y arriver par ses propres moyens en réformant son système financier, en augmentant le rendement de ses impôts, en établissant des taxes nouvelles. Le système financier chinois est à l'état chaotique. En haut de l'échelle, le ministère des Finances n'a que des attributions vaguement définies ; son contrôle est loin de s'étendre à toute la matière financière et son rôle se borne à répartir pour quelques besoins généraux, comme l'entretien des troupes, les rentrées effectuées. Il n'est pas le seul d'ailleurs à s'occuper des questions budgétaires; chacun des autres départemens a dans ses attributions la partie financière qui intéresse son administration : chacun fixe ses dépenses et s'efforce de trouver les ressources destinées à y faire face; chacun envoie dans les provinces les instructions ayant trait à ses affaires. Aucun ministre n'a souci des intérêts du voisin. La confusion est d'autant plus grande qu'il n'existe pas de service financier proprement dit et distinct de l'administration. Ce sont les vice-rois et les gouverneurs, les préfets et les sous-préfets qui sont les agens du fisc. Ils sont en même temps percepteurs et fermiers de l'impôt. Un comité qui assiste le vice-roi répartit entre les districts le total des impôts dont la province a besoin et des contingens qu'elle est mise en demeure de fournir au gouvernement central. Chaque district doit produire une somme déterminée;

c'est au magistrat à la faire rentrer en prélevant des impôts.

Un point sur lequel tout le monde est d'accord est que les revenus actuels de la Chine sont susceptibles d'un accroissement énorme. Si l'on compare les revenus de la Chine avec ceux des Indes anglaises, on a une idée approximative de ce que devrait donner l'impôt en Chine dont la fertilité est plus grande, dont l'agriculture et le commerce sont plus florissans et la population plus nombreuse. Aux Indes, l'impôt rend deux cent vingt-cinq millions de roupies, soit cent millions de taëls; le sel, quatre-vingt-trois millions de roupies, soit trente-deux millions de taëls. Il est vrai qu'en Chine on ne peut augmenter la contribution foncière, le premier empereur de la dynastie mandchoue ayant promis au peuple vaincu que cet impôt serait invariable et cette promesse ayant été toujours religieusement tenue. Mais, même sans aucune augmentation de charges, on a calculé que la taxe foncière, qui rapporte actuellement vingt-cinq millions de taëls, pourrait en donner cent trente-cinq millions. Quant au sel, l'État en a le monopole et le vend de deux manières différentes : ou bien directement aux détaillans et aux marchands en gros, ou bien en accordant une licence à des marchands qui sont libres d'acheter et de vendre dans une région déterminée, et l'on a estimé que ce monopole qui rend actuellement treize millions de taëls devrait en rapporter quatre-vingt-trois. Le rendement des douanes indigènes est au-dessous de ce qu'il peut produire. Le tribut du riz pourrait donner aussi une sérieuse plus-value. Ce tribut qui est fourni en nature par les provinces du Tché-kiang et du Kiang-sou est de cent mille tonnes qui sont amenées à Péking par des jonques chinoises et par les steamers de la Chine Merchant Company. Les frais de transport s'élèvent à eux seuls à un million et demi de taëls, et il n'est pas une compagnie étrangère qui ne s'en chargerait pour le tiers ou le quart de cette somme. D'ailleurs ces envois de céréales n'auront bientôt plus de raisons d'être, lorsque la capitale sera mise en communication rapide avec les provinces du Sud par le chemin de fer en construction de Tien-tsin à Pao-ting-fou. L'État aurait avantage, en tous cas, à ne recevoir que de l'argent, car il perd par suite du déchet qui se fait en magasins, subit des dépenses de transport, supporte des frais d'administration et de garde, pour arriver en fin de compte à distribuer aux fonctionnaires de la capitale une denrée dont

ils préféreraient sans nul doute recevoir l'équivalent en argent.

Au surplus, en cas d'insuffisance de ses revenus actuels, le gouvernement peut recourir à l'établissement de nouvelles taxes, et c'est ce qu'il ne se prive pas de faire actuellement, pour subvenir aux dépenses des réformes.

Ces recettes extraordinaires sont dues à l'ingéniosité du ministre des Finances et sont des plus variées : loteries, appel à la générosité des notables auxquels leur fortune permet de faire à l'État des dons plus ou moins volontaires, vente de titres honorifiques et quelquefois même de grades, frappe nouvelle de monnaie, diminution des traitemens des fonctionnaires ou des factures des fournisseurs de l'État, création de nouveaux postes de likin, augmentation de la contribution mise sur les emplois et les maisons. C'est ainsi qu'il étend en ce moment le système du likin et soumet ainsi le commerce étranger à des droits de douane provinciaux de plus en plus forts que jamais. Mais il ne faudrait pas s'engager trop avant dans cette voie. Des soulèvemens qui ont eu lieu tout récemment dans le Sud, occasionnés par les contributions supplémentaires prélevées par les mandarins pour la construction des écoles, montrent qu'on ne saurait, dans l'établissement d'impôts nouveaux, procéder avec trop de prudence et de circonspection. Il est plus sage pour le pouvoir d'augmenter le rendement des impôts existans.

Mais pour leur faire rendre la plus-value dont ils sont susceptibles, il faudra faire cesser l'anarchie financière en même temps que le désordre administratif, en étendant l'autorité du ministre des Finances, en établissant un budget général des recettes et des dépenses, en procédant à la réorganisation systématique des impôts. Ces diverses mesures sont réclamées par tous les partisans des réformes. Tous les mémoires récens des autorités compétentes adressés au trône, aussi bien que tous les exposés et toutes les critiques de la presse indigène, font ressortir leur urgente nécessité. Le gouvernement, qui se rend compte des exigences de la situation, agit aussi de son côté. Pour développer l'influence du ministre des Finances, il vient de créer une Banque d'État sur laquelle il a la haute main et par l'intermédiaire de laquelle il cherche à s'assurer le concours des capitalistes nationaux. Le capital de dix millions de taëls est fourni pour moitié par l'État et pour moitié par des actionnaires; l'administration de l'établissement est confiée à des fonctionnaires assistés de

représentans des capitalistes. Les opérations de cette banque comprennent l'émission de billets, le transport de fonds pour le compte du gouvernement, la tenue des comptes courans, les prêts pour des travaux d'intérêt public. Quant à l'établissement d'un budget et à la réorganisation des impôts, le gouvernement s'est adressé à deux diverses reprises, en 1904 et 1905, à sir Robert Hart, directeur général des douanes, pour qu'il dressât un nouveau système général d'impôts; malheureusement il ne put donner suite à aucun des rapports qui furent élaborés par sir Robert, celui-ci ayant pris comme base de cette réorganisation l'augmentation de l'impôt foncier auquel la dynastie mandchoue, par suite des engagemens pris lors de la conquête, ne veut pas toucher. Depuis, le gouvernement se livre à des essais, à des tâtonnemens, procède par lui-même ou fait procéder à des enquêtes dans telle ou telle région déterminée, demande des rapports aux vice-rois et aux gouverneurs, aux conseils provinciaux de nouvelle formation, consulte les notables, cherche en un mot à savoir ce que peut produire d'impôts telle province, les bases sur lesquelles il pourrait établir l'assiette du futur budget; mais la situation est difficile et nous en avons découvert le motif principal dans la résistance des vieilles mœurs. L'établissement d'un impôt régulier et d'un budget général doit être préparé de longue main. Les plus optimistes, parmi les réformateurs, ne pensent pas que cette mesure capitale puisse être prise avant la quatrième année de Houang-Tong (1913). Si leurs prévisions se réalisaient, cette année qui doit voir à la fois, d'après les espérances des réformistes, l'achèvement de la réorganisation de l'armée chinoise, la promulgation des lois constitutionnelles, l'ouverture du Parlement, et l'établissement d'un nouveau système fiscal, serait une grande année dans l'histoire de la Chine. Mais jusque-là et tant que, d'ailleurs, on n'aura pas dressé un état exact et satisfaisant des recettes et des dépenses du pays, le manque de tout contrôle budgétaire restera la grande inconnue de la rénovation de la Chine, et, sans méconnaître la grandeur des résultats obtenus, non plus que la force du sentiment qui soutient le mouvement réformiste, on ne saurait se prononcer avec une entière assurance sur le résultat final.

ROUIRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le premier tour de scrutin, pour les élections législatives, a eu lieu le 24 avril : il est très loin d'avoir donné des résultats définitifs. Les ballottages, en effet, sont plus nombreux que d'habitude, et c'est seulement le 8 mai qu'un scrutin nouveau les dénouera. Alors on pourra porter un jugement d'ensemble sur les élections. La nouvelle Chambre compte 6 membres de plus que la dernière, admirable résultat auquel ont abouti les promesses répétées d'en diminuer le nombre. Au moment où nous sommes, sur 596 élections connues, 363 sont définitives, et il reste 233 ballottages. Tel est, au point de vue numérique, le bilan de la journée du 24 avril.

Au point de vue politique, il est difficile d'en déterminer la signification d'une manière aussi précise, et cela tient, entre autres causes, à ce qu'ont eu souvent de vague les appellations, et les étiquettes que les candidats se sont données. Il y avait autrefois un certain nombre de mots très clairs qui servaient à désigner et à caractériser les partis en présence, et quelques-uns de ces mots ont subsisté, mais ils ont changé de sens au point qu'il est presque impossible de s'y reconnaître. Dans certaines régions de la France, radical signifie modéré, par opposition à radical-socialiste, et dans d'autres, socialiste signifie radical par opposition à socialiste unifié. Quelques-uns de ces vocables, très rébarbatifs en apparence, le sont devenus beaucoup moins en réalité, et un assez grand nombre de radicaux ou même de socialistes ne sont pas tout à fait ce qu'on pourrait croire. Entre eux et les progressistes, il y a aussi ce qu'on appelle les républicains de gauche. Le mot est nouveau ; il n'existait pas, croyons-nous, il y a quatre ans ; mais la chose a existé de tout temps. Les républicains de gauche sont des progressistes qui ont jugé nécessaire de colorer plus fortement leur cocarde et de se rapprocher des

radicaux, sans toutefois se confondre avec eux, pendant que les radicaux s'intitulaient socialistes tout en se rapprochant des républicains de gauche. Comment se reconnaître dans cette confusion qui rappelle un peu celle de la tour de Babel? Personne, ou presque personne ne veut être exactement ce qu'il est, et le sentiment que M. Paul Deschanel a si bien défini un jour, en l'appelant « la peur de ne pas paraître assez avancé, » continue d'opérer ces métamorphoses. On a vu jadis, pendant la première et la grande Révolution, des gens endosser la carmagnole, dont les véritables opinions, lorsqu'elles ont pu se manifester sans inconvéniens, se sont trouvées très modérées, et même quelque chose de plus. Sans vouloir médire du personnel politique actuel, nous croyons qu'il ne représente l'opinion vraie du pays qu'à la condition de baisser d'un cran ou de deux le sens naturel des mots dont il s'affuble. A la vérité, il y a eu la contre-partie et un grand nombre de radicaux et de radicaux-socialistes ont fait des programmes tout à fait bénins : on aurait pu les prendre pour des progressistes. Il en a été ainsi dans toute la campagne électorale : à quelques honorables exceptions près, les modérés ont pris aux radicaux leurs étiquettes, et les radicaux ont pris aux modérés quelque chose de leurs programmes, les premiers pour se concilier les comités avancés, les seconds pour ne pas trop effaroucher le pays.

Quel a été, en fin de compte, le résultat de toute cette stratégie? Si on met en balance les pertes et les gains des divers partis, elles se compensent et, à peu de chose près, chacun couche sur ses positions. Assurément, on pouvait désirer mieux, mais le souvenir du passé ne permettait guère de l'espérer, et, au total, les élections d'hier sont les moins mauvaises que nous ayons eues depuis longtemps. Nous étions habitués à voir, tous les quatre ans, le mouvement vers la gauche s'accentuer et se précipiter. En 1906, à la veille des élections, le sentiment général était que les partis avancés perdraient du terrain et, au lieu de cela, ils en ont gagné. Après cette expérience, après cette déception, il était devenu téméraire d'émettre des pronostics nouveaux; aussi s'en est-on abstenu à la veille du 24 avril, et nous avons signalé, dans notre dernière chronique, l'espèce d'apathie avec laquelle les élections étaient attendues. Il y avait là, à la fois, de la lassitude et du découragement. Advienne que pourra : on y était résigné d'avance. Mais un travail silencieux et profond s'était fait dans les esprits. Sans doute, le pays n'a pas reculé, mais il a refusé d'avancer davantage, et aux radicaux socialistes, aux socialistes unifiés, enfin aux partis extrêmes qui annonçaient de prétendues réformes

dont la réalisation aurait équivalu à une révolution, il a répondu : Halte-là! Les réformes fiscales, en particulier, l'ont sérieusement préoccupé. Les projets financiers de M. Caillaux l'a inquiété. Par-dessus tout, l'accélération des dépenses publiques l'a effrayé. Quand les dépenses augmentent, il faut tôt ou tard les payer, et, de quelque façon qu'on s'y prenne, la charge des impôts, avec ses multiples incidences, finit par retomber sur tout le monde. Est-ce là ce qui a fait réfléchir? Est-ce autre chose? Quoi qu'il en soit, il y a aujourd'hui quelque chose de changé en France : le pays a dit très nettement, très fermement qu'il ne voulait pas aller plus loin.

Tous les partis ont fait des pertes, tous ont quelques-uns de leurs représentans en ballottage; mais, de tous, le parti radical et radical-socialiste a été le plus éprouvé. Ce parti qui est au gouvernement depuis une douzaine d'années et qui l'a exploité, avec une âpreté singulière, à son profit exclusif, il y a peu de temps encore s'appelait fièrement le bloc. Il a eu ses plus beaux jours et le pays ses plus mauvais et ses plus honteux sous le ministère de M. Combes. Tout alors pliait devant lui, et on a su depuis, au grand scandale de l'honnêteté publique, à quels procédés il avait recours pour imposer et pour maintenir son empire. Quoique cet empire soit bien ébranlé aujourd'hui, il en reste toujours quelque chose, et la lutte contre lui n'est pas finie. Les élections d'hier en sont un épisode significatif. Parmi les candidats en ballottage figurent quelques-uns des représentans les plus en vue de la politique de ces dernières années. Nous ne voudrions rien dire de désobligeant pour les personnes, mais il faut bien en nommer quelques-unes pour éclairer la situation. M. Henri Brisson, président de la Chambre, qui, déjà, il y a quelques années, avait dû chercher une nouvelle circonscription électorale à Marseille, après avoir été mis en minorité dans celle de Paris qu'il représentait à la Chambre, M. Henri Brisson est en ballottage, et le résultat de ce ballottage est incertain. Si on avait cru, en l'y transportant, assurer à M. Brisson un refuge dans un département radical-socialiste et destiné à le demeurer, on s'est trompé. Le département des Bouches-du-Rhône est un de ceux où le progrès des idées modérées est le plus sensible. Le très grand succès, dans la troisième circonscription de Marseille, de M. Thierry, le très distingué président du groupe progressiste, en est une preuve; mais il y en a d'autres, par exemple l'élection de M. Bouge, ancien député progressiste, contre M. Carlier, socialiste unifié, et le ballottage où M. Chanot, ancien maire libéral, tient la tête contre M. Carnaud, socialiste. Ajoutons que M. Camille Pelletan a

perdu deux mille voix depuis les élections dernières. C'est d'ailleurs un des caractères les plus frappans de la journée du 24 avril, que les radicaux-socialistes réélus l'ont été avec une diminution notable de leur contingent antérieur, tandis que celui des modérés a sensiblement augmenté. M. Brisson n'est pas le seul radical-socialiste important qui soit resté en ballottage; il y a aussi M. Dubief, M. Lafferre, M. Guieysse, M. Buisson, etc.; les avances qu'ils ont faites au parti socialiste ne les ont point sauvés, au moins au premier tour de scrutin. Nous ne confondons pas M. Millerand avec les hommes du bloc, puisqu'il a eu le courage de le combattre et qu'il a même, en le qualifiant d'abject, appliqué au gouvernement de M. Combes la plus sanglante des épithètes; mais enfin, lui aussi est en ballottage à Paris, où il est menacé par un socialiste unifié. Ces derniers sont d'ailleurs fort loin d'avoir obtenu les succès sur lesquels ils comptaient; ils tenaient la dragée très haute aux radicaux-socialistes et annonçaient volontiers qu'ils prendraient la place d'un grand nombre d'entre eux. Les gains qu'ils ont réalisés sont jusqu'à présent négligeables, et le plus éloquent de tous, M. Jaurès, est ballotté dans la deuxième circonscription d'Albi. M. Jaurès a déjà rencontré des revers, à côté de ses succès, dans sa carrière politique; on ne sait pas encore si l'élection où il est en suspens sera pour lui une victoire ou un échec, mais sa fortune électorale subit, pour le moment, une éclipse. Qui l'aurait dit, lorsque, il y a quelques années à peine, il était sans conteste l'homme le plus influent et presque le maître de la majorité gouvernementale? Il était le Jupiter de l'Olympe ministériel. Les temps sont bien changés! M. Jaurès a commencé par perdre son influence sur la Chambre : l'a-t-il perdue aussi sur son arrondissement? On le saura le 8 mai.

Nous avons dit qu'une des causes qui avaient agi le plus activement sur le pays pour l'arrêter dans sa course imprudente vers la gauche, était la préoccupation des réformes fiscales; mais que ce n'est pas la seule. Une autre, en effet, n'a pas été moins efficace, à savoir la fatigue et le dégoût des procédés d'administration et de gouvernement employés par les radicaux. Ces procédés, dont l'invention appartient à M. Combes, continuent d'être appliqués, avec moins de force, il est vrai, mais non pas avec moins de persévérance. Combien de fois n'avons-nous pas répété que si M. le président du Conseil parlait fort bien, ses préfets, ses sous-préfets, et généralement tous les agens de son administration agissaient très différemment, et tenaient peu de compte de ses discours? L'action administrative ne

s'est pas manifestée aux élections d'hier aussi ouvertement qu'aux précédentes, mais, sous des formes plus enveloppées, elle n'a pas été moins intense dans la plupart des départemens et la candidature officielle n'a pas cessé de jouer son rôle. C'est que les préfets et les sous-préfets ont partie liée avec les députés actuels; ils font, les uns et les autres, partie de la même ligue d'assurance mutuelle, et ce ne sont pas quelques paroles ministérielles, même éloquentes, qui donneront aux intérêts une direction différente et modifieront des mœurs invétérées. Il faudrait, pour cela, quelques exemples éclatans d'une volonté résolue à se faire respecter, et on les attend encore. En attendant, les préfets savent fort bien qu'ils n'ont rien à craindre de leur ministre, tandis qu'ils ont tout à craindre de leurs députés, s'ils n'ont pas réussi à les satisfaire; et, dans le domaine de leurs espérances, ils savent aussi que, seules, sont destinées à se réaliser celles dont les députés feront leur affaire.

Si les préfets sont dans la main des députés, ceux-ci à leur tour sont dans celle de leurs « amis, » répandus à travers tout l'arrondissement et qui, dans les communes où le maire ne leur appartient pas, sont représentés par le « délégué. » Le « délégué » a été une des créations les plus flétries de M. Combes; à un certain moment, tout le monde les a désavoués; on n'en parlait qu'en se voilant la face et il était convenu que la race en disparaîtrait; mais elle continue de pulluler, et il ne peut pas en être autrement dans un régime dont le fonctionnement repose tout entier sur la réciprocité des services rendus aux personnes. Le *do ut des* est le dernier mot de la politique actuelle. Chacun donne ce qu'il peut et demande en retour davantage. Et on ne se contente pas de profits matériels, on en veut aussi de moraux, ou d'immoraux, pour mieux dire, sous la forme de vengeance contre les adversaires ou même contre les indifférens. Quiconque n'est pas pour moi est contre moi, disent volontiers les maîtres de l'heure, et ils s'appliquent à faire sentir qu'il est dangereux d'être contre eux. Nous lisions ces jours-ci un petit livre intitulé : *En province*, publié chez l'éditeur Grasset, dont l'auteur, M. Henri Chantavoine, connaît assurément très bien la province politique et a su en faire un portrait ressemblant. Après avoir parlé des « amis » du député dont la vanité cherche seulement à se donner de l'importance : « Ceux-là au moins, dit-il, sont inoffensifs, mais il y en a de plus méchans. Ce sont ceux qui font servir l'amitié protectrice et toute-puissante de M. le Député à l'âpre satisfaction de leurs convoitises ou aux ressentimens et aux représailles de leurs rancunes. Les mœurs que l'on prêtait jadis à la Corse et à

d'autres pays arriérés et violens où l'esprit de clan, sauvage et féroce, subsiste encore, se sont répandues peu à peu chez nous, dans presque tous les villages, durant ces quinze dernières années. Le mépris des lois et de l'égalité a engendré des instincts et des habitudes déplorables. On s'est habitué dans les campagnes à considérer le député d'arrondissement comme une sorte de tyran local, — au sens italien, — de podestat, de prince qui, dans la région conquise et accaparée par lui, pouvait et devait tout faire pour ceux qui avaient contribué à son élévation et qui maintenaient sa tyrannie, pouvait et devait tout permettre contre ceux qui l'avaient combattu, contre ceux mêmes qui montraient une tiédeur suspecte et refusaient de se prosterner devant lui. De là partout, et jusque dans les plus humbles villages, deux partis, deux clans en présence, hostiles, acharnés et irréductibles. » Ce tableau, hélas ! n'est que trop exact. La France est aujourd'hui partagée en deux fractions à peu près égales, qui se détestent et se font la guerre, sans qu'aucune des deux désespère de l'emporter un jour sur l'autre, et sans que, au-dessus d'elles toutes, il y ait une autorité impartiale assez forte pour leur imposer la paix. C'est le grand mal dont nous souffrons, et le pays commence à sentir cette souffrance. Les élections d'hier, venant après d'autres manifestations de son sentiment, montrent qu'il est las de cette bataille continuelle, et qu'il est sur le point de se détacher de ceux qui en ont fait pour lui une sorte d'état normal.

Si on nous demande à quelles autres manifestations nous faisons allusion, nous répondrons que c'est aux discours malheureusement plus pacifiques que pacifians de M. le président du Conseil, et au mouvement d'opinion qui s'est produit autour de la représentation proportionnelle. Ce mouvement continue ; il a eu une influence considérable sur les élections du 24 avril. Un très grand nombre de candidats ont fait figurer la représentation proportionnelle dans leur programme et dans leurs promesses : on ne manquera pas de le leur rappeler lorsqu'ils feront leur entrée au Palais-Bourbon, car M. Charles Benoist sera là, et il ne laissera pas tomber en oubli la réforme dont il a pris l'initiative. M. Charles Benoist est, à la vérité, en ballottage ; mais, de tous les candidats qui y sont, c'est le plus assuré d'être élu au second tour de scrutin, la différence de voix entre son concurrent principal et lui étant du simple au double. Sa situation électorale était des plus difficiles, des plus délicates, parce que le concurrent dont nous parlons, M. Prache, était comme lui un progressiste, un modéré, un libéral, et que les électeurs pouvaient être embarrassés

pour choisir entre eux. Ce conflit, non pas de deux opinions, mais de deux hommes, s'était produit indépendamment de leur volonté. Si l'accroissement de la population dans quelques circonscriptions électorales a obligé de les dédoubler, sa diminution dans quelques autres a obligé, au contraire, de les réunir en une seule, et c'est ce qui est arrivé dans le VIe arrondissement de Paris où M. Charles Benoist représentait le quartier de la Monnaie, et M. Prache, celui de Saint-Germain-des-Prés. Avec les deux circonscriptions, on n'en a fait qu'une, et ni M. Charles Benoist, ni M. Prache, n'ont voulu abandonner leurs électeurs : à eux, ont-ils dit, de choisir entre nous. On ne sait trop ce qui se serait passé si M. Charles Benoist ne s'était pas fait le grand champion de la représentation proportionnelle. Les électeurs de M. Prache tenaient beaucoup à lui, et ceux qui l'ont abandonné ne l'ont pas fait sans regrets. Mais ils ont compris qu'il y avait un intérêt général à ce que M. Charles Benoist fût élu. S'il ne l'avait pas été, la représentation proportionnelle ne serait pas morte du coup, morte avant même d'avoir vécu, mais elle aurait été fort endommagée. Ses adversaires, et ils sont nombreux, n'auraient pas manqué de tirer parti de l'incident. Le pays, auraient-ils dit, ne tient pas autant qu'on le croit à la représentation proportionnelle, puisqu'il en a laissé tomber le porte-drapeau sur le champ de bataille, et l'argument, tout faible qu'il fût, aurait porté coup. L'argument aurait été faible, parce qu'il n'aurait pas tenu compte des circonstances qui ont mis malgré eux en conflit deux partisans de la réforme; M. Prache ne l'était pas moins que M. Benoist; mais les partis usent de tout, et ils auraient audacieusement exploité les apparences pour combattre et pour condamner une réforme qui les inquiète. C'est ce que les électeurs du VIe arrondissement de Paris n'ont point voulu. Ils ont fait passer l'intérêt des choses avant celui des personnes, et ceux mêmes d'entre eux qui, dans toute autre occasion, n'auraient pas sacrifié M. Prache à M. Charles Benoist l'ont sacrifié à la représentation proportionnelle.

La question sera donc posée devant la nouvelle Chambre, dès les premiers jours de sa réunion, et la discussion qui se produira alors aura un grand retentissement dans le pays. Il n'est pas douteux, en effet, que cette question a réussi à l'intéresser, à le toucher, à le passionner, même pendant cette période d'atonie où il paraissait se désintéresser de tout. Pourquoi cela, sinon parce que les espérances qui se rattachent à la représentation proportionnelle font partie de toutes celles dont le pays est actuellement tourmenté. Beaucoup de per-

sonnes croient même que la réalisation des premières est la condition *sine qua non* de toutes les autres. Peut-être y a-t-il là une certaine somme d'illusions. La représentation proportionnelle n'est pas une panacée, et quand nous l'aurons, il nous restera encore beaucoup, ou plutôt il nous restera tout à faire, car elle est un moyen et non pas un but; mais elle est précieuse à titre de moyen, et c'est par là qu'il faut évidemment commencer, le reste ne pouvant venir qu'ensuite. Malheureusement, M. le président du Conseil ne s'en est pas jusqu'ici montré partisan, et nous devrions même reconnaître qu'il s'en est déclaré l'adversaire, si nous étions sûr qu'il a dit sur ce point son dernier mot. Mais l'a-t-il fait? La situation de M. Briand était embarrassante; il savait fort bien que, quoiqu'elle l'eût votée, la Chambre expirante ne voulait à aucun prix de la représentation proportionnelle, et qu'il serait brisé lui-même, ainsi que son ministère, s'il l'adoptait; dès lors, il a dû prendre son parti de la combattre, ou du moins de la désavouer. Il l'a fait d'ailleurs avec une discrétion relative et comme un homme qui se réserve. Dans son discours de Saint-Chamond, il en a parlé en termes évasifs, se bornant à lancer quelques pointes contre ses défenseurs bigarrés; mais il ne s'est pas prononcé sur le fond des choses et n'a laissé échapper aucune de ces paroles sur lesquelles il est impossible de revenir. Le contraire aurait surpris; M. Briand a déjà trop souvent et trop heureusement évolué au cours de sa vie politique pour s'interdire, dans l'avenir, des évolutions nouvelles, s'il les sent conformes au vœu du pays; et enfin il y a, entre les intérêts dont la représentation proportionnelle est devenue le centre et ceux qui le préoccupent lui-même, des affinités qu'il est impossible de ne pas voir.

Quelle était la situation hier, et quelle est-elle aujourd'hui? Cette paix que le pays désire et vers laquelle il tend, M. le président du Conseil en sent lui aussi la nécessité, et ses discours nous en ont apporté la promesse lorsqu'il a dit qu'il était l'homme des réalisations; mais cette promesse ne pouvait être réalisée qu'à terme. Il n'y avait rien à faire avec une Chambre enfoncée dans l'ornière de la guerre des partis et qui avait mis tous ses atouts dans sa continuation. M. le président du Conseil parlait d'apaisement, la Chambre le repoussait. Que faire? M. Briand aurait pu tomber; peut-être y aurait-il eu pour lui un intérêt d'avenir à le faire; il a préféré vivre et il a fait pour cela tout ce qu'il fallait. La question est de savoir s'il a définitivement renoncé aux espérances qu'il a fait concevoir, ou s'il les a seulement ajournées par surcroît. Elle était posée au moment des élections

et elle leur survit : il faudra bien maintenant qu'elle soit résolue, et qu'on sache enfin si M. Briand est seulement un habile orateur, ou s'il est un homme d'État. Nous n'avons jamais manqué des premiers, mais les seconds sont plus rares. Il est naturel que M. Briand n'ait pas voulu prendre parti avant la consultation nationale qui allait avoir lieu, et, encore aujourd'hui, il est trop tôt pour le faire, puisqu'il reste à connaître les résultats de 233 ballottages. Que seront-ils? Nul ne le sait d'une manière certaine, mais tout fait croire qu'ils ne seront pas très différens de ceux du premier tour de scrutin : alors nous pourrons dire, avec plus de force encore qu'aujourd'hui, que le pays s'est arrêté dans le mouvement inconsidéré qui l'emportait vers l'extrême gauche, et que ce dont il a le plus besoin c'est d'un gouvernement qui le rassure. Les réformes qu'on a faites et celles dont on a déjà trop parlé l'ont étonné; il a refusé d'aller plus loin et il a pris une attitude expectante. S'il ne trouve pas le gouvernement qu'il attend, qu'il appelle de ses vœux, il ne se contentera sans doute pas de s'arrêter, il reculera, ce qui assurément ne serait pas un mal, s'il le faisait avec prudence et mesure; mais l'expérience nous a appris que ses mouvemens sont quelquefois très brusques, et qu'il lui est arrivé de passer sans transition d'une extrémité à une autre. Ce n'est certes pas ce que nous souhaitons.

Des réformes, M. Briand, dans son discours de Saint-Chamond, nous en a fait entrevoir beaucoup : si la législature qui va s'ouvrir en réalisait seulement la moitié, on n'en aurait pas encore vu de plus féconde. Laissons de côté pour le moment les questions fiscales; l'occasion d'y revenir se présentera à nous bientôt; au surplus, des impôts nouveaux, et très lourds, ne sont pas une de ces réformes auxquelles un pays aspire, et tout ce qu'on peut lui demander est de s'y résigner. Quelles sont donc celles qui semblent hanter de préférence l'esprit de M. le président du Conseil? Ce sont des réformes décentralisatrices. Nous en avons souvent entendu parler; nous n'en avons vu réaliser que bien peu. L'idée était chère aux libéraux, à la fin du second Empire, de ressusciter la vie provinciale au moyen d'une large décentralisation. Après la chute de l'Empire, on a fait la loi sur les conseils généraux, qui n'a pas produit, à beaucoup près, tous les résultats qu'on en attendait, et la loi qui a donné l'élection des maires aux conseils municipaux, qui n'a pas précisément introduit la paix dans nos communes, mais qui s'imposait sans doute à un régime républicain. En dehors de cela, rien ou bien peu de chose. Pourquoi s'est-on arrêté si vite? Nul ne l'ignore, et M. le président du Conseil l'a clai-

rement laissé entendre dans ses discours, c'est que l'arrondissement s'est opposé à toutes les réformes comme une barrière, une borne infranchissable. Presque sous tous leurs aspects, les intérêts d'arrondissement sont aujourd'hui contraires à l'intérêt général. Mais l'arrondissement a la vie dure, et il dresse devant les réformes un obstacle d'autant plus difficile à vaincre que les députés sont ses représentans directs, issus de lui, toujours responsables devant lui. Obtenir d'eux qu'ils sacrifient l'arrondissement sur l'autel de la patrie est presque leur demander de commettre un parricide, qui pourrait bien devenir un suicide, si le coup était manqué. M. le président du Conseil ne s'arrête pourtant pas à ces craintes. Dans son discours de Saint-Chamond, il a tracé les linéamens d'une réforme électorale si vaste qu'elle absorberait, non seulement les arrondissemens, mais les départemens eux-mêmes, et les remplacerait par des circonscriptions nouvelles qui se rapprocheraient sans doute des anciennes provinces. C'est un vaste plan! Il consiste à détruire une des œuvres capitales de la Révolution. Certes, M. Charles Benoist est beaucoup moins hardi, et la réforme qu'il propose est bien petite à côté de celle que rêve M. Briand. Mais elle est immédiatement réalisable, ce que nous n'oserions pas dire de l'autre, et ce n'est pas un mince avantage. En tout cas, la première n'empêche pas la seconde, au contraire. La force principale de l'arrondissement est une force électorale; elle réside dans le député qui l'incarne : c'est celle qu'il faut tout d'abord lui enlever, le reste deviendra ensuite plus facile. Et c'est surtout en politique que le mieux est ennemi du bien.

Nous attendrons avec intérêt, avec impatience, l'ouverture de la Chambre nouvelle. Ce sera une grande épreuve. Aucun travail urgent ne s'imposera, en effet, à l'Assemblée, la discussion du budget ne pouvant commencer qu'en automne. Les débats purement politiques paraissent donc destinés à tenir une grande place dans la courte session d'été d'environ six semaines, qui durera du 1er juin au 15 juillet. Il faudra bien que le gouvernement se découvre, expose un programme, demande à la Chambre son concours pour l'exécuter. Souhaitons que l'enseignement des élections soit bien compris. L'indifférence dont le pays a donné depuis quelque temps l'impression est elle-même un danger, car certains calmes précèdent les orages. La plupart des grandes questions qui nous ont longtemps agités et passionnés sont aujourd'hui résolues. Quelques-unes le sont mal, mais on ne peut pas y revenir de sitôt. Le rôle du gouvernement est d'intéresser le pays à autre chose et de lui donner une orientation

définie. Le remplira-t-il? Les grands projets de M. Briand peuvent assurément servir à cela, soit par les adhésions, soit par les résistances qui se produiront autour d'eux. Ils contiennent, au point de vue parlementaire, un principe de vie et d'action. Le danger est que la nouvelle Chambre ne ressemble à une mare stagnante un peu plus grande que les autres, mais qui se résigne à n'en être que l'émanation. Alors, elle sera taxée de stérilité et d'impuissance, et la considération, déjà si amoindrie, du gouvernement parlementaire en sera encore plus gravement atteinte.

Si nous avons besoin d'énergie, nous en avons eu à Paris, pendant huit jours, une manifestation éclatante dans la personne de M. le président Roosevelt qui a été l'hôte de la France, hôte fêté avec une satisfaction particulière à cause des souvenirs qui se rattachent pour nous à sa présidence. Elle a duré près de sept ans, M. Roosevelt ayant pris la suite du mandat de M. Mac Kinley dont on se rappelle la mort tragique. Tant d'événemens se sont pressés dans cette courte période qu'elle donne l'impression d'avoir été beaucoup plus longue. Au reste, il n'a pas fallu longtemps à M. Roosevelt pour devenir ce qu'on appelle aujourd'hui un personnage mondial. Tout de suite, il a attiré l'attention par l'originalité toute en relief de son caractère et par la confiance qu'il a su inspirer. La volonté et la loyauté respirent effectivement en lui, et il donne l'impression d'un homme qui, sachant exactement ce qu'il veut, a trop de fierté pour ne pas le dire et trop de résolution pour ne pas le faire. M. Roosevelt a des adversaires sans doute, et il n'est pas fait pour inspirer des sentimens tièdes soit dans un sens, soit dans l'autre; mais il a encore bien plus de partisans et d'amis, et nous ne sommes pas surpris de l'immense popularité qui l'entoure en Amérique. Il en est, à coup sûr, un des représentans les plus parfaits. On sait quels services il a rendus à son pays, services moraux parce qu'il lui a donné le sentiment de sa grandeur et de sa puissance, et services matériels parce qu'il les a effectivement augmentées. Ses services ne se sont d'ailleurs pas arrêtés à l'Amérique. On se rappelle le rôle qu'il a joué entre la Russie et le Japon pour amener la fin d'une guerre sanglante et le rétablissement d'une paix honorable pour les deux parties. Quant à nous, nous ne saurions oublier que, en toute circonstance, il nous a témoigné sa sympathie, et que cette sympathie nous a été utile : il était donc naturel que nous lui témoignions la nôtre, en y mêlant de la reconnaissance.

M. Roosevelt s'est d'ailleurs prêté volontiers à l'empressement du

public parisien, où il sentait une cordialité sincère. Sous le nom de conférence, il a prononcé un grand discours dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, et il ne s'est pas perdu une minute dans l'abstraction. Tout en lui est pratique, comme il convient à un homme d'État, et les vertus qu'il a célébrées sont celles qui caractérisent le bon citoyen. Il a condamné avec un égal dédain le critique qui n'est que critique, l'ironiste impuissant, le dilettante égoïste, l'homme volontairement oisif et la femme volontairement stérile, et nous dirions que son discours a été un *Sursum corda!* continuel, s'il ne nous avait pas recommandé de ne pas nous élever trop haut au-dessus de la terre puisque nos pieds devaient y rester attachés. Quelque estime qu'il ait pour les qualités intellectuelles, il leur préfère les qualités morales, convaincu que ces dernières sont celles qui contribuent le plus à faire une nation forte. Grand ami de la paix, mais nullement pacifiste, il a tenu à dire qu'il y avait des circonstances où on ne devait pas hésiter à faire la guerre et qu'il fallait par conséquent y être toujours préparé. Une guerre injuste est criminelle, non pas parce qu'elle est la guerre, mais parce qu'elle est injuste. Avant de prononcer son discours à la Sorbonne, M. Roosevelt était allé aux Invalides visiter le tombeau de Napoléon et le Musée de l'Armée, voulant témoigner son estime à toutes les manifestations de notre activité nationale dans le passé, afin de pouvoir dire à bon escient, — et telle a été la conclusion de son discours, — qu'il avait foi dans la grandeur de notre avenir. Nous espérons qu'il aura remporté de la France une aussi bonne impression que celle qu'il y laisse. Quand on le voit si jeune encore et si plein d'une vie robuste et saine, il est difficile de croire son existence politique terminée. Nous ne savons pas de quelle manière, dans quelle condition, sous quelle forme il servira son pays, mais il le servira certainement encore, et l'Europe qu'il connaîtra et qui le connaîtra mieux applaudira à ses travaux.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.